



VOYAGE

DANS

L'OBERLAND BERNOIS.

Seconde partie.

Cet ouvrage se trouve aussi

Chez *J. J. Paschoud* à Genève et à Paris, rue Mazarine N.° 22.

Chez *Treuttel et Würtz* à Strasbourg, rue des Serruriers N.° 30; à Paris, rue de Bourbon N.° 17, et à Londres, 30 Soho-square.

Chez *Hignou et Comp.* à Lausanne.

VOYAGE

DANS



L'OBERLAND BERNOIS,

PAR I.R. WYSS, PROFESSEUR.

Traduit de l'Allemand par H. d. C.

Avec figures.

SECONDE PARTIE.



BERNE,
chez J. J. Bourgdorfer.
1817.

PRÉFACE.

Ce n'est pas sans inquiétude que j'offre au Public cette seconde partie de mon *Voyage dans l'Oberland*, qui, contre mon attente, s'est beaucoup plus alongée que la première. Une foule de matériaux que j'avais sous les yeux, et qui se sont encore multipliés considérablement pendant que j'écrivais, m'a mis sans cesse dans l'embarras du choix : plusieurs circonstances ayant engagé l'Éditeur à hâter l'impression de cet ouvrage, je n'ai pas eu le tems suffisant pour en faire une révision plus sévère et pour le rédiger avec plus de concision.

Obligé de lutter (si j'ose m'exprimer ainsi) contre d'anciens renseignemens et de nouvelles observations, je suis tombé quelquefois dans une prolixité, que je condamne moi-même. D'un côté, j'avais l'intention de ne pas passer tout-à-fait sous silence ce que mes predécesseurs, qui ont écrit sur l'Oberland, avaient déjà indiqué, parce qu'il m'était permis de supposer qu'il ne serait pas commode aux étran-

gers qui font ce voyage de se charger de plusieurs ouvrages; de l'autre côté, afin d'échapper au reproche de n'avoir fait que répéter ou reproduire des descriptions antérieures, je voulais en donner de récentes et indiquer avec plus d'exactitude des objets déjà connus. En poursuivant ce double but, mon livre est devenu plus volumineux qu'il n'aurait dû l'être, bien que j'en aie retranché avec regret un supplément de quelques Mémoires scientifiques, dont je voulais l'enrichir, tels qu'une Dissertation de M. le Professeur Meisner, sur la Zoologie de nos Alpes, un coup-d'œil général sur la Géologie de l'Oberland, un Mémoire botanique sur les plantes alpines par M. Seringe, dans l'espoir de voir bientôt le Public en possession de ces ouvrages estimables. J'ai aussi supprimé un Mémoire, résultat de mes propres recherches *sur la signification originaire des noms des montagnes de l'Oberland*, quoique j'eusse reçu du savant et respectable Doyen Stalder des notices très-intéressantes, qui auraient pu mériter, à cet essai, l'approbation du Public.

Mais ces omissions donneront peut-être d'autant moins de regrets à ceux de mes lecteurs

qui ne se livrent pas à l'étude particulière des langues et de la nature, qu'elles diminuent pour eux le prix de ce livre.

On y a substitué une table des matières assez complète, par ordre alphabétique, qui pourra être utile aux personnes qui ne feront pas le voyage dans le même ordre que l'Auteur.

Je devrais peut-être aussi me justifier d'avoir consacré autant d'espace à la description des beautés de la nature. Mais je me suis laissé guider par le savant et spirituel Stapfer (voy. son *Voyage pittoresque p. 88*), quoique je n'aie nullement la prétention d'avoir satisfait à ce qu'il paraît exiger d'un auteur qui veut introduire ses lecteurs dans le domaine de la belle nature lorsqu'il dit : « C'est un art, comme « un autre, que celui qui nous apprend à « jouir des beautés de la nature. Il suppose « un esprit cultivé, une ame sensible; il faut « qu'un guide, dont le goût ait été épuisé par « de longues études, porte notre attention sur « ce qui a le plus attiré et le plus souvent ap- « pelé ses regards. Il doit présenter à son élève « un choix d'objets pittoresques, d'aspects re- « marquables, qui l'aide à démêler sans peine

« et en lui épargnant d'inutiles tatonnemens, « les traits élémentaires du beau, du gracieux, « du sublime dans les productions de la nature. « Les tableaux qu'elle compose d'êtres inani- « més, quelque riche ou grandiose qu'en soit « l'ordonnance, n'offrent qu'un chaos à celui « qui n'a pas saisi ces traits; les reconnaître, « les recueillir, les reproduire, de manière à « être sûr qu'on n'en a pas omis d'essentiels, « qu'on n'y a rien mêlé d'hétérogène, et les » groupper en sorte que l'effet de l'ensemble « soit rehaussé par leur réaction mutuelle, est « peut-être aussi difficile que de remonter aux « principes du beau dans les arts, qui ont « pour but d'imiter, de juger et d'idéaliser les « formes humaines. Celles de la nature inor- « ganique ont aussi leur beau idéal, et il n'y « a pas long-tems que les nations civilisées de « l'Europe se sont avisées de le chercher; l'es- « quisse de sa théorie et l'application de ses « principes aux jugemens portés en détail sur « les beautés de la nature champètre ou ma- « jestueuse, sont au nombre des derniers pas « faits par ces nations dans la carrière des « arts. Claude Lorrain est venu après les grands « maîtres des écoles d'Italie. Depuis long-tems, « l'art avait atteint le beau idéal dans l'expres-

« sion de la figure de l'homme et dans celle
« des formes de quelques-unes des plus nobles
« races d'animaux, lorsqu'il tenta de s'élever
« de la contemplation des beautés du paysage
« à l'image d'une perfection des aspects les plus
« imposans, des sites les plus enchanteurs, qui
« ne laissât plus rien à désirer. "

En terminant cette préface, je dois rectifier deux erreurs *quos humana parum cavit natura*, dans lesquelles je suis tombé dans mon premier volume et qu'on a bien voulu me faire appercevoir. Premièrement, dans l'introduction à pag. 74, j'ai fait l'éloge du *Voyageur en Suisse* qui a paru à Genève en 1811, comme d'un ouvrage utile, et je suis fâché d'avoir à me retracter à cet égard. En le parcourant avec plus d'attention, j'ai trouvé que l'on y avait inséré beaucoup d'observations très-justes tirées des ouvrages d'Heidegger et d'Ebel, mais dans une traduction si mauvaise, tellement tronquée ou mal interprêtée que je ne veux pas me rendre responsable du jugement favorable, quoique très-modéré, que j'ai porté de ce livre.

En second lieu, un savant amateur de l'histoire de ma patrie a bien voulu rectifier les

indications que j'ai données sur la famille de Bubenberg et sur la Seigneurie de Spiez, en me communiquant les notes suivantes :

Adrien de Bubenberg, ce héros célèbre, qui défendit Morat contre Charles le Hardi, ne fut pas le dernier rejeton légitime de sa race. Il avait été marié deux fois, 1.° avec Jeanne, Comtesse d'Aarberg et de Vallangin, dont il eut une fille, nommée Dorothée, qui épousa Hans Albert de Mülinen; 2.° avec Jeanne de Lassaraz, dont il eut deux enfans : Adrien et Eve, épouse de Petermann Asperling de Raron.

Adrien son fils, Seigneur de Spiez, de Mont et d'Attalens, Chevalier et Membre du Conseil de Berne, épousa Claudine de St. Trivier, dont il n'eut point d'enfans. Il mourut très-obéré à Morges en 1564, en laissant un fils naturel, aussi nommé Adrien, qui fut Baillif à Romainmotiers et mourut de la peste en 1564, sans postérité. A la mort d'Adrien II, ses deux sœurs qui étaient ses héritières naturelles, Mesdames de Mülinen et d'Asperling, hésitèrent si elles accepteraient sa succession, et se décidèrent enfin à céder les terres très-grevées de dettes contre une somme d'argent à deux de leurs

parens, Louis de Diesbach et Hans-Rodolphe de Scharnachthal, suivant un document de 1506. Mais, déjà la même année, Scharnachthal abandonna ses droits à cette succession à Louis de Diesbach, en échange de quelques concessions, et ce dernier, habile administrateur, la liquida, paya les dettes et conserva la Seigneurie de Spiez en pur bénéfice. Il la vendit ensuite à Louis d'Erlach, Chevalier, qui s'est rendu célèbre dans les guerres de la Lombardie et qui la légua par testament à son cousin Jean d'Erlach, dont les descendans la possèdent encore. Spiez relevait dans le 13.ᵉ siècle, comme fief, des Barons de Brandis, inféodé aux Seigneurs de Strättligen. Dans les guerres sanglantes qui suivirent la mort de l'Empereur Albert, Thüring de Brandis en perdit la suzeraineté, qui fut exercée par la maison d'Autriche jusqu'à la guerre de Sempach, après laquelle elle passa à la République de Berne.

AVERTISSEMENT.

Dans cette traduction, l'on a presque généralement conservé l'orthographe allemande des noms-propres, soit des villes, villages et autres endroits, soit des peuples, des personnes, des animaux, etc. Nous ne croyons pas inutile d'en prévenir les lecteurs français, pour les avertir que dans ces cas, il faut lire l'*e* toujours comme un *è* et jamais comme *a*, l'*u* comme *ou*, les *au* comme *aou*, de manière que l'on entende l'*a* et l'*ou*; mais dans une seule syllabe, l'*ü* se lira comme l'*u* français, et le *j* comme un *i* mouillé. Quant aux consonnes, le *c* sera toujours lu comme *k*, le *g* comme le *g* français avant un *a*, *o*, *u*, l'*h* se prononce, le *v* doit être entendu comme un *f*, le *z* comme *ts*. Un *sch* est semblable dans sa prononciation au *ch* et *j* des Français; le *ch* est une consonne gutturale, étrangère à la langue française et analogue au *J* et *X* des Espagnols et au χ des Grecs. Ainsi Lauterbrunnen, lisez *Laouterbrounnèn*, Lütschinen, lisez *Lutschinèn*, Viescherhörner, lisez *Fiecherhœrner*, Zeitbrunnen, lisez *Tséitbrounnen*, Thun, lisez *Thoun*, etc.



Mythologie des Alpes.

C'est à Zweylütschinen que, pour la première fois, j'entendis parler d'une tradition qui me fournit l'occasion d'offrir quelques fragmens de la mythologie des Alpes, avant de pénétrer dans les vallées qui en dependent. Un pauvre chasseur de chamois, n'ayant aucun moyen de gagner sa vie, passionné pour ce genre d'exercice, poursuivait un jour sur les plus hautes montagnes un de ces agiles animaux, auquel il faisait éprouver d'avance toutes les angoisses du trépas. Arrivé sur le bord d'un précipice, qu'il ne peut franchir, le fauve jetait en vain sur son cruel persécuteur des regards supplians, car déjà celui-ci ajustait son arbalette pour percer sa malheureuse victime. Soudain le rocher voisin s'entr'ouvre et il en sort le vieux génie de la montagne. De ses mains divines il protége l'animal et s'écrie : „ Pourquoi viens-tu porter jusques sur ces „ hauteurs la mort et le désespoir? N'y a-t-il pas „ assez d'espace sur la terre pour toutes les créa- „ tures? Pourquoi te permets-tu d'attaquer mon „ troupeau?" Le chasseur effrayé allègue humblement son indigence et parvient à appaiser le génie,

qui lui donne un petit fromage, fait du lait de ses chamois, et lui enjoint de renoncer à jamais à son occupation favorite, à cette chasse dont il est idolâtre. Ce fromage avait la vertu miraculeuse de se reproduire constamment, pourvu, cependant, qu'on ne le consommât pas tout-à-fait. Long-tems, il suffit à la nourriture du chasseur, jusqu'à ce qu'un hôte indiscret vint un jour le lui dévorer en entier. Désespéré, tourmenté par la faim, le chasseur saisit son arbalette et retourne à la chasse. Mais, à peine a-t-il atteint le sommet de la montagne, que le génie courroucé se montre à lui de nouveau, et le précipite dans l'abyme. Cette affreuse chûte lui ôte la vie.

Plusieurs traditions semblables m'ont souvent inspiré l'idée, déjà émise par un savant voyageur, de rédiger une mythologie de la Suisse. Le mont Pilate avec son lac, ses griffons, les dragons qui habitent ses cavernes, ses ponts construits par le Diable, ses sources merveilleuses, fournirait déjà de riches matériaux pour un pareil ouvrage. Mais il faudrait se hâter de l'entreprendre : le nombre des esprits forts augmente tous les jours, et la foi s'affaiblit.

Il est étonnant, en effet, qu'on n'ait pas encore rassemblé tout ce que rapportent les traditions, les chroniques et même les naturalistes sur les croyances populaires. Ces données pourraient presque former un système de mythologie. Cysat, dans sa *Description du lac des quatre cantons;* Wagner, dans

son *Historia naturalis Helvetiœ curiosa;* Scheuchzer, dans ses *Voyages dans les Alpes,* et plusieurs autres auteurs, nous ont transmis une foule de récits intéressans.

Si l'histoire ne fournit que peu d'indices sur l'origine de ces fables, la nature physique de la Suisse en suggère d'autant plus, et on peut appliquer à ce pays ce qu'un savant Allemand a dit en parlant de la Grèce : „ Tantôt c'est le caractère „ prononcé d'un animal, tantôt ce sont ses forces „ extraordinaires qui donnent naissance à quelque „ tradition. Souvent la forme expressive ou quelque „ qualité particulière et moins commune d'un corps „ quelconque attirent l'attention. On essaye d'ex- „ pliquer ce qu'on ne comprend pas, et le sens „ qu'on y donne se propage et devient bientôt une „ croyance populaire. Les forces occultes de la „ nature doivent exalter encore plus l'imagination. „ Son action, ses créations continuelles, son souffle „ vivifiant qui anime tous les êtres, dûrent con- „ duire l'homme des premiers âges, encore soumis „ à son influence immédiate, à réfléchir; et comme „ il ne pouvait émettre ses réflexions que par le „ langage des images ou des types, il en résulta „ une multitude de récits, dans lesquels un génie „ ou démon physique, ou quelque phénomène per- „ sonnifié était indiqué comme premier agent. "

Mille fois les localités particulières d'un pays ont été une source abondante de ces croyances su-

perstitieuses ou *mythes.* (*) Si, dans d'autres pays, l'homme de la nature a vu dans chaque forme singulière, dans chaque changement imprévu quelque chose de divin et de merveilleux, s'il était porté à amplifier dans des fables bizarres ce qui lui paraissait surnaturel, s'il a cru quelquefois appercevoir des métamorphoses, des apparitions, des revenans, nos Alpes sublimes ont dû, à plus forte raison, produire sur lui de semblables effets. Que sont l'Olympe, le Parnasse, l'Hélicon, comparés à la Jungfrau, au Schreckhorn, même au Righi, au Niesen, au mont Pilate ? Combien les ruisseaux de la Grèce, tant célébrés par les muses, les fontaines de Castalie, celle de Lybethra, même la fameuse source d'Hyppochrêne paraissent mesquines à côté du Staubbach et des cataractes de l'Aar. Si nous n'avons pas en Suisse un Aetna, un Averne, des Champs Phlégréens, ces atteliers de Vulcain, ces parvis du Ténare, nous avons nos glaciers, nos avalanches, nos cavernes impénétrables. Le vautour des Alpes, ce terrible *Lämmergeyer*. ne vaut-il pas les griffons ? Les chamois ne paraissent-ils pas être d'une essence aérienne ; l'ours, le loup ne sont-ils pas aussi dangereux que le lion de Némée ? Nos érables n'auraient-ils pas aussi leurs Dryades ?

Quelque ancien baron farouche dans son don-

(*) Le traducteur a hasardé ce mot, maintenant employé par les savans, pour les anciennes traditions populaires et les récits relatifs à l'histoire fabuleuse des dieux et des héros, qui sont le fondement de la mythologie.

jon remplace chez nous les Cacus ou les Procustes. Nos lutteurs ressemblent à Castor et Pollux. Et n'avons-nous pas assez de pierres pour nous retracer le déluge de Deucalion ? En un mot, nous possédons des matériaux suffisans pour créer une mythologie complète; mais nous n'avons pas reçu l'étincelle de Promethée, cette brillante imagination des Grecs, qui peuplait de divinités tous les objets visibles.

„ Les noms donnés aux montagnes de la Suisse, „ dit Stapfer dans son *Voyage pittoresque p.* 18, „ et les traditions populaires de leurs habitans n'of- „ frent aucun indice de cette belle imagination qui „ a immortalisé les plus chétifs rochers de l'Arcadie „ et de la Phocide. C'est uniquement dans un sen- „ timent profondément religieux et dans un attache- „ ment particulier au sol qui les a vu naître, qu'il „ faut chercher les traces du pouvoir que le magni- „ fique tableau des Alpes a exercé sur l'ame de ses „ habitans. On pourrait, peut-être, trouver dans le „ manque absolu d'idées mythologiques, relatives à „ un aussi auguste spectacle, une nouvelle preuve „ de l'assertion des historiens, qui pensent que la „ race primitive de la chaîne centrale a été anéantie „ ou qu'elle n'a été peuplée, pour la première fois, „ que par les Bourguignons et les Allemands, peu „ avant l'époque où les Barbares adoptèrent le chri- „ stianisme, inconciliable avec les fictions de la „ mythologie. "

S'il est vrai qu'un système de mythologie doive

présenter un tissu riche et complet des traditions, des fictions et des rêves phantastiques de tout un peuple; s'il doit expliquer par des récits l'essence des dieux supérieurs, l'origine du monde, les rapports continuels entre la divinité et l'humanité, le peuple de nos Alpes ne possède pas un tel système mythologique. Malgré tout ce qu'on pourrait alléguer de l'ancienne religion des Druides, relativement aux montagnes occidentales de la Suisse, je doute qu'on puisse en trouver un seul vestige dans la contrée en-delà du lac de Thun. Mais, si des traditions fabuleuses, des récits merveilleux, la croyance à des êtres imaginaires, d'une nature subordonnée à la divinité, quoique doués de plus de facultés que les hommes; si, dis-je, ces fictions qui ont du rapport avec les fables en vogue chez d'autres peuples, peuvent être envisagées comme une mythologie, on peut trouver chez les habitans des Alpes de l'Oberland d'abondans matériaux pour en former une. J'en ai recueilli plusieurs fragmens qui coincident avec quelques superstitions établies dans d'autres parties de la Suisse, dans les provinces de l'Allemagne les plus éloignées, en Suède et dans les Iles britanniques. On ne voit cependant pas dans nos montagnes les êtres nébuleux d'Ossian, le spectre de Loda n'y vient pas combattre les mortels, les ombres des héros n'y descendent pas sur leurs chars de nuages, poussés par les tempêtes. Les mythes gigantesques de l'Edda leur sont aussi étrangers; cependant nos cimes couvertes de neige, nos riantes vallées prêteraient, comme chez les Scandinaves, à des images pareilles.

Il est singulier que les principaux personnages qui jouent un rôle dans la mythologie de l'Oberland soient des *nains;* on les nomme *Bergmännlein* (les petits hommes ou génies de la montagne). L'on serait tenté d'accéder à l'observation psychologique de M. de Bonstetten; lorsqu'il dit: „Toute grandeur „ idéale paraîtra toujours encore petite en compa„ raison des Alpes. La fable des Titans n'aurait „ jamais été inventée en Suisse."

Celle des nains est connue dans toute l'Allemagne, en Suède et en Norvège, depuis les tems les plus reculés. Dans toutes les traditions qui me sont parvenues, ils sont représentés comme des êtres bons, bienfaisans, complaisans; mais ils n'aiment pas qu'on les épie, ou qu'on leur joue quelque malin tour. Ils ont quelque rapport avec les *esprits servans*, auxquels croit le peuple du pays de Vaud, suivant Bridel. (*)

„ D'après l'opinion vulgaire, dit-il, ils séjour„ nent dans des habitations écartées et des chalets „ solitaires. Ces servans sont plus malins que mé„ chans et font plus de bien que de mal. Ils gardent „ le bétail; ils font prospérer le jardin, et rendent „ par fois, sans se montrer, de petits services do„ mestiques. Ce sont ces follets, dont La Fontaine „ parle dans une de ses plus jolies fables :

(*) Voyez le Conservateur suisse, Tom. IV, pag. 264 et suiv.

„ Qui font l'office de valets,
„ Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage
„ Et quelquefois du jardinage. "

„ Mais souvent ils prennent de l'humeur, font du tapage et mettent, pendant la nuit, le désordre dans les meubles, quand on oublie de leur offrir une libation, en jetant de la main gauche une cuillerée de lait sous la table. " Je n'ai cependant pas retrouvé dans l'Oberland ce que Bridel raconte d'un esprit ou génie de la montagne, „ qui forme et dissipe les tempêtes, qui conserve les sources et les fontaines, qui garde les mines et les cavernes et qui chasse avec un bruit effrayant à travers les précipices. "

Chez le peuple de l'Oberland, c'est toujours un nain ou la communauté des petits génies de la montagne à qui on attribue tous ces effets surnaturels; mais on n'allègue ni leur origine, ni leur nom, ni le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie des êtres vivans, à l'exception d'un seul cas, où on leur donne deux dénominations différentes, sur lesquelles on diffère même encore quelquefois. En hiver, ajoute-t-on, on ne s'apperçoit point de leur existence; mais on commence à les voir ou à reconnaître leurs œuvres depuis le jour de l'Annonciation jusqu'à la Toussaint. Ils habitent pendant la mauvaise saison des palais souterrains dans les profondeurs de la terre, sous les plus hautes montagnes, où ils sont abondamment pourvus de richesses et d'excellentes provisions. Ils se nourrissent principalement de

fromages faits avec le lait des chamois qui forment leurs troupeaux. Quelquefois, par malice, ils dérobent quelque vache, mais non pour se l'approprier, ou bien, ils en demandent une à quelque propriétaire et la lui ramènent au bout de quelque tems, plus grasse et mieux portante. Ils aiment les occupations pastorales, et les exercent souvent pendant des semaines entières, pour les pâtres qu'ils ont pris en affection et que les neiges empêchent d'aller soigner leur bétail dans quelque étable éloignée. Ils connaissent toutes les herbes salutaires et les recueillent sur les hautes montagnes, pour les apporter aux bergers. Souvent ils ont ramené des bœufs, des brebis égarées à leurs maîtres, ou bien, ils ont ramassé pendant la nuit des fagots de bois et les ont placés sur la route des pauvres enfans qui doivent aller en chercher dans les forêts. Ils ont d'autres fois fauché, de nuit, l'herbe des prés, afin que, le matin, les paysans la trouvassent prête à être épanchée et séchée. C'était alors un signe incontestable que le tems de la fénaison était venu. On les a vu apporter aux agriculteurs laborieux, pendant qu'ils travaillaient, des mets exquis et des rafraîchissemens restaurans, pour les récompenser de leur diligence. Ils prennent plaisir à suivre ces travaux, et ils y assistent comme spectateurs, assis sur des pointes de rocs ou perchés sur des rameaux. Dans la partie inférieure du canton, où l'on cultive du blé, ils aident à moissonner. Un paysan du Belpberg trouva un matin la moitié de son champ fauchée, quoique les épis fussent à peine mûrs. Il ne pouvait deviner qui lui avait joué un pareil tour. La nuit

suivante, la moisson fut achevée de la même manière, et le soir elle était sèche et il put la mettre en grange. Le troisième jour, un orage affreux mêlé de grêle vint dévaster la contrée et détruisit toutes les récoltes. On put alors reconnaître la prévoyante bienfaisance des petits génies.

Une nombreuse troupe de ces nains habitaient jadis le Pfaffenloch, caverne située près de Gutbrunnen, à un quart de lieue du château de Rümligen; ils venaient souvent le soir dans une maison voisine pour aider aux paysans à préparer le lin. Quand ils voulaient partir, ils en jetaient un gros peloton par la fenêtre, et s'en servaient comme d'une monture, sur laquelle ils traversaient les airs. Une fois un couple de ces nains vint appeler une femme de cette maison pour assister d'une de leurs compagnes dans les douleurs de l'enfantement; elle y courut, et quand elle eut terminé son office, ils lui remplirent son tablier de noirs charbons pour unique salaire. La paysanne mécontente en laissait tomber une quantité, chemin faisant, sans y faire attention. Elle aurait même voulu jeter le tout, si elle n'avait craint le courroux des nains. Ceux-ci lui criaient toujours de loin : „plus tu en perdras et plus tu les regretteras." Arrivée à la maison, elle versa le reste de son fardeau sur une table, et c'était des lingots d'or pur qu'elle voyait maintenant briller à ses yeux. Elle courut précipitamment pour ramasser ce qu'elle avait perdu; mais elle ne retrouva plus rien.

On cite beaucoup de semblables traditions, dans lesquelles la bonté du cœur et la confiance dans celle des nains sont presque toujours récompensées. Leurs discours étaient ordinairement rimés; ils prévoyaient l'avenir. Lorsqu'on les voyait danser au printems dans la campagne, au clair de lune, on comptait sur une bonne année; mais s'ils se glissaient tristement entre les buissons, on avait à craindre des orages ou des inondations. On pouvait cependant les tromper; mais ils punissaient les impostures ou les malices imprévues en quittant la contrée. Ainsi, lorsque des paysans malins échauffaient avec des charbons ardens le roc favori où ils venaient s'asseoir, afin qu'ils se brûlassent, ou sciaient à moitié les branches sur lesquelles ils avaient l'habitude de se percher, pour les faire tomber; ils se courrouçaient et disparaissaient en gémissant sur la méchanceté des humains.

Suivant d'autres récits, ce fut l'imprudente curiosité d'un villageois qui fut la cause de leur fuite. Ils se montraient toujours enveloppés de longs manteaux qui traînaient à terre, et l'on se disait à l'oreille que leurs pieds étaient faits comme ceux des oies ou tout-à-fait tords.

Depuis plusieurs années ils avaient favorisé un paysan en allant cueillir pendant la nuit, lorsqu'ils étaient mûrs, les fruits d'un beau cerisier qu'il possédait et en les lui apportant devant chez lui pour les étaler sur des ais et les sécher. Une fois l'imprudent répandit des cendres sur le terrain autour

de son arbre, et il y trouva en effet, le lendemain, des traces de pieds d'oies, que les nains y avaient empreints, en lui rendant le service accoutumé. Mais hélas ! ces complaisans bienfaiteurs partirent et ne revinrent plus.

On a cependant beaucoup de peine à obtenir de pareils récits des habitans des campagnes de l'Oberland. Quelques-uns ne les savent qu'imparfaitement, d'autres craignent de paraître trop simples aux yeux des citadins, et que ceux-ci ne rient de leur crédulité. On manque ainsi de beaucoup de données pour former un système complet de mythologie, qui embrasserait tous les phénomènes remarquables, si fréquens dans ce pays, et feraient rentrer toutes les merveilles de la nature dans un cercle mystique. On n'y trouverait point de divinités supérieures à citer. Le diable seul joue un rôle important, et peut-être l'a-t-on introduit dans plus d'une fable fort ancienne, à la place des esprits de la montagne qui y figuraient dans son origine. Il faut bien, cependant, attribuer à quelque être puissant et moral la punition infligée aux péchés et à la corruption des humains, qui, dans les tems les plus reculés, suivant la croyance populaire, changea la fertilité et la beauté des Alpes et de leurs vallées en rocs arides, en glaciers et en déserts stériles. Plusieurs traditions dépeignent cet âge d'or, dont nous avons déjà parlé dans notre introduction, avec des traits puisés dans les mœurs des pâtres, et qui représentent presque tous une nature plus productive. Il ne croissait point alors de plantes vénéneuses

sur les montagnes; les vaches donnaient trois fois plus de lait, les glaciers ne comblaient pas encore les hautes vallées, les débris des montagnes n'encombraient pas les plaines.

Les bergers des Ormonds dans le pays de Vaud se font une idée encore plus hyperbolique de ces tems d'abondance et de bonheur, car c'est à eux qu'il faut probablement rapporter ce que raconte Bridel (*) : „ Alors, disent-ils, les vaches étaient „ d'une grosseur monstrueuse; elles avaient une telle „ abondance de lait, qu'il fallait les traire dans des „ étangs qui en étaient bientôt remplis. C'était en „ bateau qu'on allait lever la crème dans ces vastes „ bassins. Un jour qu'un beau berger faisait cet „ ouvrage, un coup de vent fit chavirer la nacelle „ et il se noya. Les jeunes garçons et les jeunes „ filles menèrent deuil sur cette mort tragique et „ cherchèrent long-tems, mais en vain, son corps „ pour l'inhumer. Il ne se trouva que quelques „ jours après, en battant le beurre, au milieu des „ flots d'une crème écumante, qui se gonflait dans „ une baratte haute comme une tour, et on l'ensevelit dans une large caverne que les abeilles avaient „ remplie de rayons de miel, grands comme des „ portes de ville."

Le crime principal, qui entraîna la perte d'un état si heureux, fut, suivant une tradition détaillée qui se répète au sujet de cinq ou six glaciers, celui

(*) Dans son Conservateur suisse p. 263. Voy. aussi p. 167.

d'un pâtre. On en place la scène sur les Clarides dans le canton de Glaris, et sur plusieurs pâturages de la Blümlis-Alp dans celui de Berne. Là, ce pâtre dissipait avec une coupable prodigalité les produits d'un nombreux troupeau et d'une Alpe (*) riche et fertile qu'il possédait. Vivant dans un commerce honteux avec une fille sans mœurs, il accabla sa mère de cruelles railleries, d'insultes et de mépris, lorsqu'un jour elle était venue le visiter. Il avait construit avec des fromages un escalier pour sa maîtresse et pour sa vache favorite. La mère irritée jeta sa malédiction sur toute la montagne, et soudain les rochers environnans s'écroulèrent, les glaciers envahirent le pâturage et le détruisirent. Le pâtre fut enseveli sous les décombres, et son ombre angoissée et accompagnée de celle de sa vache revient toutes les nuits errer en gémissant sur ces ruines.

Sur les Alpes Surènes, entre Engelberg et Uri, une tradition particulière à ces contrées, rapporte à un autre délit la destruction d'une montagne jadis fertile et cultivée. Il y a bien des siècles, dit-on, qu'une troupe de jeunes audacieux commit le sacrilége d'administrer à un belier le sacrement du baptême. Aussitôt le belier fut métamorphosé en monstre épouvantable et dévora tous les bestiaux et même les bergers, de sorte que les pâturages devinrent bientôt un désert sauvage et aride. Long-

---

(*) On se rappelle qu'*Alp* signifie un pâturage de montagne.

tems après, un étudiant étranger traversa cette horrible solitude. Il était expert dans les sciences occultes et indiqua aux habitans du pays, affligés d'un si grand fléau, un moyen de s'en délivrer. Il leur conseilla de choisir le premier veau d'une forte vache et de le laisser têter pendant douze ans, en lui donnant chaque année une vache de plus pour le nourrir, jusqu'à ce qu'il fût devenu un taureau formidable. Alors une vierge pure devait conduire sur la montagne frappée de malédiction cet animal, attaché avec les tresses de ses cheveux. Les pâtres suivirent ce conseil; en peu d'années le veau était devenu si énorme, qu'il fallait placer sur un échafaudage élevé les vaches qui devaient l'allaiter. Enfin, au tems prescrit, le bœuf gigantesque se laissa mener tranquillement par une jeune fille sur l'Alpe déserte. Arrivée à une certaine hauteur, la bergère s'arrêta et détacha le taureau de ses liens. Aussitôt le monstre accourut avec d'affreux mugissemens et se jeta sur le bœuf qui se défendit et le tua, après un combat long et sanglant; mais ayant voulu appaiser sa soif dans une source voisine, étant encore trop échauffé, le vainqueur lui-même fut frappé de mort subite. Cependant, la montagne ne reprit jamais sa belle forme primitive et n'a plus produit autant d'herbe qu'avant cet événement.

C'est ainsi que d'autres puissances surnaturelles et d'une nature supérieure à celles des nains entrent dans les traditions des habitans des Alpes. Cependant les fictions populaires se rapportent plns fré-

quemment à des êtres d'un ordre inférieur, quelquefois même de la classe des animaux ou à des magiciens. Suivant Ramond, dans ses supplémens au voyage de Coxe, c'est à un de ces derniers qu'on attribue sur les lieux mêmes le bouleversement qu'éprouva la vallée d'Urseren sur le St. Gothard, dont la beauté et la fertilité lui donnaient du dépit. Une forêt très épaisse fut consumée par la foudre, et le sol resta frappé de sortilége, de manière que dès-lors les arbres n'y ont plus prospéré. Un événement très-compréhensible a, sans doute, donné lieu à ce récit.

En général, des phénomènes frappans, quoique très-naturels, ont souvent reçu une explication merveilleuse, principalement dans les cantons catholiques. Sur le mont Furca, entre Urseren et le Haut-Vallais, on remarque par-ci par-là sur la neige des places rouges, non-seulement à la surface, mais jusqu'à une certaine profondeur. Les paysans de la contrée disent que ce sont les ames des muletiers ivrognes et infidèles, qui, en transportant des vins d'Italie sur cette route, les boivent ou les répandent par négligence, et qui sont condamnés, pour ce délit, à séjourner sous la neige, à laquelle ils donnent la couleur de la liqueur qu'ils ont dérobée et dont ils sont encore altérés. Aussi, lorsque les voyageurs ont soin d'en répandre quelques gouttes sur le chemin, ces esprits reconnaissans les préservent de tous les périls auxquels ils sont exposés sur cette route dangereuse.

Les

Les habitans d'Oberwald expliquent de la même manière les bruits souterrains et effrayans, que l'on entend près du glacier du Rhône. Ce sont, disent-ils, les ames des hommes prodigues et dissipés, condamnés après leur mort à travailler dans les palais de glace, comme de nouveaux Cyclopes. Un pieux ecclésiastique rencontra un jour un de ces revenans, sous la figure d'une belle femme, qui se fit connaître à lui pour une marquise condamnée à rester 3000 ans dans les frimats au fond d'un glacier. Après cet aveu, la pauvre pénitente disparut sous la glace avec un vacarme affreux.

C'est apparemment sur des bases semblables que se fonde une superstition que je tiens de la bouche des paysans de Bleyenbach, village de la Haute-Argovie, à une lieue de Langenthal. Ils croyent entendre souvent dans les airs des bruits singuliers, comme ceux d'une troupe nombreuse de cavaliers, et ils disent que ce sont les seigneurs de Rothenthal qui vont à la chasse. Rothenthal est une haute vallée couverte de glace, sur le côté occidental de la Jungfrau, et il est probable que le bruit que font les glaciers, lorsqu'ils se fendent, et qui se prolonge comme celui du tonnerre, a pu être attribué par les habitans voisins à des ombres de chevaliers ou de chasseurs trépassés. Mais il est extraordinaire que cette tradition se soit conservée dans la Haute-Argovie plutôt qu'à Lauterbrunnen à la proximité des glaciers.

La croyance aux sources merveilleuses est d'une

nature plus riante. Il en existe une sur l'Alpe d'Engstlen dans l'Oberland bernois qui a une grande réputation. Les pâtres assurent qu'elle ne commence à couler qu'au printems, lorsque le bétail se rend sur la montagne, et qu'elle cesse de jaillir en automne, lorsque les vaches ont quitté le pâturage. Elle s'arrête même pendant la nuit, ou du moins ne coule pas avec autant d'abondance que de jour, lorsque le troupeau peut aller à l'abreuvage en toute sûreté. Ce miracle est authentique, mais ne provient pas uniquement de la complaisance de la nymphe de ce ruisseau. C'est une de ces sources intermittentes ou périodiques, telles qu'on en voit plusieurs dans nos montagnes. Elles ne coulent que dans la meilleure saison et pendant le jour, parce que ce n'est qu'alors que le soleil peut fondre la neige ou la glace, auxquelles elles doivent leur origine. (*)

Je termine ces fragmens mythologiques, qui pourraient donner matière à une dissertation plus détaillée, par quelques traits qui concernent les animaux, et qui sont dignes d'être recueillis. Il existe à cet égard deux espèces de traditions différentes, l'une, qui roule sur des animaux fabuleux ou d'une existence incertaine, l'autre, sur des animaux domestiques ou sauvages bien connus. Parmi les êtres fabuleux, les dragons sont les plus renommés, et ceux d'une nature obscure et douteuse, les serpens

(*) Voyez les Supplémens de Ramond au Voyage de Coxe et particulièrement le Voyage de Lucerne à Engelberg, etc.

nommés dans le pays *Stollenwürmer*. Scheuchzer, dans ses Voyages dans les Alpes et dans son Histoire naturelle de la Suisse, a rapporté tant de récits sur les premiers, qu'on ne peut douter que ces fables ne fussent généralement répandues en Suisse depuis la plus haute antiquité. Qui ne se rappelle du dragon d'Oedwyler, que Struthhahn de Winckelried tua pour son malheur? Qui ne connaît l'aventure de ce jeune tonnelier qui tomba dans une caverne de dragons sur le mont Pilate, et l'histoire de Sintram et Bertram, ces deux comtes de Lenzburg avec le dragon de la Gyssnau près de Burgdorf.

Il n'est pas impossible que dans les tems reculés où l'Helvétie était encore presque déserte et couverte d'épaisses forêts et de marais, elle ne produisit des reptiles plus grands et que l'imagination des peuples ignorans et effrayés n'ait transformé d'énormes serpens en dragons ailés. L'observation que fait Scheuchzer est assez frappante, savoir que „ les habitans „ des Alpes donnent souvent le nom de dragon aux „ torrens furieux qui descendent des montagnes. „ Lorsqu'un torrent, dit-il, se précipite des mon„ tagnes et roule de gros cailloux, des arbres et „ d'autres objets, ils disent qu'un dragon a pris son „ essor. " Mais si la race des dragons est à peu près éteinte ou détruite dans l'Helvétie moderne, l'Oberland est encore rempli de récits et de témoignages au sujet d'une espèce de monstre reptile auquel on donne le nom de *Stollenwurm* et qu'on prétend avoir vu çà et là chaque année. La description qu'on en donne est celle d'un gros serpent muni de 2, 4 pieds

et davantage, épais et très-courts, comme ceux des chenilles. Ordinairement on lui donne une tête de chat de forme ronde; quelquefois on le dit velu et fort gros, mais court. Je ne prétends pas affirmer que cet animal existe; mais un paysan de Im Boden m'a raconté de la manière la plus naturelle et la plus véridique que, dans son enfance, il avait, avec quelques camarades, tué un pareil serpent à coups de pierres, et qu'il avait trouvé des petits dans son ventre. Tout ce qu'il disait ne pouvait se rapporter qu'à un animal mammifère. Peut-être c'était une loutre (animal très-rare dans ce pays) ou plus probablement une martre, un putois ou une belette, dont la plus part des habitans de ces contrées connaissent à peine l'existence.

Un autre récit que me fit un jour de la meilleure foi un pâtre de la vallée de Gadmen, au sujet de ces reptiles, est positivement fabuleux. Il y en a de deux espèces, me disait-il, l'une blanche avec une petite couronne sur la tête, et l'autre, plus commune, est toute noire. Un homme téméraire, qui connaissait la magie, traça un jour autour de lui un cercle sur le sol et conjura, pour prouver son pouvoir, tous les reptiles des environs, en sifflant pour les appeler. Il en vint, en effet, une énorme quantité, qui l'entouraient sans lui faire aucun mal. Cependant, il continuait encore à siffler, jusqu'à ce qu'il vit arriver de loin deux serpens qui en portaient un troisième effroyable, d'une grosseur énorme et qui le jettèrent dans le cercle. Le magicien s'écria alors : „je suis perdu!" et à l'instant il

fut dévoré par ce monstre. Ce sont apparemment de pareils serpens qui, suivant l'opinion de quelques habitans des Alpes, rapportée par Bridel, viennent têter les vaches sur les pâturages, et dont les vachers se préservent en associant un coq blanc à leur bétail. Le serpent malade que, suivant une tradition dans l'Oberland, une jeune fille abreuva, portait une couronne de pierres précieuses, et lorsque le charme fut rompu et que l'animal redevint la reine des serpens, celle-ci fit présent de ce bijou, auquel étaient attachées des vertus bienfaisantes, à la jeune bergère compatissante, pour prix de son humanité.

Quant aux animaux réels et domestiques, nous trouvons encore dans Scheuchzer un récit singulier. Lorsque les troupeaux, lui avait-on raconté, sont sur les montagnes, on entend quelquefois de nuit une voix singulière, pareille à celle d'un vacher qui appelle ses bestiaux. Les vaches courent aussitôt du côté d'où part ce cri, et si leur berger ne les rappelle pas à l'instant même, elles disparaissent sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues. Mais, trois jours après, elles se retrouvent sur leur pâturage accoutumé avec les mammelles pleines de lait. J'ai entendu rapporter la même particularité sur l'Alpe de Sevinen dans le Lauterbrunnen et dans le Siebenthal; mais on ne lui donne pas dans tous les récits un dénouement aussi favorable. Souvent, dit-on, les vaches ainsi enlevées se précipitent du haut des rochers dans les abymes des ravins, comme poussées par une rage aveugle. On raconte aussi qu'un berger courageux s'était saisi de la queue de

la dernière de ses vaches, lorsqu'elles s'emportaient ainsi, qu'il s'était laissé entraîner avec tout le troupeau et qu'il était revenu de même; mais jamais il n'avait voulu dire ce qu'il avait vu et où il avait été pendant son absence; il répondait toujours : „Qu'un autre l'essaye, j'en ai assez!" D'ailleurs, les pâtres assurent que si, au moment du départ, le vacher reconnaît la vache qui est à la tête du troupeau et l'appelle par son nom, il peut les arrêter. Mais, lorsque Scheuchzer observe qu'il faut chercher l'explication de ce phénomène dans des causes surnaturelles plutôt que dans la nature, il parle selon l'esprit de son tems, et il n'a pas pensé qu'une espèce de grosse mouche (*cestrus bovinus*) fort commune dans les contrées s'attache au croupion des bestiaux et dépose ses œufs autour de leur fondement, ce qui les inquiète et leur fait prendre une fuite aussi précipitée, qui entraîne bientôt tout le troupeau. Cependant, depuis long-tems on n'a pas pu citer authentiquement un pareil accident.

Je termine par quelques observations sur quelques animaux sauvages de nos montagnes, auxquels se rattachent, non des mystères religieux, mais quelques superstitions populaires d'un genre secondaire. L'agile chamois et l'indolente marmotte sont ceux sur lesquels la fable s'est plus particulièrement exercée.

A peine on entend encore parler du bouquetin qui, depuis près d'un siècle, a entièrement disparu de l'Oberland, et on cite tout au plus quelques récits

d'enfans enlevés par le terrible vautour des Alpes (*Lämmergeyer*). Le lynx, l'ours et le loup, qui se montrent encore quelques fois isolément dans nos contrées, n'ont jamais été le sujet d'aucune fiction. Relativement au chamois, on raconte qu'il se forme dans leur estomac des boules pareilles au bézoard, qui les préservent contre les coups de feu, et qui ont la même vertu pour l'homme qui peut s'en approprier une. Mais comme on sait que ces masses rondes et de couleur noirâtre se composent des filamens fins et durs de quelques plantes, que cet animal ne peut pas digérer, on ne peut guères leur attribuer une faculté aussi merveilleuse. La tradition que Schiller a introduite dans son Guillaume Tell et que quelques naturalistes ont confirmée, a quelque chose de plus romanesque. „ Les animaux „ ont aussi de l'intelligence, dit le chasseur dans „ cette tragédie, nous le savons bien, nous autres „ chasseurs de chamois; lorsque ces fauves vont au „ pâturage, ils placent des avant-postes en sentinelle „ qui, d'une oreille attentive, entendent de loin l'arri„ vée du chasseur et avertissent par un sifflement aigu „ le troupeau de l'approche de l'ennemi."

Ce qu'on raconte des marmottes est plus plaisant. Walser le rapporte encore dans sa géographie de la Suisse de l'an 1770. Au milieu de l'été, dit-il, les marmottes sortent de leurs tannières, se rendent sur les montagnes et y coupent avec leurs dents les meilleures herbes, qu'elles étendent pour les laisser sécher au soleil. Ensuite elles les rassemblent et en font un tas. La femelle se couche sur le dos en

tenant ses quatre pattes élevées, entre lesquelles le mâle pose le foin, qu'elle retient avec ses pieds. Quand elle est assez chargée, le mâle prend la queue de la femelle dans sa bouche et la traîne ainsi jusques à l'entrée de la tannière. Ils y rentrent le foin et le gardent, pendant leur long sommeil d'hiver, pour leur provision du printems.

C'est ainsi que l'habitant des Alpes peuple de fictions tantôt gaies, tantôt effrayantes, la sublime nature qui l'entoure. Il n'y a pas de doute qu'une multitude de ces traditions ou de ces fables de pure imagination se sont perdues ou ne sont pas parvenues aux auteurs qui ont écrit sur la Suisse. Le souvenir s'en efface toujours davantage, et il serait tems de recueillir celles qui subsistent encore. Le christianisme a écarté tous ces mythes poétiques qui tenaient de près au paganisme et à l'enfance du genre humain, mais qui souvent avaient un charme et une grâce particulière. On trouve cependant aussi des légendes sacrées, tirées de l'histoire sainte, dans nos vallées. Les paysans ont long-tems cru que le Niesen (anciennement nommé Jesen) était la montagne d'où notre Seigneur Jésus Christ était monté au ciel.

L'on ajoute le nom de St. Martin à celui d'un des objets remarquables des montagnes du Grindelwald. Nous avons déjà cité Saint-Beat, et nous pourrions encore alléguer différentes particularités semblables, si nous n'avions pas déjà sacrifié trop d'espace à notre prédilection pour les antiquités nationales.

Chemins à char de Zweylütschinen à Grindelwald et à Lauterbrunnen.

De Zweylütschinen on peut se rendre en char à Grindelwald sur une route tolérable, en 3 heures, et en 1 à Lauterbrunnen. Les voyageurs qui n'ont pas assez de forces ou de courage pour aller de Lauterbrunnen à Grindelwald par la Scheideck de la Wengenalp, sont obligés de revenir sur leurs pas de Lauterbrunnen à Zweylütschinen et de prendre la route de la vallée de Lütschinen pour gagner Grindelwald. Il me paraît donc convenable, avant de décrire le détour par Eisenfluh, où je me propose de conduire mes lecteurs, de dire quelques mots sur ces deux routes, que j'ai suivies plusieurs fois.

Nous nous dirigerons d'abord sur Grindelwald, en quittant Zweylütschinen, qui n'offre rien de remarquable, à moins qu'il ne fût prouvé authentiquement qu'on y a trouvé du mercure fossile dans une cave. Dans les environs, on voit tout à l'entour des deux routes d'innombrables blocs de rochers, dont quelques-uns sont fort gros. Ce ne sont pas des décombres d'une seule montagne écroulée, mais plutôt des preuves d'une destruction continuelle, d'autant plus qu'ils se multiplient chaque année. Les monts circonvoisins se décomposent par vétusté; la pluie et les éboulemens de terre les dépouillent sans cesse du sol fertile qui les couvrait; ils sont ainsi toujours plus exposés à l'influence de la température qui les brise et les fait tomber en pièces. On dirait

que la nature travaille lentement à combler les vallons et à applanir les montagnes. La froidure des hivers y coopère avec activité. L'eau qui se rassemble dans les petites fissures des rochers se durcit et s'étend par la gelée, et la force de sa masse fend la roche calcaire et en détache des blocs. Ceux-ci perdent facilement l'équilibre et roulent en terribles bonds et souvent avec grand fracas dans les vallées. Chaque fois qu'ils retombent sur les pentes des vallées, ils creusent le sol, et lorsqu'enfin ils sont fixés par leur dernière chûte presque verticale, ils s'enfoncent, et la terre qu'ils écartent forme ensuite autour d'eux comme un retranchement. On peut assez bien reconnaître depuis combien d'années ils sont tombés, à leur couleur, à la mousse qui les couvre, aux buissons, aux arbrisseaux qui croissent sur leur croupe, et si l'on ne réfléchissait pas combien ils sont nuisibles à la fertilité du sol, on trouverait quelquefois leur aspect agréable et infiniment pittoresque. Les habitans des vallons bâtissent de préférence leurs chaumières ou leurs granges contre ces masses qui les mettent à l'abri de nouveaux éboulemens et même des avalanches de neige.

Près de Zweylütschinen, on traverse sur un pont la Lütschinen noire, et l'on se rapproche du village de Gündlischwand. On perd bientôt de vue les montagnes situées à l'entour d'Unterseen, que l'on voyait encore derrière soi, et le Wetterhorn qui se présentait en face est aussi masqué par des parois de rochers qui avancent dans le vallon. Gündlischwand, petit hameau fertile qui appartenait dès

1331 au couvent d'Interlacken, est à gauche de la route, à quelque distance, tandis que la rivière, qu'on ne repasse plus, coule en mugissant à droite dans son lit rocailleux. Les rochers qui s'élèvent sur sa rive opposée présentent les formes les plus singulières dans leur bizarre stratification. Dans quelques endroits, les couches presque perpendiculaires reposent sur d'autres complétement horizontales et forment avec celles-ci des angles droits ou obtus. Dans d'autres places, elles font des contours singuliers ou sont posées obliquement, tandis que vis-à-vis, de l'autre côté du vallon, on en voit dont l'assiette est tout-à-fait horizontale, de sorte qu'on peut à peine supposer que ces deux chaînes aient jamais été contiguës. L'irrégularité apparente de ces phénomènes détruit tous les systèmes par lesquels on voudrait expliquer leur origine. On ne peut expliquer d'une manière satisfaisante comment ce cahos de pierres s'est formé, ni par l'action des forces souterraines, ni par celle des eaux, qui auraient produit des dépôts ou des irruptions, ni par des effets volcaniques, qui auraient boulèversé et amoncelé des montagnes. Cependant chaque couche de rochers, chaque amas de débris est un des hiéroglyphes du grand oracle du passé, dont on peut dire, comme de celui de Delphes, „ il ne découvre „ ni ne cache la vérité; il ne fait que l'indiquer. "

Des terribles dents de rochers si dirigent en ligne ascendente au-dessus de Zweylütschinen et de Gündlischwand vers la belle cime de l'Iselten-Alp, d'où l'on a une vue qui domine toutes les sommités de

glace voisines. Elle se joint par des pâturages fertiles et par des arêtes de montagnes au Faulhorn et à la Scheideck de Hasli, et paraît être le marchepied du Wetterhorn.

Les parties supérieures de cette masse de montagnes ne sont composées que de schiste argileux (*Thonschiefer*) qui se fend à l'air en petites lames très-minces et se décompose enfin tout-à-fait en terre argileuse. Il est évident que des roches d'une nature aussi friable sont très-sujettes à s'écrouler et que les masses étrangères qui y seraient superposées y glissent très-facilement; c'est ce qui a produit ces fréquens éboulemens de débris et de graviers, dont on remarque les traces sur la pente des montagnes, particulièrement sur celles du côté gauche, qui se renouvellent souvent et sont quelquefois considérablement augmentées par des torrens d'eaux accidentels qui envahissent peu à peu les plus belles prairies de la plaine.

La vallée de Lütschinen proprement dite et la paroisse de Gsteig s'étendent jusques près des habitations de *Burglauenen.* On rencontre souvent des petits grouppes de maisons, entourées de beaux arbres fruitiers; on voit encore de superbes noyers; mais on est incommodé sur la route par une foule de mendians. Le Stalden est une montée roide, audessus de laquelle on arrive au village de Burglauenen et qu'on fait ordinairement à pied. On atteint une nouvelle terrasse du vallon, d'ou l'on redescend bientôt dans une plaine qui fut probablement jadis

le bassin d'un lac. Au-delà, on voit une suite de maisons isolées, qui font déjà partie du Grindelwald et qu'on nomme *Im Tschingelberg*. Ici, le soleil, caché par l'arête de la montagne, ne paraît plus, depuis le 28 Octobre jusqu'au 8 Mars. Au-dessus du Stalden, un fossé nommé *Marchgraben* ou *Wartenberggraben* trace la limite entre la paroisse de Gsteig et le Grindelwald. Cette dernière dénomination dérive d'un ancien château de Wartenberg, qui, dit-on, était situé en ces lieux, et qui aurait été détruit par la chûte d'une montagne. On voit encore évidemment à l'occident les traces de cette chûte et le sol est parsemé, dans l'espace d'un quart de lieue à l'entour, d'innombrables blocs de pierres, dont quelques-uns sont d'une grandeur énorme. On montre ici une petite maison qui, suivant une tradition assez douteuse, fut seule sauvée par la faveur d'un nain de la montagne, lorsque le village de Schillingsdorf fut détruit en entier par un pareil événement.

Au-delà de Burglauenen, le climat du vallon devient remarquablement plus froid. Il ne croit plus d'arbres fruitiers, excepté des cerisiers qui y prospèrent encore et même plus loin, au-delà de l'*Enge*, gorge étroite, et la véritable entrée du Grindelwald. Elle commence derrière le hameau pittoresque d'Ortweid et elle est tellement resserrée entre deux parois de rochers escarpés, qu'à peine il y reste assez d'espace pour la route, à côté du lit de la Lütschinen. Il n'est pas douteux que c'est par là que les eaux, qui remplissaient jadis le bassin du vallon de

Grindelwald, se frayèrent une issue et s'écoulèrent dans les vallées inférieures. Mais la nature même dispute souvent aux voyageurs cette entrée dans les contrées plus élevées, et ce passage pourrait être rendu inexpugnable par l'art du génie. Souvent, en hiver, des lavanges de glaçons et de neige s'y précipitent du haut de la montagne, et il n'y a aucun moyen de fuir. Toute la contrée est exposée à ces chûtes.

Le 12 Décembre 1808, les maisons de la Schärmatt au-dessus de Burglauenen éprouvèrent un terrible accident de ce genre. A six heures du soir, une masse de neige, pareille à de la poussière, roula avec une telle impétuosité sur ce hameau, que trois cabanes furent emportées, sans qu'il en restât aucune trace. Dans l'une se trouvaient six enfans avec leur oncle qui furent sauvés, comme par miracle. A l'approche de l'avalanche, le vent qui accompagne toujours ce phénomène éteignit la lumière qui brûlait dans la chambre; quelques-uns des enfans étaient déjà couchés, les autres étaient assis autour de la table et apprenaient leur catéchisme. Tout-à-coup ils se sentent dans la neige. La maison, la table, le lit, tout a disparu et la plus grande obscurité les entoure. Ils avaient été entraînés avec leur maison à la distance de 300 pas dans un fossé, et on trouva à 700 pas plus bas quelques débris de la chaumière. L'oncle rassembla bientôt ses esprits et songea d'abord à sauver les enfans; il tâtonne autour de lui, fouille dans la neige, en retire les pauvres petits, l'un par le bras l'autre par les jambes,

avec beaucoup de peine, et les porte dans une grange voisine, où ils passent presque nuds le reste de cette affreuse et froide nuit. Le lendemain, de grand matin, le père revient d'une étable éloignée, où il était allé la veille pour soigner son bétail et d'où il n'avait pu revenir à cause de l'orage. Il ne trouve plus aucun vestige de sa maison; il voit les traces de l'avalanche, frémit et ne doute pas que ses enfans, son frère et tout son avoir ne soient ensevelis sous la neige. Des paysans de l'intérieur de la vallée, accompagnés du pasteur de Grindelwald, arrivent pour porter du secours. Le père désolé quitte la scène d'horreur et de destruction et s'avance vers eux en poussant des cris de désespoir; mais le pasteur lui crie: „là-bas tu trouveras tes enfans!" On court les chercher, ils volent dans les bras de leur père et l'embrassent en versant des larmes de joie. A cet aspect, les cœurs endurcis des plus téméraires chasseurs de chamois furent saisis d'émôtion et partagèrent leur bonheur.

Les habitans des deux autres maisons de la Schärmatt ne furent pas aussi heureux. Dans l'une, un couple conjugal fut enseveli sous la neige et n'y fut retrouvé mort qu'au mois de Janvier suivant; dans l'autre, cinq personnes perdirent la vie; une autre cabane, à quelque distance de là, fut abattue dans la même nuit par une nouvelle avalanche, et ses habitans furent étouffés; seulement un petit chien qui s'était réfugié dans la cave en sortit en jappant, lorsqu'on commença à fouiller dans les décombres. La même lavange entraîna plusieurs étables avec

une quantité de bestiaux qui s'y trouvaient. Une grange à foin fut transportée dans les airs à 500 pas de distance de l'endroit où elle était située, jusques sur la rive opposée de la rivière, où elle retomba droite en terre, sans que les tas de foin qu'elle contenait eussent été dérangés.

Derrière l'Enge et le Balm escarpé d'où se précipite quelquefois une cascade abondante, la vallée s'élargit de nouveau assez considérablement, et bientôt on apperçoit de jolies maisons champêtres, des riches pâturages et tout ce qu'un paysage pastoral peut offrir d'agréable, dominé par le dôme majestueux de l'Eiger qui s'élève dans sa blancheur éclatante et sa forme arrondie à la hauteur de 9000 pieds, depuis sa base jusqu'à son sommet. On ne le perd plus de vue, dans le trajet d'une lieue qu'il reste à faire pour atteindre l'auberge du Grindelwald, et dans lequel on traverse d'abord un torrent destructeur, mais poissonneux, nommé le Schwendenbach; ensuite, des amas de débris provenant de l'ancienne chûte d'une partie de la sommité du Rothhorn.

On passe près d'une colline qui, dit-on, portait jadis une maison de chasse; puis, au travers des hameaux de Schwendi, Bach et Holzmatt; enfin, à côté d'un hôpital nouvellement établi. Après une courte montée, on arrive à l'auberge où l'on peut se reposer après cette longue course, en jouissant de l'aspect entier des deux glaciers et de la sublime chaîne des montagnes de glace qui forment autour de la vallée un vaste amphithéâtre. Cette route est

longue

longue et ce qu'elle offre de remarquable est très-dispersé. Celle qui conduit de Zweylütschinen à Lauterbrunnen est beaucoup plus courte et moins fatiguante; les objets dignes d'être vus y sont plus rapprochés. Au commencement, elle n'en promet pas beaucoup. Le vallon, déjà étroit, est rendu sombre par la quantité d'arbres, principalement de sapins, qui l'ombragent.

On chemine sur la rive gauche de la Lütschinen blanche, et l'on voit sur l'autre bord les ruines d'une fonderie, qu'on avait établie au commencement du siècle passé, pour y travailler la mine de fer, mais qui fut abandonnée dans la suite. Bientôt après, on se trouve au pied de la Hunnenfluh, cette singulière masse de rochers, qui s'élève perpendiculairement comme une immense tour ronde, semblable à un bastion avancé qu'on aurait construit sur le penchant de la montagne pour défendre l'entrée de la vallée. La tradition fait dériver son nom des Huns, qui auraient pénétré dans ces lieux, conduits par le farouche Attila. A leur approche, les peuples de la contrée se seraient retranchés derrière des quartiers de roc, des troncs d'arbres et des fossés. Stapfer (p. 49) croit à la possibilité de cette étymologie et rappelle seulement l'observation de l'historien Müller, qui dit que le peuple en Suisse attribue toutes les dévastations dont il reste des vestiges à Attila, toutes les tours, tous les remparts à Jules César, et toutes les institutions religieuses à Charlemagne. Mais, indépendamment de son nom, le rocher de la Hunnenfluh est encore un objet remarquable par sa grandeur,

sa beauté pittoresque et sa forme particulière. Il est composé de couches de roc fort minces, posées horizontalement les unes sur les autres, sur lesquelles se voient, à d'assez grandes distances, des fissures verticales, comme si l'on y avait incrusté des pierres de taille. Quelques-unes de ces couches sont plus avancées et forment des bancs recouverts de gazon, sur lesquels on a vu quelquefois des chamois chercher leur pâture, sans que les chasseurs les plus téméraires aient osé les y inquiéter. Au-dessus de ce rocher singulier sont quelques grottes assez vastes, ce qui fait présumer, avec une grande probabilité, que l'action de l'eau a jadis arrondi cette parois et creusé ces cavernes.

Presque vis-à-vis de la Hunnenfluh le ruisseau du Sausbach descend en écumant, avec fracas, du beau pâturage de la Sausalp. C'est un de ces torrens dangereux qui se précipitent des montagnes et qui sont si nuisibles aux pâturages et aux vallées qu'ils traversent. Il y a peu d'années qu'il a causé de grands dommages au bas de sa chûte, en rongeant le terrain et en déposant de grands blocs de rochers près des chétives cabanes du Sandweidlein qui se trouvent sur la route. La violence de ces torrens fougueux et sauvages, surtout lorsqu'ils sont enflés par de fortes averses, est incompréhensible. Leurs eaux mêlées de terre, de cailloux, de gravier deviennent épaisses comme de la bouillie et couvrent de ces matières le sol fertile qu'elles inondent, de manière à ce qu'il est impossible aux pauvres paysans de le déblayer. L'eau ne charie pas précisément

des grandes masses de roc, mais elle mine en peu de tems celles qu'elle rencontre; le courant impétueux les ébranle sans cesse; bientôt elles perdent l'équilibre, glissent ou roulent sur la pente et tombent enfin dans la plaine.

Au-delà de la Hunnenfluh, on retrouve encore la même stratification bizarre des couches de roche dont nous avons parlé plus haut, au sujet de la vallée de Lütschinen; et bientôt on est émerveillé à l'aspect subit de la majestueuse Jungfrau, cette reine de la vallée. C'est surtout près des maisons de la Steinhalden, auxquelles conduit un pont étroit sur la Lütschinen, que la vue en est incomparable. C'est de cet endroit que Lory l'a représentée dans un dessin très-fidèle. L'on est surpris de voir ici tout-à-coup de nouvelles montagnes au-dessus de celles qui touchent presque à la région des nuages.

Quels espaces nouveaux se déroulent maintenant à nos regards! Des montagnes gigantesques servent de socle à d'autres plus hautes encore. La nature déploie un pouvoir que notre intelligence peut à peine concevoir. Mais réservons les réflexions que nous inspire ce spectacle magnifique, jusqu'à ce que nous ayons atteint à Wengenalp ou à Eisenfluh, le point de vue d'où il se présente avec le plus d'avantage. Avançons encore vers Lauterbrunnen, et nous verrons bientôt la colonne brillante du Staubbach, qui s'élance, blanche comme l'albâtre, d'une saillie du rocher élevé et qui se dissipe dans les airs avant d'avoir atteint la terre. Nous

nous hâtons de nous en approcher et nous entrons dans une vallée riante tapissée d'une riche verdure et tempérée au-delà de notre attente. Nous la voyons ornée de maisons, de granges, de prairies, de beaux arbres, entourée d'immenses parois de rochers sur lesquelles on ne remarque plus ni fentes, ni couches et qui s'élèvent en une seule masse compacte à la hauteur de 900 à 1000 pieds. On pourrait la comparer à un riche manteau royal à fond verd, brodé de fil d'argent et de festons de fleurs, qui serait renfermé dans une caisse profonde.

Eisenfluh, Mürren et Sevinenthal
(vallée de Sevinen).

J'avais déjà fait souvent la route, dont je viens de parler, pour me rendre à Lauterbrunnen, et j'avais le désir d'essayer une fois le chemin, peu fréquenté par les voyageurs, qui conduit au village d'Eisenfluh sur la montagne, de suivre le vallon où il se trouve, pour visiter celui de Mürren, situé encore plus haut, et de parvenir enfin, en passant par la vallée de Sevinen, dans le fond le plus reculé de celle de Lauterbrunnen. Enfin, j'entrepris cette course dans la belle matinée du 25 Juillet 1814, en compagnie de M. le professeur Meisner et accompagné du guide Jonathan Michel d'Unterseen, et jamais je n'ai mieux joui de la région des Alpes. On ne se transporte pas sans beaucoup de peine dans un atmosphère plus élevé, mais on en est plus que récompensé.

Près de Zweylütschinen, on prend, à droite, au travers d'une sombre forêt de sapins, le sentier qui conduit au village d'Eisenfluh. Il est situé sur le côté méridional d'un plateau de montagne dont les parois sont fort élevées et taillées presque à pic. Son nom d'Eisenfluh (roche de fer) dérive probablement des bandes, couleur de rouille, qui se dessinent sur la surface du roc et qui font supposer qu'il contient de la mine de fer. En hiver, cette pente effrayante est garnie d'innombrables glaçons, et lorsque la lune l'éclaire, cette masse brillante prend un aspect singulier, semblable à celui d'un palais de fées. Au-dessus de ce plateau s'élève un autre rocher, nommé la Vogelfluh (roche aux oiseaux). Il tire son nom des vautours des Alpes, des redoutables *Lämmergeyer*, qui souvent y plaçaient leurs aires et dont il rappelle l'existence.

Le sentier que nous suivions est le seul qui conduise d'Eisenfluh dans la vallée : les habitans le pratiquent pour aller à l'église, non à celle de Lauterbrunnen, qui serait cependant plus rapprochée, mais à celle de Gsteig, dont ils sont paroissiens et qui est plus ancienne. Cette peuplade est obligée de faire un chemin très-pénible de 2 à 3 lieues pour assister au culte divin, tout comme ceux de Mürren, qui habitent presque à la même distance de Lauterbrunnen, leur paroisse. Ils y sont beaucoup plus assidus que ceux qui en sont les plus voisins. Cette distance n'est cependant pas considérable en comparaison de celle où se trouvent de leurs temples les habitans des Jämtland en Suède. Ils en sont

quelquefois éloignés de 5 à 6 lieues, et cependant ils y vont régulièrement, en partant de chez eux chaque Samedi à cheval, et retournent chez eux le Lundi matin. Les hommes, en général, estiment toujours plus ce qui leur coute de la peine. C'est peut-être ainsi que la rude montée, que nous avions à faire, nous fit trouver le hameau d'Eisenfluh si joli. Nous eûmes à gravir pendant une heure et demie; nous suivions toujours les contours sinueux de la route principale et bien frayée, sans prendre les petits chemins très-escarpés, que les paysans ont battus en suivant la ligne droite sur la pente. Cependant nous nous arrêtions souvent pour contempler les beaux hêtres, les grands érables qui croissent ici parmi les sapins, ou pour admirer, au travers de quelques trouées entre les branches, la vue du vallon que nous venions de quitter, ou celle de la Jungfrau, qui se présentait toujours plus dégagée. Nous ne rencontrâmes aucune créature humaine. Nous étions seuls au milieu de cette sublime nature; de grands papillons voltigeaient sans crainte autour des belles fleurs des Alpes dans les clairières où le soleil pouvait pénétrer.

Enfin, lorsque nous nous y attendions le moins, nous apperçûmes une haye qui bornait le côteau boisé et entourait un petit hangard à foin que nous saluâmes, comme des nautonniers égarés se réjouissent à l'aspect d'un phare qu'ils découvrent. A quelques pas plus loin, nous apperçûmes enfin, au milieu de petits jardins et de champs de lin d'un vert clair, sous l'ombrage des cerisiers, le paisible

hameau, où les faîtes de toutes les maisons sont tournées au midi.

Nous y entrâmes, nous le traversâmes, sans entendre d'autre bruit que celui des fontaines dont l'eau coulait, en murmurant, dans leurs bassins. Nous frappâmes avec nos longues cannes de montagnes à plusieurs portes et fenêtres; nous appelâmes et pas une ame ne parut. Cependant aucune maison n'était fermée. Si le jour avait été moins beau, si nous n'avions pas entendu autour de nous le bourdonnement des abeilles et des frêlons, cette solitude nous aurait inspiré quelque effroi. Je me rappelai cette ville dans les Mille et une nuits, dont tous les habitans étaient pétrifiés, où les hommes et les animaux étaient métamorphosés en statues, et où le voyageur marchait seul dans les rues désertes. A l'extrémité du village, nous retournâmes sur nos pas et nous entrâmes dans une petite rue latérale, où nous recommençâmes à appeler encore plus fort quelqu'un de nos semblables. Enfin, une vieille femme infirme parut sur le seuil d'une chétive cabane noircie par la fumée et nous salua avec politesse. Dans 15 à 18 maisons qui composent ce petit endroit et qui sont habitées par 20 ménages, il ne se trouvait alors d'autre créature humaine que cette bonne vieille et peut-être deux ou trois autres personnes malades et alitées. Tout le reste de la population était allé sur la montagne voisine du Sulwald pour receuillir les foins et, suivant l'usage du pays, on y avait même porté les enfans à la mammelle. Nous fûmes donc obligés de faire notre halte

chez la vieille femme, à qui le plaisir de recevoir chez elle des hôtes si nouveaux et si rares avait donné des forces et qui nous offrit avec un véritable et cordial empressement du fromage de deux espèces, des œufs, du lait de chèvre et un peu de pain. Ce repas frugal nous parut délicieux.

La conversation avec cette nouvelle Baucis, dont le Philemon était avec les autres habitans sur la montagne, ne laissait pas que d'être intéressante, lorsqu'elle nous parlait de l'air si pur et si sain qu'on respire dans cette contrée élevée, du peu de maladies qui y règnent, de la sérénité d'esprit, de la modération, du genre de vie si simple de ses concitoyens. Un sculpteur en bois, nommé Feutz, qui fabrique des ustensiles pour le laitage, des petits couteaux, des cuilliers et des fourchettes de bois, est le seul artisan dans ce vallon, dont tous les autres habitans s'occupent et se nourrissent uniquement de leur bétail et de son économie. Il porte chaque année ses marchandises aux foires de Berne pour les débiter.

Après midi, nous repartîmes d'Eisenfluh et nous prîmes le chemin de Mürren, où nous nous étions proposé de passer la nuit. Cette course de montagne est une des plus agréables que je connaisse, et cependant, quoiqu'elle soit sans aucun danger, elle n'est presque point pratiquée par les voyageurs. On commence d'abord à monter, en se dirigeant un peu à droite, vers la Sausalp; mais on ne va pas jusqu'au sommet de la montagne; il y aurait encore à

gravir pendant plusieurs heures pour y atteindre. Une espèce de gorge ascendante se prolonge assez loin entre quelques croupes de rochers du côté de la Suleck. On voit tout à l'entour des masses dont quelques-unes sont en partie couvertes de forêts, de terre productive et de gazon : quelques dents qui tombent en débris s'élèvent au-dessus des hauts pâturages, comme les crénaux d'une forteresse.

Après avoir fait une lieue de chemin, nous arrivâmes au ravin profond du torrent du Sausbach, qui descend de la montagne de la Saus, sur laquelle, dit-on, un beau village fut jadis détruit en entier par ce torrent. Tous les habitans périrent, à l'exception d'un petit enfant. Cet orphelin, dont personne ne connaissait les parens, ayant été receuilli et élevé comme un enfant trouvé, reçut le nom de Sauser et fut la souche d'une famille maintenant nombreuse dans l'Oberland. C'est ainsi que, suivant une tradition fort répandue, la famille des Ammerter descend des derniers habitans de la vallée d'Ammerten, à l'extrémité la plus reculée de celle de Lauterbrunnen, qui fut jadis habitable et peuplée, et qui n'est plus qu'un désert. Ainsi la famille Planalp à Brienz tire son nom d'un enfant, entraîné dans son berceau et jeté, depuis les hauts rochers dans la plaine derrière Brienz, par les eaux qui dévastèrent, il y a plusieurs siècles, le pâturage de Planalp auparavant habité et cultivé.

Le torrent du Sausbach, dont nous contemplions la chûte écumante et son confluent avec le Sulsbach

sur le côteau au-dessus de nous, assis sur l'herbe à l'ombre d'un sapin large et touffu, le Sausbach, dis-je est le lieu de la Scène d'une tradition encore plus romanesque. A l'endroit où maintenant un pont solide le traverse, il existait jadis un excellent pâturage, avant que le courant des flots eut creusé un lit aussi profond. Une jolie bergère d'Eisenfluh gardait son troupeau sur la rive gauche du ruisseau, tandis qu'un honnête garçon de Mürren paissait son bétail sur la rive opposée. Se voyant tous les jours, ils prirent de l'inclination l'un pour l'autre. Souvent ils se parlaient au travers du ruisseau; souvent aussi le jeune homme le passait en sautant légèrement sur les pierres saillantes pour se rapprocher de son amie. Un jour les eaux avaient considérablement enflé; les flots impétueux entraînaient ou couvraient tous les cailloux. Il y aurait eu le plus grand danger à vouloir les franchir; les deux amans jasaient ensemble de loin; en plaisantant, ils commencèrent à se jeter mutuellement des poignées de gazon. Le jeune pâtre en arrache une avec force, la lance, atteint son amie à la tempe, la voit tomber, et ne doute pas qu'une pierre ne soit restée attachée aux racines des plantes, sans qu'il s'en soit apperçu. Il se précipite aussitôt dans le ruisseau, parvient à force de travail sur l'autre rive et court auprès de la bergère; il cherche à la ranimer, il l'appelle cent fois par son nom, mais en vain; elle reste pâle, immobile à ses pieds. Il verse de l'eau fraîche sur son visage; elle rouvre encore une fois les yeux, un tendre regard annonce à son meurtrier qu'elle lui pardonne, puis elle les referme

pour toujours. Le désespoir s'empara du malheureux berger; il ne voulut plus retourner dans son village. La jolie paysanne fut ensevelie à la place où elle avait expiré, et son amant se construisit une petite cabane auprès de sa tombe, où il passa le reste de sa vie dans les larmes, les veilles et les prières, et mourut peu d'années après.

Nous quittâmes ce site pittoresque et continuâmes notre marche vers Pletschen, par la Winteregg. La Jungfrau de l'autre côté de la vallée nous paraissait alors très-rapprochée. Le tableau qu'elle forme devenait à chaque instant plus grand et plus ravissant. Vollmar de Berne l'a peint à l'huile depuis Eisenfluh avec beaucoup de succès. Nous nous reposâmes de nouveau dans une forêt fort élevée au-dessus des terribles parois de rochers du Staubbach, pour admirer ce mont gigantesque. Je désirerais qu'un voyageur comparât ce point de vue avec celui du mont Breven vis-à-vis du Montblanc. C'est depuis un plan situé lui-même sur une haute montagne qu'on peut le mieux jouir d'un pareil spectacle, le plus imposant que puisse offrir la nature visible, le contempler, pour ainsi dire, face à face et en apprécier la sublimité. Sur une terrasse élevée d'une lieue au-dessus du vallon se présentaient vis-à-vis de nous, les maisons du joli hameau de Wengen, éparses sur une verte pelouse. Derrière ce plateau s'élève une seconde terrasse formée par le Wengberg et le Tschuggen avec ses pics, que nous n'avions pu appercevoir depuis Eisenfluh qu'obliquement et trop reculés. Droit au-dessus de ces montagnes,

la Jungfrau et l'Eiger étalaient leur blancheur éblouissante, semblables aux colonnes de marbre blanc d'un temple consacré à l'Éternel et voisin de son céleste séjour. C'est ici, où nulle part que l'on peut concevoir comment l'aspect d'une aussi grande et sublime nature donne aux habitans des Alpes cette disposition aux réflexions silencieuses et à de pieuses méditations qui les rend indifférens pour les petits objets qui les entourent, pour les cailloux, les fleurs, les insectes qu'ils foulent aux pieds.

Nous nous arrachâmes avec regret à ce superbe point de vue, pour atteindre Mürren avant le coucher du soleil et éviter la grande fraîcheur que le soir ramène toujours dans ces régions élevées. Le tonnerre des avalanches nombreuses qui roulaient sur les flancs de la Jungfrau, de l'autre côté du vallon, retentissait jusqu'à nous; l'air si pur, si fortifiant qui règne sur les hautes montagnes nous pénétrait. Autour de nous fleurissaient quelques roses des Alpes isolées, les tiges déjà plus fréquentes de l'hellebore et les casques bleu-foncés du napel. Nous foulions le sol des Alpes, que l'on reconnaît aux herbes courtes et plus aromatiques qu'il produit.

Nous éprouvâmes un sentiment tout particulier en arrivant aux sources du Lauibach, qui forme une des cascades voisines de celle du Staubbach sur les parois occidentales de la vallée de Lauterbrunnen. Nous nous assîmes encore une fois au bord de ces eaux si fraîches, si limpides. Une douzaine de chèvres curieuses se rassemblèrent autour

de nous, en faisant sonner les clochettes qui pendaient à leur col. La plus jeune accepta le pain que nous lui offrîmes. Il nous semblait que nous faisions partie du peuple des pâtres. L'idée que nous étions maintenant placés au-dessus même des sources qui se précipitent de si haut dans les vallées, exaltait nos ames.

A quelque distance de là et 2½ lieues d'Eisenfluh, nous traversâmes le ruisseau du Pletschbach ou Bletschbach, qui forme la limite entre l'Alpe de Winteregg que nous quittions et celle de Pletschen dans laquelle nous entrions. On ne connaît point dans la plaine ce ruisseau sous son véritable nom; c'est lui qui forme la célèbre cascade du Staubbach, et cette dénomination lui est restée.

Le pâturage ou l'Alpe de Pletschen, qui touche en partie sur la hauteur à celui du Sausalp, a à peu près 3 lieues d'étendue; il est estimé pouvoir nourrir 233 vaches; mais ordinairement on y tient 140 vaches, environ 400 moutons et un grand nombre de bœufs. On y trouve sur trois stations différentes 24 chalets. Il est fort élevé, aride et très-agreste dans sa partie supérieure.

Il y croit peu de bois, et quelquefois l'eau y manque tout-à-fait. Au milieu est une vaste étendue que l'on nomme ***Augstmattenband*** (raye d'Augstmatt), couverte en entier de deux espèces de plantes des Alpes les plus estimées pour la nourritures des vaches, savoir le ***plantago alpina*** et le ***phellandrium mutellina***.

Les sommités les plus hautes de Pletschen sont le Weissbirg et le Schwarzbirg ; la première est composée d'une roche calcaire de couleur claire ; la seconde, d'une nuance plus foncée, est d'une pierre ferrugineuse. Elles sont tout-à-fait nues, sans gazon, sans neige, et on les voit au loin, même depuis Berne.

Le pâturage de la Winteregg est encore plus grand que celui de Pletschen ; mais il est estimé ne pouvoir fournir qu'à la nourriture de 200 vaches pendant l'été, parce qu'il est très-pierreux, boisé et marécageux, de sorte qu'on ne peut guères y entretenir que des chevaux.

A une demi-lieue en deça de Mürren, notre route rentra dans celle qui est pratiquée par les habitans de ce hameau pour se rendre à l'église de Lauterbrunnen, et qui descend à gauche dans une gorge profonde. Elle est frayée et commode pour les voyageurs qui désireraient aller directement de Lauterbrunnen au joli village de Mürren. Depuis la jonction des deux routes, on y arrive presque en plaine. De tous côtés, nous appercevions des petits hangards remplis de foin qui parfumaient au loin l'atmosphère de l'odeur aromatique des plantes alpestres. Nous nous réjouissions de trouver des récoltes aussi abondantes au-dessus de ces hauts rochers perpendiculaires, qui, vus de la vallée, paraissent se perdre dans les nues et n'offrir aucune utilité. Si Lauterbrunnen est élevé d'environ 2450 pieds, au-dessus du niveau de la mer, le village de Mürren

est, suivant les mesures barométriques, de 2706 pieds plus haut, savoir, à 5176 pieds d'élévation absolue.

Parvenu à la moitié de cette différence, on voit un roc, tel qu'on n'y en a presque point d'aussi haut dans tout l'Oberland. Je frémissais en voyant sur une bande de gazon de tout au plus 6 à 8 pieds de large, entre le chemin et cet affreux abyme, un faucheur travaillant paisiblement à couper l'herbe, le dos tourné contre le précipice. Quoique je ne sois point sujet au vertige, je me sentais cependant saisi d'une certaine appréhension et je me hâtai de franchir ce passage. Mais cette sensation désagréable fit bientôt place aux sentimens les plus doux, lorsque tout-à-coup le riant hameau de Mürren, situé au milieu de riches prairies, dépourvues d'arbres, mais arrosées par de nombreuses sources, s'offrit à nos regards, sur un côteau avancé. Appuyés sur nos longs bâtons, nous le contemplâmes de loin pendant quelques instans avec une satisfaction inexprimable. Il nous présentait un tableau aussi attrayant qu'il était inattendu. On ne peut lui comparer dans tout l'Oberland que les charmans villages sur le Hasliberg, qui ne sont pas à beaucoup près aussi élevés. Je comptai jusqu'à 32 sommités autour de nous, amoncelées en petits grouppes les unes au-dessus des autres, et toutes tournées au midi, du côté de la Jungfrau. Dans cette vaste enceinte, l'on voit une multitude de petits enclos, renfermant des plantations de pommes de terre, de choux, de chanvre et d'orge. Des sentiers bordés de jolies palissades forment des moyens de com-

munication entre les maisons éparses. Nous rencontrions des vachers portant gaiement leurs brantes à lait sur le dos, et des enfans courant à leur rencontre avec des cris de joie. Au-dessus des hayes ou au travers des croisées se montraient des têtes de femmes qui nous regardaient avec curiosité. Ici, il n'y a point de cabaret, où les mœurs de cette peuplade pourraient se corrompre. Les plus riches particuliers de la vallée de Lauterbrunnen habitent cet heureux village.

En 1811, on y comptait 136 ames et 24 ménages. Depuis 1783, le nombre en avait augmenté de 8. Ils possèdent 110 hivernages de vaches. On nomme ainsi le foin que produit une pièce de terrain, nécessaire à la nourriture d'une vache pendant tout l'hiver. En été, un paquis commun et le pâturage alpestre du Mürrenberg fournissent à l'entretien de leurs bestiaux. On y récolte aussi sur quelques domaines situés sur les hauteurs voisines du foin de montagne, que l'on apporte dans le village.

Nous y entrâmes alors, le cœur plein de cette douce confiance que tous les hommes éprouvaient pour leurs semblables, dans cet état de simplicité primitive ou idéale, que les poëtes nous ont dépeint. Nous choisîmes le site le plus élevé du village, qui nous promettait la vue la plus étendue, pour y demander l'hospitalité. Nous frappâmes à la porte d'une chaumière, dont la propriétaire, une veuve, nommée Gertsch, nous accorda, avec la plus franche cordialité et sans hésiter un seul instant, un asile

pour

pour la nuit. Nous y entrâmes, et nous trouvâmes dans l'intérieur de la maison toute la famille, composée d'une fille et de deux fils, qui s'empressèrent de nous alléger de notre bagage. Ils nous introduisirent dans un attelier de tisserand, où nous changeâmes de vêtemens; nous commandâmes une soupe au lait et des œufs pour notre souper; puis nous nous hâtâmes d'aller respirer le plein air et jouir du spectacle magnifique des montagnes de neige, qu'on ne voit presque nulle part aussi bien, éclairées par les derniers rayons de l'astre du jour. Assis sur le gazon, nous étions entourés de toute la jeunesse du hameau, que la curiosité de voir des étrangers avait attirée.

Le Wetterhorn bornait la vue à l'orient; plus près se présentaient les deux Eiger, que la Scheideck de la Wengenalp réunissait au Thunertschuggen. Les chalets dont elle est parsemée étaient déjà enveloppés des ombres de la nuit. Au milieu du tableau dominait, dans toute sa magnificence, la Jungfrau, en partie couverte de nuages, dont le voile mystérieux la rendait encore plus imposante. Une de ses sommités, que je crus être le Silberhorn, se dessinait le plus distinctement. Sa pente était coupée par deux gradins gigantesques, que forment deux plateaux, nommés le *rothe Brett* (planche rouge) et la Stellifluh, à laquelle on donne, à Mürren, le nom de la petite Jungfrau. On nous montra sur cette dernière une petite saillie où, suivant la tradition, un vautour des Alpes alla se poser, il y a bien des années, avec un enfant qu'il avait enlevé

à Mürren et le déchira. On la nomma depuis lors le *Speispfad*, et l'on y vit encore long-tems après les lambeaux des vêtemens rouges qu'avait porté cette pauvre petite victime.

La Jungfrau se prolonge à droite par une arête couverte de neige, surmontée des aiguilles du Gletscherhorn et de l'Ebenenfluh. On apperçoit l'embouchure du dernier contour de la vallée de Lauterbrunnen, vers la Stufenstein-Lauine, Kriegsmatten et le glacier du Schmadri. Plus près s'élève la croupe du Tschingelgrat, désignée dans la carte de Weiss sous le nom de l'Eiger de Lauterbrunnen, dénomination que personne ne connaît dans la contrée. Cette arête escarpée, âpre et couverte de neige s'étend depuis la Busenalp jusqu'à la Büttlassen ou Buttlosa, et sépare la vallée de Sevinen de celle d'Ammerten.

Au-dessus de Mürren s'élevait le Schilthorn, la plus haute sommité de la chaîne de montagnes, qui court depuis le Sausbach à l'Alpe de Sevinen; elle est rarement dépourvue de neige. Un peu plus près, on nous montra deux petites aiguilles de rochers très-rapprochées l'une de l'autre, nommées dans la contrée les *Hirtlein* (les petits pâtres), où mon imagination vit aussitôt les effets d'une métamorphose. Je me les représentai comme deux jeunes bergers, égarés sur la montagne, morts d'angoisse et de douleur d'être séparés de leurs parens, puis transformés en pierre, et dont les larmes se répandent encore dans le vallon sous la forme d'un petit ruisseau.

Le croissant de la lune dissipait déjà par sa lumière éblouissante l'obscurité de la nuit, lorsque, chassés par la fraîcheur subite et très-sensible de l'atmosphère, nous retournâmes sous le toit hospitalier, où nous avions été si bien accueillis. Nous prîmes notre frugal repas du soir, en jasant familièrement avec nos hôtes, et bientôt le fils de la maison nous conduisit à la couche qu'on nous avait destinée. Nous montâmes par une échelle sur le fenil de la grange; on étendit des draps grossiers sur le foin parfumé; nos sacs de voyage nous servirent d'oreillers, le foin de couvertures, et nous y reposâmes mieux que dans un lit d'auberge quelconque. Bientôt, un sommeil tranquille vint délicieusement réparer nos forces épuisées par la fatigue.

De bon matin, on vint ouvrir la porte du fenil; un fils de la maison, que nous avions envoyé à Lauterbrunnen pendant la nuit et qui était déjà de retour, venait nous réveiller. A l'instant, nous fûmes sur pied, et nous secouâmes les brins d'herbe sèches qui s'étaient attachés à nos habits et à nos cheveux. Le soleil resta encore quelque tems caché derrière les montagnes. Enfin, il se montra, mais son lever nous parut moins beau que nous ne l'avions attendu. Lorsqu'il sort subitement de derrière quelque haute parois de rochers, il n'est pas précédé par le char couleur de rose de l'aurore, et il s'élance, comme de plein saut, dans la voute azurée des cieux. Cependant, la Jungfrau, débarrassée de son voile de la veille, semblable à Pallas, revêtue

d'une armure resplendissante de blancheur, paraissait braver avec une noble fierté les traits que lui dardait Appollon.

Sans nous arrêter à déjeuner longuement, nous partîmes et traversâmes bientôt le Mürrenbach (ruisseau de Mürren). A gauche, à une demi-lieue vers le midi, on apperçoit Gimmelwald, autre village de montagne, presque aussi considérable que Mürren. En 1811, on y comptait 33 feux et 137 ames. Il possède sur son terrain fertile 118 hivernages de vaches, un paquis commun et le droit de paccage d'été pour 48 bêtes à cornes sur la Schiltalp. L'air y est, comme à Mürren, particulièrement salubre et pur; il n'y règne presque point de maladies, on n'y trouve ni cabaret, ni marchands, et très-peu de vin, de café et de tabac. En 1783, ces deux communes ne contenaient aucun indigent dans le cas de recevoir des secours. Ces régions offriraient un séjour très-salutaire aux hypochondriaques. Les vaisseaux sanguins moins comprimés par une colonne d'air épais, favoriseraient une circulation plus libre et plus régulière, et un bel été de trois à quatre mois, tel qu'on en jouit fréquemment dans ces contrées, aurait sur la santé un effet merveilleux.

Nous aurions pu descendre directement dans la vallée, en suivant par Gimmelwald un sentier qui y conduit; mais nous préférâmes de remonter le Mürrenberg (montagne de Mürren) au sud-ouest et de chercher des scènes plus sauvages en gagnant par la Schiltalp celle de Sevinen.

Nous eûmes bientôt atteint ce haut pâturage parsemé des plantes alpestres les plus savoureuses, dont la plupart était en fleurs. Cette Alpe est tout-à-fait dépourvue d'arbres, seulement quelques buissons d'aulnes de montagnes s'élèvent ça et là au-dessus de l'herbe et sont habités par une foule de merles qui, en voltigeant, animaient cette solitude. Un peu plus haut, nous trouvâmes les bestiaux qui paissaient, parmi lesquels on nous fit remarquer des chevaux, qu'on envoie dans ces lieux, même des environs de Berne, pour y trouver une nourriture plus fortifiante et pour y changer d'air.

Après avoir passé le ruisseau du Schiltbach, nous traversâmes l'Alpe de la Waseneck, abondante en fourrage, d'où l'on a une vue unique sur la Jungfrau. Quelques hauteurs, situées des deux côtés, ne permettent de voir dans le lointain que cette superbe masse dans toute sa grandeur. Bientôt, on a franchi la Waseneck, et l'on jouit en face de l'aspect remarquable des montagnes du Tschingelgrat, du Gspaltenhorn et de la Buttlosa. A gauche, on voit s'élever les Hundshörner (pics des chiens) et la Furgge, d'où une gorge enfoncée conduit dans le Kienthal (vallée de Kien). On a de la peine à se reconnaître dans le chaos de sommités dont on est environné. Toutes ces croupes et ces arêtes forment une espèce d'étoile, dont les nombreux rayons s'étendent dans différentes directions, de sorte qu'il est difficile de les distinguer, à moins de tourner à l'entour de chacune, ce qui est sujet à des difficultés presque insurmontables.

Nous redescendîmes ensuite pendant un quart d'heure jusqu'à un petit plateau sur la pente très-prolongée de la Sevinenalp, où sont situés les chalets de Boggangen, l'une des deux stations de cet excellent pâturage, qui est estimé suffire à la nourriture de 500 vaches pendant l'été sur ses 4 lieues d'étendue, et qui en nourrit en effet de 3 à 400 chaque année. Elle appartient en majeure partie à la commune d'Unterseen, dont les habitans reçurent de la ville de Berne des droits de pâturage très-considérable pour prix de leur bonne conduite et de leur fidélité, lors des troubles de la réformation.

Combien j'aurais désiré entendre dans ce désert retentir le cor des Alpes! Mais la sécheresse des mœurs de notre siècle a presque aboli en entier cet antique usage, et l'oreille n'y est frappée que par les sifflemens des marmottes cachées dans les crevasses des rochers, qui, en s'avertissant ainsi mutuellement de l'approche des voyageurs, si rares dans cet asile, rappellent seules l'existence de quelque être vivant. Plus près des chalets, nous aperçûmes cependant sur la pelouse le bétail au manteau bigarré de diverses couleurs. Quelques pâtres se montrèrent sur la porte des chaumières et nous saluèrent cordialement. Nous nous assîmes près d'eux sur un quartier nud de pierre calcaire, et ils nous offrirent du laitage délicieux. Celui de ce pâturage est très-distingué; les fromages de Sevinen passent pour les meilleurs de l'Oberland, et lorsqu'ils deviennent vieux, ils sont moins secs et moins durs que ceux de Gruyères. Quelques personnes préten-

dent qu'ils doivent leur bonne qualité à ce qu'on ne laisse pas reposer long-tems le lait dont ils se fabriquent dans des vases de bois, et qu'on le verse tout chaud, au sortir de la vache, dans les chaudières. Il est plus probable que c'est l'effet des plantes alpestres, qui sont plus abondantes et plus aromatiques sur un sol pierreux et agreste, tel que celui de cette Alpe. Peut-être, la réfraction des rayons du soleil contre les facettes innombrables des rocs environnans y contribue-t-elle aussi, en réchauffant le terrain et en favorisant la germination de ces plantes.

A peine nous étions nous reposés pendant une couple de minutes près des chalets de Boggangen, que les indices les plus surs de l'approche d'un orage qui s'élevait du Kienthal sur l'arête de la Furgge nous avertirent de hâter notre départ. Des nuages, comme attirés par un charme magique, montaient d'en bas sur les flancs de la montagne, glissaient doucement sur la pente opposée et paraissaient s'être donné rendez-vous sur un point de rassemblement, où ils commencèrent bientôt à se réunir en masses toujours plus noires et plus menaçantes. Déjà un bruit sourd annonçait l'explosion prochaine du tonnerre, lorsque nous nous faisions encore indiquer par les pâtres un sentier pour nous rendre dans la vallée de Sevinen et de là dans le fond de celle de Lauterbrunnen. Nous partîmes enfin, et tout en marchant difficilement sur une pente très - rapide, nous comprîmes que, dans ces lieux-ci, les vachers ne doivent pas être très-disposés à chanter et à jouer

du cor des Alpes, lorsque, presque chaque jour, ils ont à parcourir, aussi péniblement, près d'une lieue et demie, pour aller couper leur bois et le transporter sur le dos aux chalets, si fort élevés au-dessus des forêts qui le leur fournissent; mais ils ont encore bien plus de peines dans les nuits d'orage, lorsqu'ils sont obligés d'être debout pour rappeler leurs vaches, rester au milieu du troupeau, en rase campagne, exposés, pendant des heures, aux ouragans, à la pluie, à la grêle, et rassurer les bestiaux en leur parlant. Sans cette précaution, les vaches épouvantées se disperseraient et couraient le risque de tomber dans les précipices.

Chemin faisant, notre guide qui, dans son enfance, avait gardé le bétail sur cette montagne, nous montra en delà des rochers du Tschingelgrat un sentier qui conduit à la petite Busenalp, située sous la dernière aiguille de cette arête, nommé l'Ellstab ou le Spitzhorn, vers lequel un chemin, toujours montueux, mène au Steinberg, derrière Trachsellauenen. On raconte que sur cette route dans les déserts du Steinberg un peintre, assailli par l'orage, mourut de froid, gela et resta assis dans la même attitude où la mort l'avait surpris. C'était un étranger qui avait long-tems parcouru ces contrées, en dessinant les grandes scènes qu'elles présentent. Il croyait pouvoir se passer de guide et succomba aux intempéries, en s'occupant de son art favori.

Après avoir passé près de quelques chalets abandonnés, nous arrivâmes enfin sur les bords du tor-

rent de la Sevilütschinen ou Sevinen qui, se réunissant près de Stechelberg avec la Steinberglütschinen, forme la rivière principale de la vallée de Lauterbrunnen. En-dessus du pont que nous traversâmes, il s'en trouve un autre sur le même courant, qui porte le nom de Pont du Diable, comme celui du St. Gothard.

Nous suivîmes le cours de l'eau au travers du vallon qui se rétrécit toujours davantage, et n'est plus enfin qu'un ravin. Cette route est difficile et pierreuse, mais quelquefois romantique. Nous vîmes avec plaisir quelques chûtes de la Sevinen, qui se fraye impétueusement une issue entre les blocs de rochers dont son lit est encombré et qui paraît se hâter de quitter ces tristes déserts. Après une marche assez précipitée de près de 3 lieues, nous atteignîmes un plateau terminé par une parois de rochers à pic tournés vers Lauterbrunnen. Ici, le torrent, forcé de faire un saut, forme une cascade très-abondante et remarquablement belle, mais difficile à aborder.

Comme nous n'avions nulle envie de nous précipiter, comme ses ondes, nous le laissâmes à notre gauche, pour descendre en zig-zag, après avoir encore passé le ruisseau du Rufibach, sur une pente si rapide, que nos genoux, sans cesse ployés, nous refusaient presque leur service. Nous trouvâmes enfin un abri dans les maisons de Stechel, au fond de la vallée; nous nous y reposâmes, jusqu'à ce que la pluie eut cessé, en contemplant l'aspect des torrens du Staldenbach et du Mattenbach, qui tombent

de la petite Jungfrau. Enfin, nous quittâmes cet asile pour gagner la cure hospitalière de Lauterbrunnen, où nous arrivâmes sains et saufs, mais par une soirée sombre et peu agréable.

Lauterbrunnen.

Lauterbrunnen, considéré comme un district ou une contrée particulière, a pour limites, au midi, la Scheideck de Wengenalp et l'arête de montagnes qui la prolonge et dont les sommités principales sont le Laubhorn, le Thunertschuggen et le Männlichen. Cette chaîne porte aussi quelquefois le nom de Wergisthalgrat ou d'Itramengrat, d'après les communes de Wergisthal et d'Itramen, ressortissantes du Grindelwald, qui en sont limitrophes.

L'Eiger extérieur forme la borne entre la vallée de Lauterbrunnen et celle de Grindelwald. L'Eiger intérieur, en se joignant à la Jungfrau, la sépare au midi du Haut-Vallais, jusqu'aux sommités du Grosshorn, du Breithorn et du Tschingelhorn, où commence la limite occidentale au glacier de Tschingel. Celle-ci continue par le Hauri supérieur, les *Rothe Zähne* (dents rouges) et la Buttlosa, et court par le passage de la Furgge vers la Hundsfluh (rocher des chiens) et le Schilthorn, jusques au Sausgrat (arête de Saus), en traversant la Sausalp. Au nord, les montagnes d'Eisenfluh, de Vogelfluh et la Suleck forment sur les hauteurs la frontière naturelle de la vallée de Lauterbrunnen, qui, dans le vallon, se trouve au confluent du Sausbach avec la Lüt-

schinen, et la sépare de la commune de Gsteig. La longueur de la vallée principale depuis Zweylütschinen à Trachsellauenen au pied du Hauri est de 3½ lieues, savoir, une lieue de Zweylütschinen à l'église, une et demie jusqu'à Stechelberg, et une aux mines maintenant abandonnées de Trachsellauenen. Nulle part elle n'a plus d'un quart de lieue de large, et souvent à peine la moitié. Sa direction court du nord au sud-ouest et au nord-ouest, où de hautes montagnes la terminent en cul de sac dans les vallées d'Ammerten et de Sevinen. On a calculé à 16 lieues quarrées l'étendue de tout le district de Lauterbrunnen. J'ai trouvé dans les documens que l'an 1487 Lauterbrunnen fut érigé en paroisse, et c'est à peu près depuis la même époque que cette vallée a eu sa justice particulière. Auparavant l'église était sous le nom de *St. Andreas ad fontes limpidos*, une annexe de celle de Gsteig, et la juridiction appartenait à diverses seigneuries, telles que Unspunnen, Ringgenberg et le couvent d'Interlacken.

Le climat du vallon et des montagnes habitées est plus ou moins âpre, hivernal et froid, mais très-sain pour les hommes et les bestiaux, auxquels son air subtil, ses excellentes eaux et ses beaux pâturages de montagnes sont très-propices. Les vents du nord y règnent fréquemment, mais aussi le vent chaud du midi qui desséche l'atmosphère. En été, les rayons du soleil concentrés et réfléchis par les rochers rendent la chaleur presque insupportable; mais, soir et matin, un vent léger, partant des

glaciers, vient ramener la fraîcheur; même par le ciel le plus serein, un courant continuel agite l'air. Le soleil ne paraît en été qu'à 7 heures et en hiver à midi dans le fond de la vallée. Des brouillards, de fortes blanche-gelées qui ont lieu avant que la saison soit très-avancée, surtout dans le voisinage du froid torrent de la Lütschinen, s'opposent à ce que les arbres fruitiers y prospèrent. Cependant quelques espèces de poiriers et de pommiers précoces y réussissent, mieux encore les cerisiers et les pruniers.

On n'y voit que très-peu de noyers; les chênes y manquent tout-à-fait, les hêtres y sont rares, et l'on trouve à peine quelques buissons de houx; mais les érables, les tilleuls et les frènes y sont nombreux et obtiennent une belle croissance. Sur les bords de la Lütschinen, on trouve des bosquets d'aulnes et des saules. La vallée contient 30 ou 40 forêts de sapins. On remarque seulement quelques tiges isolées de pin alvier au Steinberg. Les légumes les plus abondans sont les raves, les carottes jaunes et différentes espèces de choux. Les pommes de terre y réussissent; ne pouvant pas faire usage de la charrue, on cultive à la bêche quelque peu de froment printannier et d'orge. Le chanvre et le lin prospèrent assez bien, aussi en plante-t-on en assez grande quantité.

Les glaciers ne descendent nulle part jusqu'au terre-plein de la vallée; seulement dans ses parties les plus reculées, à Ammerten et à Sevinen, les masses de glaces menacent d'atteindre une fois la plaine, ce

qui n'empêche pas que les plus belles plantes alpestres, les meilleurs herbages, ne couvrent le sol de tout côté, ne réjouissent l'œil par l'émail de leurs fleurs et ne fournissent au bétail la meilleure des nourritures, et aux hommes les remèdes les plus salutaires, dans leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines.

Il serait difficile de découvrir à quelle époque Lauterbrunnen commença à être habité. On n'y trouve nulle part des preuves d'une culture ou de bâtimens très-anciens. Une tradition à peu près oubliée fait descendre cependant la plupart des habitans d'une colonie sortie du Lötschenthal (vallée de Lötschen) dans le Vallais, qu'un seigneur de Raron aurait conduite dans ces contrées. C'était peut-être à la même époque où le château de Ringgenberg fut bâti par un rejeton de la même famille. Plusieurs indices évidens et des récits populaires constatent que les hauteurs furent habitées avant la plaine. On dit qu'il existait jadis une chapelle sur la Wengenalp, et qu'une route pratiquée entre le Mönch et l'Eiger conduisait dans le Vallais. A Gimmelwald, une certaine place porte encore le nom de ***Auf dem Käppeli*** (sur la chappelle), et une autre ***An der Kirchstatt*** (place de l'église).

Suivant les mêmes récits, les hauteurs étaient plus fertiles et jouissaient d'un climat plus doux ; la Blümlisalp et la Jungfrau étaient alors revêtues de verdure, et on récoltait tant de bled à Sichellauenen, que cet endroit en avait reçu son nom (*Sichel* signifie

en allemand une faucille). Bourrit parle même, en s'appuyant sur l'autorité de Christen, naturaliste bernois, qui vivait dans la première moitié du 18.e siècle, d'une meule de moulin qu'on aurait trouvée près des sources de la Lütschinen. Cependant, des étymologistes mieux avisés font dériver cette dénomination de Sichellauenen du contour sémi-circulaire que fait la vallée à cet endroit.

Il est assez remarquable que les trois villages de Gimmelwald, Mürren et Wengen portent le nom de communautés particulières et en ont les droits, et que le fond de la vallée, où se trouve l'église, divisé en trois portions, leur est subordonné relativement aux prérogatives et aux charges de ses habitans. Cependant, la population a tellement augmentée dans la plaine à l'entour de l'église, qu'elle forme à peu près le quart de celle de tout le district. Au commencement de l'année 1811, lorsqu'on trouva à Gimmelwald et à Mürren le nombre d'habitans que nous avons indiqué plus haut, il y avait dans le terre-plein de la vallée 116 ménages composés de 499 têtes. A Wengen, on en compta alors 449 dans 99 ménages. La contrée entière contenait 1238 ames et peut avoir augmenté maintenant jusqu'à 1300.

La race des hommes a plus de ressemblance avec celle de Grindelwald et de Frutigen qu'avec les habitans de l'Oberhasli. Ici, ils ont peu de vivacité et d'activité. En hiver, les hommes ne s'occupent guères qu'à soigner leurs bestiaux et qu'à se procurer du bois. Leur dialecte est moins particu-

lier et moins agréable que celui des Haslois. Leur taille est belle et forte, leurs membres sont nerveux. Le sexe a la physionomie fine et le teint blanc et délicat. Leur caractère est encore très-peu formé et ils ne manquent ni de ruse, ni de rancune, mais ils sont prudens et savent prendre des manières polies et obligeantes. La sobriété règne dans leurs ménages; leur nourriture ordinaire consiste en pommes de terre, laitages et viandes enfumées. Hors de chez eux, au cabaret, ils ne sont pas toujours trèsmodérés pour la boisson.

Une grande partie des habitans est dans une profonde misère, ce qu'on doit principalement attribuer à ce qu'il n'y a point de. pâturages communs. C'est pourquoi il en émigre beaucoup. La plupart vont dans le pays de Neuchâtel, où ils se vouent à la domesticité, distillent des eaux spiritueuses ou s'occupent de l'économie du bétail. Rarement on voit à Lauterbrunnen se développer quelque talent remarquable; cependant, en dernier lieu, deux frères, nommés *Von Almen*, se sont fait une réputation par leurs sculptures en bois et ont construit une maison du produit de leurs ouvrages. Le plus habile mourut, il y a deux ans, des suites d'une chûte, et il ne paraît pas qu'ils aient formé des élèves ou des imitateurs pour s'approprier cet art et le porter au point de perfection que les Curriger à Einsiedeln, Christen à Unterwalden, Abhard (dont nous avons parlé à l'occasion de la fête des bergers à Interlacken) et d'autres ont atteint.

Dans un tel état de choses les habitans doivent rester pauvres. La fortune des plus riches consiste dans une propriété foncière suffisante pour nourrir environ 25 vaches pendant l'hiver. La plus grande partie des pâturages alpestres appartient à des propriétaires étrangers à la vallée, ainsi que nous avons déjà eu occasion de l'observer; les indigènes y envoient paître leur bétail, moyennant une rétribution de 2½ francs par tête; ils retirent le produit de leurs vaches, non en grands fromages, dont le débit serait facile, mais en petites pièces, qui doivent encore être partagées en plusieurs actionnaires.

Cependant l'état de pâtre est celui auquel on s'adonne le plus dans cette contrée, et il y a dans les villages sur les montagnes assez de bétail pour y pourvoir; mais le travail qu'il exige est pénible et demande des forces soutenues, surtout en hiver, lorsqu'on est obligé d'aller chaque jour soigner les vaches dans des étables isolées. La partie la plus reculée du vallon, qui est d'un grand rapport, fournit en partie le foin nécessaire pour les provisions de la froide saison, et le reste se recueille sur les prairies des côteaux les moins escarpés dont le sol est pierreux.

On trouve à peine à Lauterbrunnen les artisans les plus nécessaires, et cette vallée ne produit point d'objets d'exportation de quelque importance, excepté les fromages et les bestiaux; car le peu de plantes et de racines officinales que l'on envoie de là à Unterseen, ne méritent pas d'être prises en considé-

considération. Le prix qu'on retire de ces ventes est employé en grande partie à payer les intérêts de capitaux empruntés depuis long-tems. On y fait aussi un petit bénéfice sur la chasse des chamois et des marmottes; mais il faut une permission du Préfet pour exercer celle des premiers.

Rarement les habitans parviennent-ils à un âge très-avancé; il y en a peu qui atteignent 80 ans. La plupart des gens âgés meurent entre leur 60.ᵉ et 70.ᵉ année. Cependant, il n'y règne pas trop de maladies, et depuis l'introduction générale de la vaccine dans les années 1812 et 1813, on peut espérer assez positivement que la population augmentera en peu de tems. Les jeunes gens meurent le plus souvent de pleurésies, et les vieillards d'hydropisies. Ce sont des refroidissemens qui occasionnent les premières, et l'on doit, peut-être, attribuer les secondes à l'abus des liqueurs fortes. Le remède le plus en vogue est du vin chauffé et mêlé de beaucoup d'épices. D'ailleurs, ces bonnes gens croient fermement à la prédestination, surtout pour l'heure de la mort, qu'ils estiment être irrévocablement fixée d'avance; cependant, lorsqu'ils sont malades, ils vont consulter souvent des médecins étrangers, mais rarement ils s'adressent plusieurs fois au même. Ils croient aussi aux sortiléges, et le Rothenthal, petit vallon sur la Jungfrau, passe parmi eux pour être le séjour d'une troupe de sorcières exilées dans ce désert.

On y a conservé peu d'usages, de mœurs et de

fêtes particulières. Lors d'une noce, on invite les convives, et l'on accompagne les nouveaux époux à l'église au son des clairons qui retentissent au loin dans la vallée. Quand un cortége nuptial descend ainsi solennellement de Mürren ou de Wengen dans la saison où les hauteurs sont enveloppées de brouillards, on croit entendre sortir des nues ce bruit imposant qui annoncera aux vivans et aux morts couchés dans la poussière des tombeaux le jour du dernier jugement. Les époux arrivent enfin dans le vallon; la fiancée au milieu de deux compagnes, le futur entre deux de ses amis; les cloches de l'église se font entendre et la bénédiction du mariage se donne, suivant le rit de l'église réformée.

Au mois de Novembre, il se fait régulièrement deux tirages avec des carabines ou arquebuses courtes. Le premier est général et chaque habitant de la vallée reconnu pour tireur peut y prendre part. On va alors de maison en maison recueillir les cadeaux qui doivent composer les prix pour les plus habiles. Quelquefois c'est de l'argent qu'on donne, mais plus fréquemment des petits fromages, des seilles à lait, des hottes, un agneau ou un chevreau. Au jour fixé, on commence à tirer au blanc et ce ne sont que ceux qui y atteignent un certain nombre de fois que l'on juge dignes de concourir pour les prix, que l'on distribue ensuite proportionnellement à l'habileté de chacun des tireurs. Ensuite il se fait un tirage particulier, auquel participent exclusivement les hommes non mariés, et ce sont les filles

de la vallée qui fournissent les prix. Tout autre que le chef du tirage ignore ce que chacune a donné.

Tous ces jolis cadeaux sont suspendus à une longue corde et offerts ainsi à la vue des émules, et chacun croit voir dans ce qui lui plait le mieux le présent que lui destine son amie. Ce sont des vestes, des mouchoirs, des bonnets, des pièces de différentes étoffes de toutes couleurs, qui éblouissent les yeux avides des rivaux. Le plus habile tireur va choisir le premier ce qui lui plait le mieux; mais il ne prend pas toujours l'objet le plus précieux. Souvent une amante a confié son secret à son bien-aimé, et ses émules étonnés le voient préférer un prix de peu de valeur à d'autres beaucoup plus brillans. A la fin de la fête, le chef du tirage assigne à chacun ce que son adresse lui a mérité, et souvent le hasard forme l'union de deux cœurs encore libres. Chaque vainqueur conduit au repas et à la danse, qui terminent joyeusement la fête, la jeune fille dont il a conquis le don, et qui ne tarde pas alors à se faire reconnaître.

Les fêtes les plus joyeuses pour ces campagnards sont les *Dorfet* ou *Bergdorf* (*) (villages de montagnes) qui se célèbrent chaque année, en été, à la fin de Juillet et au commencement d'Août, les deux premiers Dimanches après la St. Jacques, sur

(*) Voyez l'introduction à l'Atlas portatif, joint à cet ouvrage.

les pâturages de Wengen et près de l'arête de montagnes qui joint les monts du Thunertschuggen et du Männlichen. C'est là qu'on lutte avec le plus de zèle, principalement au second de ces rassemblemens, où les Grindelwaldois se rendent pour combattre dans ces joutes. Les habitans robustes et adroits des deux vallées voisines s'y disputent les honneurs de la victoire. Il faut avoir été renversé deux fois sur le dos pour être vaincu, et ce n'est que lorsqu'un champion a terrassé ainsi son adversaire qu'il peut en provoquer un autre au combat. Cependant, il serait difficile qu'un lutteur, fût-il même le plus vaillant, pût soutenir plus de 6 luttes. Les deux plus forts terminent ces jeux par trois assauts qu'ils se donnent et qui décident enfin positivement du triomphe. Des danses et des repas embellissent toujours ces réunions, auxquelles assistent aussi des femmes et des jeunes filles. Les vieillards, assis autour du cercle, où leurs enfans prennent leurs ébats, jouissent de ce spectacle qui réveille en eux le souvenir de leur heureuse jeunesse. Des échoppes fournies de friandises ou de comestibles plus nourrissans sont étalées tout à l'entour, et les plaisirs se prolongent même pendant une partie de la nuit. Quelquefois il s'élève des disputes entre ces enfans de la nature, et rarement elles se vuident sans qu'il y ait un peu de sang répandu.

Plutôt que de retourner aussi tard au logis, plusieurs compagnies restent ensemble et passent le reste de la nuit dans les chalets voisins, couchées sur du foin ou réunies autour d'un feu aussi pétillant que leur gaité.

Mais il est tems de revenir aux particularités de la contrée. A l'exception de quelques petits bois, le sol de la plaine est tout en prairies encaissées entre des parois de rochers escarpés. Quelques-unes, cependant, s'étendent sur les côteaux moins rapides formés par d'anciens éboulemens de quelques parties des montagnes environnantes.

Lorsqu'en 1782 on bâtit à Lauterbrunnen une nouvelle cure, on trouva, en creusant dans le beau pré sur lequel on la construisit, trois bancs très-distincts de gravier et de cailloux arrondis. Souvent la couche de terre productive qui couvre ces bancs de débris est encore trop mince pour pouvoir produire beaucoup d'herbe, et souvent aussi les nombreux torrens qui descendent dans le vallon la couvrent de nouveaux amas de décombres ou de sable, de sorte qu'elle ne peut reproduire qu'après un grand nombre d'années. On voit presque dans chaque enclos des énormes blocs de pierres qui encombrent une partie de ces possessions et en diminuent le rapport. Cependant, on estime celui de la plaine de 7 à 800 hivernages de vaches. En 1783 on y nourrissait, à l'aide des pâturages d'été sur les montagnes, 608 vaches, 27 chevaux, 1000 brebis, 400 chèvres et un grand nombre de bœufs et de porcs. Les chevaux sont rarement dans la plaine et leur usage y est très-borné. Le climat et le fourrage sont très-propices aux bestiaux, et rarement ils y sont sujets à la maladie du gonflement (*Blähen*), parce que l'herbe n'y est pas trop grasse.

Le district de Lauterbrunnen contient 11 Alpes ou pâturages de montagnes excellens; mais, comme nous l'avons déjà répété, la plupart appartiennent à des propriétaires étrangers, et quelques-uns sont si agrestes, que l'on ne peut y faire paître que des chèvres et des brebis. Les noms de ces Alpes sont Pletschen, Winteregg, Schilt, Sevinen, Busen, Steinberg, Wengen, Spätinen, Breitlauenen, Hohenalp et Stufenstein. Leur produit net, tous frais déduits, était estimé dès 1780—1790 de 18000 à 20,000 Crones (la Crone à 2½ francs de Suisse). Cette somme pourrait même à présent être portée plus haut; mais les habitans en retirent à peine le tiers, tandis que les deux autres tiers reviennent à leurs voisins d'Unterseen, d'Aarmühle, Matten et Ringgenberg.

C'est plutôt dans les œuvres de la puissante nature que dans celles des faibles et précaires humains qu'il faut rechercher les objets remarquables que contient la vallée de Lauterbrunnen. L'église et la cure sont très-modestes. Cependant, dans celle-ci, les jambages des portes et des fenêtres sont d'un beau marbre gris, trouvé dans les environs du torrent de la Saus. Dans la petite église antique et un peu décrépite, mais que je ne voudrais pas plus ornée qu'elle ne l'est, j'ai cru découvrir à la fin d'une inscription tracée en caractères gothiques sur les lambris, la date de 1492. On y voit quelques vitraux peints, dont les couleurs vives et bien conservées indiquent qu'ils appartiennent à la meilleure époque de cet art maintenant oublié. Une de ces peintures

représente la légende concernant Rodolphe de Strättligen, dont nous avons parlé plus haut. St. Michel, cuirassé de pied en cap, son épée dans la main droite, tient de la gauche la balance. Satan s'accroche à l'un des bassins dans lequel on voit l'ame du défunt monarque implorer la miséricorde divine et attendre en tremblant l'issue du conflit. Un moine en oraison est placé devant l'archange et paraît plongé dans de profondes méditations sur le sort des humains après leur mort.

Abstraction faite de la Jungfrau, il me paraît que le Staubbach tient encore dans cette vallée le premier rang parmi les merveilles de la nature. Nous lui consacrerons un article particulier et nous passons maintenant au *Chorbalm*, grotte extraordinaire de la parois de rochers à l'orient de la vallée, au-dessus de la petite Alpe de Spätinen dans la Schiltwaldfluh (rocher de Schiltwald). Elle a été formée incontestablement par l'action des eaux très-hautes qui couvraient tout ce pays dans les âges primitifs. Il faut monter pendant une demi-heure pour y parvenir, en partant de la cure, au travers d'une prairie et en côtoyant un banc de débris. Ce qu'elle offre de plus attrayant, c'est le point de vue de l'intérieur de cette caverne sur le vallon, au-dessus duquel on est élevé de 100 à 150 pieds. Les piliers de roc qui en forment l'entrée servent de cadre à ce joli paysage.

Au fond de la grotte, on remarque sur le sol et dans les lambris beaucoup de cubes irréguliers de

spath calcaire, qui réfléchissent la lumière, lorsqu'on y pénètre avec des flambeaux. Ce spath a engagé à creuser plus avant dans le roc, avec l'espoir d'y trouver du crystal, et l'on y a ouvert trois tranchées, qui n'ont pas été percées à une grande profondeur et qui n'ont rien découvert. Cependant, les montagnes de neige et les nombreuses chûtes d'eau que l'on voit dans la vallée de Lauterbrunnen sont encore plus intéressantes que cette caverne.

Au nord et au nord-ouest les seules sommités du Schwarzhorn et du Schilthorn conservent pendant les mois les plus chauds de l'été quelques portions de leur enveloppe hivernale. Mais à l'occident, le Gspaltenhorn, la Büttlosa et le Tschingelhorn supportent de grandes masses de glace et de neige éternelles, qui tendent à descendre dans la plaine de la vallée de Sevinen et sur la pente du Steinberg.

La longue chaîne de rochers qui part de l'Eiger, à l'occident, pour aller joindre le Tschingelhorn, offre l'aspect le plus imposant. Entre ce dernier mont et la Büttlosa se trouve le grand glacier du Tschingel qui se prolonge vers la vallée de Gastern. La sommité la plus voisine du Tschingelhorn, sur cette chaîne, du côté de la Jungfrau, est le Breithorn, et, suivant la tradition, c'est entre ces deux pics, que passait l'ancienne route tendant à la vallée de Lötschen dans le Vallais, dont nous avons déjà parlé. Cette route est maintenant envahie par les glaces, et ce fut une entreprise très-téméraire que celle de 4 mineurs du Vallais employés à Trachsellauenen,

qui, en 1783, osèrent hasarder de la suivre, pour aller assister au culte catholique dans leur lieu natal. Pendant trois heures, ils traversèrent des mers de glace et descendirent heureusement, en bravant mille dangers, entre les glaçons en forme de hautes tours dont la pente est parsemée du côté du Vallais. Le jour suivant, ils revinrent, sans accident, par le même chemin, dans la vallée de Lauterbrunnen.

Depuis le glacier du Tschingel, en se dirigeant vers la Jungfrau, on trouve ceux du Schmadri, de Breitlauenen et du Stufenstein, si tant est qu'on puisse donner le nom de glacier à ce dernier, qui n'est proprement qu'une lavange ou une bande de neige sur le penchant rapide de la montagne, provenant de plusieurs éboulemens, et dont la masse compacte et épaisse résiste, pendant l'été, aux rayons du soleil. Sur le col le plus élevé de la montagne se succèdent les aiguilles du Grosshorn, du Mittaghorn, de l'Ebenenfluh et du Gletscherhorn, en s'étendant vers le vallon du Rothenthal, situé entre les montagnes de Bärenfluh, Dürlocher-Horn (roche percée), Gemshorn et Rothhorn. Il est entièrement comblé par les glaces; mais il y existait jadis des mines de plomb ou de fer (ou peut-être toutes les deux à différentes époques), dans la partie qui touche l'ancien pâturage de Kriegsmatten.

Aux sources du Schmadribach, nommées Schmadribrunnen (fontaine de Schmadri), il y avait jadis, suivant les récits des pâtres, das bains salutaires, très-fréquentés par les Vallaisans, qui leur attribuaient

de grandes vertus contre les maladies cutanées. En ajoutant à ces traditions le tableau que l'on fait de l'aspect fleuri et de la nombreuse population de la vallée d'Ammerten, à la même époque, il peut servir de pendant à celui des horreurs de la destruction dont ces contrées nous présentent aujourd'hui l'image.

Encore un mot sur les nombreuses cascades de la vallée de Lauterbrunnen, avant de parler du Staubbach et de continuer notre voyage. Nul autre pays, je crois, sur le globe ne pourrait en montrer autant dans un aussi petit espace; mais il faut payer bien cher le grand nombre de curiosités de ce genre, qui rendent la contrée sujette à de fréquentes inondations et à l'anéantissement des espérances des cultivateurs, par les pierres et le gravier que les eaux débordées déposent souvent sur leur terrain. Environ trente ruisseaux considérables descendent des montagnes, des deux côtés de la vallée, pour se réunir à la Lütschinen. Cette rivière elle-même, habitée par d'excellentes truites, qui remontent jusques près de Stechelberg, roule ses puissantes ondes au travers du vallon, tantôt impétueuses et bruyantes entre des rocs, dont son lit est hérissé, tantôt calmes et tranquilles sur un sable pur. Des saules et des aulnes ombragent ses rives et les prairies qu'elle arrose. Elle est formée par la réunion de deux bras principaux, la Sevilütschinen et la Steinberglütschinen, qui toutes les deux forment de superbes cascades. Celle de la Sevilütschinen au Rufigraben, près des maisons de Stechelberg, est surtout très-remarquable,

On voit le torrent sortir subitement d'un ravin profond et caché, se précipiter avec violence d'une saillie du rocher, retomber sur un plateau inférieur, sauter en arrière en décrivant un arc et, lorsque le soleil l'éclaire, offrir l'aspect de deux Iris.

Quant aux autres cascades, Wolff a représenté celle du Mürrenbach si belle et si large, et celle du Schiltwaldbach. König a aussi dessiné la première et celle du Trümmelbach. M. Du Tertre, amateur paysagiste, a découvert sous des noyers et d'autres arbres la jolie petite chûte du Mättelibach et en a fait un charmant dessin. Excepté celles que nous venons de nommer, aucune n'a encore obtenu les honneurs de la représentation. Deux promenades charmantes conduisent à deux de ces chûtes. En avançant depuis la cure dans la vallée, on passe la Lütschinen sur un pont, puis au travers d'un bosquet d'aulnes clair-semés, que König a aussi dessiné (*), et après une lieue de chemin, on atteint

(*) Il est tems de faire mention de la charmante collection de dessins coloriés de M. König, au nombre desquels est la feuille indiquée ci-dessus sous le titre de *Bois d'aulnes à Lauterbrunnen*. On y trouve aussi les chûtes du Trümmelbach, du Mürrenbach et du Staubbach. Les 26 autres feuilles représentent les points de vue les plus rians de l'Oberland, y compris celui de la caverne de St. Beat, ceux de la vallée d'Interlacken, du Grindelwald et du Hasli; entre autres, trois cascades du Reichenbach, et enfin, dans deux dessins, l'intérieur des chalets de cette contrée. La collection, composée de 30 feuilles in-4.°, coute 60 fr. de Suisse, sans reliure.

le saut du Trümmelbach. Ce ruisseau tire son nom du Trümmletenthal (vallée de Trümmleten), gorge étroite et affreuse entre l'Alpe de Wengen et la petite Jungfrau, ou Jungfrau antérieure, encombrée de pierres et de débris de rochers, dans laquelle se déchargent les trois glaciers principaux de la Jungfrau et deux ou trois autres situés sur les Eiger, par de fréquentes lavanges et par les eaux qui en découlent et qui forment ce ruisseau considérable. Il s'est creusé une issue sombre et profonde au travers des rochers, d'où il sort en se précipitant avec un bruit tout particulier dans un grand bassin, en produisant aux rayons du soleil le jeu des couleurs de l'arc-en-ciel. On croit entendre, même tout près de cette chûte, des coups redoublés et réguliers, pareils à ceux d'une forge ou d'un fouloir.

On peut aller voir la cascade du Mättelibach, en faisant, dans l'après-midi, une promenade agréable d'environ 2 lieues à la Steinhalde, près de la Hunnenfluh. Après avoir passé la rivière sur un petit pont, on peut retourner à l'auberge en côtoyant le pied du Wengenberg. La vue superbe sur la Jungfrau, dont on jouit à la Steinhalde, dédommagerait seule de la fatigue de cette course. Mais le retour, tel que je viens de l'indiquer, par un joli sentier, qui traverse des prairies émaillées, sur un côteau légèrement incliné, ce retour, dis-je, présente tout ce que la nature des Alpes peut offrir de plus imposant et de plus gracieux; les habitations les plus champêtres à l'ombre des plus beaux érables, la vue de l'église de Lauterbrunnen et des maisons qui l'envi-

ronnent, les cascades des ruisseaux du Greifenbach, du Fluhbach, du Lauibach, du Herrenbächlein, du Kupferbächlein, du Staubbach, du Buchibach et du Spissbach, qui se dessinent sur le vaste rideau des immenses rochers à droite, éclairés par les derniers rayons du soleil à son déclin; les cris joyeux des enfans, le son des clochettes d'un troupeau de chèvres qui revient du pâturage : tous ces objets composent une scène délicieuse, que l'on chercherait en vain dans tout autre coin de la terre.

Mais on ne pourrait ni décrire, ni visiter séparément toutes les cascades qui, plus ou moins belles, imposantes, gracieuses, abondantes ou impétueuses, se jettent dans le bassin de la vallée de Lauterbrunnen. Les vastes pâturages au-dessus des parois de rochers, les forêts nombreuses et épaisses, les hautes montagnes de glace, les neiges qui couvrent ça et là des plateaux étendus dans les régions supérieures, sont les principales causes de la multitude de sources et de ruisseaux qui s'y répandent. Plusieurs filets d'eau se réunissent sur les hauteurs et forment ces petits torrens, sans cesse accrus par la fonte des neiges, opérée non-seulement en été par l'effet du soleil, mais encore en hiver par la chaleur propre de la terre. Nulle part, je n'en ai trouvé une aussi grande abondance, si ce n'est dans l'Oberhasli, autour du bassin de l'Aar. L'étranger même, qui n'aurait jamais vu de cascade et qui admirerait avec une agréable surprise pour la première fois ces jeux de la nature, pourrait ici s'en rassasier, s'en lasser même par leur multitude et leur monotonie appa-

rente. Cependant, l'œil d'un peintre sensible, l'ame d'un poëte n'en seraient pas aussi promptement fatigués. Ils distingueraient bientôt dans chacune de ces chûtes des particularités attrayantes et s'en pénétreraient, tandis qu'en ne les regardant que superficiellement, on n'y voit que de l'eau qui tombe, et toujours de l'eau.

„ L'impression que laissent les cascades dans
„ l'ame de l'observateur (dit M. de Humboldt dans
„ ses *Vues pittoresques des Cordillières*, page 20)
„ dépend du concours de plusieurs circonstances.
„ Il faut que le volume d'eau qui se précipite soit
„ proportionné à la hauteur de la chûte et que le
„ paysage environnant ait un caractère romantique
„ et sauvage. Le Pisse-vache et le Staubbach en
„ Suisse ont une très-grande élévation, mais leur
„ masse d'eau n'est pas très-considérable. Le Nia-
„ gara et la chûte du Rhin, au contraire, offrent un
„ énorme volume d'eau, mais leur hauteur ne sur-
„ passe pas 50 mètres. Une cascade environnée de
„ collines peu élevées produit moins d'effet que les
„ chûtes d'eau que l'on voit dans les vallées profondes
„ et étroites des Alpes, des Pyrenées et surtout de
„ la Cordillière des Andes. Outre la hauteur et le
„ volume de la colonne d'eau, outre la configura-
„ tion du sol et l'aspect des rochers, c'est la vigueur
„ et la forme des arbres et des plantes herbacées;
„ c'est leur distribution en grouppes ou en bosquets
„ épars; c'est le contraste entre les masses pierreuses
„ et la fraîcheur de la végétation, qui donnent un
„ caractère particulier à ces grandes scènes de la

„ nature. La chûte du Niagara serait plus belle en-
„ core, si, au lieu de se trouver sous une zône bo-
„ réale dans la région des pins et des chênes, ses
„ environs étaient ornés d'héliconia, de palmiers et
„ de fougères arborescentes. "

Ces excellentes observations indiquent comment on peut jouir de l'aspect d'une multitude de cascades, et il n'y en a surement aucune qui n'ait pas, soit en elle-même, soit dans ses alentours, quelque charme particulier. En un mot, elles ont chacune leurs caractères différens, comme les hommes, et l'on peut retrouver dans leurs formes presque tous les genres et toutes les nuances du beau, depuis le sérieux et le haut tragique jusques au comique et au plaisant.

Les plus singulières comparaisons se présentent à l'esprit, en suivant cette idée, et si, avec un littérateur allemand qui a écrit sur la Suisse, on compare le Reichenbach à un Dithyrambe et le Staubbach à un Conte de fées, on peut tout aussi bien voir dans le Giessbach une Épopée, dans le Schmadribach un Drame et dans la cataracte de l'Aar à la Handeck un Hymne sublime. On pourrait aussi les classifier, comme Linné a classifié les plantes, et assigner à chacune le rang qu'elle doit tenir, depuis le petit ruisseau qui tombe simplement d'un roc dépouillé, jusqu'au torrent qui, se précipitant en plusieurs bras et arrêté dans sa chûte, forme plusieurs sauts sur des gradins différens, ombragé par un superbe feuillage et encadré dans le cercle magique des couleurs

de l'Iris. On pourrait ainsi en citer facilement une douzaine d'espèces, dont chacune présenterait un spectacle particulier, tantôt grand et imposant, tantôt doux et paisible. On y trouve mille détails variés qui doivent frapper non-seulement les peintres et les poëtes, mais avoir aussi de l'attrait pour tout homme sensible et lui inspirer un puissant intérêt, surtout lorsqu'il en voit un aussi grand nombre, comme à Lauterbrunnen. Les couleurs des rochers et leur contraste avec le bleu des glaciers ou la blancheur écumante de l'eau, les formes, les contours, les fentes bizarres des masses de pierres, l'enveloppe de mousse qui couvre les rocs sans cesse arrosés, les buissons, les arbres penchés sur les bords du ruisseau, l'eau qui s'y dissipe en vapeur ou en poussière, les ponts construits sur quelques-unes de ces colonnes mobiles ou sur des abymes profonds, la structure du bassin qui reçoit les ondes agitées : voilà tout autant de particularités qui diffèrent dans chaque cascade, et qu'il est impossible de ne pas remarquer. La loquacité, la vivacité de toutes ces nayades multiformes animent plusieurs déserts dans les régions élevées, d'où elles sortent tantôt d'un cours lent et calme, tantôt avec impétuosité pour parcourir ensuite les tranquilles vallées et apporter d'innombrables bienfaits au peuple des pâtres, en baignant le seuil de leurs cabanes.

Le Staubbach.

Je n'entreprendrai de décrire particulièrement que deux des nombreuses cascades de Lauterbrunnen, le

Staubbach,

Staubbach, parce que tous les voyageurs, presque sans exception, le visitent, et le Schmadribach, parce qu'on ne le recherche presque jamais.

Comment oserai-je présenter dans un simple discours l'image de ce Staubbach, si souvent décrit, chanté, dessiné et gravé, si vanté et ensuite si déprécié et presque méprisé au milieu de toute sa gloire, que tant d'artistes et d'écrivains ont célébré? Où prendrai-je des mots plus vrais, plus expressifs, plus insinuans que ceux employés par Haller et Baggesen dans les tableaux pleins de vie qu'ils en ont tracés? (*) Haller l'a dépeint par quelques traits énergiques, Baggesen, avec toute la richesse d'une poésie digne d'Homère et dans le mètre qu'employait ce sublime poëte.

Je ne puis me flatter de lutter avec eux; mais je transcrirai ici leurs propres paroles, et je commencerai par la belle strophe du grand Haller:

(*) La description de Haller est contenue dans la 36ème strophe de son poëme sur les Alpes; celle de Baggesen dans le 5ème chant de sa *Partheneide*. Wyttenbach en a donné une dans son *Voyage aux Alpes les plus remarquables*, pag. 22. Stapfer, dans son *Voyage pittoresque*, pag. 13. Les meilleurs dessins du Staubbach sont ceux de Wolff dans le nombre des plus anciens, dont un a été pris en hiver. Mais on en a de plus modernes par Aberli, Lory, König, Lafond et Meyer (ce dernier gravé par Hegi) qui tous peuvent satisfaire, en raison de leurs dimensions, de leurs prix et de leur manière. König en a levé un au clair de lune.

„ Ici, une montagne sourcilleuse élève ses cimes „ semblables à des créneaux, entre lesquels le torrent „ de la forêt se hâte de s'échapper pour se préci- „ piter et subir successivement des chûtes multipliées. „ Un fleuve d'écume jaillit avec impétuosité des fentes „ du rempart de rochers qu'il dépasse. L'eau, divisée „ dans son élan rapide, forme une vapeur grisâtre „ et mobile, suspendue dans les airs qu'elle épaissit. „ Un Iris brille au travers de ces gouttes légères, „ qui vont abreuver au loin la vallée. L'étranger „ voit avec surprise une rivière naître dans les airs, „ sortir des nues et se verser de nouveau dans les „ nuages. "

Après avoir lu cette description simple, mais fidèle, on trouvera, peut-être, superflu de citer encore le tableau éminemment poétique que Baggesen a tracé de cette chûte dans son poëme de la *Partheneide;* mais je ne puis résister au désir de transcrire ici ce morceau, peut-être inconnu à plusieurs de mes lecteurs.

„ Comme on voit, au sommet du mât d'un es- „ quif, des banderoles légères, qu'agite doucement „ le zéphyr, serpenter en mille contours gracieux „ dans les airs, tantôt étendues, tantôt se roulant „ sur elles-mêmes, s'élevant et s'abaissant dans un „ clin-d'œil, caressant un instant les ondes de leurs „ pointes agiles, qui bientôt vont se perdre dans „ l'azur des cieux; ainsi le torrent aérien se balance „ dans l'atmosphère. Il se précipite de la corniche „ du rocher imposant avec un élan sans cesse varié,

„ et flotte dans l'espace. Les vents entravent sa chûte ; „ il voltige ça et là, et ne peut atteindre la terre. „ Voyez-le sur la cime du roc, c'est un fleuve, c'est „ une vague puissante, qui descend avec impétuosité „ de l'Empyrée : plus bas ce n'est plus qu'un nuage, „ et bientôt une vapeur blanchâtre. Dans leur vol „ rapide, ses ondes se dissolvent, se métamorpho- „ sent en fumée et s'évanouissent comme elle. Elles „ partent avec le fracas du tonnerre, et dans leur „ furie elles menacent d'engloutir toute la contrée; „ mais bientôt leur rage s'appaise et, bienfaisantes „ elles viennent humecter, en douce rosée, l'humble „ colline, et y font naître l'émail des plus belles fleurs „ de printems. " (*)

Si j'ose encore, après ces estimables auteurs, ajouter mes propres observations sur le même sujet, j'espère obtenir l'indulgence de ceux qui voueraient exclusivement toute leur attention à cette cascade, qui ne seraient venus à Lauterbrunnen que pour la voir, qui voudraient n'emporter uniquement que son souvenir et son image. Je tâcherai d'y faire entrer ce que Wyttenbach et Stapfer en ont rapporté de particulier.

(*) Le traducteur n'a point la prétention d'avoir pu reproduire dans une faible imitation prosaïque les beautés de la poésie de Haller et de Baggesen. Mais, en suivant les intentions de l'auteur, il a essayé de donner aux lecteurs, qui ne connaissent pas l'allemand, une idée de ces deux morceaux, qu'il faut pouvoir lire dans leur langue originale pour en apprécier le mérite.

Le véritable nom du Staubbach, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est proprement le Pletschbach, et il paraît le tirer du pâturage de Pletschen sur lequel il prend son origine, par la réunion de sept sources qui jaillissent les unes près des autres. A deux lieues de là, il coule dans un ravin profond encombré de pierres, au travers d'une forêt de sapins, jusques à une parois de rochers avancée un peu voutée en-dessous et dont la cime surplombe, qu'on nomme la Staubbach-Balm (grotte du Staubbach). C'est de là que le torrent subit sa première chûte, connue sous le nom de *chûte supérieure du Staubbach.* On ne la voit pas du fond de la vallée; mais on l'apperçoit bientôt, lorsqu'on commence à monter du côté opposé, sur la route de Wengen. A cinquante pas plus loin, l'eau se précipite de nouveau d'un immense rocher de 900 pieds de haut et forme la seconde cascade ou *chûte inférieure,* dont la renommée a tellement effacé celle de la première, qu'a peine on honore celle-ci d'une mention passagère dans les descriptions de Lauterbrunnen. Cet oubli est cependant injuste, et l'on peut s'en convaincre en voyant le joli dessin qu'en a publié Wolff dans sa *Collection de vues remarquables de la Suisse* (à Berne 1776, in-fol.).

Il faut tout au plus une heure pour y monter et même des femmes courageuses peuvent s'y rendre sans aucun danger. On suit d'abord le chemin de Lauterbrunnen à Mürren, en côtoyant sur une pente revêtue de prairies touffues le ruisseau du Greifenbach, dans un large interstice du rideau des rochers

d'où le Staubbach se jette dans la vallée. On traverse enfin le Greifenbach, puis le Fluhbächlein, le Lauibach et le Herrenbächlein, et l'on entre dans la forêt du Pfrundwald.

En Octobre 1814, je trouvai déjà au milieu de la verdure, à la petite chûte du Kupferbächlein, des couches de glace, sur lesquelles le soleil du matin réfléchissait les couleurs de l'Iris. Depuis le Herrenbächlein, un sentier conduit à gauche, et après avoir fait quelques pas assez pénibles sur des schistes décomposés, on se trouve près de la cascade supérieure du Staubbach.

Il était à peu près 10 heures du matin, lorsque j'y arrivai par un beau jour d'automne. Nous entrâmes dans la grotte et nous nous trouvâmes, saisis d'enthousiasme, derrière la superbe masse d'eau, qui se précipitait en formant trois énormes arcs de poussière liquide, entre lesquels des bulles innombrables étincelant du feu de mille nuances sans cesse variées, tombaient comme des paillettes brillantes et s'étendaient à nos pieds, tandis que l'air agité nous apportait une douce fraîcheur. On aurait dit qu'un riche tissu de gaze d'argent était étendu devant nos yeux émerveillés. Au travers de ce voile transparent et mobile, nous appercevions de l'autre côté de la vallée la Jungfrau, le Silberhorn et l'Eiger postérieur dans leur paisible éclat. Il me semblait n'avoir jamais rien vu de si beau. A notre droite, où des millions de gouttes d'eau s'attachaient à la roche schisteuse et noirâtre, se montrait un superbe Iris. La déesse

qui donne son nom à ce jeu de la lumière, et Flore semblaient s'être réunies dans ces lieux pour les embellir et fouler sans crainte au bord du précipice le gazon émaillé de toutes les couleurs de l'émeraude, du saphyr et des topases.

Nous allions nous retirer, n'osant point espérer d'avoir encore à admirer un nouveau spectacle plus enchanteur; cependant, ayant encore fait quelques pas à droite, nous vîmes l'Iris, qui jusqu'alors s'était dessiné sur la roche d'ardoise, s'élever dans les airs, fuir rapidement, semblable à un vol de papillons, et se porter vers le Wengberg, qui maintenant se présentait sous son tapis de verdure sur l'autre côté de la vallée, surmonté des rochers noirâtres du Männlichen, du Thunertschuggen et du Lauberhorn. Le fond du bassin de Lauterbrunnen et le cours azuré de la Lütschinen étaient encore cachés à nos regards; nous n'appercevions que les prairies et les cabanes champêtres parsemées sur sa rive droite et maintenant éclairées par le soleil.

Nous descendîmes alors, en suivant le torrent, jusqu'au bord du rocher immense d'où il se jette dans l'abyme et d'où nous pouvions voir l'église et la cure de Lauterbrunnen, qui, de cette énorme hauteur, nous paraissaient comme des petites maisons de cartes que des enfans auraient construites pour s'amuser.

La Lütschinen et le pont qui la traverse nous apparurent aussi, et dans le lointain les pics de

l'Iseltenalp situés derrière Zweylütschinen et Gündlischwand à l'entrée de la gorge qui conduit à Lauterbrunnen.

Quelqu'un de très-courageux pourrait se coucher par terre et regarder ainsi depuis le tranchant du roc l'effet de la chûte inférieure. Lorsque des nuages s'attachent ici contre la montagne, on reconnaît la vérité de l'image hardie employée par Haller, lorsqu'il dit : „On voit une rivière naître „ dans les airs, sortir des nues et se verser de nou„ veau dans les nuages."

Après avoir contemplé long-tems cette scène admirable, nous remontâmes le long du torrent et nous le traversâmes, en sautant de pierre en pierre. On peut se faire une idée de la profondeur de l'abyme, où ses eaux se précipitent de chûte en chûte, en apprenant qu'en dessous du point d'où le ruisseau se jette, du côté du Greiffenbach, des sapins qu'on avait coupés sont tombés dans la vallée et s'y sont enfoncés à plusieurs pieds en terre, par la hauteur de leur chûte.

En descendant, nous jouîmes encore de quelques scènes intéressantes. Il était midi; le Staubbach se présentait de la manière la plus avantageuse et produisait un effet magique. Le soleil éclairait la partie inférieure du rocher, sur laquelle retombe une très-grande partie de l'eau réduite en poussière et le faisait briller au loin comme un miroir.

La partie supérieure de ce roc et le commencement de la cascade étaient dans l'ombre, mais on voyait des innombrables fusées d'eau d'une blancheur éclatante se succéder, se chasser sans cesse dans les airs, aux rayons de l'astre du jour et au travers de la poussière liquide, qui s'étendait au loin en légères vapeurs. Un doux murmure, tel que celui des premières pluies du printems, se faisait entendre. Un amas de débris tapissés de verdure, qui entoure le bassin, dérobait à notre vue l'endroit où le torrent s'écoule, et comme il paraissait être sorti des flancs du rocher élevé, on semblait le voir rentrer, en tombant, dans le sein de la terre.

Pour jouir pleinement du spectacle de la grande chûte du Staubbach, il faut absolument qu'elle soit éclairée par les rayons du soleil (dans les plus grands jours d'été, depuis 7 heures du matin jusqu'à midi et demi), avant que la montagne, sur les gradins de laquelle l'eau se précipite, projette son ombre; car elle empêcherait de voir l'Iris qui se forme sur le bassin, et les flocons d'eau qui voltigent dans l'air ne produiraient aucun effet. C'est l'éclat de la lumière qui fait distinguer toutes les petites bulles et paraître la colonne de vapeur beaucoup plus grande. L'ombre mobile que jette la masse d'eau sur le rocher ressemble alors à un second torrent noir, qui rivalise d'impétuosité et de vitesse avec le véritable. Ordinairement, on se rend de l'auberge ou de la cure à l'endroit où les flots tombent à terre en pluie, comme si l'on voulait ressentir leur effet, avant de les contempler.

Le point le plus favorable pour observer la cascade est à la *Furen*, près de la chûte du Lauibach, à 9 ou 10 heures du matin. De là, on voit la parois de rochers du Pletschberg dans toute sa hauteur de 900 pieds depuis son premier gradin, mais en raccourci, et la corniche d'où le Staubbach se verse masque tout-à-fait les rochers situés plus en arrière et détache sa chûte d'un fond de tableau trop rapproché, qui nuirait à son effet.

Le bassin que les spectateurs vont visiter est à un petit quart de lieue de l'auberge. On suit sous l'ombrage des aulnes la rive gauche du ruisseau, en laissant à droite la route qui conduit plus avant dans la vallée. Bientôt on se sent pénétré, sous un ciel parfaitement pur, d'une abondante rosée, dont on est obligé de se garantir avec des parapluies.

Il est assez pénible de gravir la colline hérissée de débris de pierres, que le torrent a accumulés à gauche de sa chûte, et d'où la vue plonge dans le vaste bassin, rempli d'eau ou plutôt d'écume qui bouillonne sans cesse. De l'autre côté, on voit aussi des amas de rocs tombés du haut de la montagne, et le torrent s'échappe entre ces deux digues naturelles. Si l'on arrive au bassin du côté droit, on peut facilement descendre jusqu'au bord de l'eau, et l'on se trouve alors dans l'atmosphère d'un double Iris, qui se fixe si bien sur la personne du spectateur, qu'aussi long-tems qu'il reste au milieu de la vapeur éclairée par le soleil, cette espèce de gloire rayonnante s'avance ou recule avec lui à chaque pas qu'il

fait. Les bulles d'eau s'attachent à ses habits et chacune d'elles scintille du plus vif éclat; mais l'humidité ne permet pas de jouir long-tems de cette parure magique; le froid qu'on ressent ramène bientôt le sentiment de la faiblesse humaine, et l'on se hâte de quitter ce lieu incommode, malgré sa beauté, d'autant plus que l'on y est exposé au danger continuel d'être blessé et même assommé par quelque pierre jetée ou entraînée par l'eau du haut du rocher. Mais on peut s'établir en sûreté à quelque distance de là et admirer ce qu'on n'avait pas encore apperçu. L'œil ravi s'élève jusqu'à cette corniche d'un gris foncé, qui se dessine d'une manière si tranchante sur l'azur des cieux et d'où la Nayade laisse flotter dans les airs les deux pans de sa robe éclatante. Une moitié du ruisseau tombe perpendiculairement et coulerait jusqu'en bas sur la roche, si celle-ci ne se retirait pas imperceptiblement, de sorte que la colonne d'eau s'en détache et suit librement son cours aérien. La seconde moitié, séparée déjà sur la hauteur de la première, s'élance avec plus d'impétuosité en avant du rocher, et c'est cette masse d'eau qui se dissipe, se partage en écume, en poussière et qui s'abaisse à terre, comme un nuage léger.

La première colonne, plus reculée, retombe à la moitié de sa chûte sur une saillie du rocher et part de là en mille traits éblouissans pour gagner le bassin creusé dans la pierre noirâtre, tandis que l'autre colonne, comprimant l'air par son poids et sa vitesse, se partage en un million d'atômes d'écume et répand au

loin une rosée continuelle. Il est intéressant de suivre des yeux ces ondes, depuis le premier moment de leur chûte, lorsqu'elles quittent le rocher, jusqu'à leur dissolution. Effrayé de la violence avec laquelle elles jaillissent, on s'attend à les voir se précipiter en masse à vos pieds; mais à peine ont-elles parcouru une distance de cents pieds, que le volume d'eau d'abord resserré s'élargit et se divise en petits nuages blancs semblables aux fusées des feux d'artifice, qui partent avec la même vitesse et dessinent leur vol pendant quelques secondes, en laissant après eux une traînée de lumière.

Bientôt ces fusées se réduisent en bulles qu'on pourrait nommer des étincelles d'eau et deviennent enfin invisibles. Souvent, en contemplant le premier élan de la cascade, il me semblait voir deux jeunes aiglons à peine revêtus de leurs plumes, qui, pour la première fois, hasardent de quitter, en folâtrant, l'aire maternelle. Par un bond téméraire ils prennent leur essor; mais bientôt ils ne peuvent se soutenir sur leurs ailes trop faibles et sont entraînés par leur poids. L'un, trop effrayé, tombe verticalement sur le roc avancé, son plumage encore blanchâtre qu'il perd dans ce terrible choc, est emporté par le vent dans l'abyme. L'autre, plus courageux, se relève, étend ses ailes dans les airs qui le supportent mollement et va se reposer dans le vallon, au gré de ses désirs. Enfin, tous deux, fatigués de leur premier effort, sautillent sur les débris des rochers et, en gagnant la plaine, vont puiser, en se désaltérant

dans la Lütschinen, une nouvelle vigueur pour de nouvelles entreprises.

L'action du vent sur le Staubbach forme des accidens très-agréables. Ses eaux produisent elles-mêmes un mouvement continuel dans l'air, comme si Éole fuyait devant le Dieu du fleuve irrité. Cependant, ce courant ne fait que chasser au loin les gouttes les plus fines de la rosée, et n'agite pas la colonne d'eau elle-même. Mais dès qu'un coup de vent accidentel vient donner sur elle, il fait naître plusieurs aspects singuliers et surprenans. Il arrive quelquefois que le vent du sud, nommé *Fönwind* dans le langage suisse, souffle avec impétuosité contre la cascade, repousse entièrement son cours et l'arrête pendant quelques minutes. D'autres fois, on voit une multitude de petits nuages que le vent saisit au milieu de la vapeur suspendue dans les airs et les emporte au loin. Ce qui m'a paru le plus frappant, c'est lorsqu'un violent ouragan pousse la colonne d'eau hors de son lit ordinaire, d'un côté ou d'un autre, de manière à ce qu'il n'en tombe plus dans le bassin, qui se vuide alors en peu de tems et reste bientôt à sec. Les poissons qu'il contient, épouvantés, trouvent à peine dans quelques petits creux assez de liquide pour leur existence.

Dans une pareille circonstance, je vis un jour une troupe joyeuse d'enfans des deux sexes accourir avec toutes sortes de vases et les remplir de petites truites qu'ils prenaient sans peine dans les réduits peu profonds où elles s'étaient réfugiés et d'où elles

ne pouvaient plus se sauver en nageant. Mais, au milieu de ce pillage, le vent cessa, le ruisseau recommença à couler et les poissons angoissés s'échappèrent en glissant entre les mains des jeunes corsaires qui, mouillés jusqu'aux genoux, gagnèrent à la hâte les deux rives, emportant encore un butin considérable.

Ces accidens du Staubbach ont lieu, en été, par le beau tems. Mais l'hiver et le printems en font naître d'autres tout aussi remarquables, ainsi que le soudain accroissement des eaux après les averses. En hiver, lorsqu'il tombe de la neige dans la vallée, les flocons s'attachent au gradin le plus inférieur de la parois du rocher et y restent fixés par la congélation. L'eau qui coule par dessus se glace aussi et produit une quantité de grands et petits glaçons de formes différentes qui offrent un des plus beaux spectacles de la nature, en jetant un éclat éblouissant, surtout quand le soleil les éclaire.

La montagne paraît revêtue d'un vernis bleu-clair et transparent. Lorsque le tems s'adoucit, ou lorsque le vent chaud du midi vient à souffler, ces glaçons se brisent et tombent avec un grand fracas dans le bassin. Ici, ils s'amoncèlent, s'agglomèrent, s'augmentent par l'eau qui tombe en gouttes et qui se gèle promptement. Bientôt ils forment une véritable montagne de glace. Quelques fois les bulles d'eau se congèlent déjà dans les airs, se précipitent avec d'autant plus de rapidité et font l'effet de la grêle. Deux énormes pilastres de glace se forment au haut du

rocher, à l'endroit où les ondes s'échappent, semblables aux ouvrages d'une audacieuse architecture, qui poserait ses fondemens en l'air et bâtirait du haut en bas.

Tout-à-coup, entraînés par leur propre poids ou par une température moins rigoureuse, ils se détachent et fondent avec une telle force sur le glacier qui s'était formé dans le bassin, qu'il se brise et s'écroule. La terre alors est ébranlée comme par un tremblement de terre. Il est assez rare que ces deux pilastres tombent au même instant; cependant cela a eu lieu quelquefois, et il est intéressant de les voir se reproduire en très-peu de tems, si la température se refroidit de nouveau. Lorsqu'au printems elle devient très-douce, les vents chauds fondent avec une vitesse incroyable la colline de glace dans le bassin; c'est autour du rocher qu'elle commence d'abord à se dissoudre, comme tous les glaciers, et il en résulte entre la pierre et la masse encore gelée une immense crevasse, dont la profondeur a été mesurée à 45 brasses.

Quelques fois on trouve encore des restes de cette congélation jusqu'au milieu de Juin. Souvent l'eau imprégnée de chaleur s'ouvre un passage au-dessous de la glace qu'elle dissout peu à peu et ne laisse qu'un portique vouté d'une teinte azurée qu'elle traverse comme un arc de triomphe. Lorsqu'on se place en face d'un tel portail, on y admire avec surprise toutes les nuances de l'Iris dans un mouvement continuel, semblable à celui des flammes d'une fournaise. Si

l'on se range de côté entre le soleil et l'eau, on voit les mêmes couleurs formant un grand arc régulièrement cintré, qui se dessine sur le roc quelquefois à une grande hauteur.

Ces aspects enchanteurs et sans danger font un contraste frappant avec la fureur du ruisseau, lorsqu'un orage subit a éclaté sur les parties élevées du Pletschberg. Le 29 Juillet 1814, après que j'eus quitté Lauterbrunnen le matin, un ami que j'y avais laissé, jouit de ce spectacle effrayant, dont il fut tellement saisi, qu'il écrivit, à l'instant même, l'impression qu'il en avait reçue. Le torrent mugissant, devenu un fleuve de couleur noire, épaissi par la boue qu'il charriait, sortait en deux énormes rayons, comme par deux tuyaux monstrueux, des créneaux exhaussés de la montagne, sur laquelle reposait, dans cet instant, la nuée obscure et terrible. Les ondes entraînaient une quantité de cailloux, dont plusieurs, du poids de plus d'un quintal, étaient lancés au loin par la force du courant de l'eau, ou tombaient comme des grêlons gigantesques en droite ligne sur les corniches inférieures, puis ressautaient en décrivant un arc et allaient disparaître enfin dans le bassin encombré de cailloux avec un bruit effroyable et sans cesse renouvelé. Les chocs impétueux, le froissement, le brisement de ces terribles masses produisaient une odeur de feu rendue sensible aux témoins de cette horrible scène, placés en sûreté à une grande distance.

On voyait aussi des troncs d'arbres, des sapins

entiers, que l'orage avait déracinés sur les hauteurs, se précipiter avec les flots courroucés. Des morceaux de bois plus légers, des branches, même des arbrisseaux entiers étaient entraînés par le vent, volaient dans les airs et descendaient enfin à terre en tournoyant comme des bardeaux; d'autres, plus pesans, tombaient perpendiculairement, comme d'énormes dards et s'enfonçaient profondément dans le sol. Cette belle gerbe d'eau si limpide, si gracieuse était transformée en une colonne de fumée d'un brun foncé, dont les dimensions s'élargissaient avec un ondoyement, un mouvement continuel, à mesure qu'elle se rapprochait de la terre. Quelquefois une bourasque la poussait hors de sa direction verticale et la faisait tomber à une grande distance de son centre de gravitation. Dans d'autres momens, elle était emportée, comme un tourbillon de poussière, tout au travers du vallon, contre les rochers élevés de la Schiltwaldfluh. On vit même, pendant quelques instans, toute la masse d'eau enlevée dans les airs jusques au-dessus de la corniche d'où elle tombe, puis repoussée en arrière contre le courant, se verser de nouveau dans le torrent et redescendre avec plus de furie.

Dans cet intervalle, on appercevait la parois du rocher toute nue au travers de la terrible grêle de pierre qui ne cessait de tomber. Un dôme de nuages noirs et lourds, reposant des deux côtés sur les cimes qui encadrent l'étroite vallée, voilait l'azur des cieux et épaississait l'atmosphère. Des éclairs qui serpentaient dans les nues au fond du vallon ou sur

les

les hauteurs, jetaient une lumière vive sur cette scène de destruction, et les éclats redoublés du tonnerre retentissaient à chaque instant et accompagnaient le fracas des ondes de sons effrayans, mais sublimes. Ce spectacle réalisait l'idée qu'on peut se faire de l'approche de la fin du monde et du jour du dernier jugement. Presque aucun des habitans de la contrée ne se ressouvenait d'avoir vu le torrent aussi furieux, ni un pareil orage. (*)

Je terminerai, enfin, cette description détaillée d'une cascade, si riche en effets, par le tableau plus doux qu'elle présente le soir et à la clarté paisible de la lune. Dès que le soleil commence à se cacher derrière les montagnes, les différentes saillies du rocher jettent des longues rayes d'ombre, qui paraissent couper en plusieurs pièces la colonne argentée de la chûte, et en masquent tout-à-fait l'extrémité inférieure.

Lorsqu'enfin l'astre du jour a disparu, on voit peu à peu une sombre pâleur s'étendre sur toute la scène. La masse d'eau disparaît presque tout-à-fait à la vue et l'on n'apperçoit plus qu'un petit filet descendre

(*) Les suites n'en furent cependant pas aussi funestes qu'on aurait dû s'y attendre. Mais on n'a pas oublié les désastres que le Staubbach et quelques autres torrens de Lauterbrunnen firent dans cette vallée en 1791. La Lütschinen se forma un nouveau lit et les torrens creusèrent les leurs à une grande profondeur. L'auberge fut emportée par les eaux et un voyageur allemand, M. de Block, qui s'y trouvait, put à peine s'échapper.

en glissant sur la roche. Plus la nuit devient obscure, et plus la beauté de cette cascade majestueuse paraît s'effacer. Une longue figure gigantesque, un spectre vaporeux revêtu d'un ample manteau blanc, paraît s'appuyer contre le rocher et observer de toute sa hauteur, dans une attitude immobile, les frêles chaumières des humains reposant à ses pieds dans l'ombre et le silence.

Mais, bientôt ce fantome s'anime, reprend du mouvement et de la vie, lorsque la lune vient jeter sur lui sa douce et pure clarté. La colonne de vapeur se montre de nouveau dans son éclat argenté; on voit briller et scintiller les rayons d'eau sur le gradin le plus bas de la montagne, et même le jeu des couleurs de l'Iris rendues plus ternes, se reproduit dans la vapeur des petites bulles d'eau au-dessus du bassin et forme tantôt un arc, tantôt un cercle complet.

Promenade à Trachsellauenen et à la cascade du Schmadribach.

Je ne me serais pas arrêté aussi long-tems à décrire le Staubbach, si je n'avais l'intention d'entrer dans plus de détails, que je ne l'ai fait jusqu'à présent, sur beaucoup d'objets dont je dois encore parler. C'est pourquoi je veux ajouter ici le récit d'une excursion très-agréable, dont le but était de visiter les parties les plus reculées de la vallée de Lauterbrunnen, peu fréquentées par les voyageurs,

savoir : Trachsellauenen, Steinberg et enfin le glacier de Tschingel qui indique et empêche en même tems le passage pour aller dans la vallée de Gastern.

Nous partîmes, entre 5 et 6 heures du matin, de l'auberge, pour nous rendre dans ces déserts. Notre petite troupe était composée de manière à fournir à tous les genres de plaisir et d'instruction. Un artiste et un amateur des beaux arts devaient exciter en nous le sentiment et le goût du beau et nous apprendre à mieux jouir des sites et des points de vue pittoresques. Un professeur d'histoire naturelle et l'inspecteur des forêts de nos Alpes pouvaient diriger notre attention sur les productions et les élémens de la belle nature, et sur sa culture. Une couple de guides et de paysans de la contrée nous accompagnaient pour nous faire connaître les localités. Le pasteur de la paroisse nous donnait des renseignemens sur les habitans du pays, leurs mœurs, sur les traditions qu'ils conservent, sur les divers événemens arrivés dans ces lieux.

J'étais chargé de prendre des notes, de rassembler les observations de chacun et de les rédiger. La belle matinée nous donnait à tous des dispositions favorables; la curiosité de voir la superbe cascade du Schmadribach nous poussait et nous inspirait du courage et de la gaieté. Pourvus de vivres et de rafraîchissemens pour une journée entière, nous marchions entre les deux murs de rochers de la vallée sur une route unie, mais pierreuse, jusqu'au hameau de Stechelberg, où le chemin étroit, mais

jusques-là praticable aux chars, se rétrécit encore davantage et devient un sentier qui conduit sur une pente toujours plus roide dans la région des Alpes supérieures.

Jusques au-delà du Staubbach, que nous traversâmes, tous les objets nous étaient bien connus; cependant nous cherchions à les voir sous un point de vue différent et à les comparer à d'autres, ce qui donna lieu à quelques observations assez intéressantes. A droite, notre vue était attirée par le jeu des diverses cascades. Au-delà du Staubbach se trouve celle du Spissbach qui, tombant derrière un côteau richement tapissé d'arbres et de gazon, doit offrir des effets très-pittoresques. Plus loin, le Buchibächlein découle d'une corniche de rocher avancée nommée le Schnepf, comme la gouttière d'un grand toit. A droite, nos yeux se portaient sur la terrible Stellifluh, qui est proprement le pied de la Jungfrau, mais qui n'a ni la légèreté, ni la petitesse, ni les grâces de celui d'une jeune fille. Une dent de rocher bizarrement découpée, qui s'élève droit au-dessus de cette masse et domine immédiatement la vallée, est ce que les paysans de la contrée nomment particulièrement le Mönch (moine). En effet, en avançant dans le vallon, elle se présente sous la figure très-plaisante d'un chanoine assis, dont la tête et le col sont élevés, et qui étend ses pieds goutteux sur un tabouret.

Il serait peut-être avantageux, pour acquérir des notions plus justes sur la hauteur des eaux qui cou-

vraient toute cette contrée dans les siècles primitifs, de monter jusqu'à l'endroit où une entaille assez profonde pour qu'un homme puisse y entrer, et un collier de roc règnent tout autour de la tête du *Mönch*. On assure que des chasseurs de chamois y ont pénétré et en on fait le tour. Il est presque évident que l'action des eaux a sculpté cette forme humaine et l'imagination des Grecs aurait puisé dans ce jeu de la nature la matière d'un mythe remarquable.

La route devenait toujours plus intéressante. Étant accoutumés aux pays montagneux, nous n'éprouvions pas le sentiment pénible que les hauts rochers, entre lesquels la vallée est resserrée, inspirent quelques fois aux étrangers; leur aspect, au contraire, dilatait nos cœurs, les pénétrait de l'idée des forces de la majestueuse nature et de la Toute-puissance divine, qui s'est construit ici, dans le silence des déserts, un arsenal rempli de mille divers instrumens de terreur. Cependant, des objets doux et agréables se présentaient aussi à nos regards. Un riche tapis de verdure s'étendait sous nos pieds; les branches touffues qui couronnent les érables nous offraient un doux repos sous leurs ombrages; des cabanes champètres et solitaires semblaient nous promettre une cordiale hospitalité. Elles sont habitées par des heureux mortels qui ne quittèrent jamais leur paisible vallée.

Près de Stechelberg commence, au rocher du Fangfluh, la vallée latérale de Sevinen, située audessus d'une énorme assiette de roc, et se prolongeant à droite vers la Büttlosa. Ici, la vallée prin-

cipale de Lauterbrunnen prend une direction remarquablement ascendante et le nom de Stechelberg.

On côtoye la rive droite de la Steinberg-Lütschinen, et l'on voit sur le bord opposé quelques maisons nommées Schwendi, comme collées sur la pente de la montagne: au-dessus d'elles s'élève la Busenalp, surmontée par les pics menaçans de l'Ellstab et du Spitzhorn. Le vallon se rétrécit; il est toujours plus parsemé de débris. On y voit plus fréquemment de grands blocs de granit épars. A Sichellauenen, où un pont traverse le torrent, on commence à voir percer au jour le gneiss. Un peu en deçà de cet endroit, à celui nommé Indermatten, on remarque encore dans le terre-plein de la vallée les premiers ouvrages qu'on fit anciennement pour chercher du minérai de fer. Les galeries qui furent ouvertes couraient dans les couches de schiste et de mine de fer qui se prolongent au loin sous la Jungfrau et sous le Mönch. (*)

(*) *Ebel*, dans son *Manuel des voyageurs en Suisse*, Tom. III, à l'article *Lauterbrunnen*, place l'ouverture de ces mines au seizième siècle. Le fer qu'on en tirait se trouvait en petits grains fins d'une forme plutôt applatie, comme les lentilles, que tout-à-fait ronde, et pas très-rapprochés les uns des autres dans la roche calcaire qui les contient. Cette roche renferme aussi quelques pétrifications. On a trouvé à une très-grande hauteur, à la Kriegsmatten, à 3 lieues au-dessus de Stechelberg, des particules octaëdres de fer crystallisé, que l'on ne peut reconnaître qu'à l'aide du microscope. On croit avoir remarqué au même endroit des traces d'anciennes routes, qui servaient probablement à transporter le minérai.

Trois ou quatre maisons et quelques granges qui composent le hameau de Sichellauenen interrompent la solitude de ces lieux. Au-delà du pont qui s'y trouve, on voit les ruines de quelques grands bâtimens, jadis à l'usage d'une mine de plomb, maintenant abandonnée. Des restes de murs épais grossièrement construits en pierres quartzeuses et micacées, un fourneau, dont la partie supérieure se termine en pyramide, et une grande maison quarrée, qui ne fut jamais finie, augmentent par leur décrépitude l'horreur de ces déserts et présentent le contraste frappant de la fragilité des ouvrages humains avec la durée presque éternelle des édifices impérissables de la nature. On n'a pas même conservé des notions certaines sur l'époque où ces bâtimens furent élevés. Quelques rapports la placent dans l'an 1705; d'autres, à peu près au milieu du siècle dernier; mais tous se réunissent pour attribuer à ces constructions trop dispendieuses l'interruption de ces mines qui furent bientôt délaissées et le sont encore depuis 30 à 40 ans.

En quittant Stechelberg, Sichellauenen peut être envisagé comme la première marche du palais de glace éternelle, que forme le glacier de Tschingel. Trachsellauenen serait la seconde; la Nadel, banc de rocher qui touche à cette dernière, passerait pour la troisième et Steinberg pour la quatrième. Derrière Sichellauenen, on a taillé dans le roc de gneiss, qui se montre à découvert, des espèces d'escalier pour pouvoir marcher de pied ferme sur la route. Lorsque les eaux de la Lütschinen sont abondantes, elles

couvrent le sentier étroit et lavent la surface glissante de cette roche primitive.

En avançant, on apperçoit à gauche un côteau dont le gazon est abondamment parsemé de pierres écroulées, sur lequel descend la Stufensteinlauine (lavange de Stufenstein). Ce sont les restes d'une grande lavange qui tombe régulièrement tous les printems et qui ne se fond presque jamais en entier pendant l'été. Elle charrie de beaux fragmens de glace bleue, qu'elle amène apparemment des régions glacées du Rothenthal. Nous vîmes ces blocs percer au-dessus de la neige plus molle et nous observâmes avec regret que cette bande, dont l'étendue se prolonge depuis le lieu de son origine jusqu'au bord de la Lütschinen, forme probablement le commencement d'un glacier qui anéantira tout-à-fait ce pâturage, jadis très-productif et maintenant déjà en grande partie envahi par des éboulemens. Deux ou trois étés froids et humides, s'ils étaient consécutifs, achèveraient de réduire en glace et de consolider cette avalanche permanente.

A un demi-quart de lieue du chétif hameau de Trachsellauenen, on atteint le pied du Hauri et de la Nadel, deux prolongations avancées du Steinberg. Ici, dans la dernière branche habitée de la vallée, à 2 — 3 lieues de l'église paroissiale, il exista depuis l'an 1782 à 1805 des mines qu'une société de Bernois, composée de 250 actions, faisait exploiter, mais que l'on ne pouvait maintenir qu'à grands frais, dont on n'était pas dédommagé par le trop

mince bénéfice. On commença à travailler sur deux filons principaux de mine de plomb argentifère qui se trouvaient dans du gneiss accompagné de spath et de quartz. L'un se présentait sur le côté droit du fond de la vallée, à la Hohenalp et sur la pente septentrionale du Breithorn, situé dans la terrible chaîne de glaciers des hautes Alpes, dont l'arête sépare le Vallais de l'Oberland bernois. Ce filon se dirige du sud-est au nord-ouest avec plusieurs petits filons latéraux, dont la direction est plus ou moins divergente, et qui, probablement, s'y réunissent de nouveau dans les profondeurs de la montagne.

Les galeries qu'on a percées pour l'exploiter sont élevées de 2075 pieds au-dessus du lac de Thun, estimé lui-même, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à l'élévation de 1780 pieds au-dessus du niveau de la mer, de sorte que les mines de Hohenalp sont à 5750 pieds d'élévation absolue. Le second filon qu'on a exploité à deux endroits est aussi tout-à-fait au fond de la vallée, mais du côté gauche, sur le Steinberg dont la pente la plus inférieure à l'occident porte le nom de *mont Hauri*. Ce filon est presque vertical et court aussi du nord-est au sud-ouest. Il se trouve au mont Hauri, à la hauteur de 500 pieds au-dessus de la cabane du maître-mineur, conséquemment à celle de 4250 pieds au-dessus de la mer, et au Steinberg à 1130 pieds au-dessus de la susdite cabane, donc à 4880 pieds d'élévation absolue.

On avait travaillé dans ces trois galeries de Hohenalp, Hauriberg et Steinberg déjà dans la première

moitié du 18.ᵉ siècle; mais on les avait abandonnées de nouveau, jusqu'à l'an 1782, où l'on y fit un dernier essai plus important et plus soutenu pour obtenir un résultat positif. (*)

Tous les nombreux bâtimens consacrés à ces mines sont maintenant détruits; les jardins ne produisent plus que de l'herbe; cependant nous y vîmes encore quelques roses et des plantes de choux. La maison de bois qu'habitait l'inspecteur des mines a été démontée et les pièces, lesquelles étaient numérotées, ainsi que celà se pratique dans ce pays, ont été transportées à Längenwald, près de la chûte du Mürrenbach. Au milieu des anciens murs décrépits du fourneau, sur lesquels on voyait encore les traces du feu et de la suie, trois chèvres blanches avaient trouvé, lorsque nous y passâmes, un abri contre la chaleur du soleil, où jadis brûlaient les flammes les plus ardentes.

(*) Voyez l'ouvrage : Manuel pour les savans, etc. qui voyagent en Suisse, avec les notes de M. le pasteur Wyttenbach, Lausanne 1786. Tom. II, pag. 24 et suiv. Plusieurs circonstances concoururent à faire tomber cette entreprise. M. Gruner de Berne, capitaine des mines, et M. l'inspecteur Schlatter de Schaffouse, hommes de grand mérite, les dirigèrent avec succès; mais les frais d'exploitation, surtout ceux de l'arrivage très-pénible des subsistances nécessaires, dépassèrent enfin les moyens de la société des actionnaires, et le Gouvernement n'y vit pas assez d'avantages pour se charger de la continuation des travaux.

Les habitations, le magasin à poudre, les forges, les scies, les dépôts de comestibles, les bûchers, tout a disparu. Seulement la cheminée du fourneau reste encore debout dans ces déserts, au milieu des masures et des rochers, comme un monument sépulcral des belles espérances que la patrie fondait sur ces utiles travaux.

Nous nous arrêtâmes peu dans ces lieux sauvages, mais majestueux, que Lory a si bien dessinés, parce que nous voulions gagner le Schmadribach, en faisant un détour par l'Alpe du Steinberg. Ce pâturage nourrit environ 40 vaches et 1000 brebis pendant l'été et forme l'extrême limite entre la vallée habitable et les glaces éternelles. Les traces de la plus affreuse destruction marquent l'entrée dans ces régions de la mort. Nous gravîmes le rocher escarpé de la Nadel, placée comme un bastion, sur la rive gauche de la Lütschinen, et nous eûmes lieu d'admirer la richesse de la végétation entre les innombrables débris de cailloux épars sur notre chemin.

Ce n'est pas sans regret que nous observâmes la quantité de troncs de sapins dont les tiges furent coupées lorsqu'on travaillait aux mines, et qui peut-être ne seront jamais remplacées. Rien n'est plus illusoire que l'abondance de bois que font supposer les forêts, dont les flancs des hautes Alpes sont revêtus. D'un côté, la plus grande partie ne peut pas être exploitée; de l'autre, la croissance est infiniment plus lente que dans la plaine. Les bûcherons ne peuvent pas gravir tous les côteaux ou plateaux

élevés, et les arbres qu'ils y couperaient et qu'il faudrait jeter de si haut, se briseraient tout-à-fait avant d'arriver dans la plaine.

Il faut nécessairement laisser sur pied quelques forêts, pour préserver les pâturages et les bâtimens de la fureur des avalanches et des parties de rochers qui se détachent fréquemment. Si l'on veut favoriser la reproduction des jeunes plantes, il faut que les vieux arbres sur les plateaux élevés leur fournissent un abri; une triste expérience a souvent prouvé que de nouvelles plantations ne peuvent jamais prospérer, si l'on anéantit imprudemment les anciens bois. Sur la pente de la rive du lac de Brienz, que le soleil éclaire et qui est d'ailleurs très-productive, les limites de la végétation des arbres, suivant les observations très-exactes de M. l'inspecteur des forêts Kasthofer, ne se trouvent guères plus hauts qu'à 5000 pieds et les sapins rouges y périssent long-tems avant d'avoir atteint quelques pieds de leur croissance. Cependant cette espèce de bois prospère ordinairement encore à une élévation de plus de 6000 pieds, de sorte que là, une zone de pays montagneux longue de 4 à 5 lieues et large de 1000 pieds est maintenant complétement aride, et n'a pu être utilisée par plusieurs essais de plantations de bois qu'on y a faits, parce qu'il n'y existait plus de vieux arbres pour protéger les jeunes plantes.

C'est ainsi que toutes les sommités et les croupes des hautes montagnes font une guerre continuelle à la végétation. Dans les tems primitifs, elles étaient

probablement revêtues de terre productive et assez pénétrées d'une bienfaisante chaleur, ce principe général de toute vie, pour donner l'existence à d'innombrables végétaux. Les immenses bancs de houille qu'on trouve à des élévations extraordinaires, en rendent un témoignage suffisant. Mais lorsque, par une révolution générale, cette croute de terre s'enfonça ou s'exhaussa, lorsque les eaux du grand Océan universel s'écoulèrent toujours d'avantage, les sommités des montagnes se trouvèrent isolées, leurs arètes se rétrécirent, l'air se subtilisa dans l'atmosphère qui les entourait, tellement que la végétation cessa peu à peu. Les fortes pluies entraînèrent dans la suite la terre végétale dans les bas-fonds, des masses de neiges restèrent fixées sur la roche nue et y formèrent une couverture de glace. Des blocs de rochers se détachèrent, des torrens déchirèrent le sol des pentes encore revêtues, des ouragans renversèrent les forêts dépouillées de leurs anciens abris, des avalanches dévastèrent les régions, jusqu'à lors plantureuses, et c'est ainsi que se formèrent ces déserts sauvages sur les confins les plus élevés des pâturages alpestres, toujours menacés d'être envahis par des glaciers, des avalanches de neige, des éboulemens de terre, des rocs écroulés, qui en ont déjà détruit un si grand nombre.

Il est aussi dangereux d'abattre une forêt dans ces contrées, que de renverser un mur dans une forteresse menacée d'une attaque de l'ennemi. Les troncs et les racines des arbres qui restent en terre peuvent bien encore arrêter pendant maintes annees la des-

truction d'un côteau; mais quand une fois ils sont pourris, la pluie, les lavanges, les torrens entraînent la terre, et bientôt les rocs en sont complétement dépouillés et se montrent à découvert, ainsi qu'on le voit sur une partie du Steinberg et sur plusieurs autres côteaux de l'Oberland. Ce sont les affreux résultats des imprudentes coupes de bois qu'une avidité insensée s'est permises.

Ces dévastations sont d'autant plus dangereuses, que même, lorsqu'on cherche à réparer le dommage par de nouvelles plantations, ainsi qu'on a commencé à le faire dans plusieurs endroits, la lenteur de la croissance des végétaux dans les régions élevées retarde beaucoup l'avantage qu'on espère en retirer, et dont on se voit privé pour des siècles. Sur les bords du lac de Thun, par exemple, la tige d'un sapin, dans le meilleur terrain et le mieux exposé, n'acquiert, dans l'espace de 40 ans, qu'une épaisseur d'environ 16 pouces de diamètre. A deux mille pieds plus haut, sur le Beatenberg, où le soleil donne avec force, cet arbre ne parvient à une pareille circonférence qu'au bout de 60 ans. Il résulte de là, qu'un arpent complanté en sapins, au bord du lac, produirait, dans le même espace de tems, autant de bois que trois arpens sur le Beatenberg. Mais à mille pieds plus haut, sur la même côte, il faut 80 ans pour qu'un sapin prenne l'épaisseur de 16 pouces, de sorte que, dans cet emplacement, huit arpens de terrain ne reproduiraient pas plus de bois qu'un seul au bord du lac.

On peut en conclure avec exactitude, d'après les mêmes proportions, qu'encore à 1000 pieds plus haut, où la végétation des sapins cesse tout-à-fait, trente arpens ne donneraient pas plus de bois qu'un seul au bord du lac, dans le même nombre d'années. Ces calculs si défavorables à la reproduction des bois dans les régions élevées n'atteignent peut-être pas même à la réalité, à l'égard des hautes montagnes encore plus sauvages, où il faudrait certainement un tems bien plus long pour établir par la culture des jeunes arbres et de nouvelles forêts à la place de celles qui auraient été extirpées.

Depuis le sommet de la Nadel, nous redescendîmes sur une pente assez roide dans le fond de l'Ammerten, ce vallon jadis fertile et peuplé dont nous avons parlé plus haut. Un beau chalet nouvellement construit nous invitait à prendre quelques momens de repos; mais il était fermé, ce qui prouvait, de la part de son propriétaire, une circonspection peu commune dans ces contrées. Bientôt nous vîmes descendre du pâturage de Steinberg l'un des vachers chargé d'apporter les fromages, depuis l'endroit où on les fabrique, dans les magasins situés plus bas et de les y saupoudrer chaque jour avec du sel, afin qu'ils prennent plus de goût et puissent se conserver plus long-tems. Nous le suivîmes gaiement sur l'échelle par laquelle il monta au grenier, où nous eûmes du plaisir à voir une provision considérable de fromages, rangés avec beaucoup d'ordre soit debout, soit couchés encore dans des cercles de bois et sous la presse de quelques gros cailloux, sur

des ais le long des parois, semblables à une bibliothèque. Celle-ci contenait du moins l'histoire du rapport des pâturages de Steinberg et d'Ammerten dans l'année courante.

Il est d'usage sur les pâturages élevés, dont l'abord est difficile, de transporter les fromages et même les pains de serêt dans des entrepôts ou greniers situés plus bas, à mesure qu'ils sont confectionnés, afin de pouvoir les amener plus commodément et en grande quantité dans la plaine, en automne et en hiver, sur des chevaux de somme, des traîneaux et des petits chariots. Pendant ces mauvaises saisons on renferme sous clef les ustensiles qui servent à cette fabrication, les chaudières, les vases à lait, etc. si le propriétaire en a en suffisance dans son domicile pour pouvoir se passer de ceux-là, et si le troupeau qu'il avait conduit sur la montagne se partage, se disperse en tout ou en partie, en retournant aux maîtres respectifs qui avaient loué leur bétail au fermier du pâturage.

Une quantité d'arbres déracinés qui jonchent le vallon d'Ammerten indiquent la dévastation continuelle que la fureur des avalanches opère sans cesse dans ces lieux. Une horrible masse de rochers à notre droite, que nous côtoyâmes pour gravir au Steinberg nous paraissait, en effet, très-propre à faire tomber la neige dans l'enfoncement. On nous dit que cet énorme bloc se nomme Breit-Tschingel, ce qui confirma dans mon opinion l'exactitude de la dénomination de Tschingelgrat (arête de Tschingel)

que

que j'ai employée dans la carte N.° 8 du petit Atlas joint à cet ouvrage, pour désigner cette partie des montagnes.

La route n'était cependant pas sans attraits. A notre gauche bouillonnait le torrent du Thalbach. Nous marchions sur un terrain uni, tapissé d'herbes savoureuses et parsemé de quelques bouquets de sapins. Sur les côteaux on voyait paraître quelques pins alviers, cet arbre alpestre, qui devient malheureusement toujours plus rare dans l'Oberland. A l'horizon, nous avions devant les yeux les deux hauts passages de montagnes (Scheideck) (*), aujourd'hui couverts de glaciers, qui conduisaient à la vallée de Gastern dans le district de Frutigen, et à celle de Lötschen dans le Vallais.

Nous atteignîmes enfin le chalet de Steinberg, et après avoir pris quelques instans de repos sur le plateau éclairé par le soleil, où il est situé, nous nous remîmes en route; mais, en quittant la direction vers l'occident, que nous avions suivie jusqu'à lors, nous nous détournâmes au sud, et au lieu de continuer à monter jusqu'au glacier de Tschingel et au petit lac si remarquable de l'Oberhorn, nous prîmes un chemin qui devait nous ramener à Trachsellauenen. Les voyageurs qui peuvent consacrer deux jours à ces contrées sauvages et singulières,

(*) Dans l'Oberland, on nomme ainsi toutes les crêtes de montagnes qui séparent deux vallées l'une de l'autre, quoiqu'elles portent un autre nom.

feront bien de gravir la Breitlauenen - Alp et la Hoch - Alp, et de visiter l'étendue de glaciers qui y touche, et qui se divise en plusieurs branches, savoir ceux de Breitlauenen, de Schmadri, du Breithorn et du Tschingel. Les nombreux ruisseaux qui en découlent forment les sources abondantes de la Lütschinen.

Après avoir traversé le Thalbach, nous nous frayâmes un sentier entre des débris affreux de rochers écroulés et de forêts renversées, confusément entassés, et nous nous trouvâmes bientôt au bord d'un autre torrent, le Krummbach, dont la largeur et les ondes considérables s'opposaient à notre passage. Il n'y avait point de pont. Les plus déterminés de la troupe se hasardèrent à le franchir en posant les pieds sur les cailloux les moins enfoncés et en faisant des sauts téméraires de l'un à l'autre. Cependant, ceux qui n'avaient ni le courage, ni l'envie de suivre cette route humide et dangereuse, devaient aussi gagner la rive opposée. Notre guide vigoureux s'offrit enfin de les porter successivement sur ses épaules. Comme un nouveau St. Christophe, il prit pour appui un arbrisseau, qu'il avait arraché, et servit ainsi de monture à la plupart d'entre nous, pour arriver à pied sec de l'autre côté. Vers les 2 heures après midi, nous atteignîmes enfin au but principal de notre excursion, à la superbe chûte du Schmadribach, dont l'aspect devait payer toutes nos fatigues, et nous nous couchâmes sur l'herbe fleurie pour la contempler.

Elle offre, en effet, un des spectacles les plus magnifiques de nos hautes Alpes. Aucun de nous ne se rappelait d'en avoir lu une description. Nous étions assis à une trentaine de pieds au-dessus du lit du ruisseau, sur la rive gauche, dans une région de la montagne dépouillée de sapins et d'arbres de haute futaye, sur les confins des rochers nuds et arides et des vastes champs de glaces éternelles. L'assiette élevée du roc d'où le torrent se précipite bornait notre horizon et se dessinait dans sa couleur noirâtre sur l'azur d'un ciel sans nuages.

Nous en étions trop près pour voir les masses et les sommités de neige qui donnent naissance au ruisseau. Il paraissait descendre des nues et tombait en neuf rayons différens plus ou moins forts, avec grâce et dignité, d'un roc agréablement arrondi; puis, il se brisait sur les nombreuses corniches et sur les gradins du rocher en mille et mille flocons d'écume fugitive. On les voit, légers comme des vapeurs, blancs comme du lait, se diviser, se réunir, se métamorphoser avec un tumulte, un murmure, une activité inexprimable. Enfin, ils viennent de tous côtés se rassembler dans un bassin obliquement creusé dans les débris, qui peut à peine contenir un instant ces flots agités. Des deux côtés de la chûte, il s'est formé des amas d'éboulis, au milieu desquels les eaux se sont ouvertes un libre passage. Elles m'ont parues aussi considérables que celles du Reichenbach. D'autres petits ruisseaux, tombant des deux côtés de la chûte, viennent encore se joindre à ce grand réservoir. On croit voir une

puissante armée flanquée sur ses deux ailes, d'une horde dispersée de troupes légères, se jeter dans la vallée.

Cet aspect est incomparable, surtout à quelque distance un peu plus bas, et particulièrement d'un plateau découvert au milieu des forêts près du chalet de Bohnenmoos, où nous nous rafraîchîmes au bord d'un clair ruisseau. (*)

Ici, une crête de roc de forme ronde, revêtue de broussailles, qu'habitent une foule de grives de montagne, est placée sur le premier plan et masque le commencement trop nud du lit qu'occupe le torrent, après s'être précipité. On le voit sortir plus bas derrière ce monticule et se diriger en bouillonnant vers un bois de sapins, comme s'il voulait, après un exercice aussi violent, chercher de la fraîcheur sous ces ombrages. On apperçoit alors, à une grande élévation au-dessus de la corniche du rocher d'où il se verse, les cimes de glaces et de neige du majestueux Breithorn, dont la blancheur éblouissante brille sur le dôme azuré d'un ciel pur et serein, et dont le repos et le silence imposant forment un contraste frappant avec l'agitation et le murmure des flots. On croit voir le puissant Dieu d'un fleuve, fils de Jupiter, descendre de l'Olympe dans le séjour

(*) Voyez le dessin joint à cet ouvrage, que M. le peintre Lory père a levé à cet endroit. Le chasseur de chamois qu'on y voit, revenant chargé de sa proie, est un accessoire très-bien adapté à cette contrée.



SCHMADRIBACH

des Driades, qui s'inclinent pour le saluer à son approche.

Nous quittâmes à regret cette place où nous avions dîné, pour retourner, en suivant le penchant de la montagne, vers la vallée d'Ammerten, et nous côtoyâmes un grand amas de neige, probablement le reste d'une avalanche, puisqu'elle ne se fondait pas au fort de l'été dans la région des forêts. On voit sur la pente de presque toutes les montagnes de l'Oberland les traces du passage des lavanges, qui tombent au printems ou en hiver dans les vallées, et qui creusent alors des canaux ou des ravins dans le sol. La chaleur du soleil et celle de la terre parviendraient à peine à dissoudre les neiges sur les croupes les plus élevées des montagnes, d'ailleurs fertiles, s'il n'en roulait pas une grande partie dans les plaines inférieures, où elles se fondent plus facilement et s'écoulent en eau. On est effrayé, en pensant quelles immenses masses de neiges s'amonceleraient sur les hauteurs des Alpes et finiraient par convertir en glaciers les plus beaux pâturages, si elles ne se déchargeaient pas par le moyen des lavanges qui, cependant, font de grands dommages aux forêts, aux habitations et aux prairies, sur lesquelles elles se précipitent.

Cependant, ce ne sont que les avalanches qui tombent dans une direction inusitée, ou d'un volume extraordinaire, qui occasionnent de pareils désastres. Les paysans de ces contrées connaissent trop bien les routes que ces éboulemens suivent ré-

gulièrement chaque année. Ils les désignent sous le nom de *Lavinen-* ou *Laui-Züge*, et on les remarque aisément en voyant des bandes d'un vert clair et dépourvues d'arbres au milieu des sombres forêts de sapins, sur lesquelles il croit à peine un peu d'herbe, ou bien des ravins profonds au fond desquels coule un torrent, ou enfin des plages de pierres écroulées qui s'étendent sur les côteaux, commencent en pointe au pied d'un rocher et s'élargissent toujours plus en descendant jusques au terre-plein du vallon.

Bientôt après, notre chemin nous conduisit à une seconde chûte du Schmadribach, qui a aussi des beautés particulières. Ce ruisseau y jaillit en deux bras principaux et bat un énorme bloc de rocher, qui se trouve au milieu de son lit, avec une force qui trahit l'accroissement de ses eaux depuis sa première chûte. Il y a probablement un peu au-dessus de celle-ci une autre cascade du même ruisseau : une colonne de vapeur qui s'élève au-dessus des sapins le fait au moins supposer. Elle est peut-être encore plus belle que les deux dont nous avons fait mention; mais, trop inabordable, elle attend encore un peintre pour la dessiner. Nous n'eûmes pas le tems de tenter de nous en rapprocher, et nous nous hâtâmes de gagner l'Ammerten.

Le détour que nous avions fait par le Steinberg avait employé la meilleure partie de la journée; nous descendîmes à grands pas sur la pente très-roide aux mines abandonnées, et au milieu des ruines,

comme un monument posé par des naufragés sur une île déserte, nous trouvâmes, avec une bouteille et un verre, le billet d'un de nos amis qui, resté en arrière, y avait tranquillement passé les heures, pendant lesquelles nous avions parcouru les montagnes.

Nous le rejoignîmes lui-même près d'une des cabanes de Trachsellauenen et nous nous reposâmes encore vis-à-vis du lit d'une terrible avalanche au bord du torrent écumant de la Lütschinen, pour mieux graver dans notre mémoire le souvenir de de cette singulière contrée et des dangers que nous avions bravés pour la visiter.

J'avoue que j'éprouve en grande partie les mêmes sentimens, que *Schlegel* exprime en ces mots, dans son *Almanach poétique* pour l'an 1816 :

„ Il n'y a que les contrées que l'on nomme or-„ dinairement âpres et sauvages qui me paraissent „ belles. Elles seules sont sublimes, et la sublimité „ d'une contrée peut seule constituer sa beauté et „ donner une idée vraie de la *Nature*. L'aspect d'une „ plaine riche et fertile excite d'une manière agréable „ à se livrer aux jouissances de la vie, lorsqu'on „ a été long-tems renfermé dans les murs d'une ville. „ Le charme des ornemens dont la nature y est „ parée émeut le cœur d'autant plus qu'on les admire „ rarement. On n'y éprouve que le sentiment doux „ et agréable du moment présent. Rien n'y rappelle „ les grandes scènes du passé. Mais ces rochers,

„ ces monumens parlans des anciennes guerres des „ élémens indomptés, des terribles combats que la „ terre avait à soutenir à l'époque de sa formation, „ ces rochers sont éternellement beaux et font sur „ l'ame du spectateur une impression qui ne s'affaiblit „ jamais. Ainsi que le bruit des forêts agitées par „ les vents, le murmure des ruisseaux inspirent tou- „ jours la même mélancolie; ainsi que les cris soli- „ taires des oiseaux sauvages expriment une inquié- „ tude pénible et l'amour de la liberté, ainsi, dans „ l'aspect des rochers, nous reconnaissons toujours „ la nature elle-même. Ce n'est que dans les „ monumens des anciens tems, lorsque les souvenirs „ et l'histoire se peignent à grands traits à nos yeux, „ que nous jetons un regard dans la profondeur de „ cette idée sublime, qui ne se dévoile point lors- „ qu'on ne jouit que de la surface agréable de la „ terre."

C'est dans de semblables dispositions, avec le sentiment des puissantes forces que la nature a déployées dans les tems qu'on peut appeler héroïques, que nous quittâmes ce monde de débris, le voisinage des glaces éternelles, les ateliers mystérieux d'où sortent tant de fleuves intarissables, et que nous atteignîmes bientôt les habitations de Stechelberg, où nous eûmes du plaisir à trouver des chars-à-bancs que nous y avions fait venir pour retourner commodément à Lauterbrunnen, et pour nous livrer, sans épuiser nos forces, à une conversation intéressante, à laquelle les images et le magasin d'idées nouvelles que nous rapportions fournissaient une

ample matière. Les ombres de la nuit nous dérobèrent la vue des objets extérieurs; mais ceux dont notre ame était remplie pouvaient d'autant mieux nous occuper.

Voyage par la Wengenalp et description de la Jungfrau.

Il y a deux chemins très-différens qui conduisent de Lauterbrunnen à Grindelwald. L'un, praticable pour les chars, par Zweylütschinen et par la vallée de Lütschinen, dont nous avons parlé plus haut; l'autre, par la Scheideck de Wengen- ou Wengern-Alp, mais qu'on ne peut faire qu'à pied ou à cheval. Ce dernier fut tenté pour la première fois en 1771 par M. le pasteur Wyttenbach et M. de Bonstetten, l'ami du célèbre Jean de Müller, qui l'ont fait connaître et l'ont vivement recommandé. (*)

Les voyageurs ne devraient jamais négliger de le suivre. Il n'expose à aucun danger; il n'a pas plus de 8 lieues de long. C'est le plus élevé de tous les passages de l'Oberland, et l'on y jouit mieux que nulle autre part de l'aspect sublime des superbes montagnes de neige. Il commence par une montée très-roide, qui conduit dans une heure de tems aux maisons éparses du village de Wengen. La route

(*) Bourrit, dans sa *Description des Alpes pennines et rhétiennes*; Genève 1771, Tom. II, pag. 172 — 186, donne aussi une description de ce passage intéressant.

devient ensuite moins pénible et traverse un large plateau moins incliné au-dessus de la vallée de Lauterbrunnen, en longeant celle de Trümleten qui débouche par un angle presque droit dans la première, en descendant de la Jungfrau. Mais le chemin se détourne brusquement à l'orient pour gagner le point le plus élevé de la Scheideck et court pendant une heure au milieu d'un pâturage parsemé de nombreux chalets hospitaliers.

Pendant tout ce trajet, on ne perd pas de vue la Jungfrau et les deux Eiger. De l'autre côté de l'arête, la route descend en serpentant dans la vallée de Grindelwald, que l'on a sans cesse devant les yeux et qui est limitée en face par la grande Scheideck de Hasli.

Le 29 Juillet, nous quittâmes Lauterbrunnen, munis de quelques provisions, et nous suivîmes les contours du large sentier de Wengen, qui monte sur une partie moins inclinée et moins productive des rochers, d'ailleurs inaccessibles, qui forment les flancs de la montagne.

Il était à peu près 6 heures du matin et la gorge de la vallée était encore enveloppée des ombres du crépuscule. En retardant jusqu'alors notre départ, nous avions perdu le moment de la fraîcheur matinale; mais nous en fûmes dédommagés par l'aspect des montagnes opposées, que le soleil commençait à éclairer. Bientôt, nous pûmes voir la chûte supérieure du Staubbach, dont la blancheur éblouis-

sante était encore relevée par la teinte noirâtre de la roche sur laquelle elle se précipite. Plus en arrière, les monts de Suleck, de Vogelfluh et une crête de rochers crevassés, semblables aux ruines d'un vieux château, nommée *Vreneli*, dominaient le paisible hameau d'Eisenfluh, dont la vue nous rappelait de si doux souvenirs.

En jetant les yeux sur le fond de la vallée que nous venions de quitter, on voyait les montagnes se montrer à chaque pas plus gigantesques, et en face une parois de rochers menaçante d'un noir foncé, presque dépourvue de végétation, qui se prolonge en descendant vers la Hunnenfluh et le Männlichen jusqu'au Schlafbühl et au Gurmschbühl, couronnée par les pics du Heimegghorn, du Tschuggen, du petit et du grand Laubhorn, du Hühnerhörnlein, des Goldbachhörner, comme pour montrer aux voyageurs le long détour qu'ils ont à faire pour la contourner.

On rencontre souvent, vers le soir, sur cette route de jeunes garçons, qui donnent aux passans le spectacle de la lutte, ou de jeunes filles plus timides, qui saluent ceux-ci par quelques chansons. C'est, il est vrai, une manière de mendier; mais ces grouppes d'enfans forment de jolis tableaux qui font oublier facilement le motif en faveur des moyens.

Le voyageur, essouflé par la longueur de la première montée, depuis Lauterbrunnen, qui lui paraissait interminable, apperçoit enfin les chaumières

et les granges du village de Wengen, agréablement situées au milieu d'une vaste pelouse sur la croupe du Wengenberg et sous l'ombrage des frênes et des érables, avec d'autant plus de plaisir, qu'il a maintenant achevé la partie la plus difficile et la plus escarpée du chemin. Celle qui lui reste à faire pour arriver à Grindelwald devient toujours plus intéressante, et le sentier le conduit presque en plaine dans les régions supérieures des Alpes.

On a bientôt laissé en arrière le riant hameau de Wengen; mais on voit encore çà et là sur l'immense prairie quelques granges éparses au milieu d'enclos fertiles, dont on récolte le foin. Quelques petites cabanes sur les bords du chemin offrent aux chèvres à demi-sauvages un asile pour la nuit, et sont construites sur les débris de grandes dalles d'ardoises tombées du haut de la montagne et qui attendent encore, de la suite des siècles, le tissu de mousse et de plantes qui se forme lentement sur les pierres écroulées.

La chèvre est, par sa nature et ses besoins, indigène des Alpes. Elle grimpe lestement les plus affreux rochers, les pics les plus escarpés, les pentes les plus roides. Elle sautille avec vivacité, avec curiosité, avec agileté autour des voyageurs et les suit pendant des heures entières. Ces animaux s'ouvrent avec leurs dents un passage au travers des hayes, ou sautent par dessus les murs qui arrêtent leur course et vont ainsi en parasites partager sur les pâturages le repas des bestiaux. Souvent, en les

voyant perchées sur quelque pointe de rocher, on les prend pour des chamois ou des bouquetins qui se montrent si rarement aux voyageurs.

Sur le Wengenberg, comme sur les flancs de presque toutes les hautes montagnes, une région de forêts sépare les pâturages inférieurs de ceux qui sont plus élevés. Ici, des antiques sapins avec de longues branches pendantes et velues sont tristement épars à l'entour du chemin et paraissent pleurer sur leurs innombrables frères que la main des hommes a abattus ou que les attaques de la nature même ont renversés, brisés et dont les restes à moitié décomposés jonchent le sol. Le lychen à longs filamens qui végète sur l'écorce de ces arbres gigantesques, comme une barbe blanchâtre, augmente leur air de vétusté; mais il fournit aux chèvres une nourriture dont elles sont très-friandes. Elles vont elles-mêmes le chercher sur les branches qu'elles peuvent atteindre facilement, car ces arbres n'ayant pas crû au milieu d'une épaisse forêt, où les rameaux inférieurs se dessèchent et périssent à mesure que l'arbre s'élève et en pousse de nouveaux à son sommet, ils ont conservé toutes leurs branches; les plus basses ont pris une épaisseur et une étendue considérables. Fléchies par leur poids, elles s'inclinent vers la terre qu'elles touchent presque et paraissent comme des arc-boutans placés autour du fût de l'arbre pour le soutenir. Celui-ci s'élève à une hauteur considérable au milieu d'un branchage touffu et enmêlé qui lui donne la forme d'une pyramide, ou des tentes de feutre à faîte pointu, dont les peuples nomades de l'Asie font usage.

Au-delà de la région des sapins, la terre est couverte de broussailles basses, rabougries et noueuses, auxquelles succède bientôt un gazon épais composé des herbes alpestres les plus aromatiques. L'aconit, le *veratrum album* et quelques gentianes dorées ou purpurines (*gentiana lutea et purpurea*) élèvent leurs tiges orgueilleuses, plus belles qu'utiles, au-dessus des modestes plantes dont les bestiaux se nourrissent de préférence. Mais le rosage des Alpes (*Rhododendron*) les surpasse toutes par son éclat. On dirait que la nature a posé une couronne sur son feuillage, semblable à celui du laurier et l'a désigné ainsi pour être la Reine des fleurs. Le chantre des Alpes, Haller, n'aurait pas dû le passer sous silence. Il aurait pu lui appliquer tout ce qu'il dit de la gentiane. (*)

(*) Tout voyageur lira sans doute avec plaisir la strophe suivante du poëme sur les Alpes par Alb. de Haller :

„ La tige élancée de la noble gentiane s'élève au-dessus „ de la foule des plantes basses et vulgaires. Tout un „ peuple de fleurs paraît rassemblé sous ses étendarts. „ Sa sœur au manteau d'azur, sa sœur même la gentiane „ bleue (*gentiana acaulis*) s'incline devant elle et la „ respecte. Ses corolles brillantes de l'éclat de l'or s'é- „ talent en rayons recourbés et s'entassent en festons „ autour de la tige revêtue de gris. Ses feuilles blanches, „ panachées d'un vert foncé, brillent de l'éclat de mille „ diamans liquides que la rosée y a déposés. Mais la „ nature, dans sa justice, a réuni en elle, les vertus à „ la beauté, comme elle place souvent dans de belles „ formes une ame plus belle encore. "

Il est étonnant, dit Wyttenbach, que sur les plus hautes Alpes on trouve les pâturages les plus fertiles, à des places où la neige n'est fondue que depuis peu de tems. Les plantes y croissent très-vîte et à peine la neige a-t-elle disparu, que l'on voit déjà la soldanelle et quelques espèces de primevères (*primulæ*) en pleines fleurs, tandis qu'il leur faut beaucoup plus de tems pour parvenir à leur maturité dans des expositions plus chaudes. Il est vrai que sur les Alpes la terre est ordinairement noire et qu'elle s'imprègne mieux de la chaleur du soleil. Il paraît que la neige fondue y laisse aussi une certaine humidité fertilisante, et que l'électricité, plus active dans ces régions élevées de l'atmosphère, contribue beaucoup à la prompte croissance des végétaux.

Ils y ont aussi une verdure plus prononcée et plus foncée que dans les plaines, et il paraît que cette qualité les rend plus propres à absorber les rayons de la lumière, à conserver plus de calorique et à résister d'autant mieux à l'influence nuisible des frimats auxquels ils sont exposés. Il n'est point rare, comme l'a observé un autre savant, de voir en pleine floraison une contrée alpestre qui était encore couverte d'une profonde neige quinze jours auparavant.

Les sommités élevées et en général les montagnes ont la propriété d'attirer les vapeurs de l'atmosphère et c'est un des bienfaits de l'adorable Providence. Les plantes qui croissent sur les rochers arides ou sur des croupes peu fertiles en elles-mêmes, mais

situées sous un climat tempéré, sont sans cesse humectées par la rosée, et pompent par leurs feuilles, même pendant les chaleurs les plus ardentes de l'été, la nourriture que le sol aride leur refuse. Aussi sont-elles presque toutes d'une nature spongieuse, et c'est en grande partie pourquoi il est si difficile d'élever des plantes alpestres dans les jardins, tandis que, sur leur sol natal, toutes leurs parties absorbent lentement, mais sans cesse, l'humidité et la chaleur qui les alimentent, ce qui, joint à leur structure toute particulière, à l'air beaucoup plus subtil sur les montagnes et à des vents très-fréquens, favorise infiniment leur croissance.

Cette disposition de la Providence était nécessaire dans des lieux qui ne sont éclairés souvent que pendant quelques jours de l'été par le soleil et qui, pendant tout le reste de l'année, sont sous la neige, où les plantes et les fleurs restent engourdies dans un profond sommeil. C'est pourquoi aussi il fallait que toutes ces plantes fussent vivaces, afin que leur longue existence leur laissât l'espoir d'un été favorable qui pût mûrir leurs semences et perpétuer leur famille.

Mais, loin que la neige soit l'ennemie des enfans de la Flore des Alpes, elle forme plutôt pour ces rejetons un duvet chaud, sous lequel ils dorment paisiblement pendant les longs hivers, à l'abri de la froidure. Elle est destinée par la nature à protéger la végétation sur les hauteurs et à préserver la structure délicate des plantes de la rigueur de la gelée

qui

qui règne dans ces régions. Rien dans la nature ne possède mieux que la neige la propriété d'arrêter les effets du froid. Il faut convenir, cependant, qu'elle peut être aussi très-nuisible aux plantes des hautes Alpes, si elle tombe dans une saison où le sol n'est pas préparé à la recevoir.

Wahlenberg (*) considère cette circonstance comme une des plus importantes parmi celles qui contribuent à ce que la végétation n'est pas aussi active qu'elle ne l'est à plusieurs égards sous le climat beaucoup plus froid de la Lapponie. „ Quoi„ que, dit-il, les pluies froides et la neige traversent „ rapidement l'atmosphère, elles exercent cependant „ sur les lieux où elles tombent une influence du„ rable : elles refroidissent, sans donte, l'air d'une „ manière sensible, mais encore plus les végétaux."

Sur les Alpes de la Lapponie, les pluies d'été sont plus rares et moins fortes. Il n'y tombe jamais de la neige dans cette saison, parce que le soleil qui reste toujours sur l'horizon réchauffe et dessèche l'atmosphère, et qu'il n'y a jamais d'orages accompagnés de tonnerre, si fréquens au contraire sur les Alpes de la Suisse et presque toujours suivis de pluies froides et de neiges qui tombent pendant la nuit. Lorsque les vachers dans leurs chalets entendent alors le bruit de la foudre sur les hautes montagnes, ils

(*) Voyez son ouvrage : *De vegetatione et climate in Helvetia septentrionali, inter flumina Rhenum et Arolam. Turici 1813.*

s'attendent avec certitude à voir tomber de la neige. C'est ce qui n'arrive jamais sur les Alpes de la Laponie. Les botanistes peuvent les parcourir pendant des mois entiers, sans avoir besoin de déployer leurs parapluies, si ce n'est pour se préserver des rayons du soleil et des mouches, tandis qu'en Suisse les chalets leur offrent à peine un abri suffisant contre la grêle et les tempêtes.

En Lapponie, où pendant la bonne saison, l'action du soleil et de la lumière du jour n'est jamais interrompue; où il ne tombe que peu de pluie et jamais de neige, les arbres croissent avec vigueur et promptitude, jusqu'aux limites des neiges éternelles; mais la courte durée des étés, mettant un terme fixe à la végétation, peu de plantes dépassent ces limites. Sur les Alpes suisses, au contraire, les neiges qui tombent en été sur la terre nue se fondent et disparaissent plus vîte qu'on ne devrait le croire; mais celles de l'hiver se maintiennent, même pendant l'été, dans les lieux sur lesquels le soleil ne luit pas immédiatement et où les nuits sont plus froides. Aussi l'on voit des vastes champs de neige permanens beaucoup au-dessous des limites où elle ne fond jamais, et la région supérieure des Alpes (*regio subnivalis*) y a beaucoup plus d'étendue qu'en Lapponie. Ainsi, la nouvelle et l'ancienne neige jointes aux nuits froides s'opposent aux effets bienfaisans des étés plus longs dans nos contrées, empêchent sur les hautes Alpes la végétation des arbres à feuilles qui se renouvellent annuellement et relèguent celle des plantes alpestres, plus bas dans la région où

croissent les hêtres, tandis qu'en même tems, la longueur de l'été et l'air tempéré sont très-propices aux plantes qui végètent depuis le printems jusques en automne et qui, dans les pays du nord, passent plutôt. Aussi les voit-on sur nos montagnes se rapprocher de la ligne des neiges éternelles, et l'on trouve, même quelquefois au-dessus de cette ligne, quelques belles plantes dont la croissance est très-rapide, dans des places qui ne sont dépouillées de neige que pendant quelques instans. C'est par ces causes, qui agissent alternativement, que l'on peut expliquer pourquoi, en Suisse, l'intervalle entre les neiges éternelles et la région où croissent les arbres est beaucoup plus grand; pourquoi la région des Alpes est beaucoup plus étendue en largeur, et pourquoi on y voit en même tems des plantes qui exigent un climat très-chaud et d'autres appartenant à une zône plus froide. Cependant, plusieurs indices prouvent que la végétation, d'ailleurs si belle, y est entravée et repoussée par les neiges. Les pâturages produisent une herbe épaisse et grasse, mais qui n'acquiert presque nulle part assez de hauteur pour pouvoir être fauchée.

Les plantes des hautes Alpes sont ou dépourvues de tiges, sessiles (*acaules*), ou rampantes, ou à tiges couchées (*repentes*), tombantes (*decumbentes*), comme le *geum reptans* et le *geum montanum*, l'*iberis rotundifolia*, l'*antirrhinum alpinum*, l'*hedysarum alpinum*, la *viola calcarata*, l'*arenaria poligonoïdes*, *etc.*; ou bien, elles sont roides et immobiles, afin de pouvoir supporter le poids de la

neige, telles que le *cnicus spinosissimus*, la *saxifraga aïzoon*, le *veratrum album*, *etc.*, qui tiennent toutes, jusqu'à un certain point, de la nature des plantes dont le feuillage se conserve pendant l'hiver (*semper virentes*).

Il est remarquable que plusieurs plantes alpestres plus délicates dans les autres pays montagneux, telles que l'*epilobium angustifolium* et le *sonchus alpinus*, ne se trouvent point dans les régions plus élevées des Alpes suisses, où probablement elles ne pourraient pas résister à la neige. Celle qui tombe au mois de Juin s'opposent principalement à la culture des céréales dans les parties montagneuses de la Suisse, parce qu'elle écrase les épis au moment où ils sont pleins de sève, ainsi que les habitans des vallées d'Engelberg, d'Einsiedeln et du canton d'Appenzell ne l'ont que trop éprouvé, tandis que dans les vallées qui sont exposées aux vents chauds venant de l'Italie et qui ne sont pas aussi sujettes à des neiges tardives, les céréales prospèrent à une plus grande élévation, par exemple, dans le Rheinthal. Il est évident que les neiges qui tombent souvent au plus fort de l'été ne permettent pas aux arbres à feuilles délicates de croître sur nos Alpes. Les minces bouleaux des contrées septentrionales ne les supporteraient pas; mais les hêtres dont le feuillage est plus dur y sont beaucoup plus propres, et ces noires et roides pyramides de sapins, avec leurs branches pendantes, paraissent destinées par la nature à braver la violence des orages, les grêles et tous les météores.

Des observations et des comparaisons de ce genre donnent beaucoup d'intérêt aux voyages de montagnes, et chaque pas que l'on y fait fournit de nouvelles matières aux réflexions. Tant de plantes inconnues que l'on y rencontre réveillent la curiosité et font naître de nouvelles idées. Elles offrent des fleurs et des feuilles, dont on admire la structure délicate ou l'émail brillant et varié. Tantôt on les confond avec celles qui croissent aussi dans la plaine dont elles ne diffèrent que parce qu'elles sont plus petites, plus odoriférantes ; tantôt on admire le duvet cotonneux dont la nature a pourvu un grand nombre de plantes pour les mettre à l'abri des frimats. Des filamens plus longs et plus nombreux, destinés à pomper les substances nutritives ou à favoriser l'évaporation, défigurent telle feuille bien connue, au point de la rendre méconnaissable à des yeux peu exercés.

Dans ces prairies sauvages où la main de l'homme ne peut ni extirper, ni planter, il se développe un plus grand nombre d'espèces différentes de végétaux que dans les terrains à portée d'être cultivés. Les traditions vagues relatives aux effets vénéneux de certaines plantes, aux accidens affreux qu'elles ont occasionés, ajoutent même, comme des épisodes romanesques, de nouveaux charmes à l'aspect de ces innombrables productions de la Flore des Alpes. On raconte, par exemple, que jadis le *thythymale* contenant un suc plus doux, augmentait du double le lait des vaches qui en mangeaient, et maintenant les bestiaux n'y touchent plus, que la racine où la bulbe de l'*allium*

victoriale est un excellent talisman contre les sorcières et les spectres, lorsqu'on la porte en poche; qu'elle préserve aussi des crampes et des maux de dents en la posant sur la peau enveloppée d'un linge; que le *satyrium nigrum* gâte complétement le lait et empêche les vaches d'en donner; que le *veratrum album* ne convient à aucune espèce de bestiaux et fait même vomir les chèvres, que tout au plus les mulets (ainsi que le rapporte Haller) peuvent en manger. Pallas assure cependant qu'en Sibérie les chevaux peuvent s'en nourrir sans risque, avant qu'il soit fleuri.

Suivant la croyance générale, l'*aconit*, tant le *bleu* que le *jaune*, est la plus dangereuse de toutes les plantes : on l'accuse d'attirer et de concentrer toutes les substances nuisibles dans les lieux même où règne la santé et qui produisent le fourrage le plus salutaire, semblable au cœur du pervers qui ne se remplit que de fiel et de malice; son pollen, respiré par le nez, produit, dit-on, des effets très-fâcheux. Suivant Ramond, l'aconit jaune (*aconitum lycoctonum*) contient un venin si actif, que son seul attouchement est malfaisant et que plusieurs personnes en ont été empoisonnées. (*) On a cependant des motifs de douter de la force extraordinaire attribuée a ce toxique.

(*) *Coxe* Tom. I, pag. 282. „ M. de Pfyffer m'a cité „ l'exemple de deux jeunes fiancés qui, ayant dansé „ ensemble toute une soirée, suivant l'usage du pays, „ qui veut que le danseur ne change jamais de dan- „ seuse, moururent l'un et l'autre peu d'heures après,

Au milieu de la région supérieure des forêts sur le Wengberg, qui nous a induit à cette épisode botanique, le sentier se divise et conduit dans deux directions différentes aux chalets du pâturage de Wengen. L'une, plus courte, mais un peu plus escarpée, monte entre le Schlafbühl qu'on laisse à gauche et le Gürmschbühl qui reste à droite; l'autre côtoye encore assez long-tems le bassin de la vallée de Lauterbrunnen et aboutit par la Mettlen, où se trouve déjà une station de ces chalets, au même lieu, mais par un grand circuit. Nous suivîmes la première, et comme je connaissais assez bien le pays depuis un voyage que j'y avais fait dans ma jeunesse, je me hâtai de prendre le devant, pour jouir dans le silence d'un des plus magnifiques spectacles et pour le contempler avec ce recueillement, qui seul me paraît propre à pénétrer le cœur de sentimens profonds et analogues à la grandeur de ces objets.

Le voyageur qui n'a vu qu'en société les grands et sublimes tableaux de la nature, qui, au même instant, les a discutés, analysés, détaillés avec ses compagnons de voyage, et qui a ensuite laissé à la plume le soin de les décrire rapidement, ce voya-

---

„ parce que le jeune homme portait dans la main un „ bouquet de cet aconit. M. de Pfyffer lui-même, ayant „ un jour cueilli quelques fleurs de cette terrible plante, „ sentit bientôt son poignet engourdi avec une partie „ de l'avant-bras; il ne doute pas que cet engourdissement n'eût fait de rapides progrès, s'il ne s'était promptement défait du dangereux bouquet qui l'occasionait."

geur, dis-je, ne peut pas se vanter d'en avoir senti toutes les beautés. Ainsi que l'on voit des visages dont on ne saisit l'expression, la régularité, la beauté qu'après s'être, pour ainsi dire, arrêté long-tems à les contempler, de même l'on trouve dans la nature des objets que notre ame ne peut admirer dignement, qu'après avoir peu à peu et pendant un certain tems exalté ses facultés intuitives et judiciaires. Je l'avais souvent éprouvé dans mes précédens voyages, et fidèle à ce sentiment, je m'écartai à droite de la route et je descendis presque jusqu'à la gorge de la vallée de Trümmleten; je m'assis sur un banc de rochers couvert de mousse, et je me livrai entièrement à l'impression que doit produire la vue de la sublime Jungfrau. Ici, elle se présentait assez isolée de tous les monts voisins, pour recevoir seule et sans partage le tribut d'admiration qu'appelle son aspect majestueux.

Je n'ai jamais pu comprendre, comment un homme doué d'un sens poétique si vif et si étendu, qui a su apprécier les beautés de la nature dans les contrées les plus éloignées, a pu disputer à l'aspect des montagnes de neige et des Alpes en général, non-seulement toute espèce de grâces et d'agrémens, mais encore de grandiose. (*)

(*) M. de Châteaubriant. Voyez ses *Souvenirs de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Amérique* à pag. 60, où il parle d'abord de la vallée de Chamouni, du Montblanc et de ses alentours, puis en général de la nature des Alpes et des vues de montagnes.

Il dit : „ Comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter, ni de paysage satisfaisant pour les yeux et pour le cœur, là où l'on manque d'air et d'espace. Or, c'est ce qui arrive toujours dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes. "

„ Ensuite, on attribue aux paysages des montagnes la sublimité. Celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais, si l'on prouve que cette grandeur, très-réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

„ Il en est des monumens de la nature comme de ceux de l'art; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective; sans cela, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même et que le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur, chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Montblanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouni ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge

„ à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous „ touchiez de la main. Ainsi, cette grandeur des „ montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle „ que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au „ paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un „ paysage ordinaire. "

„ Mais ces monts qui perdent leur grandeur „ apparente, quand ils sont trop rapprochés du „ spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils „ écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. „ Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse „ à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble „ et les détails. Si la nature avait fait les arbres „ cent fois plus grands sur les montagnes que dans „ les plaines, si les fleuves et les cascades y ver- „ saient des eaux cent fois plus abondantes, ces „ grands bois, ces grandes eaux pourraient produire „ des effets pleins de majesté sur les flancs élargis „ de la terre; mais il n'en est pas de la sorte : le „ cadre du tableau s'accroît démesurément, et les „ rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gar- „ dent les proportions ordinaires. Alors il n'y a plus „ de rapport entre le tout et la partie, entre le thé- „ âtre et la décoration. Le plan des montagnes étant „ vertical devient en outre une échelle toujours dres- „ sée, où l'œil rapporte et compare malgré vous „ les objets qu'il embrasse, et ces objets viennent „ accuser tour à tour leur petitesse sur cette énorme „ mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, „ se distinguent à peine dans l'escarpement des val- „ lons, où ils paraissent collés comme des flocons

„ de suie. La trace des eaux pluviales est marquée
„ dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures
„ jaunes et parallèles, et les torrens les plus larges,
„ les cataractes les plus élevées ressemblent à de
„ maigres filets d'eau, ou à des vapeurs bleuâtres."

C'est avec de pareilles réflexions que M. de Châteaubriant conteste aux pays de montagnes leurs beautés en général, et bientôt il attaque aussi celles des glaciers et des cimes couvertes de neige en particulier, en disant :

„ Ceux qui ont apperçu des diamans, des topazes
„ des éméraudes dans les glaciers, sont plus heu-
„ reux que moi : mon imagination n'a jamais pu
„ découvrir ces trésors. Les neiges du bas du
„ Glacier des Bois, mêlées à la poussière de
„ granit, m'ont paru semblables à de la cendre;
„ on pourrait prendre la mer de glace, dans plu-
„ sieurs endroits, pour des carrières de chaux et
„ de plâtre; ses crevasses seules offrent quelques
„ teintes du prisme, et quand les couches de glace
„ sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de
„ gros verres de bouteille."

„ Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs
„ un grand inconvénient; elles noircissent tout ce
„ qui les environne, et jusqu'au ciel dont elles rem-
„ brunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit
„ dédommagé de cet effet désagréable par les beaux
„ accidens de la lumière sur les neiges. La couleur
„ dont se peignent les montagnes lointaines est nulle

„ pour le spectateur placé à leurs pieds. La pompe „ dont le soleil couvre la cime des Alpes de la Sa- „ voye n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. „ Quant au voyageur de la vallée de Chamouni, „ c'est envain qu'il attend ce brillant spectacle. Il „ voit comme du fond d'un entonnoir au-dessus de „ sa tête une petite portion d'un ciel bleu et dur, „ sans couchant et sans aurore; triste séjour où le „ soleil jette à peine un regard à midi par dessus „ une barrière glacée. "

Il ajoute encore aux reproches qu'il adresse à la nature inanimée dans les Alpes et avec lesquels il s'efforce de détruire la réputation de beauté et de sublimité qui leur est si légitimement acquise, en faisant les observations suivantes sur les objets mobiles et les êtres vivans qui les habitent :

„ De petits oiseaux muets voletant de glaçons „ en glaçons, des couples assez rares de corbeaux „ et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de „ neiges et de pierres, où la chûte de la pluie est „ presque toujours le seul mouvement qui frappe „ vos yeux. Heureux, quand le pivert annonçant „ l'orage, fait retentir sa voix au fond d'un vieux „ bois de sapins! Et pourtant ce triste signe de vie „ rend plus sensible la mort qui nous environne. „ Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs „ sont presque entièrement détruits; les marmottes „ même deviennent rares, et le petit Savoyard est „ menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages „ ont été remplacées sur les sommets des Alpes par

„ des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine „ aussi bien que leurs maîtres. Couchées dans les „ gras herbages du pays de Caux, elles offriraient „ pour le moins une scène aussi belle, et elles au- „ raient de plus le mérite de rappeler les descrip- „ tions des poëtes de l'antiquité. "

C'est ainsi qu'un esprit aussi riche et aussi étendu, qu'on pourrait peut-être accuser à cet égard d'un peu d'humeur et de partialité, déprécie un genre de paysage, que tant d'autres viennent rechercher pour y admirer la grandeur et la magnificence de la nature, dont l'aspect leur est refusé dans les pays de plaines et même de collines cultivées. Il accorde à peine aux montagnes quelques tableaux plus remarquables par leur singularité que par leur sublimité et leur agrément. Serait-ce donc par une erreur monstrueuse que tant de voyageurs viennent visiter la Suisse, plutôt que d'aller admirer les guërets de l'Allemagne, les vignes de la France, les bosquets d'oliviers et d'oranges de l'Italie ? Il se peut bien que quelques citadins se laissant séduire à plaisir par quelque description de voyage, exagèrent l'expression de leur admiration et de leur enthousiasme souvent factices ; mais lorsque, après maintes années, des ames sensibles se repaissent encore du souvenir ineffaçable d'un voyage dans les montagnes ; lorsque des poëtes distingués se sentent entraînés involontairement à chanter des scènes des Alpes, que l'on a déjà chantées tant de fois ; lorsque les habitans moins exaltés du pays même attendent avec un desir impatient le printems qui doit

leur ouvrir les routes si souvent pratiquées de leur promenade dans les montagnes, ou celles des pâturages où ils conduisent leurs bestiaux; lorsque des artistes du premier rang s'empressent de pénétrer dans les solitudes des vallées les plus élevées pour y découvrir des scènes dignes d'exercer leurs génies et leurs pinceaux; alors, dis-je, il est permis de croire qu'une humeur chagrine et un goût particulier pour les paradoxes ont dicté le blâme que l'on a versé sur l'aspect et les formes des contrées montagneuses.

Mais il est vrai que la nature est trop riche et trop variée, pour être saisie dans tout son ensemble par un seul individu. L'âge, la tendance de l'esprit, les occupations auxquelles on s'adonne, mille circonstances particulières bornent nécessairement les impressions qu'on en reçoit, ou exercent une grande influence sur la manière dont on en jouit. Le savant naturaliste observera exclusivement les productions du règne animal, végétal ou minéral; l'artiste se vouera en entier à étudier les formes humaines, les animaux, les paysages; les poëtes, les amis de la nature même dont l'esprit serait le moins préoccupé, quelque soit l'exaltation de leur ame ou l'étendue de leurs facultés morales et de leurs connaissances, trouveront des limites à leurs sentimens, à leurs observations, et chacun payera ainsi le tribut de la faiblesse humaine. L'Être infini peut seul concevoir l'universalité de ses œuvres, et en apprécier l'excellence.

Il faut convenir, d'ailleurs, avec Ramond et Stapfer, que des yeux qui ne sont pas suisses ne sont pas compétens pour juger de certaines dimensions dans nos montagnes, et que ce n'est qu'après avoir arrêté long-tems ses regards sur la Jungfrau qu'on commence à saisir ses proportions gigantesques. Nul arbre, nul bâtiment, aucun objet d'une proportion connue ne s'offre à la vue pour fournir un point de comparaison. L'ame ne peut s'élever à l'idée du grand et de la majesté inhérente à cet immense édifice de la nature qu'après s'y être préparée et avoir, pour ainsi dire, déployé et essayé ses ailes. Mais souvent les objets les plus beaux ne dévoilent pas leur valeur au premier coup-d'œil superficiel.

Les objets d'une beauté éclatante et parée, qui s'offrent d'eux-mêmes, sans obstacles à surmonter pour aller les chercher, sont souvent inférieurs à ceux dont il faut acquérir la vue par quelque peine et dont l'impression calme, réfléchie, pure et spirituelle ne pénétre que peu à peu, mais d'autant plus profondément dans le cœur.

Le beau et le sublime n'existent dans l'univers que pour des êtres pensans, et l'on ne doit pas faire un reproche à un tableau de Raphaël, s'il ne plait qu'après l'avoir considéré long-tems, et mieux que telle production brillante et pleine de verve du pinceau de Rubens, dont on s'est enchanté au premier aspect, ou telle image délicate, douce et flatteuse tracée par Van der Werff. Ainsi qu'une étincelle

électrique ne fait pas jaillir la même flamme de chaque matière, de même chaque tableau de la nature, chaque ouvrage de l'art ne peut plaire à tous les yeux, ni émouvoir tous les cœurs de la même manière. Il n'y a qu'un esprit actif et bien cultivé, doué d'un goût délicat, qui puisse recevoir une impression pure et forte de l'aspect du beau considéré dans les ouvrages de la nature et des arts.

Stapfer dépeint celle que la Jungfrau a produite sur lui avec un véritable enthousiasme tout-à-fait opposé aux couleurs sombres que Châteaubriant a employées. „De toutes parts, dit-il dans son *Voyage* „ *pittoresque* à page 50, elle (la Jungfrau, le plus „ imposant de tous les monts) est entourée d'épou- „ vantables précipices; des vallées de glace, des „ abymes affreux sillonnent sa surface immense et „ forment les replis du manteau de neige éternelle „ qui couvre ses énormes flancs. Vainement l'homme „ qui est capable de sentir ce qu'il y a de sublime „ dans ce spectacle, chercherait des termes qui pus- „ sent rendre ce qu'il éprouva lorsque, pour la pre- „ mière fois, la montagne de la Jungfrau se déve- „ loppa à ses regards dans toute sa majesté. Les „ mots se traînent loin d'une sensation plus rapide „ que la pensée. C'est surtout quand la Jungfrau se „ montre tout-à-coup au voyageur, soit par un „ changement inattendu dans la direction de la route „ ou dans l'abaissement des monts environnans qui „ le placent inopinément en face de ce colosse, soit „ après la dispersion subite d'un nuage qui voilait „ ses régions les plus élevées; c'est alors que l'ap-

„ parition

„ parition soudaine de sa cime a quelque chose d'é-
„ tonnant et de magique. Les yeux sont éblouis;
„ on cherche autour de soi un appui, des compa-
„ raisons; tout s'y refuse à la fois; un monde finit,
„ un autre commence, un monde régi par les lois
„ d'une autre existence. La cime de la Jungfrau
„ toute resplendissante de célestes clartés semble
„ ne pas appartenir à la terre. Quel repos dans ces
„ vastes déserts de glace, où les siècles passent d'un
„ pied plus léger qu'ici-bas les années! Quelle im-
„ mobilité et quel silence! Les idées d'une durée
„ éternelle, d'un pouvoir sans borne, d'un asile in-
„ violable, saisissent l'ame et lui font, plus vivement
„ qu'ailleurs, sentir la présence de l'Être incompré-
„ hensible qui, de la même main dont il jeta les
„ fondemens de ce colosse et l'éleva au-dessus de la
„ région des orages, le brisera un jour comme un
„ vase d'argile, Devant cette masse, l'espèce hu-
„ maine paraît une race de pygmées, dont les efforts
„ redoublés pendant mille générations ne parvien-
„ draient jamais à entamer cette cuirasse éblouis-
„ sante que les frimats des siècles ont formée, ou
„ à renverser un seul des innombrables rochers qui
„ hérissent ces régions de glace. Il semble que s'il
„ était possible d'atteindre à cette cime superbe, l'ame
„ s'élancerait de là sans peine jusques vers le Créa-
„ teur de tant de merveilles. De quelque côté que
„ l'on tourne ses regards, des traces de Toute-puis-
„ sance et des images d'immensité s'offrent à elle
„ et lui revèlent l'invisible auteur de tant d'ouvrages
„ prodigieux. "

Et moi aussi, je fixais des regards insatiables sur ce tableau unique. Je dois cependant convenir que M. de Châteaubriant n'a pas tort, lorsqu'il dit qu'au milieu de pareilles montagnes les hauteurs et les distances sont tellement illusoires, que l'on ne peut s'élever que peu à peu à l'idée de la grandeur et des dimensions énormes, qu'il faut absolument concevoir pour sentir tout ce que ce genre de paysages a de particulier. Il n'est cependant pas difficile, lorsqu'on le contemple long-tems, de se former une échelle, au moyen de laquelle on se pénètre plus vivement de la sublimité de ces objets, et de donner aux facultés intellectuelles assez d'extension pour y suffire. Tantôt un large rideau de nuages ceint les flancs de ce mont gigantesque, mais ne voile pas son sommet qui brille aux rayons du soleil. Tantôt on voit voler des corneilles ou des corbeaux vers un pic de rochers et ne paraître plus que comme des points imperceptibles dans les airs; on ne peut plus distinguer un chamois placé sur les rocs les plus rapprochés; quelquefois un troupeau de vaches se rend en longeant un pan de montagne, sur quelque petit plateau couvert de gazon, que, de loin, on croirait à peine suffisant pour fournir de la nourriture à deux chèvres, et lorsqu'elles l'ont atteint, elles ne paraissent pas plus grandes que des fleurs élevant leurs tiges au-dessus de l'herbe d'un verger. Les vachers de la contrée vous indiquent les noms d'une quantité de points sur cette vaste surface qui en font ressortir aux yeux toutes les parties et qui attestent l'immensité de la masse entière.

A l'extrémité, du côté de la vallé de Lauterbrunnen, s'élève, comme un boulevard avancé de cette énorme forteresse, le *Stellihorn;* plus en arrière, le *Schnittlauchhorn* dont la forme est arrondie; puis commence la longue arête du Stuffistein (*Stuffistein-Grat*) et le glacier du *Giessengletscher* ou de *Blümlis-Alp* qui remonte sur un espace très-étendu vers l'éblouissante aiguille du *Silberhorn.* Celle-ci forme, avec quelques dents voisines, une croupe qui se termine par le *Schneehorn* vers le *Mönch,* et qu'on prendrait pour une partie de la masse qui se serait à moitié détachée du corps de la montagne et en serait séparée par une crevasse pareille à une profonde vallée ouverte entre cette ligne de sommités et le pic le plus élevé de la Jungfrau, nommé le *Jungfrauhorn,* pour rendre l'accès de cette aiguille encore plus impossible. Des flancs du Schneehorn descend le *Tauben-Gletscher* (glacier des colombes) et va se joindre au *Guggi-Gletscher* (glacier du Guggi) situé presque sur la pente du Mönch.

On n'apperçoit point la cime la plus élevée de la Jungfrau, parce qu'elle est un peu plus reculée du côté du Vallais; mais la parois de rochers la plus haute qui est visiblement concave, remonte jusqu'à cette sommité. Elle est tellement escarpée, que la neige ne peut pas s'y fixer, et son aspect interdit jusqu'à la pensée de gravir la montagne de ce côté-là.

Mais ce qui démontre mieux encore que cette multitude de noms et de localités la grandeur de ce mont colossal, ce sont ces énormes lavanges

qui, dans les jours chauds de l'été, se précipitent de ces flancs chargés de neige et de glace. On en voit tomber trois, quatre, jusqu'à huit dans l'espace d'une heure. Dans aucune partie des hautes montagnes, on ne peut contempler ce magnifique spectacle mieux et avec autant de sécurité que du Wengberg. Assis tranquillement en face de ce chaos de mers de glace et de champs de neige entassés, on est livré à un étonnement prolongé et muet. On croit appercevoir, dans le séjour d'un hiver sans terme, la mort éternelle, le silence infini qui l'habitent. On est saisi d'un frémissement involontaire; on voudrait découvrir quelques indices de vie; on se trouve solitaire au milieu des ruines d'un monde écroulé; l'œil fatigué de l'aspect de ces tableaux immobiles et glacés se baisse et se repose avec délices sur le brin d'herbe qu'on foule aux pieds. Soudain, un coup de tonnerre vient frapper l'oreille effrayée, et tandis qu'on tourne avec surprise les regards vers le ciel pour chercher les nuages porteurs de la foudre et qu'on le voit pur et azuré, on entend encore le roulement éloigné de ce bruit expirant. Incertain d'où provient ce phénomène, on entrevoit enfin un petit nuage de poussière s'élever de quelque banc de neige sur la Jungfrau, et l'on serait tenté de croire qu'un volcan va s'ouvrir dans ces déserts de glace. On remarque en même tems là, où quelques instans plus tôt régnait une entière immobilité, un large ruban argenté, semblable à la colonne d'écume d'une cascade, tomber subitement au-dessus de cette petite vapeur. On ne peut se rendre raison de ce qui arrive. Des flots bouillonnans

qui n'existaient pas un moment auparavant, paraissent s'agiter tout-à-coup sur cette immense étendue de neige, naguère sans mouvement. Cependant le fracas du tonnerre se renouvelle et se prolonge en éclats redoublés.

Il paraît impossible que ce bruit effrayant provienne du mouvement de ce ruban argenté si éloigné, si petit, si léger. Tout-à-coup, cependant, ce courant s'arrête et le roulement cesse en même tems, ce qui semble indiquer que l'un était l'effet de l'autre. Le nuage de poussière sur la pente disparaît aussi et la neige, que l'on avait vue auparavant terne et grisâtre à cette place, a pris maintenant une couleur plus blanche. On comprend enfin ce qui vient de se passer, et l'on regrette de ne l'avoir pas observé avec assez d'attention; mais bientôt on croit voir, sur un gradin inférieur de la montagne, une source jaillir d'une crevasse du rocher. La neige recommence à se remuer, à se crevasser; le fracas se fait entendre de nouveau. Dans le nuage qui s'élève encore et qui ne paraît à l'œil nud qu'un tourbillon de poussière, on distingue avec une lunette d'approche des morceaux de glace, et l'on peut se convaincre que ce qu'on avait été tenté de prendre pour la chûte d'un petit ruisseau, était celle d'une lavange, qui a entraîné des immenses masses de neige et a produit ces sons pareils à ceux d'une innombrable artillerie, répétés par les échos des rochers.

C'est ainsi que j'ai vu ce spectacle unique : telles sont les impressions qu'il fit sur moi, lorsque je

l'admirai pour la première fois. Ce n'étaient ni un ouragan, ni une averse qui avaient détaché ces terribles masses. Elles paraissaient se mouvoir spontanément pendant quelques minutes, mais l'on ne remarquait point que leur déplacement eut diminué les champs de neige incommensurables d'où elles étaient tombées, ni augmenté ceux sur lesquels elles s'étaient versées; elles leur avaient donné seulement une teinte plus blanche. Quelquefois l'avalanche s'engouffrait dans quelque sombre gorge entre des rochers et disparaissait pendant quelques secondes, mais elle en sortait de nouveau, comme l'eau qui découle d'un tuyau de fontaine, quoiqu'elle n'eut pas comblé ces enfoncemens jusqu'à leur orifice visible. Ce n'est pas tant par leur aspect, que par les inductions qu'on doit en tirer, que les avalanches portent au suprême degré l'idée qu'on se fait des proportions gigantesques de la montagne, et qu'elles forcent l'esprit à d'autant plus d'attention, qu'on espère toujours découvrir quelque illusion ou concevoir enfin tout l'ensemble de ces phénomènes, sans cependant parvenir jamais à l'un ou à l'autre de ces résultats.

J'ajouterai encore un seul trait à cette description, celui d'un tableau de clair de lune, que j'ai vu dans mon enfance, et qui s'est tellement gravé dans mon ame, qu'il y restera à jamais ineffaçable. Châteaubriant observe aussi dans l'ouvrage cité plus haut : „ Lorsque le ciel est sans nuages et que l'am„ phithéâtre des monts se déploie tout entier à la „ vue, un seul accident mérite alors d'être observé. „ Les sommets des montagnes dans la haute région

„ où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, „ une netteté de plan et de profil, que n'ont point „ les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses, sous „ le dôme transparent du ciel, ressemblent à de su- „ perbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux „ arbres de coraux ou de stalactites renfermés sous „ un globe du cristal le plus pur."

En effet, cet image se retrace à mon imagination avec une telle vivacité, que la vue de la Jungfrau, souvent réitérée depuis lors, n'a jamais pu l'affaiblir.

Il était près de minuit; j'étais assis avec plusieurs compagnons de voyage plus ou moins âgés dans la *galerie à traire* d'un chalet (sorte de hangard qui se trouve devant presque toutes les habitations de montagne de nos vachers) en face de ce colosse majestueux. Une flamme vive et petillante de bois et de résine de sapin brûlait sur un large tronc d'arbre encore pourvu de son écorce et placé au milieu de nous comme l'autel des Lares de la chaumière. La barrière de planches qui fermait le devant de la galerie jusques à la moitié de sa hauteur, laissait un libre champ à la vue. La nature entière semblait se préparer à une scène magnifique. Au-dessous de nous, sur la gorge de la vallée de Trümmleten, reposait un amas de nuages noirs et épais, dont la bordure moutonnée était éclairée par une lueur blanchâtre. Un bruit sourd, qui règne toujours de nuit sur nos montagnes, pareil aux sifflemens des vents dans le lointain ou aux soupirs des forêts

qu'Ossian entendait sur Morven, portait à notre ouïe avec une harmonieuse et solennelle monotonie le murmure réuni des innombrables torrens qui se répandent dans les vallées d'alentour. Des petits nuages de forme bizarre glissaient comme des spectres sur les flancs de la Jungfrau, à la suite de l'orage qui pesait déjà sur l'étroit vallon et d'où partaient des éclairs qui, pareils à des serpens, paraissaient s'élancer de l'abyme et traverser les nuées pour menacer les cieux. Le tonnerre qui les suivait ne grondait que sourdement à nos pieds, comme s'il eut craint de réveiller les échos des rochers. La Jungfrau resplendissante d'une clarté pure et calme, dont la teinte était plus terne et plus vague dans l'enfoncement des ravins et plus brillante sur les arêtes escarpées et tranchantes, étalait ses draperies de neige. Un repos solennel régnait sur ses nombreuses sommités, semblables aux trônes de gloire des puissances célestes. A gauche de ces dômes amoncelés s'étendait la voute bleu-foncée d'un ciel pur et sans étoiles; mais, à droite, le disque de la lune roulait lentement dans l'espace azuré et répandait sa lumière argentée. Cet astre paraissait s'arrêter un instant auprès de la sublime fille de Titan et s'incliner sur elle pour la saluer; puis, il s'en séparait et contemplait d'un regard imposant l'orage qui portait, en fuyant, l'obscurité et l'épouvante dans la vallée, sans oser disputer à ce globe radieux la douce clarté qu'il jetait sur les glaces éternelles des cimes élevées.

De pareils tableaux récompensent le voyageur qui consacre une nuit à ces contrées; mais de jour,

la chûte des avalanches, le jeu mouvant des nuages lui en offrent aussi de superbes. Nul ne traversera la Wengenalp, sans en rapporter des souvenirs ineffaçables. On y trouverait encore d'autres passe-tems intéressans, si l'on voulait y séjourner plus long-tems, tels qu'une promenade aux chalets d'*Alpbigeln*, situés droit au-dessous du commencement de la vallée de Trümmleten (*Trümmletenthal*) sur une terrasse plus basse de la montagne, et auxquels on ne fait pas attention, lorsqu'on s'arrête pour se raffraîchir dans ceux qui sont plus haut sur la route. En montant sur la croupe du Thunertschuggen qui n'est pas éloignée, on jouirait aussi d'un superbe point de vue sur le pays plat et sur la Jungfrau.

Ces objets si majestueux font oublier pendant quelques instans les humains et leurs ouvrages, et quelquefois même on est trop avare de son tems, pour entrer dans les chalets. Mais, amateurs de tout ce qui tient aux Alpes, nous pénétrâmes dans l'un des plus propres. Déjà avant de l'avoir atteint, nous fûmes entourés d'une troupe joyeuse de jeunes bergers qui, curieux ou officieux, se pressaient autour de nous et couraient à l'envi chercher ce que nous demandions. L'intérieur de ce chalet, quoique d'une meilleure apparence que tous les autres, n'était même ni assez éclairé, ni assez commode, ni assez propre, pour que nous eussions voulu nous y arrêter plus long-tems. J'y restai cependant quelques minutes pour jeter un coup-d'œil sur l'architecture de cette chaumière, sur sa distribution et sur les ustensiles des pâtres.

Vingt et quelques chalets épars sur ce pâturage en attestent la grandeur. Il est estimé fournir à la nourriture de 371 vaches, dont 211 doivent appartenir de droit aux particuliers de la commune de Wengen, tandis que les autres sont aux habitans des villages de la plaine. Son étendue est de 4 lieues d'un terrain bien situé et productif. Il est divisé en quatre stations, toutes suffisamment pourvues d'eau et de bois. Mais le grand nombre de ces chalets et leur construction indiquent que leurs propriétaires ne sont pas riches, et qu'on n'y fabrique pas de grands fromages. Presque aucune de ces cabanes ne contient une laiterie où l'on pourrait renfermer autant de baquets de lait que j'en ai vu dans les chalets du Niesen et qu'il en existe dans ceux du Siebenthal et de l'Emmenthal.

L'extérieur de ces chalets présente un toit en bardeaux très-applati et surchargé de pierres. Si le faîte était plus élevé, il serait trop exposé à la violence des vents. Sous ce toit, qui n'a point de cheminée, sont posés quatre parois formées de solives disposées transversalement et si mal assemblées dans les angles, qu'elles laissent des intervalles d'un pouce par lesquels un courant d'air continuel pénètre dans l'intérieur du bâtiment. Mais c'est aussi par ces ouvertures que s'échappe en partie la fumée lorsque la porte est close. Comme il n'y a aucune fenêtre, on serait étouffé en dedans, si elle ne sortait pas de cette manière. Sur le front de la cabane, le toit avance de six à dix pieds et repose par le moyen de quelques soliveaux isolés sur une base de pierres, ce

qui forme une sorte de péristyle, avec deux portes de trois à quatre pieds sur chaque côté, et fermé sur le devant à la moitié ou à deux tiers de son élévation par un lambris d'ais épais, qui donne assez d'espace pour laisser parvenir le jour contre la véritable porte du chalet, laquelle s'ouvre ordinairement sur le milieu de ce péristyle. Quelquefois, ce lambris ne s'y trouve pas, non plus que les portes latérales, et l'on entre directement dans la cabane en passant sous le couvert. On le nomme en style de vacher *Melkgang* (galerie à traire les vaches), et c'est en effet sous cet abri que l'on trait les vaches, lorsqu'il fait mauvais tems. On les y fait entrer l'une après l'autre par une des petites portes latérales et ressortir par l'autre, quand l'opération est faite, car l'enclos est trop étroit pour qu'elles puissent s'y tourner.

De cette galerie, on entre dans l'intérieur du chalet par la seule porte qui y soit pratiquée. L'espace n'est distribué qu'en deux parties inégales, dont l'une sert pour le jour et l'autre pour la nuit, à moins qu'il ne contienne encore une laiterie, soit une séparation avec des rayons pour y poser des baquets ou vases à lait. La couche est disposée dans un petit espace fort étroit, entouré d'une cloison au-dessus de la galerie à traire, assez grand pour que six, huit, même douze personnes puissent s'y coucher les unes à côté des autres, mais ordinairement elle n'est occupée que par deux ou quatre hommes, à moins qu'il ne surviennent des visites. Elle est composée d'un peu de foin en guise de matelat et de quelques vieilles couvertures. Les vachers s'y

jettent ordinairement tout habillés. On y monte par une échelle, et c'est aussi dans ce vuide que sont déposés les effets personnels des habitans. Quelquefois il n'y a point de porte à cet enclos, et l'entrée en est toujours ouverte. Lorsqu'il y a du feu sur le foyer, une épaisse fumée y pénètre et s'y rassemble; ou bien, il y règne un courant d'air affreux qui entre par les intervalles des parois et qui empêche ceux qui n'y sont pas accoutumés de goûter le sommeil et même le repos.

Dans la partie inférieure du chalet, on distingue en premier lieu le foyer; ordinairement il est à plein-pied ou creusé à peu de profondeur dans la terre et entouré de pierres basses et larges, rangées circulairement, qui ne laissent qu'un intervalle au devant pour mettre le bois sous la chaudière. En voyant la grande simplicité d'un tel établissement, on serait tenté de se croire dans l'habitation d'un Sauvage ou tout au plus d'un pauvre Robinson. On n'y voit ni siége, ni lit, aucun meuble qui rappelle les aisances en usage chez les peuples civilisés, aucun de ces instrumens de métal que les Européens ont tant perfectionnés. A la lettre, on ne trouve pas seulement dans la plupart des chalets un clou de fer, pas la moindre petite pièce de métal, si ce n'est la grande chaudière de cuivre où se font les fromages, une coignée, un couteau et un briquet. Le loquet de la porte est de bois, ainsi que les verroux, s'il y en a. Les baquets sont de la même matière; des troncs d'arbre ou des petites chaises à traire servent de siéges; ou bien aussi, des longues auges à larges

bords dans lesquelles on verse la cuite. Des chevilles de bois plantées dans les parois font l'office de cloux ou de crochets, pour y suspendre quelques effets. Aucune planche ne forme le parquet ni le plafond de cet enclos. On n'a au-dessus de soi qu'un toit mal joint et sous les pieds la terre. La pluie pénètre dans l'intérieur, et à peine a-t-on soin de faire au dehors et autour du bâtiment de petits fossés, pour en détourner l'eau qui descend de la pente des montagnes.

Le peu de séjour que les vachers font dans les chalets et la santé robuste dont ils jouissent leur donnent apparemment cette grande insouciance pour les commodités de la vie qu'ils pourraient se procurer. Ils ne songent pas à l'hiver pendant lequel il ne reste dans ces cabanes que quelques auges, quelques planches ou rayons sur lesquels on pose les baquets en été, une espèce de potence, tournant sur un pivot, à l'extrémité de laquelle est une crémaillère en bois, pour suspendre la grande chaudière sur le feu.

Tous les autres meubles du chalet, fabriqués par les vachers, sont de bois d'érable ou de tilleul, qu'ils sculptent eux-mêmes. Le sac à sel est de cuir et les pâtres le tiennent toujours attaché par une courroie sur l'épaule pour porter au bétail le sel dont il ne peut se passer et sans lequel il serait presque impossible de rassembler, pour les traire, les vaches et les chèvres dispersées au loin sur des vastes pâturages. Pour cette dernière opération, le

vacher se sert d'une petite escabelle ronde, portée sur un seul pied, qui s'attache à la ceinture par une courroie et sur laquelle il s'assied. Le lait se reçoit dans un seau à main, d'où on le verse suivant les circonstances dans des brantes hautes pour le transporter sur le dos. On le transvase ensuite dans des baquets de bois peu profonds, et on en voit quelques fois dans les chalets plusieurs douzaines rangés sur des rayons. Les autres ustensiles des vachers consistent : en un petit seau à main pour puiser, un vase pour mesurer le lait, puis un petit baquet rond pour y boire, et des cuillers de bois en forme de grandes coquilles d'huitres, avec un manche recourbé et très-court. Les ustensiles propres à préparer le fromage et le serêt, qu'on trouve aussi dans la plupart des chalets, sont : un entonnoir de bois, garni en dedans de feuillage de sapin ou de quelque autre substance filamenteuse, pour faire filtrer le lait ; un cadre reposant sur quatre pieds sur lequel on place l'entonnoir ; le vase dans lequel on conserve la présure préparée avec la membrane de l'estomac des veaux, infusée dans de la cuite (*)

(*) Le lait, après qu'on en a levé la crême formée à la surface, peut encore subir deux décompositions, au moyen de la présure ou infusion acide propre à la coaguler. La première donne le *fromage*, formé de la partie caséeuse du lait. En ajoutant au liquide restant, qui porte le nom de *petit-lait*, un acide particulier, qui s'appelle *aisy* et n'est autre chose que de la *cuite aigrie*, on obtient le prodnit de la seconde décomposition du lait, savoir le *serêt*, qui est le précipité de

pour faire coaguler le lait; un autre vase, ordinairement un tonneau, où l'on fait aigrir de la cuite, afin de coaguler le petit-lait pour faire le serêt; une longue lame de bois, taillée en forme d'épée, pour couper le lait lorsqu'il s'épaissit sur le feu dans la chaudière où se prépare le fromage; une espèce de moulinet ou brassoir fait avec un morceau de bois garni des deux côtés de petites chevilles qui le traversent et qui sert au même usage que le précédent, mais qu'on remplace quelquefois par un bâton fait de l'extrémité d'un jeune pied de sapin, dont les petites branches sont écorcées et raccourcies; des formes ou cercles élastiques que l'on peut rétrécir et dans lesquelles on place la pâte du fromage en la sortant de la chaudière; une espèce de presse composée de deux planches entre lesquelles on place ces formes lorsqu'elles sont pleines, en chargeant la supérieure de grosses pierres; une cuiller percée avec laquelle on enlève les petits grumeaux de serêt qui résultent de la seconde coagulation du lait; un vase haut et quarré, percé de tous côtés, dans lequel on met le serêt que l'on presse avec un bloc de bois de la même forme, qui s'adapte exactement dans l'intérieur; la cuiller pour écumer le lait; un vase dans lequel on conserve le sel, et enfin un crochet de porte-faix pour transporter sur le dos ces fromages dans les magasins ou entrepôts, dont nous avons parlé plus haut.

Il est agréable d'examiner tous ces ustensiles et

sa partie séreuse; le liquide restant s'appelle la *cuite*, sans doute parcequ'il a subi deux cuissons successives.
Note du Traducteur.

de voir comme ils sont bien travaillés, sculptés ou peints, et comme on les tient propres. La propreté est trop nécessaire dans la confection du fromage et pour la conservation du lait, du petit-lait et des autres laitages, pour qu'on n'apporte pas le plus grand soin à l'entretenir.

Lorsqu'on fait du beurre dans un chalet, la baratte ou sérenne est aussi une pièce essentielle de ce mobilier; mais les hautes Alpes sont trop éloignées des endroits où l'on pourrait débiter cette denrée, et l'on n'y prépare ordinairement que des fromages et du serêt, dont le petit-lait est employé à nourrir les vachers et la cuite à engraisser le bétail, partilièrement les porcs.

D'ailleurs, on a souvent lieu, en voyant un chalet, de s'écrier avec Châteaubriant: „ Je suis „ bien malheureux! car je n'ai pu voir dans ces fa- „ meux chalets enchantés par l'imagination de J. J. „ Rousseau que des méchantes cabanes remplies du „ fumier des troupeaux, de l'odeur de fromage et „ de lait fermenté."

Mais il faudrait plus de place et d'aisance, plus d'habitans qu'il n'y en a dans ces huttes et surtout une construction mieux soignée, pour y maintenir plus de propreté. Comme il y manque d'un manteau de cheminée pour recevoir la fumée, celle-ci noircit les lambris et y dépose une espèce d'enduit résineux. C'est dans l'intérieur du chalet que l'on coupe le bois pour le foyer, et il en reste toujours

des

des copeaux à terre. On y répand beaucoup de liquide. Lorsque les chèvres et les porcs s'y introduisent, ils y laissent des traces de leurs visites. Les vachers eux-mêmes qui n'ont pas le tems de soigner la propreté de leurs vêtemens et de leurs chaussures, y apportent des saletés. Cependant, il y a à cet égard quelque différence entre les divers chalets des montagnes de Lauterbrunnen. Ceux qui sont plus neufs ou qui appartiennent à des propriétaires aisés et soigneux, rappellent les chalets de l'Emmenthal et du canton d'Appenzell, qui ont une grande réputation d'ordre et de netteté.

Ce qui est le plus désagréable dans quelques-unes de ces chaumières, ce sont les alentours du bâtiment qui sont constamment et tellement foulés par les bestiaux, qu'il s'y forme un amas horrible de boue, au travers de laquelle on a beaucoup de peine à passer en marchant sur quelques pierres pour parvenir à l'entrée du chalet.

Si l'on se représente nos pâtres comme des bergers sans cesse couchés sur un gazon velouté au bord d'un clair ruisseau, entourés, jusques dans leurs cabanes, de fleurs et de plantes odoriférantes, on est cruellement désabusé en les voyant. Il ne faudrait cependant dans plusieurs de ces localités qu'un peu de soin et d'arrangement pour réaliser l'image riante qu'on se fait de ces habitations champêtres. Le fumier, dont une sage économie prescrirait de profiter, mais qu'on ne rassemble ni n'entasse, reste épars autour des chalets et rend un fâcheux témoignage du

désordre et de la négligence des vachers. Le bétail ne passe pas les nuits dans des étables, mais il aime à se rapprocher souvent des chalets et des pâtres, et laisse toujours des traces désagréables de sa présence.

Après cette digression sur l'économie des chalets de l'Oberland, nous allons reprendre notre voyage. Nous fûmes bientôt rassassiés du laitage gras et savoureux qu'on nous avait offert dans le chalet hospitalier, et nous avions répété plusieurs fois l'expérience de laisser nos cuillers implantées dans la crème compacte comme de la cire, où elles restaient debout.

Maintenant, nous nous empressâmes de retourner en plain air et nous nous divertîmes pendant quelques instans de la gaieté de deux jeunes bergers de seize à vingt ans, qui chantèrent des chansons d'une plaisanterie un peu rustique et qui nous donnèrent le spectacle de quelques assauts de lutte, auxquels ils se livrèrent sans autres préparatifs, que de se lier les cuisses avec leurs mouchoirs de poche, pour remplacer les caleçons appropriés à cet exercice, et qu'ils exécutèrent avec une adresse et une force remarquables. Toutes les attitudes usitées dans ce genre de gymnastique, ne sont, à la vérité, ni gracieuses ni pittoresques; mais elles ont quelque chose de singulier. Tantôt hardies, tantôt adroites ou insidieuses, elles doivent nécessairement fixer l'attention du spectateur, au moins pour la première fois qu'il les voit. On ne doit pas s'attendre cependant

à y trouver beaucoup de variété; la manière de se saisir mutuellement et les efforts que l'on fait pour renverser son adversaire sur le dos étant à peu près toujours les mêmes. Quelques-uns de leurs gestes ont même quelque chose de vulgaire et d'enfantin, tel que celui de s'accrocher mutuellement par les jambes, qui rappelle les jeux des polissons dans les rues; mais on y remarque toujours de la force et une espèce d'énergie mâle, surtout lorsque l'un des lutteurs soulève l'autre au-dessus de sa tête et le fait tourner en l'air, pour l'étourdir, lui faire perdre l'équilibre et le jeter enfin par terre.

Nous fîmes exécuter à ces jeunes athlétes les douze tours principaux de la lutte, qui ont chacun un nom distinctif, et nous les récompensâmes de l'amusement qu'ils nous avaient procuré.

Couchés sur le gazon, ces joyeux enfans de la nature, au teint rembruni et coloré par la violence de l'exercice qu'ils venaient de prendre, aux yeux brillans du feu de la jeunesse, se livrèrent alors à un autre genre de combat. Ils s'agaçaient mutuellement par des plaisanteries naïves et par des saillies malignes. Il ne manquait presque à leur discours que le rythme et des arbitres pour nous représenter une scène de bergers pareille à celle que Théocrite a décrite dans sa cinquième Idylle.

Je me rappelai les noms des brebis et des chèvres cités dans ce poëme, et je demandai au plus éveillé de nos jeunes champions, s'ils en donnaient aussi à

leurs bestiaux. Il m'apprit que les vaches et les chèvres seulement reçoivent des dénominations particulières, mais qu'on n'en donne point aux brebis, ni aux porcs, parce que les deux premières espèces d'animaux, que les vachers sont obligés de traire chaque jour, leur deviennent par là même beaucoup plus familières et offrent aussi beaucoup plus de traits distinctifs dans leurs formes, leur instinct et leur caractère. Les noms propres qu'on leur attribue se rapportent presque sans exception aux couleurs de leur manteau ou à certaines particularités extérieures de leur corps.

De tels entretiens champêtres nous avaient retenus long-tems, et nous ne songions pas à poursuivre notre route, lorsque nous apperçumes des nuages amoncelés sur le Tsehingelgrat au fond de la vallée de Sevinen et derrière Mürren, qui nous annonçaient l'approche d'un orage; nous nous hâtâmes de partir, en prenant congé de ces bons bergers, et nous montâmes lentement en foulant l'herbe épaisse sur les traces des vaches, pendant l'espace d'une lieue, jusques sur le sommet de l'arête de la Scheideck.

Déjà nous laissions à notre droite le grand Mönch et l'Eiger. Une tradition vague fait entrevoir, que jadis toute cette chaîne de montagnes portait le nom d'*Eiger*, et la Jungfrau en particulier celui d'*Eigers-Breithorn* (large pic de l'Eiger). Ces trois sommités, avec leur énorme base de glaciers, forment un ensemble majestueux, dont l'aspect devient toujours

plus imposant, à mesure qu'on s'en approche. Ces colosses ne paraissent pas inanimés; on croit entendre retentir leurs voix puissantes dans les bruits sourds et ronflans occasionés par la chûte des avalanches. Cependant, on ne touche jamais aux champs de neige que l'on côtoye de si près; on en est séparé par deux terrasses encore couvertes d'un vert gazon; à gauche, le terrain remonte par une douce pente vers les hauteurs du Tschuggen, et quoiqu'à l'élévation de près de trois mille pieds au-dessus du terre-plain de Lauterbrunnen, on se trouve encore dans une espèce de vallon encaissé, dont la vue est bornée de tous côtés, à l'exception d'une échappée en arrière. Le sol sur lequel on marche est marécageux, et les eaux de pluie qui croupissent dans les traces profondes que les bêtes à cornes y laissent, contribuent à le rendre tel.

Haller a déjà observé que la terre des Alpes est visqueuse, noire, tenace comme du feutre et semblable à la terre des marais, avec la différence qu'elle contient des petits grains de sable et des pierres. Wyttenbach ajoute qu'il ne faut pas en être étonné, puisqu'elle repose, en grande partie, sur des bases dures et rocailleuses, dans lesquelles l'eau ne pénètre pas, de sorte que la pluie, la neige fondue, l'humidité des vapeurs nébuleuses et de la rosée, qui y tombent sans cesse, doivent nécessairement y croupir et s'amalgamer avec elle.

En avançant encore vers l'arête de la Scheideck, nous vîmes enfin l'assemblage bigarré de tous les

troupeaux de cette Alpe, au nombre de 2 à 300 vaches, qui y pâturaient. Nous fûmes frappés au premier coup-d'œil de la vivacité de ces bestiaux, comparée à celle qu'ils déploient dans la plaine. Plusieurs vaches sautaient et couraient sur la pente rapide, la queue élevée, avec l'expression de la joie et du bien-être. La plupart haussaient la tête et regardaient avec curiosité les voyageurs citadins qu'elles n'étaient pas habituées à voir sur leur pâturage. Par bonheur, nous n'avions avec nous ni chien, ni parapluie rouge, ni aucun vêtement de cette couleur qui eût pu exciter leur colère.

Suivant Buffon, les buffles ont une aversion décidée pour la couleur rouge, et les taureaux de nos montagnes passent généralement pour l'avoir aussi. Mais ces animaux en effet assez dangereux sur des pâturages écartés, ne sont pas aussi méchans dans les lieux plus fréquentés. Cependant leur attitude, lorsqu'ils s'arrêtent ou se détournent lentement pour regarder les passans, les observer même d'un œil hardi et perçant, a quelque chose d'imposant et rappelle tous les récits des attaques et des hauts faits de ces vaillans gardiens des troupeaux. Ramond, dans ses excellens Supplémens aux Voyages de Coxe, parle de leur extrême antipathie pour les ours. Il est impossible, dit-il, de retenir un taureau lorsqu'il sent un ours dans son voisinage; il court à lui, ils se battent pendant plusieurs jours de suite, se donnent rendez-vous pour le lendemain, et recommencent leur combat, jusqu'à ce que l'un des deux succombe. Dans la plaine, l'ours à de l'avantage;

mais dans les bois et entre les rochers, c'est ordinairement le taureau qui remporte la victoire. Ainsi celui d'un troupeau dans le canton d'Uri poursuivit un jour un ours et ne revint pas. Après l'avoir cherché inutilement pendant trois jours, on le trouva enfin immobile et tenant son adversaire, mort depuis long-tems et déjà tout écrasé, serré contre un rocher. Il avait fait des efforts si violens, que ses pieds étaient enfoncés en terre à plusieurs pouces de profondeur.

Dans les jours les plus chauds de l'été, à l'époque du solstice, on trouve fréquemment les troupeaux des Alpes sur l'endroit le plus élevé de quelque Scheideck. Soit par un préjugé invétéré, soit par indolence, les vachers ne construisent ordinairement sur les pâturages de montagne aucune étable où le pauvre bétail pourrait se mettre à l'abri du soleil et des orages. Il est vrai que la grande chaleur ne dure que deux ou trois heures par jour, mais elle amène à sa suite tous les tourmens que les mouches et les taons font souffrir aux bêtes, qui n'ont d'autre moyen de les éviter qu'en se rendant sur ces arêtes élevées, où souffle sans cesse un vent fraix, qui emporte ces insectes ailés et malfaisans. Il est vraiment honteux pour nos pâtres qu'ils ne bâtissent point d'étables, d'autant plus qu'ils conviennent eux-mêmes, qu'en errant avec inquiétude par les mauvais tems sur les montagnes, les vaches perdent beaucoup de leur lait, qu'elles foulent le gazon et rendent le sol moins productif. Il est rare que la pluie et les orages durent pendant des journées entières. Après s'être mis à

couvert pendant quelques heures, les bestiaux trouveraient toujours quelques momens lucides pour aller chercher leur pâture.

On devrait avoir sur les grandes Alpes trois ou quatre étables dans des lieux différens, afin que le troupeau pût se rendre de l'une à l'autre et trouver alternativement à l'entour de chacune sa nourriture pour la journée. Les vachers ont soin de conduire leur troupeau chaque matin, après la traite, sur une autre partie du pâturage, afin que l'herbe ne soit pas foulée et pâturée partout en même tems; mais on n'apporte pas encore assez de soin à en réserver, par des enclos ou par d'autres moyens, des parcelles, pour la saison tardive; il résulte de là que des bestiaux gourmands se dispersent de tous côtés, vont manger trop tôt et partout les meilleures herbes, et gâtent en marchant beaucoup de terrain. Il est vrai que la disette de bois qui augmente d'une manière effrayante sur nos Alpes ne permet pas de faire beaucoup de clôtures. Mais on pourrait y suppléer avec des pierres, et l'on y trouverait encore l'avantage qu'on a su se procurer dans d'autres contrées sur des pâturages bien administrés, de pouvoir porter dans ces enclos les engrais que les étables fourniraient en abondance. On pourrait même parvenir en peu de tems à récolter du foin dans quelques parcelles ainsi cultivées, et faire provision d'un excellent fourrage, pour nourrir le bétail dans les jours de fortes pluies ou de neige inopinée. Mais il faudrait pour cela plus d'activité, d'industrie et plus d'esprit de spéculation, qu'il n'en existe chez le peuple de

l'Oberland, qui, comme les sauvages, oppose souvent une prétendue impossibilité aux conseils utiles qu'on voudrait lui donner.

Nous eûmes lieu de faire ces réflexions et de plaindre ce troupeau dépourvu de tout abri, puisqu'il n'y avait pas même à proximité quelque roche caverneuse ou quelque arbre touffu, tandis que les échos de l'Eiger répétaient déjà sur notre droite les éclats du tonnerre, qui partaient des nuées noires et menaçantes que nous avions vu s'amonceler sur la vallée de Sevinen. Cet orage avançait avec une rapidité inconcevable et s'étendait de vallée en vallée, en suivant les flancs des plus hautes crètes de montagne, et en versant des flots de pluie. Dans l'espace de deux ou trois heures, cette armée de nuages avait envahi d'abord les vallées de Kien et de Sevinen, puis celle de Lauterbrunnen, la Wengenalp, le Grindelwald et enfin la grande Scheideck et toute la vallée de Hasli; mais, dans tout aussi peu de tems, ces vallons inondés de pluie, ces sommités frappées de la foudre étaient de nouveau éclairées par les rayons d'un couchant pur et serein. Peut-être le même orage s'était-il encore étendu avec la même violence dans les contrées d'Uri et d'Unterwalden. Il nous offrit cependant, à nous qui n'en étions point épouvantés, un spectacle magnifique, que nous n'aurions pas échangé contre la plus brillante clarté du soleil. Des immenses masses de nuages allaient frapper contre la Jungfrau et rebondissaient sur ses flancs avec des éclats de tonnerre pareils au fracas de la chûte d'une énorme muraille

s'écroulant sous les coups d'une formidable artillerie. Ces nuages repoussés par les rochers s'éloignaient en grondant et suivaient les parois glacées de la montagne, pénétraient entre toutes les saillies du roc, s'introduisaient dans toutes les gorges, dans toutes les crevasses, comme pour y chercher un passage dans les contrées méridionales vers lesquelles ils étaient entraînés. Mais les pics, les dents inébranlables des montagnes s'élevaient immobiles et menaçantes au-dessus de cette mer de nuages agités, semblables dans leur teinte noirâtre aux Nègres gigantesques qui, dans les contes de fées, font sentinelle devant les palais des Enchanteurs.

On éprouve une grande jouissance en faisant les derniers pas pour arriver sur le col d'une montagne. A mesure qu'on avance, on découvre une plus grande étendue du pays situé de l'autre côté; et le voyageur qui, pendant si long-tems, n'avait eu devant les yeux que la voute azurée des cieux bornant le but élevé qu'il s'efforçait d'atteindre, le voyageur, dis-je, voit soudain à ses pieds, comme par l'effet d'un enchantement subit, une multitude de nouveaux monts, de vallées, de forêts, de ruisseaux, de lacs et d'habitations. Sur le point de la séparation des eaux, le plus élevé de la Schaideck de la Wengenalp, où deux pelottes de neige se fondant l'une à côté de l'autre au printems, couleraient l'une à l'occident dans la vallée de Lauterbrunnen, l'autre à l'orient dans celle de Grindelwald, sur ce point, dis-je, on jouit d'une vue en même tems gracieuse et sublime sur la dernière de ces vallées.

De cette élévation elle paraît fermée de toute part, parce que l'issue en est trop étroite pour être apperçue d'aussi loin, et ressemble à une immense corbeille pleine de fleurs, d'herbes et de feuillage. A droite se montrent l'Eiger, le Mettenberg et le Wetterhorn. Cet trois monts isolés par les glaciers qui les séparent, offrent un aspect si sauvage, si sévère, leur hauteur paraît si démesurée, que l'on tenterait envain de leur trouver un objet de comparaison.

Droit en face, entre le Faulhorn et le Röthihorn d'un côté, et l'Oberberg, partie du Wetterhorn, de l'autre, s'étend la Scheideck de Hasli. Ses pâturages verdoyans adoucissent l'aspect horrible des côteaux couverts de glace, hérissés de rochers, dont elle est environnée.

La vallée de Grindelwald a un caractère tout particulier. Tandis que deux glaciers descendent presque jusques dans son terre-plain et y apportent les frimats de l'hiver, tandis que l'Eiger, le Schreckhorn et le Wetterhorn la bornent immédiatement au midi, comme les limites de la vie, de la fertilité et de l'existence humaine, de vastes côteaux plantureux, ornés de gazon, d'arbres et de forêts, parsemés d'une multitude d'habitations et doucement inclinés, viennent y aboutir et l'encadrent à l'orient et à l'occident. Celle de Hasli, d'ailleurs plus belle, celle de Lauterbrunnen qui est plus basse, n'en offrent point de pareils. Mais les cascades y sont infiniment plus rares que dans ces deux autres contrées voisines.

La partie la plus reculée du vallon s'élargit considérablement de trois côtés et présente un bassin dont la circonférence est plus grande que celle des deux autres, que nous venons de nommer. L'horizon y est moins circonscrit, on y voit un plus grand nombre de maisons éparses. Cependant, son aspect ne détruit pas complétement les impressions que produisent l'âpreté, la solitude de ces régions si élevées et si sauvages, et l'on y serait peut-être moins étonné qu'ailleurs, si l'on y entendait le Lämmergeyer (grand vautour des Alpes) agiter ses ailes dans les airs, les marmottes siffler dans les creux de rochers, le mugissement des ours ou les hurlemens des loups dans les forêts.

Nous hâtâmes notre marche ou plutôt notre fuite devant l'averse qui nous atteignait, en descendant à pas précipités sur le pâturage ou Alpe de Wergisthal, déjà situé dans le territoire de Grindelwald. Celui-ci commence immédiatement sur la hauteur de la Scheideck. A peine pûmes-nous donner quelque attention à une particularité remarquable de cette contrée, à une forêt de pins alviers, à la vérité très-peu épaisse, et qui s'éclaircit toujours davantage. (*)

(*) Le pin alvier (dont le nom botanique et systématique est *pinus cembra* de Linné), en allemand *Arve* ou *russische Ceder*, *airolle* dans le patois du pays de Vaud, est un arbre conifère, à feuilles étroites et pointues, dont les pommes ressemblent à celles du pinier, mais sont plus petites, d'un gris foncé au lieu

Autrefois, ce bois était très-touffu et remontait jusques sur la montagne du Tschuggen. Aujourd'hui, les tiges sont éparses, affaiblies par leur vétusté et ne produisent point de nouveaux rejetons. Il y en a encore quelques-unes dont on estime la hauteur à 60 pieds et qui paraissent avoir 400 ans. La croissance de ces arbres est très-lente, mais leurs qualités particulières les rendraient dignes d'être cultivés régulièrement et propagés sur nos montagnes. Ils y prospèrent à 200 pieds plus haut que les sapins, et l'exposition au nord est celle qui leur convient le

d'être brunes, et contiennent des petites amandes oléagineuses et d'un bon goût. Il croît le plus abondamment dans les provinces au nord-est de la Russie et sur les parties du mont Ural qui se rapprochent des zônes plus froides. Mais on en trouve aussi et même en assez grande quantité en Pologne, dans le pays de Salzbourg, dans le Tyrol, en Savoye, dans le comté de Bormio, dans le Dauphiné. Il y en a aussi en Suisse, particulièrement dans le Vallais, dans les Grisons, dans le district d'Aigle au pays de Vaud et dans l'Oberland bernois, nommément dans le fond de la vallée de Lauterbrunnen, sur la route du Grimsel, dans les vallées de Gentel et d'Engstlen, dans les régions les plus élevées de celles de Gastern et d'Oeschinen; enfin, sur les Alpes de Wergisthal et d'Itramen. Le bois de cet arbre est odoriférant et passe pour n'être pas sujet à se pourrir, lorsqu'il a crû dans un terrain sec et sur les hautes montagnes. Sous le rabot il ne se déchire point de la même manière que celui des autres espèces de nos pins indigènes. Nos pâtres l'emploient pour en faire leurs jolis vases à lait. Son odeur particulière éloigne les teignes des armoires qui en sont fabriquées.

mieux. Ils ne sont pas aussi élancés et supportent mieux la froidure des hivers que les pins. Il ne leur faut d'abord, pour germer, qu'une couche de terre très-mince sur la roche nue, ensuite ils poussent des racines très-fortes qui s'étendent au loin et vont gagner un terrain meilleur que celui où l'arbre a pris naissance. Leurs cimes se maintiennent droites dans les lieux où celles de plusieurs autres espèces d'arbres se courbent ou se rabougrissent. L'épaisseur de la tige diminue rapidement vers le sommet. Un tronc dont le diamètre serait de 3½ pieds n'atteint guères qu'à 50 pieds de hauteur, tandis que l'on voit des pins plus minces en acquérir une plus grande. Mais cette forme conique et obtuse contribue à leur donner assez de stabilité pour résister aux orages, aux bourasques, aux lavanges qui brisent ou renversent souvent les autres arbres plus élevés, sur les hautes montagnes. Son ennemi le plus dangereux est l'homme qui en arrache les branches pour cueillir les amandes qu'il ne sème pas, mais qu'il mange par gourmandise ou qu'il emploie comme un remède très-vanté contre les phthisies. Il faut à ce fruit deux années pour mûrir, et cet arbre participe ainsi à la lenteur de la croissance des végétaux sur les hautes montagnes.

„ Le brièveté de la saison de la végétation sur „ les Alpes, dit un savant connaisseur de l'économie „ des forêts, M. Zschokke, influe aussi sur la crois„ sance des arbres. Le froid ferme les pores des „ plantes, nécessaires à la transpiration, les fibres „ du bois sont plus dures et plus fines. Les cercles „ dans l'intérieur du bois qui indiquent l'accroisse-

„ ment annuel des arbres sont plus étroits et plus
„ resserrés. Je fis abattre un jeune pin alvier sur
„ l'Alpe de Wergisthal qui avait crû dans le meil-
„ leur terrain. Il n'avait encore que 6 pieds et demi
„ de hauteur, et sa plus grande épaisseur au pied
„ n'était que de 2 pouces de diamètre. Cependant,
„ malgré sa taille enfantine, il avait déjà l'âge de
„ 70 ans, au moins pouvait-on compter distincte-
„ ment 64 cercles. Un autre pin alvier situé au pied
„ du Thunertschuggen, en pleine vigueur, quoiqu'il
„ ne fut pas très-remarquable par ses dimensions,
„ fut coupé pour servir à la bâtisse d'un chalet. Il
„ avait 1 pied 7 pouces de diamètre et prouvait
„ par le nombre de ses cercles intérieurs une an-
„ tiquité de 353 années, outre celles de sa première
„ germinaison qui ne sont point marquées par des
„ cercles très-distincts. Cet adolescent de 3 siècles
„ et demi qui tomba sous la coignée à la force de
„ son âge, aurait ajouté à sa durée un nombre dou-
„ ble d'années, si on avait laissé agir la nature.
„ J'en ai vu plusieurs qui, par leurs dimensions,
„ par les dommages que les intempéries y avaient
„ faits, par leurs ruines, sur lesquelles poussaient
„ cependant encore quelques rameaux verds, indi-
„ quaient un âge de plus de mille ans."

Malgré tout le mérite de ces arbres, dont on vient de faire un si grand éloge, nous ne crûmes pas qu'il fût prudent d'attendre sous leur abri, que l'orage fut passé. Nous nous hâtâmes plutôt de gagner les chalets du Bustigeln - Läger, situés à une demi-lieue en dessous de l'arête, et de nous

réfugier dans le premier que nous rencontrâmes et dont les verroux de bois ne nous opposèrent aucune résistance. Il n'y avait personne dans l'intérieur, et un reste de brasier brûlait encore faiblement sur le foyer. Nous l'attissâmes avec le bois qui se trouvait en provision tout auprès, et nous fîmes un bon feu dont l'épaisse fumée s'échappait par toutes les fentes des parois de la cabane. Aussitôt un chevrier qu'il eut été impossible de méconnaître pour tel, accourut tout essoufflé croyant que le chalet avait pris feu. Mais, en voyant de paisibles voyageurs grouppés autour de la flamme pétillante, au lieu de l'incendie qu'il avait redouté, sa frayeur se calma aussitôt. Notre compagnie lui parut, ainsi qu'à ses voisins, très-agréable. Bientôt, plusieurs jeunes pâtres se rassemblèrent autour de nous pour jaser avec nous pendant l'orage; leurs faces rembrunies et brillantes de santé, leur naïves plaisanteries, leur son de voix mélodieux et les chansons champètres dont ils nous régalèrent, nous firent un plaisir dont nous aurions été privés sans l'orage.

Pendant ce tems, il survint par la plus affreuse pluie, qui transformait la montagne entière en un lit de torrent, une troupe de voyageurs à cheval, enveloppés de manteaux de taffetas ciré, un homme, une dame, des domestiques, un mulet chargé de bagages, qui, remontant depuis le Grindelwald au travers des brouillards, produisirent un nouvel incident dans cette scène romantique. Ils s'arrêtèrent à peine et poursuivirent leur route; ainsi que nous les avions vu sortir des nuages qui couvraient la

vallée

vallée en dessous, nous les vîmes bientôt disparaître de nouveau dans les nuées supérieures. Ce ne fut qu'après un long intervalle que la fureur de l'orage s'appaisa autour de nous, et nous vîmes reparaître les sommités et les côtes les plus élevées couvertes d'une neige fraîchement tombée, ce qui arrive ordinairement dans ces régions : c'est un bienfait de la nature. Si chaque orage tombait en eau, les plus terribles inondations désoleraient plusieurs fois chaque été les vallées inférieures. Mais, lorsque les vapeurs se transforment en neige ou en grêle, elles se foudent lentement, et au lieu des dommages qu'elles auraient occasionés, elles envoient en s'écoulant une bienfaisante humidité dans les contrées inférieures.

Lorsque la pluie eut cessé, il n'y avait plus de tems à perdre, pour continuer à descendre. Nous risquions d'être surpris par la nuit; dont le crépuscule annonçait déjà l'approche, sur la pente de la Scheideck beaucoup plus longue du côté du Grindelwald, et d'autant plus pénible que le schiste argileux s'y montre fréquemment à découvert et qu'il est si glissant, qu'on ne peut marcher que lentement et avec beaucoup de circonspection.

Les nuages s'étaient dissipés, et nous jouissions de la vue des montagnes opposées, qui séparent le Grindelwald de la vallée de Hasli et du lac de Brienz. Cette chaîne est hérissée de plusieurs sommités sauvages, menaçantes et d'une teinte sombre. Le schiste argileux qui en forme la substance principale, comme

dans tous les passages des Alpes, se décompose toujours davantage et porte les indices d'une destruction prochaine et assurée.

Il faisait encore assez clair, lorsque nous passâmes près des chalets inhabités d'Alpigeln et nous pûmes distinguer le hameau d'Itramen situé à gauche de son pâturage; mais bientôt nous fûmes enveloppés d'une entière obscurité que les ombres des montagnes colossales augmentaient encore. Nous arrivâmes cependant sans accident aux bords de la Lütschinen mugissante. Ainsi que la plupart des voyageurs, nous regrettâmes que le pont qui la traverse soit aussi distant de la cure et de l'auberge. Lorsqu'on se croit parvenu au terme d'une course fatiguante, il faut encore monter pendant une demi-heure pour atteindre ce but d'une longue journée de marche, dont on s'impatiente de voir la fin. Dans l'obscurité dont nous étions environnés, le silence qui régnait dans la vallée, interrompu seulement par le murmure bruyant du torrent, par le sifflement des vents dans le lointain, aurait pu nous inspirer une espèce de terreur.

Nous ne rencontrâmes que peu de passans qui tous, lorsque nous les interrogions, nous assuraient que dans un moment nous serions à la cure. Mais les momens de ce peuple habitué à marcher sont pour nous des quarts d'heures, et paraissent même quelquefois des heures entières.

Enfin, cependant, nous atteignîmes le toit hos-

pitalier du ministre, M. Fréd. Lehmann de Berne, où nous fûmes accueillis avec une cordiale bienveillance, comme de pauvres pélerins fatigués et detrempés par la pluie, qui avait recommencé à tomber.

Des chamois et de la chasse aux chamois.

Après avoir ôté nos vêtemens mouillés et les avoir changé contre ceux que l'obligeant pasteur voulut bien nous prêter, on nous offrit du thé auprès d'un bon feu de cheminée et nous accablâmes notre hôte de questions. La conversation tomba bientôt sur la chasse aux chamois, dont peu de citadins peuvent parler avec connaissance de cause; mais notre ecclésiastique, jeune encore et robuste comme un chêne, aimant le séjour de la vallée qu'il habite et qu'il parcourt sans cesse, avait souvent pris part à ce plaisir téméraire; il se plut à nous raconter avec une satisfaction que l'on éprouve toujours en se rappelant les dangers que l'on a victorieusement affrontés, l'histoire d'une de ses chasses les plus remarquables, et à nous parler des chamois avec beaucoup de détails. Nous rapporterons ici ses propres paroles.

„ On a beaucoup fait de contes sur cette chasse singulière, nous dit-il, et cependant un récit véridique la fait paraître à plusieurs égards encore plus hardie. Je puis en parler moi même, *"quorum ipse pars magna fui."*

„ Je m'y suis livré pendant dix ans, et il n'y a que peu de tems que j'ai renoncé à ce divertissement périlleux. Un chasseur de chàmois doit posséder nécessairement plusieurs qualités, que l'on trouve rarement réunies chez le même individu. La première et la plus essentielle est une forte constitution corporelle, qui puisse braver les intempéries les plus affreuses, le froid le plus rigoureux et l'humidité la plus pénétrante, qui puisse supporter, sans que la santé en souffre, de passer des nuits entières sous un rocher, sur la croupe des montagnes les plus élevées. Il faut qu'il ne soit absolument point sujet au vertige, que sa vue soit perçante, sa main ferme pour tirer juste. Du courage et du sang froid dans les périls de toute espèce sont indispensables, ainsi qu'une patience à toute épreuve, de la constance et de l'expérience. Il doit encore avoir des épaules robustes, afin de pouvoir porter pendant des journées entières un fusil de chasse très-pesant et des vivres. Une taille pas trop grande, mais ramassée, un corps adroit et leste, des genoux assurés et vigoureux, un bras nerveux : telle est la figure la plus avantageuse pour un chasseur de chamois."

„ Sans m'arrêter à décrire leurs armes et leur costume (*), j'en viens d'abord au naturel des chamois et à la chasse qu'on leur livre. "

(*) On trouve dans les costumes suisses dessinés par König un chasseur de chamois de Glaris complétement équipé et costumé.

„ L'extrême timidité de ces animaux jointe à leur excellent odorat et à leur ouïe extraordinairement fine est cause qu'il est extrêmement difficile de les approcher et de les tuer. On leur donne la chasse de deux manières, avec des chiens, ce qui est très-rare, et plus ordinairement sans chiens. Tous les chiens de chasse sont très-ardens à les poursuivre; mais sur les montagnes de glace escarpées et sauvages, telles que le Wetterhorn, qui est la plus fréquentée par les chamois du Grindelwald, et le Mettenberg, on ne peut guères se servir de chiens, parce qu'ils ne sont pas très-habiles à grimper. On le peut plus aisément sur des montagnes moins âpres, que les vaches peuvent pratiquer, comme sur le Faulhorn, le Röthihorn et la Scheideck. Mais, si l'on pourchasse souvent les chamois de cette manière dans une contrée quelconque, ils la quittent bientôt et n'y reviennent plus. Il vaut donc mieux ne pas faire un usage fréquent des chiens, tout au plus une fois pour varier. On peut alors s'y prendre de deux façons : ou laisser le chien suivre en liberté la piste de ces fauves, ou le tenir en lesse jusqu'à ce qu'on découvre sur la neige ou sur quelque sentier étroit les voies de la bête. Alors on le lâche, et comme les chamois ont une piste très-forte, un chien même médiocre ne perd pas facilement leur fraix. Pendant qu'il le suit, le chasseur va se poster à l'affût à l'endroit par lequel il sait, ou présume, que les chamois prendront la fuite; ou, ce qui vaut mieux, il suit de l'œil nud, ou armé d'une bonne lunette, la marche du chien, jusqu'à ce que celui-ci en fasse partir un ou plusieurs, et ce n'est aussi qu'alors que

le chien commence à donner de la voix. Comme les sons se propagent très-facilement sur les montagnes et que les chamois ne fuient pas très-loin, on peut observer la chasse de l'œil et de l'oreille, surtout lorsqu'on s'est placé sur un point un peu élevé, d'où l'on domine une vaste étendue. "

„ Lorsque le chien a poursuivi le fauve pendant une heure, on cherche à le rompre et à le rappeler. Aussitôt les chamois, qu'il ne faut jamais perdre de vue, se couchent à terre, la fatigue a déjà affaibli leur attention et épuisé leurs forces, de sorte que le chasseur peut se glisser plus près d'eux. Quelques fois ils se mettent en défense contre les chiens, principalement lorsqu'il n'y a point de petits dans la troupe, ou lorsqu'il s'y trouve un vieux mâle, qui reste en arrêt à la même place, tellement que le chasseur croit presque pouvoir le prendre avec les mains. "

„ La chasse aux chamois sans chiens est plus usitée et plus convenable relativement aux lieux qu'ils habitent. Les chasseurs préfèrent de s'associer au nombre de deux ou trois, mais jamais davantage; ils partent ordinairement le soir, munis d'une espèce de pioche ou de hoyau dont la pointe est aiguë de chaque côté, propre à tailler des trous dans la glace ou dans le roc, de bâtons de montagne armés de longues pointes de fer, d'une carabine courte ou d'un fusil à canon rayé, de crampons à plusieurs pointes avec des courroies pour les attacher sous les souliers, lorsqu'on marche sur les pentes dan-

gereuses ou sur la glace. Dans leurs carnacières, ils portent outre leurs munitions une petite lunette d'approche, les provisions de bouche nécessaires, savoir des gâteaux de farine d'orge (le pain ordinaire des habitans du Grindelwald), du fromage et de l'eau-de-vie de cerise ou de gentiane. Ils passent la première nuit dans un chalet de quelque Alpe peu élevée, toujours ouvert et suffisamment pourvu de bois pour se chauffer. Le lendemain, on part de grand matin, et l'on tâche d'être rendu à la pointe du jour à l'endroit où l'on présume de trouver des chamois; ou bien, on va se placer sur quelque haute arête de rochers où les chasseurs établissent ce qu'ils appellent un *Luegi*, c'est-à-dire, une place avantageuse pour l'affût, où ils appuient deux grands quartiers de pierre l'un contre l'autre, en laissant un intervalle entre deux, au travers duquel ils peuvent regarder comme par une pinnule. Le chasseur se glisse à quatre pattes et se couche à terre derrière cet abri, laissant en arrière son arme, ses instrumens, son bâton, son chapeau et son bonnet."

„ A l'aide de sa lunette, il regarde de tous côtés au travers de cette ouverture s'il n'apperçoit point de chamois. Ses compagnons restés en arrière ne détournent pas un instant les yeux de dessus lui; dès qu'il apperçoit le gibier, il leur donne un signe avec la main pour leur indiquer où il l'a vu et combien il y en a; puis il se traîne sans se relever tout doucement pour les rejoindre. On délibère alors comment on peut le mieux attaquer les fauves."

„ Il faut que les chasseurs connaissent parfaitement le pays, qu'ils sachent les endroits où les chamois vont de préférence se réfugier, ainsi que les chemins qu'il faut prendre pour y parvenir. Ils observent d'où vient le vent, puis ils cherchent à se rapprocher de la bête ou de la troupe sans en être apperçus. Ordinairement le meilleur et le plus prudent des chasseurs est spécialement chargé de cette commission, qui exige beaucoup de patience, de peine, de constance et de ruse. Il avance de roc en roc, de saillie en saillie, jusqu'à ce qu'il soit à portée du gibier. Quelquefois il est obligé de se coucher à terre sur le ventre et d'y rester pendant une demi-heure, comme s'il était mort, sans faire le moindre mouvement, lorsqu'il a vu que les chamois, particulièrement la femelle qui conduit le troupeau, se sont apperçus de quelque approche suspecte, qu'ils ont cessé de pâturer, ou qu'ils se sont levés, s'ils étaient couchés. On le voit aussi passer quelquefois sa chemise par dessus ses autres vêtemens pour imiter la couleur de la neige, et ramper sur le ventre avec les pieds et les mains sur la glace unie. Il ôte ses souliers, dépose tout son équipage et glisse sans bruit en marchant à pieds nuds sur les pierres tranchantes et sur les pointes de rocher."

„ D'autres fois, il reste immobile dans l'attitude la plus gênée pendant plusieurs minutes, parce que les fauves ont eu vent de son arrivée. Enfin, il mesure de l'œil la distance qu'il a cherchée d'atteindre."

„ Dès qu'il peut distinguer la cambrure des cornes des chamois, il peut conclure qu'il n'en est plus éloigné que de 200 à 250 pas. Il contourne encore quelque angle de rocher pour se mettre mieux à portée de sa proie, et il avance la tête avec pru dence; mais si les fauves regardent de ce côté-là, il n'ose pas la retirer, il doit rester parfaitement tranquille, pour ne pas les effrayer. Il arrive quelquefois que dans ce moment-là, les chamois s'éloignent sans se douter même du danger, et il est obligé de recommencer tout de nouveau sa poursuite. "

„ Enfin, le chasseur reconnaît qu'il n'est pas possible de s'approcher davantage de la troupe, sans la faire partir; il cherche à distinguer la bête la plus grosse ou la plus grasse, ou lorsque la distance lui paraît douteuse, celle qui est le plus près de lui, et désigne ainsi sa victime; son cœur bat de désir et d'impatience d'atteindre enfin le but de tant d'efforts et de peines. Plus un chamois est gras et plus son manteau est de couleur foncée. Cependant les nuances de leur poil varient chaque mois. En été, il est d'un gris jaunâtre, couleur isabelle; en hiver, d'un brun foncé ou noirâtre. "

„ Le chasseur couche en joue, le coup part, le plomb vole et ne manque presque jamais : l'animal tombe et la troupe effrayée, en voyant le chasseur, en sentant l'odeur de la poudre, s'enfuit avec une vitesse inconcevable au travers des rochers et des précipices. La détonation seule ne les effrayerait pas autant, parce qu'ils entendent à chaque instant

des bruits parfaitement semblables dans les montagnes, lorsque des masses de glace se brisent et s'écroulent."

„ Je tirai un jour, au pied du pic le plus élevé du Wetterhorn, sur une chèvre de chamois, qui fuyait et qui était accompagnée de son faon. J'étais posté derrière un petit bloc de rocher; devant moi en face paissaient quatre chamois plus petits, près desquels je m'étais glissé sans en être apperçu. J'avais choisi pour ma proie le plus grand de ces fauves; mais au moment où j'allais lâcher mon coup, cette chèvre beaucoup plus grasse, que mes compagnons de chasse avaient relancée, passa rapidement plus près de moi. Dans l'espoir de pouvoir m'emparer du faon en tuant la mère, je renonçai au but beaucoup plus sûr que j'avais miré et je tirai sur la chèvre. Mon coup porta trop bas, parce que j'avais laissé tomber un peu de poudre en chargeant mon arme et que je n'avais plus songé à cette circonstance. Je la manquai, mais les quatre autres chamois continuèrent à paître paisiblement, ne furent point effrayés de la détonation, et j'aurais facilement pu charger de nouveau et ajuster un second coup de fusil, si le désir de m'emparer du chevreau ne m'avait pas entraîné. J'espérais l'atteindre à la course, je comptais trop sur l'agilité de mes jambes; j'appuyai mon fusil contre le roc, je jetai mon sac de chasse et je volai au travers d'un pied de neige à sa poursuite. La mère qui avait pris les devans s'arrêtait à chaque instant pour l'attendre. J'effarouchai les quatre chamois qui s'enfuirent et je succombai

bientôt dans mon imprudente entreprise sans pouvoir m'emparer du faon vivant. "

„ Lorsque le chasseur a tué une de ces bêtes au milieu d'une troupe et qu'il n'a plus d'espoir d'en tuer une autre, il court vers sa proie, s'en saisit en poussant des cris de triomphe et de joie. Si elle respire encore, il lui donne le dernier coup et boit souvent de son sang, qu'on dit être un excellent spécifique contre le vertige. J'en ai trouvé le goût trop douçeâtre, mais cependant un peu poivré. Je pus à peine me déterminer à en goûter. On ouvre tout de suite le ventre de la bête; on jette l'estomac, les intestins, les entrailles et toutes les parties que l'on ne peut pas manger; on a grand soin de la graisse; puis on attache les pieds de derrière à ceux de devant; on se l'endosse comme une hotte attachée avec des courroies, et on l'emporte assez commodément. "

„ Les chasseurs se réunissent. On cherche un ruisseau pour se laver les mains, on s'assied par terre, et l'on fait avec grand appetit un joyeux et frugal repas. "

„ Mais, lorsqu'on a lieu d'espérer de tuer encore d'autres pièces de gibier, on cache celle qui l'est déjà sous un rocher et l'on continue la chasse de la même manière. Ce n'est que quand la nuit est survenue que les chasseurs emportent leur proie chez eux, où ils salent la chair et l'exposent à la fumée. La graisse du chamois est employée à plusieurs re-

mèdes domestiques; on vend la peau et l'on conserve les jolies cornes, dont on fait un ornement de la maison, ou que l'on vend à des étrangers."

„ On estime qu'un chamois de taille moyenne pèse 50, 60 ou 70 livres. Ceux qui sont très-gras rendent souvent jusqu'à 7 livres de suif. C'est avec la peau de ces fauves que l'on fait les meilleurs gants et les meilleures culottes de cette matière; en effet, elle est très-forte et joint à la douceur du velours une élasticité extraordinaire."

„ Si l'on peut se poster sur les sentiers que les chamois ont l'habitude de pratiquer, le meilleur tireur va s'y mettre à l'affût, muni de plusieurs fusils. Les autres chasseurs cherchent à se rapprocher des chamois et à les relancer, soit par un coup de feu, soit en les effrayant d'une autre manière. Lorsque ces fauves veulent alors s'enfuir par les chemins qui leur sont connus, ils y trouvent le chasseur qui les guette et qui les reçoit à coups de fusil. Souvent les chamois passent si près de lui, qu'il pourrait presque les toucher avec les mains. Si le passage est trop étroit, les fauves rebroussent chemin; mais ils rencontrent les traqueurs qui les forcent à retourner de nouveau sur leurs pas. Enfin, ils se décident à s'enfuir, en passant proche du chasseur et s'avancent vers lui les cornes baissées pour l'attaquer. On fait alors très-bien de se coucher sur le ventre et de laisser passer sur soi la troupe désespérée."

„ Quelquefois ces animaux, lorsqu'ils sont forcés, préfèrent s'exposer à une mort certaine et s'élancent d'une pointe de rocher dans les précipices. C'est ainsi que (il y a bien des années) quelques mineurs de Lauterbrunnen forcèrent 14 chamois à se jeter dans un profond ravin, où ils périrent, sans que personne pût en profiter."

„Dans le Grindelwald, les trois principaux endroits où l'on peut ainsi traquer les chamois et où il paraît qu'ils séjournent de préférence, sont sur l'Eiger dans un lieu nommé *oberer Sattel*, et sur le Wetterhorn, deux points différens, *in der Enge* et *im obern Gang*. Lorsqu'on les y trouve, ils n'ont d'autre ressource que de sauter du rocher avancé dans le précipice, ou de retourner toujours vers le chasseur qui les attend."

„ Si l'on parvient à tuer la chèvre qui conduit la troupe, on se rend facilement maître de tous les autres. Privés de leur guide, ils se trouvent tout-à-fait dévariés; ils le cherchent, ne sachant plus où fuir, courent confusément en rond, sans éviter les chasseurs, et finissent par partager le triste sort de leur conductrice. On a même l'expérience que des troupes qui avaient perdu la chèvre principale périssaient presque en entier pendant l'hiver. Plusieurs personnes ont souvent mis en doute cette supériorité accordée aux femelles chez ces animaux; mais elle est incontestable, et l'on peut, en les observant, s'assurer que jamais un mâle ne conduit et ne dirige une troupe."

„ C'est ordinairement la chèvre la plus âgée qui est chargée de cet emploi et qui est probablement toujours la mère ou la grand'mère de tous les autres. Elle se tient éloignée de la troupe de quelques pas en avant ou en arrière. Rarement ou jamais, elle ne paît en même tems que les autres, elle reste debout quand ils se couchent, et se couche quand ils paissent ou se relèvent. Lorsqu'elle soupçonne quelque danger, elle lève la tête, écoute, marche de côté et d'autre et siffle doucement par les narines. Si ce qu'elle a entendu ou senti continue à lui paraître suspect, elle contourne quelque saillie de rocher, ou monte sur quelque pierre exhaussée et observe de tous côtés, jusqu'à ce qu'elle soit persuadée qu'il n'y a rien à craindre. Mais si elle croit qu'il n'y a pas de sûreté, elle pousse un second sifflement très-aigu et donne ainsi le signal d'une retraite générale. Toute la troupe s'enfuit alors avec la rapidité du vent et va se réfugier dans quelque lieu plus élevé et mieux à l'abri des poursuites."

„ Dans d'autres contrées de montagnes, on a l'habitude de guetter les chamois dans les endroits où ils vont lécher le sel minéral qui suinte des rochers et qu'ils aiment beaucoup. Il existe aussi de ces roches salées dans le Grindelwald; mais les chasseurs n'en profitent pas. Le besoin qu'éprouvent ces fauves de lécher ainsi le sel des rochers est tellement impérieux, que si les chasseurs voulaient continuellement se porter auprès, ils en tueraient tant, que la race des chamois serait bientôt détruite."

„ Pour s'en approcher, on emploie encore d'autres moyens, dont quelques-uns sont très-singuliers. Ceux que je vais citer et qui ont souvent réussi à un chasseur de cette vallée me paraissent d'une originalité toute particulière. Lorsqu'il appercevait des chamois dans le voisinage d'un troupeau de chèvres domestiques ou de brebis, il se mettait à quatre pattes et répandait du sel sur son dos. Le bétail l'entourait et léchait le sel; pendant ce tems-là, il avançait lentement en marchant des pieds et des mains du côté où étaient les fauves, qui ne s'effarouchent pas autant des chèvres et des brebis que des hommes, et il pouvait ainsi les approcher jusqu'à la portée du fusil, d'autant mieux que la forte odeur qui émane du bétail empêchait les chamois de sentir le chasseur, et qu'ils ne pouvaient pas même le voir au milieu d'un si grand nombre d'animaux."

„ D'autres fois, lorsqu'il avait lieu de croire qu'un chamois qu'il guettait s'était apperçu de son approche, il plantait son bâton en terre ou l'appuyait contre un roc, puis il y posait son chapeau, y suspendait son habit et s'éloignait sans bruit. Le chamois ne détournait pas ses yeux de cette figure, et ne lui voyant faire aucun mouvement, il s'y accoutumait et restait sans crainte à la même place, en la regardant toujours. Le chasseur, faisant alors un détour, s'approchait du fauve qui ne soupçonnait pas que le danger pût lui venir d'autre part, et le tuait. On fait souvent usage de cette ruse dont le succès est presque assuré."

„ Des vieux chasseurs parlent encore avec extase des anciens tems où ils voyaient souvent des troupes de 40 à 50 chamois réunis. Mais des hivers plus rigoureux, le perfectionnement des armes à feu, la liberté illimitée de la chasse qu'exerçaient des chasseurs mal adroits pendant l'époque de la révolution, ont singulièrement diminué le nombre de ces fauves, ou les ont forcé à se retirer dans des pays de montagnes plus tranquilles, par exemple, dans le Vallais, d'où il résulte que cette espèce d'animaux si paisible, si jolie et si intéressante a été presque détruite dans l'Oberland ou qu'au moins elle y est devenue beaucoup plus rare. Une sévère défense a depuis lors interdit la chasse de ce gibier, et l'on peut espérer qu'il se reproduira bientôt en plus grand nombre. "

„ La troupe la plus nombreuse que j'aie jamais vue était de 21 têtes, et quelque fois en hiver je vois de mes fenêtres 10 à 15 chamois rassemblés. "

„ On m'a souvent demandé comment ces animaux pouvaient se nourrir en hiver sur des montagnes si hautes couvertes d'une neige épaisse ? Il est facile de répondre à cette question. Dans cette saison rigoureuse ils descendent dans la région des forêts, où ils trouvent sur les arbres une espèce de lychen qui a beaucoup de rapports avec la mousse d'Islande. C'est le *lychen ciliaris* et le *lychen barbatus* des botanistes. Ils y trouvent des feuilles de sapins jeunes et tendres et de l'écorce mangeable. Ils écartent aussi la neige avec leurs pieds, jusqu'à ce qu'ils par-

viennent

viennent à atteindre le sol et l'herbe sèche dont il est revêtu, ou quelques espèces de mousses qui leur conviennent. "

„ Souvent aussi les épouvantables ouragans qui règnent dans ces régions élevées dispersent la neige, l'emportent au loin, en dégarnissent tout-à-fait de vastes espaces où les chamois retrouvent de la nourriture. Enfin, presque toujours, dès que la neige cesse de tomber, elle glisse par son propre poids sur les pentes des montagnes unies et couvertes de gazon, qui fournissent alors à ces animaux un fourrage abondant dans des endroits inabordables, où il serait impossible aux habitans de la vallée d'aller le faucher. "

„ Il paraît aussi qu'ils peuvent supporter la faim assez long-tems et subsister en léchant le sel des rochers, ou en mangeant des petites feuilles d'ardoise minces, tendres et humides; au moins en trouve-t-on fréquemment dans les estomacs de ceux qu'on tue. Ils ne sont donc pas aussi dépourvus qu'on se l'imagine, et même ils restent ordinairement gras pendant tout l'hiver. L'époque où ils le sont le plus est la Saint-Martin. Au printems, lorsqu'ils mangent de l'herbe fraîche, ils maigrissent, sont couverts de poux qui les tourmentent beaucoup et deviennent sujets à des fortes diarrhées. "

„ La saison de leur accouplement commence au milieu ou à la fin de Novembre. On croit que plus elle est retardée, plus l'hiver sera long et le printems

tardif. C'est au moins ce que les chasseurs expérimentés assurent. Ils y font grande attention et observent de leurs fenêtres quand les mâles poursuivent les chèvres sur les montagnes. Depuis dix ans que je m'y suis appliqué moi-même, j'ai presque toujours trouvé cette observation très-juste."

„ Dès que les mâles ont atteint l'âge de 5 à 7 ans, ils s'écartent des troupes et mènent une vie solitaire; mais ils s'en rapprochent dans cette saison. Ils deviennent alors moins farouches, suivent souvent de loin les chasseurs pendant des heures et les observent avec méfiance. Il est probable que l'on peut attribuer à cet isolement des mâles leur nombre proportionnellement plus considérable que celui des chèvres, parce qu'ils ne s'exposent pas en compagnie aux dangers de la chasse."

„ Au commencement ou au milieu de Mai, les femelles mettent bas un faon; très-rarement elles en portent deux. Dès le premier jour, dès la première heure même après leur naissance, les petits peuvent suivre leurs mères. Ils sont très-jolis, très-confians et point farouches. Lorsqu'on les prend, on peut les faire allaiter par des chèvres domestiques; mais il faut bien se garder de les tenir pendant l'hiver dans des étables chaudes, où ils périraient infailliblement. Après leur première année, leurs cornes commencent à paraître; dans la seconde, elles se courbent peu à peu, et dans la troisième, elles prennent leur forme ordinaire. Dès-lors, elles augmentent toujours en grandeur et en grosseur, prennent

chaque année un nouveau cercle, par lequel on peut reconnaître avec assez d'exactitude l'âge de l'animal, quoique ces cercles ne soient ni aussi distincts, ni aussi noueux que ceux des cornes de bouquetins. D'ailleurs, les cornes leur servent d'armes naturelles, avec lesquelles ils se défendent encore vigoureusement lorsqu'ils sont blessés, de manière à porter à leurs ennemis des coups d'autant plus dangereux, qu'elles sont pointues et que ces animaux sont doués d'une force extraordinaire. "

„ On fait une distinction entre les chamois des rochers et les chamois des forêts, uniquement d'après l'observation que l'on a faite, que les chamois qui sont nés dans les bois en préfèrent le séjour où ils trouvent une nourriture plus abondante; ils sont un peu plus grands et plus gras que ceux qui sont accoutumés depuis leur enfance à habiter des sommités de rochers nuds. D'ailleurs, ils sont parfaitement de la même espèce et s'accouplent entre eux. La marque caractéristique, à laquelle on peut reconnaître avec certitude le chamois des forêts, consiste en ce qu'ayant l'habitude de frotter ses cornes contre les sapins, elles sont presque tout-à-fait recouvertes d'une mince croute de poix-résine. "

„ Ce qu'il y a de plus remarquable chez ces animaux, c'est l'adresse étonnante avec laquelle ils grimpent des pentes de rochers roides, nues et glissantes, et s'arrêtent sur des saillies de roc si étroites qu'à peine un oiseau pourrait s'y poser. Cette faculté qui surpasse l'imagination peut avoir donné

lieu à la croyance fabuleuse, qu'ils s'accrochent en montant avec leurs cornes recourbées dans les fentes des rochers et se guindent par ce moyen. Il est vrai que la moindre inégalité, l'angle le plus imperceptible, la corniche la moins saillante sur la surface du roc leur suffit pour se poser lorsqu'ils s'élancent; mais ils y restent à peine pendant une seconde et ils s'en servent comme d'un point d'appui pour prendre un nouvel élan avec leurs jambes agiles et musculeuses, comme les pierres plattes que l'on fait sauter en ricochet sur la surface d'une nappe d'eau. Chaque bond qu'ils font les porte à une grande distance, et j'ai vu moi-même un chamois franchir d'un saut un espace de 10 grands pas ou de 25 pieds sur un champ de neige, à la descente."

„ La plus grande contrariété que puisse éprouver un chasseur de chamois lorsqu'il a guetté et tué sa proie, c'est de la voir tomber de rochers en rochers, se déchirer en pièces et s'enfoncer dans quelque précipice ou dans une crevasse de glaciers, d'où il ne lui est pas possible d'aller la retirer. Cette circonstance contribue aussi à diminuer le nombre des chamois, parce qu'alors le chasseur déçu dans son espoir cherche à surprendre une autre victime. Outre ce danger, ces innocentes bètes encourent beaucoup d'autres, tels que les chûtes des avalanches, auxquelles elles ne peuvent échapper, malgré toute leur vitesse. Souvent on trouve au printems des squelettes de chamois sur la mer de glace du Grindelwald, au milieu des amas de neiges ou dans la direction des avalanches. Les grands vautours des Alpes les

poursuivent aussi et sont particulièrement redoutables aux petits. D'un coup de leurs puissantes ailes ils jettent ceux-ci, ou même les plus grands chamois dans les précipices, dans lesquels ils sont tués ou s'estropient en tombant et où ces oiseaux voraces descendent pour en faire leur pâture. Quelquefois un saut téméraire ne leur réussit pas et ils tombent dans les ravins; enfin, souvent ils sont assommés ou renversés par de grosses pierres qui roulent du haut des montagnes. "

„ La chasse des chamois, considérée comme un métier, est très-périlleuse et très-pénible. Mais, si on l'exerce en simple amateur, pour suivre par curiosité quelques-uns de ces fauves, elle n'expose à aucun danger et l'on n'est pas obligé de s'élever sur les montagnes au-delà de la dernière station des vaches. J'y ai été plusieurs fois avec des grands Seigneurs étrangers, qui voulaient en essayer, sans éprouver aucun accident ni beaucoup de fatigue. "

„ Les chasseurs du Grindelwald n'ont jamais eu recours à l'expédient desésperé de se faire des incisions dans la chair des pieds, afin que le sang de la playe leur rendît plus facile de marcher sur des parois de rochers glissantes et escarpées, ou leur aidât en se figeant, à se soutenir sur une place trop étroite. Un seul chasseur de Lauterbrunnen m'a dit avoir fait usage de ce moyen. Il leur arrive cependant quelquefois de faire des faux pas ou des chûtes qui occasionnent leur mort, ou d'avoir d'autres accidens malheureux. "

„ En 1799, il en périt un sur le Wetterhorn. Une pierre qui s'était détachée d'un rocher à une grande distance au-dessus de lui, sauta contre sa tête qu'elle abattit et jeta le reste du corps dans l'abyme le plus affreux. Son compagnon qui n'était qu'à trois pas de lui put heureusement se serrer étroitement contre le roc et éviter cette atteinte mortelle. C'est le dernier exemple d'un pareil malheur qu'on ait eu dans le Grindelwald. Il est vrai que, dès-lors, cette chasse a été prohibée et ne peut être exercée qu'avec une permission spéciale des autorités supérieures, de sorte qu'elle est devenue plus rare, ainsi que les suites fâcheuses qui pouvaient en résulter. Mais le fruit défendu est toujours réputé le meilleur, et il y a bien des particuliers qui s'y adonnent en fraude et avec passion. J'ai éprouvé moi-même qu'elle a beaucoup d'attraits et peut-être davantage encore pour les hommes doués d'une ame énergique. Mais lorsqu'ils s'y vouent tout-à-fait, ils deviennent sérieux, laconiques et rêveurs. L'aspect continuel des déserts, des rochers, des neiges paraît émousser leur imagination et leur donne une teinte de mélancolie romanesque qui devient un trait particulier de leur caractère et les rend intéressans."

Description du Grindelwald.

Avant de poursuivre le récit de notre voyage et de rendre compte des objets remarquables que contient la vallée du Grindelwald, il me paraît convenable de donner une description générale de cette

contrée, d'autant plus qu'il n'en existe point encore de détaillée et que celles qui avaient été commencées par des auteurs estimables n'ont pas été achevées, mais peuvent cependant fournir des détails, dont je profiterai avec reconnaissance.

La vallée de Grindelwald, jointe aux nombreuses chaînes de montagnes qui en dépendent, peut être considérée comme un district particulier. Son étendue dans ses limites naturelles, depuis le hameau de Zweylütschinen jusqu'au pied des hautes montagnes du canton de Berne qui séparent celui-ci du Vallais, est estimée approximativement à 4 lieues de longueur, depuis le susdit hameau jusqu'à la dernière habitation d'hiver au-dessous de la Scheideck de Hasli. Sa largeur varie beaucoup et ne comporte qu'une demi-lieue à l'endroit où elle est la plus considérable, savoir près de la cure du Grindelwald. Au passage de l'Engi, les parois de rochers se rapprochent tellement, qu'elles laissent à peine un espace de 100 pas au lit du torrent et à la route qui l'occupent uniquement. Le bassin de la vallée commence au sud-est, au pied de la Scheideck de Hasli, située presque tout-à-fait à l'orient et va déboucher en descendant au nord-ouest, près de Zweylütschinen dans l'extrémité de celui de Lauterbrunnen.

Le climat de cette contrée élevée de 3150 pieds au-dessus du niveau de la mer et entourée de glaciers et de hautes montagnes couvertes de neige et de glace, est assez tempéré; l'air qui y règne est pur et fraix. Même dans les plus grandes chaleurs

de l'été les matinées y sont toujours assez froides; on a observé que cette froidure est plus ou moins sensible, en raison de l'augmentation ou de la diminution des glaciers. Le vent qui part de ces amas de glace commence à souffler au lever du soleil, augmente jusques vers les 10 heures du matin où il se fait le plus sentir, puis baisse graduellement et ne tombe entièrement qu'à l'entrée de la nuit; mais cela n'a lieu qu'en été, lorsque la couche d'air inférieure est plus chaude et que l'atmosphère tend à reprendre l'équilibre. En hiver, cette espèce de vent alizé cesse tout-a-fait, et souvent alors le climat du Grindelwald est de quelques degrés plus tempéré que celui de Berne, parce que cette contrée est abritée par de hautes montagnes contre les vents du nord, qui ne peuvent exercer leur violence que sur les sommités les plus élevées. Les vents du sud, au contraire, y règnent avec une force extraordinaire et y sont souvent très-dangereux, au point qu'ils abattent des arbres et enlèvent les toitures de bardeaux surchargées de pierres; mais aussi ils fondent quelques fois la neige dans un seul jour à plus de deux pieds de profondeur, et deviennent à cet égard très-avantageux. Les profondes crénelures de la chaîne des montagnes au midi leur laissent un libre accès dans cette vallée; cependant ils y pénètrent plutôt par le sud-ouest, du côté de la Jungfrau et de la Wengenalp.

D'ailleurs, la température du Grindelwald est ordinairement très-inconstante, l'été y amène de fréquens orages, mais jamais la grêle et le feu du

ciel ne tombent dans le fond du vallon ; parce que les nuages se déchargent toujours dans les régions supérieures. Trois fois, par exemple, la foudre frappa à la même place sur l'Eiger dans la même année, et détacha au-dessus de Mittellegi un grand bloc de rocher qui couvrit au loin les glaciers de débris et de poussière et tomba sur la partie supérieure de la Wengenalp. Les monts du Thunertschuggen et du Männlichen en sont atteints très-fréquemment et la sommité du dernier en porte les traces dans les nombreux sillons qu'elle y a creusés.

La chaleur naturelle du vent du sud (nommé *Fön* dans le dialecte suisse) qui annonce ordinairement l'arrivée du printems dans ces contrées, délivre souvent en peu d'heures les parties les plus basses de la vallée de la neige hiverhale qui les couvrait et provoque tout-à-coup l'activité de la végétation. J'ai vu souvent des plantes et des fleurs, particulièrement le colchique d'automne (*bellis perennis*), percer au travers de la neige. Le printems remonte peu à peu du terre-plain sur la surface des montagnes; le pâtre le suit pas à pas avec son troupeau et se procure ainsi le rare avantage de jouir jusqu'à la fin de l'automne de sa douce température.

Les violens coups du vent du midi qui endommagent les forêts et les bâtimens, comme on l'a dit plus haut, proviennent en partie des tourbillons occasionés par les sinuosités des gorges, au travers desquelles il est obligé de passer. Dès que ce vent

commence à souffler, le baromêtre baisse et les fibres animales se détendent et perdent de leur élasticité. Mais aussi il arrête l'accroissement des glaciers et favorise la végétation des plantes basses. Il peut cependant être nuisible à la floraison des arbres fruitiers, lorsqu'il la surprend au moment où elle se développe. Il fait ordinairement fondre les neiges à la fin de Mars ou au commencement d'Avril, et quelquefois encore plus tard. Mais elles se maintiennent encore jusqu'à la fin de Juin sur les parties les plus élevées de la plupart des pâturages alpestres.

C'est à cette dernière époque ou au commencement de Juillet que l'on récolte les foins, et les regains se fauchent dans les dernières semaines du mois d'Août. Les premières cerises mûrissent à la fin de Juillet; on en trouve encore plus tard, tant que la bonne saison dure, sur les arbres.

Le climat est trop âpre pour les autres espèces de fruits. Ce sont les aubes-gelées tardives et subites et la brièveté de l'été qui s'opposent à ce que les plantes plus délicates ne prospèrent dans cette vallée, comme dans celle de Chamouni, suivant l'observation de M. de Saussure. On ne voit ici ni chênes, ni noyers, tandis que ces arbres viennent très-bien dans celle de Hasli et dans les environs d'Unterseen. Les cerisiers même sont d'une espèce sauvage et donnent des fruits très-petits, mais d'autant plus savoureux, et particulièrement propres à être distillés. Il paraît, au reste, que le climat de la vallée de Chamouni est plus doux, puisqu'on y

rompt les prairies et qu'on y cultive infiniment plus de céréales que dans le Grindelwald, où l'on sème principalement de l'orge, dont la moisson toujours très-abondante se fait à la fin d'Août ou au commencement de Septembre. Le froment se récolte quelques semaines après, et sa maturité fut retardée encore plus long-tems dans les années 1770—1779 par l'augmentation des glaciers qui eut lieu pendant ce période. Depuis quelques dixaines d'années, la culture des pommes de terre est celle à laquelle les habitans s'adonnent le plus, et c'est la dernière récolte qu'ils font dans l'année; il y en a cependant des espèces qu'ils peuvent arracher déjà au commencement d'Août. Ils en font quelquefois des gâteaux; mais ceux qu'ils préfèrent et qui sont le plus en usage sont faits de farine d'orge, très-durs et extrêmement minces. On les cuit ordinairement au printems, et ils peuvent se conserver pendant tout l'été; aussi les pâtres des Alpes ne consomment presque pas d'autre pain dans cette saison.

La culture des plantes potagères est d'une minime importance dans le Grindelwald. On y trouve cependant différentes espèces de choux et de poirée, et dans le jardin de la cure, même d'autres légumes. On a pu souvent y cueillir des asperges plus tôt qu'à Berne. Ici, comme dans d'autres parties des Alpes, nommément en Savoye, on a l'habitude de répandre une couche de terre légère sur les planches de jardin, lorsqu'elles sont encore couvertes d'une profonde neige, ce qui fait fondre celle-ci très-rapidement et donne la faculté de semer plus tôt des plantes

potagères qui n'auraient pas le tems de mûrir, si on les confiait à la terre quand la saison serait plus avancée. Dans quelques jardins de la vallée, on trouve l'*allium victoriale*, qui est ordinairement une plante sauvage, mais à laquelle la superstition attribue des vertus particulières, lorsqu'on en porte la racine sur soi. Ainsi, l'on peut s'écrier avec Juvenal :

O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis Numina!

Le Grindelwald produit moins d'arbres forestiers que le Hasli; il n'en est cependant pas dépourvu. L'aulne et le sapin sont le plus habituellement employés comme combustibles. On voit dans la partie la plus enfoncée de la vallée, sur les bords de la Lütschinen, des bois assez considérables d'aulnes blancs ou de Suède. Les érables y croissent en grande quantité et leur jet majestueux les fait aller de pair avec des chênes âgés de plusieurs siècles. Les melèses y sont très-rares. Dans toute la vallée, on ne voit qu'un seul pied de chêne et de tilleul qui se trouvent dans un domaine très-abrité à Schwendi.

Nous avons déjà parlé des pins alviers ou arolles de Wergisthal. Encore en 1787, on en envoyait les bayes par quintaux à Berne et en Allemagne ; maintenant on ne le pourrait plus. Le nefflier ou aubepine (*cratægus oxyacantha* Linné et Du Roi), qui est très-fréquent dans le Grindelwald, donne beaucoup de fruits que l'on sèche et qui deviennent une friandise pour les enfans. On y voit aussi en

quantité plusieurs espèces de saules; mais on ne trouve le bel osier jaune (*salix vitellina* Linné et Du Roi) qu'aux environs de la cure.

Au-delà de Burglauenen, il ne croit plus de bouleaux dans la vallée et les sureaux y sont assez rares. On cite comme un phénomène d'avoir vu un rosier fleuri à Noël dans le jardin du pasteur; d'ailleurs cet arbuste y est très-multiplié et prospère même sans culture dans la campagne, ainsi que les fraises, les myrtilles, les framboises et les mûres sauvages, dont il y a une assez grande abondance.

La passion meurtrière des habitans pour la chasse a beaucoup diminué les animaux sauvages de cette vallée dans les derniers tems. Autrefois les chamois parcouraient en troupes de 40 à 100 pièces les vastes déserts des montagnes voisines. Maintenant on en voit à peine 20 réunis. C'est sur le Wetterhorn et derrière le Mettenberg qu'on en trouve le plus souvent. En hiver, ils séjournent de préférence sur le Tschingelberg et l'Inberg, entre le Thunertschuggen et le Lauberhorn. On a presque perdu le souvenir d'y avoir vu des bouquetins. Le dernier ours qui y a été tué le fut en 1797 dans les environs d'Itramen. Depuis lors, on en a encore entrevu et poursuivi quelques-uns, entre autres, deux dans l'été de 1815. Un loup se montra sur la Scheideck dans l'hiver de 1813 à 1814. Les blaireaux n'y sont pas très-rares; les renards y sont très-communs et leur fourrure particulièrement bien fournie est fort recherchée. Depuis bien des années, on n'a plus apperçu

des loups cerviers (lynx); mais on trouve des chats sauvages dans les forêts de l'Eiger entérieur. L'espèce des lièvres communs est presque détruite; mais celle des lièvres de montagne y existe en assez grand nombre; on a remarqué, il y a quelques tems, les traces d'une loutre.

Quant aux volatiles, on trouve dans le Grindelwald, outre les oiseaux de proie, entre lesquels se distingue le *Lämmergeyer* (grand vautour des Alpes) qui s'y montre quelquefois, outre les corneilles, les choucas de montagnes, qui ne sont pas très-remarquables, on trouve, dis-je, des coqs de Bruyère, des faisans de montagne, des perdrix rouges, des bartavelles, des gélinotes et plusieurs autres espèces de plus petits oiseaux.

En fait de poissons, on y pêche des truites particulièrement bonnes qui remontent la Lütschinen jusques vers l'église. On préfère cependant celles de Lauterbrunnen, ce qu'on doit sans doute attribuer aux eaux plus pures et plus abondantes des ruisseaux de cette dernière vallée. Quelques-uns de ceux du Grindelwald coulent sur des couches nues de schiste argileux, de couleur noirâtre, qui communiquent cette teinte aux eaux de la Lütschinen, ce qui les rend désagréables aux poissons. Cependant, ils ne désertent pas tout-à-fait ce torrent; mais on a remarqué que leurs écailles y prennent une teinte plus blanche, tandis que dans les ruisseaux latéraux et moins considérables ils ont une couleur beaucoup plus brune.

La qualité du sol et des roches dans le Grindelwald n'offre rien de bien particulier. Dans le terre-plain, où coule la Lütschinen, on trouve du gravier et plusieurs espèces de pierres roulées des monts environnans. Le talus des montagnes qui ceignent la vallée à l'occident, au nord et au nord-est, remonte en majeure partie par une pente doucement inclinée et coupée par des enfoncemens et des reliefs de forme variée et ondoyante jusqu'aux sommités et aux croupes les plus élevées. Des éboulemens de terre, des chûtes de montagnes, des rochers écroulés dans les siècles les plus anciens, ont sans doute produit ces inégalités du terrain.

Le Röthibruch, cet amas de débris tombés du Röthihorn (pic de Röthi), dans le fond de la vallée, au travers de la Bussalp, qui a, dit-on, renversé une ancienne maison de chasse, n'est pas encore complétement recouvert de terre et de verdure et offre l'aspect hideux de la destruction. D'ailleurs le sol de la vallée présente presque partout une couche de terre végétale qui augmente chaque année par les engrais et qui, surtout dans les parties les plus basses, forme des prairies très-productives, entremêlées de quelques morceaux de terre cultivés en céréales, que l'on ne peut pas qualifier de champs proprement dits.

Le produit principal auquel visent les paysans de cette contrée est celui du foin et du regain pour l'entretien de leurs nombreux troupeaux pendant l'hiver. On estime qu'il se monte, une année dans l'autre,

à 12,000 toises, qui peuvent fournir à la nourriture de 2000 vaches ou d'un nombre proportionné de petit bétail, suivant les calculs généralement adoptés.

La seconde récolte de l'herbe n'a lieu cependant que dans les prairies du terre-plain de la vallée; l'on ne fauche qu'une fois celles qui sont plus élevées et plus sauvages. On fait pâturer par le bétail l'herbe plus courte et plus aromatique qui croît sur les pâturages alpestres; sa qualité et l'étendue des terrains qui la produisent compensent ce qui lui manque en hauteur. Ici, comme partout ailleurs, ces pâturages sont séparés des prairies proprement dites par une région de forêts dont le produit en bois est très-important pour la contrée.

Quant aux fossiles qui existent dans le Grindelwald, soit dans le sol, soit au-dessus, on remarque au pied du Mettenberg et de l'Eiger de la brèche de diverses espèces, avec des couches intermédiaires d'argile et de terre. Vers la dernière de ces montagnes, elle est composée de pierres calcaires et de granit que la Lütschinen blanche a amenés de l'intérieur des montagnes, ou qu'elle a détachés des monts plus voisins. Près de la Lütschinen noire, elle est entremêlée de schiste et de marcassites que quelques ruisseaux ont charriés depuis la Scheideck et la Grindelalp.

Il est nécessaire d'observer que l'on retrouve dans le Grindelwald même, comme à Zweylütschinen, une Lütschinen blanche et une Lütschinen noire.

Celle-ci

Celle-ci sort du glacier supérieur et reçoit bientôt les eaux du Bergelbach, auxquelles des particules schisteuses qu'elles décomposent donnent en effet une couleur noirâtre. La blanche découle impétueusement du glacier inférieur et conserve sa teinte d'un gris blanc jusqu'à son confluent avec la Lütschinen noire dont la couleur plus foncée prédomine et qui donne son surnom aux deux rivières réunies pendant le reste de leur cours.

Sur le côté septentrional de la vallée, on trouve des rochers entièrement composés de tuf, qui contiennent des pétrifications de bois, des coquillages d'hélice ou de colimaçon (*helix vivipara*) et des empreintes de feuilles. Le pied des hauteurs qui s'avancent au septentrion paraît être un amas de débris de rochers écroulés. Dans les forêts de la Nothhalden, de la Rossalp et du Dürrenberg, qui sont au-dessus, une quantité de ces rocs éboulés se montrent à découvert. Des torrens considérables qui se forment après de fortes pluies sur ces montagnes se perdent sous ces débris, et l'on n'a jamais pu découvrir par quelles issues ils en ressortaient. On y voit des gouffres singuliers et très-profonds dans la roche nue, que l'on nomme *Gadenlöcher*. Il paraît que ce sont des crevasses qui ne peuvent s'être formées que par l'effet de quelque grande révolution ou de quelques violentes secousses. On remarque sur la surface de la terre des bancs de blocs de granit, tous couchés dans la même direction de l'est à l'ouest. L'industrie des hommes a su en profiter, et l'on vient fréquemment en prendre

pour les employer à des bâtisses. Ces masses doivent nécessairement être sorties de l'intérieur des montagnes, et les habitans croient qu'elles ont été transportées dans ces lieux par des courans d'eau qui ont jadis déchiré le sein des Alpes.„

D'ailleurs, cette vallée est moins intéressante que plusieurs autres sous le rapport de la géologie et de la minéralogie. Ebel lui-même n'a trouvé que peu de faits remarquables à citer à cet égard.

Toutes les montagnes qui l'environnent sont en grande partie composées de roche calcaire posée sur de la marne et des schistes argileux, particulièrement celles qui sont situées à l'occident, au nord et au nord-est. La partie inférieure de la Grindelalp, les deux Scheideck et toute la partie orientale de la vallée, ne consistent qu'en cette espèce de schiste gris-noir, dont les feuilles minces et fragiles ne peuvent être d'aucun usage. Exposé à l'air, il se transforme cependant par la décomposition en une espèce de terre qui peut être employée à l'amélioration des prairies. D'ailleurs, il renferme, outre beaucoup de sel de roche, une quantité de rognons ferrugineux, quartzeux ou sulfureux. On y a même trouvé des cornes d'ammon pétrifiées de diverse grandeur.

„ A l'est et au sud, dit encore Ebel, toutes les montagnes calcaires qui regardent la Scheideck et le Grindelwald reposent sur la roche primitive. Les revers méridionaux de ces montagnes montrent du

gneiss en couches presque verticales et légèrement inclinées au sud, dans la direction du nord-est au sud-ouest, au lieu que les couches calcaires de l'Eiger, du Mettenberg et du Wetterhorn, également superposées sur le gneiss, sont fortement inclinées au nord, savoir sous un angle de 60 à 70 degrés. Entre les couches calcaires qui reposent sur le gneiss et ce dernier, on voit des bancs d'une mine de fer brune et compacte, sur laquelle on a commencé à travailler déjà en 1482."

Du côté méridional de la vallée, les rochers calcaires sont déchirés en deux endroits et forment les débouchés de deux vallées latérales qui pénètrent fort en avant dans la chaîne primitive du Schreckhorn, du Wetterhorn et des Viescherhörner (pics de Viesch) et qui sont entièrement obstruées par des glaciers. A leur extrémité, le sol et même la glace sont couverts d'innombrables débris de gneiss et de granit, que les glaciers ont charriés depuis la région des Alpes primitives, ou qui ont été amenés déjà dans des siècles plus réculés, par d'autres révolutions.

On y observe aussi des blocs de marbre blanc et rouge ou couleur de chair, qui paraissent être descendus du Mettenberg, où d'anciennes carrières ont été couvertes jadis par des glaciers.

Ebel parle encore de bancs de roche calcaire bigarrée, entremêlée de pierre argileuse rouge et verte qui forme une belle espèce de marbre, qu'il a vu

sur la même montagne. Il y en a rencontré de superbes blocs arrondis par les frottemens, où la partie calcaire était jaunâtre, et la pierre argileuse traversée par des veines de spath calcaire. Il assure même avoir trouvé au pied du grand glacier un morceau de très-bel albâtre. On découvre encore dans le Grindelwald des traces d'autres fossiles remarquables.

Ainsi un pâtre ramassa sur le Zesenberg, il y a peu d'années, des morceaux de stalactites et assura qu'il en existait un grand rocher, que le Gouvernement voulut faire examiner. Au Kastenstein ou à la Straleck, au-dessus du même Zesenberg, sur lequel repose le pied du Schreckhorn, l'on prétend avoir découvert un peu de minerai d'argent. Les pyrites sulfureuses y sont très-communes dans plusieurs localités, et les enfans en présentent des petits morceaux, en affirmant de la meilleure foi que c'est de l'or. On trouve assez communément des petits crystaux sur les moraines (ces amas de débris que les glaciers poussent devant eux), que l'on offre aussi à vendre aux voyageurs.

Après avoir indiqué ce que la nature présente de remarquable dans cette contrée, il me reste à parler des habitans du Grindelwald, de leur genre de vie et des différentes communautés qu'ils forment, avant de consacrer un article particulier à la première des merveilles du pays, aux *glaciers*.

On n'a pas de notions sur l'époque où le Grindelwald commença à être peuplé, et il est au moins

incertain d'où ses premiers habitans sont venus. Une ancienne tradition rapporte que ceux de la vallée de Hasli, obligés, par une surabondance de population, d'étendre leur territoire, envoyèrent des émissaires dans ces vallées qu'ils trouvèrent encore inhabitées et incultes, et qu'une partie de cette population s'y transporta.

En effet, les Grindelwaldois aiment, ainsi que leurs voisins du Hasli, à faire dériver leur origine des pays du nord. On trouve cependant que leur race a plus de rapport avec celle des habitans du Vallais et de Lauterbrunnen qu'avec ceux du Hasli. Ils ne sont pas aussi élancés que ceux-ci, mais d'une taille petite et ramassée ; ils ont les genoux gros et tournés en dehors. Les cheveux bruns y sont plus fréquens que les blonds. Ils ne manquent ni d'esprit ni d'éloquence naturelle; mais on ne trouve chez eux que peu de génie pour les arts et peu de disposition à réfléchir. A peine savent-ils fabriquer eux-mêmes leurs ustensiles de laiterie. Ils n'écrivent tout au plus que quelques chroniques ou quelques annales. Il en existe dans le pays quelques-unes, assez anciennes, qui contiennent, dans un style simple et analogue au dialecte du pays, les récits des maladies contagieuses, des comètes, des avalanches, des années stériles ou abondantes, des événemens malheureux, des accidens remarquables qui y ont eu lieu. On voit avec intérêt dans ces manuscrits, transmis de génération en génération dans la même famille, cinq ou six différentes écritures, et l'on y retrouve les élémens d'une histoire de cette contrée.

Il est probable que celle d'Athènes et de Rome fut jadis rédigée sur de pareils matériaux.

En général, le peuple du Grindelwald est indolent, et peu de personnes y savent écrire couramment. Le goût de l'oisiveté et la légèreté dominent chez eux malgré les pénibles travaux auxquels ils sont obligés de se livrer. Les plaisirs de l'esprit n'ont aucun attrait pour eux; ni les chansons populaires, ni la musique, ni les conversations enjouées, ni ces défis de plaisanteries ironiques, si fort en vogue dans d'autres vallées de la Suisse, par exemple, dans l'Entlibuch, n'ont pu s'établir parmi eux jusqu'à ce jour. Ils n'ont point d'orgues dans leur temple et le chant d'église n'y est accompagné que de trompettes. Il n'existe dans toute la vallée que deux cors des Alpes, sur la Grindelalp, et l'on en joue sans aucun art ni agrément. Ils n'ont point de fêtes populaires, ni de jeux; ils ne connaissent dans ce genre que les deux *Bergdorf* (villages de montagne) sur la Scheideck et la lutte, dont nous avons parlé plus haut.

Ils n'observent aucun usage particulier ou extraordinaire dans les cérémonies, qui seules jettent quelque éclat sur le cours de leur vie monotone, telles que les nôces et les baptêmes. Cependant ils attachent de la superstition aux signes du calendrier, et il y a tels jours réputés malheureux ou de mauvaise augure, où ils craignent de se marier, d'entreprendre de certains travaux ou de partir avec leurs troupeaux pour les pâturages alpestres. Ils croient

aux magiciens et aux sorcières, et il n'y a presque personne dans la vallée qui ne passe pour avoir été atteint par quelque maléfice de leur part. Suivant le récit de quelques paysans, on voit encore de nos jours, sur le pâturage de Rinderfeld à la Holzmatt, un espace arrondi, que l'on nomme la salle de bal des sorcières, sur laquelle il ne croît point d'herbe; au milieu s'élève un petit tertre, où elles plaçaient les flambeaux qui éclairaient leur fête.

La superstition entre aussi dans leur manière d'exercer la médecine, particulièrement dans les maladies des bestiaux. Lorsqu'une vache tombe malade, ils disent qu'elle a senti le souffle d'un vent malfaisant et ils emploient alors des remèdes fort bizarres. Ils en appliquent plus rarement de semblables dans les maladies des hommes. Ils possèdent maintenant dans la vallée une bonne et habile sage-femme, qui prend chaque jour plus de vogue. On y a introduit la vaccine et un médecin stipendié par le Gouvernement vient chaque année d'Unterseen, pour l'inoculer aux enfans. Ils ont d'ailleurs rarement recours aux médecins.

Une espèce de fatalisme auquel ils croient, les rend indifférens pour les maladies. Dans une seule maison on distille de la gentiane pour l'employer comme remède. Quelques personnes connaissent assez bien les plantes et leurs vertus officinales, et en préparent eux-mêmes quelquefois des infusions. Heureusement, il ne règne que peu de maladies dans cette contrée. Les plus fréquentes sont les hernies,

les hydropisies, les pleurésies et la gale chez les enfans.

Cependant, les habitans ne parviennent communément pas à un âge très-avancé, ce qui provient, peut-être, de leur chétive nourriture. Peu d'hommes atteignent 70 ans. Depuis long-tems, personne n'y avait vécu aussi long-tems qu'une femme, morte il y a quelques années, à l'âge de 95 ans.

Il n'y a point de grande fortune dans le Grindelwald; on estime celle du particulier réputé le plus riche à 30,000 francs. Il entretient en été 20 vaches et 16 en hiver. Les paysans d'une fortune moyenne en ont 5 ou 6 avec un nombre proportionné de chèvres, de brebis et de porcs. Pendant l'été, on ne donne à manger à ces derniers animaux que du petit-lait, et on les laisse d'ailleurs chercher eux-mêmes leur nourriture. Cependant, ils réussissent parfaitement, et si jamais on écrit la géographie gastronomique de la Suisse, comme on a écrit celle de la France, le Grindelwald y obtiendra une place distinguée, en raison de ses excellens jambons, dont ici, comme à Ringgenberg, à Bönigen et à Brienz, les habitans tirent grande vanité. Souvent on en conserve pendant vingt ans dans des chambres élevées, où ils sont exposés à la fumée, sans qu'ils perdent leur bon goût et sans que l'on emploie pour cela aucun moyen artificiel. Plusieurs nations ont ainsi des usages particuliers pour conserver leurs mets favoris. L'habitant du Kamtschatka enterre ses poissons dans une fosse pour les y laisser

pourrir; celui du Grönland laisse congeler ses chiens marins sous la glace. Aux environs de Cathness sur les côtes de l'Écosse, on suspend les provisions de viande, pour les préserver de la putréfaction, dans des cavernes au bord de la mer, où l'air imprégné de parties salines et les éclaboussures des vagues en éloignent les insectes.

La principale occupation des Grindelwaldois est l'éducation du bétail. C'est aussi le seul genre d'industrie qui leur procure un bénéfice de quelque importance. La situation et la nature de cette vallée qui ne favorise ni l'agriculture, ni le commerce, ni les manufactures, ne laissent à ses habitans d'autre ressource que celles des peuples pasteurs, et c'est ce qu'ils ont été probablement dès leur premier établissement dans ces montagnes. Aussi leurs mœurs n'ont presque pas varié depuis plusieurs siècles, tandis que les habitans des vallées de Hasli et d'Ursern, traversées par des routes commerciales très-fréquentées, ont adopté des usages étrangers qui ont altéré jusqu'à un certain point leurs antiques et bonnes habitudes. On prétend cependant que depuis la fin du siècle précédent, les montagnards du Grindelwald ont aussi commencé à dégénérer à certains égards et qu'ils sont devenus plus intéressés et plus avides de plaisirs. Cependant, ils s'occupent beaucoup de la lecture d'ouvrages religieux, particulièrement de ceux d'Arndt. En général, on trouve dans plusieurs maisons des anciens livres de dévotion et au moins une Bible dans chaque ménage.

La population se monte actuellement environ à 2000 ames, qui habitent dans 430 à 440 maisons; mais celles-ci sont très-dispersées et divisées en 7 communautés différentes, toutes paroisiennes de l'église principale. Probablement, le nombre des habitans serait plus considérable, si, de tems en tems, une fièvre putride épidémique, qui règne au printems, n'en emportait pas un assez grand nombre. Cette épidémie a souvent exercé d'affreux ravages. Les ulcères qu'elle produit, les taches brunes et pétéchiales qui se manifestent sur la peau, lorsque la maladie est à son plus haut période, la rapidité avec laquelle on la prend et on en meurt, et sa qualité contagieuse, suffisaient autrefois pour lui faire donner le nom redouté de *peste*. C'est sans doute cette même maladie qui, particulièrement dans le 17.e siècle, fit périr dans une seule année un nombre extraordinaire d'habitans. Les listes mortuaires qui existent encore en manuscrit en fournissent la preuve, quoiqu'elles ne distinguent pas ceux qui moururent de cette fièvre ou d'autres maladies. En 1516, il y eut 350 morts; en 1534, jusqu'à 800, et en 1669, 788, probablement la moitié de la population du pays à cette époque.

L'histoire du Grindelwald offre très-peu d'événemens mémorables, même pendant le cours des dernières révolutions, où quelques localités de l'Oberland bernois, telles que le Grimsel, le Brünig, le Susten, ont acquis une malheureuse célébrité par les passages des armées françaises et autrichiennes dans ces contrées. Celle-ci, qui n'est traversée par aucune route

importante, n'a été le théâtre d'aucune scène remarquable. Le plus ancien monument qui y existe est une cloche de métal pesant 68 livres, suspendue au clocher de l'église depuis peu d'années; autrefois on la conservait dans le bâtiment de l'école ou à la cure. Suivant la tradition générale, elle provient d'une chapelle consacrée à Ste. Petronelle et porte l'inscription suivante en caractères gothiques : *O S. Peternela, ora pro nobis*, avec le millésime 1044. La lettre *n* dans le nom de la Sainte est défigurée par un défaut dans la fonte, et presque indéchiffrable, mais les autres sont très-lisibles. C'est à tort que plusieurs auteurs placent cette chapelle, qui a complétement disparu (probablement dès l'an 1575), dans une position très-élevée de la région des glaciers. Des notions authentiques indiquent qu'elle était située sous une grotte de rochers, droit au-dessus de l'écoulement principal du glacier inférieur, où nous conduirons bientôt nos lecteurs. L'ancienneté de ce petit temple, telle que la cloche la prouve, est d'autant plus remarquable, que le couvent d'Interlacken ne fut fondé que 100 ans plus tard, et qu'il était naturel d'attribuer à ce monastère la fondation des églises et des chapelles de cette vallée si écartée.

Dans le période de 1144 à 1158, sous l'épiscopat d'Amedée, évêque de Lausanne, on y construisit une église en bois, et le successeur de ce prince confirma au couvent d'Interlacken le droit de propriété éternelle sur le Grindelwald. Suivant Fuesslin, dans sa *Géographie*, *Tom. I. pag.* 245, l'Empereur Conrad III avait déjà fait don de cette vallée au même

monastère en 1146; mais plusieurs familles nobles y possédaient encore des droitures, qu'elles ne cédèrent que beaucoup plus tard aux moines d'Interlacken.

En 1192, la chapelle de Grindelwald fut consacrée (peut-être pour la seconde fois) par l'évêque de Lausanne, et en 1341, il fut constaté par un document que cette chapelle et l'église de Gsteig avaient toujours été possédées par le couvent d'Interlacken.

On raconte que l'on s'en remit au sort pour le choix de l'emplacement où ce temple devait être construit. On lâcha dans la campagne une paire de bœufs réunis sous le joug, et le lieu où ils s'arrêteraient devait être celui de la sainte bâtisse. Ils s'arrêtèrent au milieu d'un marais rempli de crapauds et de salamandres, où l'on eut beaucoup de peine à entreprendre cette construction. On dit que les pênes des serrures de portes de l'ancienne église étaient ornés de figures de salamandres parfaitement travaillées en airain, en mémoire de ce marais. Cet ancien temple a existé jusqu'en 1793, où les habitans de la vallée en bâtirent un nouveau sur le même emplacement; mais un des pans du nouveau mur a déjà une lézarde très-ouverte, et la vieille tour s'est inclinée de 5½ pieds. La cure et ses dépendances ont été rebâties très-proprement dans les années 1785 à 1789.

Le seul événement remarquable que les chroniques du moyen âge placent dans cette vallée, est l'expédition guerrière que fit en 1205 le duc

Berchtold V de Zäringen, en sa qualité de protecteur du couvent d'Interlacken, contre les paysans du Grindelwald et la noblesse de l'Oberland, qui s'étaient révoltés. Il pénétra dans la contrée, livra bataille, défit l'ennemi et ravagea le pays, suivant les lois de la guerre de ces tems-là. La rébellion des Grindelwaldois contre le Gouvernement de Berne et leur opposition à l'introduction de la doctrine réformée en 1528, furent punies moins rigoureusement. Ils furent seulement obligés d'entretenir à leurs frais pendant quelque tems les troupes qu'on avait envoyées pour les soumettre et qu'on y laissa en cantonnement.

On lit cependant dans l'histoire que le couvent d'Interlacken traitait cette vallée avec dureté et que la portion de la contrée, qui était déjà depuis plus long-tems soumise à un Gouvernement séculier, ne payait pas quelques redevances onéreuses que les moines exigeaient de leurs sujets. Il est certain que partout l'homme ne peut être amené à quelque amélioration dans son état politique que par la contrainte. La vallée de Grindelwald échut à la République de Berne avec tous ses droits et tous ses revenus, lorsque la couvent d'Interlacken fut supprimé, et ne paya depuis lors à ce Gouvernement que les censes qui se montaient à 1190 livres bernoises, et quelques autres légères redevances usitées. Les habitans se cotisent aussi en raison de leur fortune, pour subvenir aux dépenses communales et locales, et les plus riches sont tenus à donner chaque semaine de ½ à 3 livres de fromage, en proportion de leurs moyens, aux pauvres assistés de la commune, outre les nombreuses

aumônes particulières qu'ils sont dans le cas de distribuer.

Le soin du bétail auxquel les Grindelwaldois s'adonnent presque exclusivement n'exigeant pas un travail très - pénible, il en résulte qu'ils ne sont pas doués d'une très-grande force corporelle, mais plutôt d'une certaine élasticité momentanée dans les muscles et de beaucoup d'agilité. Malheureusement, ils sont très-sujets aux hernies, ce qu'on peut attribuer en grande partie à la manière dont ils recueillent leurs foins. Comme il y a presque sur chaque prairie une petite grange soit fenil où l'on place le fourrage et où le bétail vient le manger pendant l'hiver, et que ces fenils sont quelques fois à une grande distance de leurs habitations, on ne fait pas usage de chars pour y transporter la récolte. On lie de grands tas de foin avec des cordes ou dans un filet, le faucheur se place les genoux ployés et le dos tourné contre un de ces monceaux, passe le bout de la corde par dessus l'épaule pour soulever l'énorme botte, prend un élan en balançant le corps pour prendre l'équilibre et se relève subitement avec un effort si violent, que son système musculeux doit nécessairement en souffrir. Chargé d'un pareil poids, il monte encore une longue échelle pour le guinder sur le plancher de la grange.

Les Grindelwaldois labourent leurs champs dans le mois d'Avril ou au commencement de Mai avec la bêche; ils font tout aussi peu d'usage de la charrue que leurs voisins de Lauterbrunnen; peut-être

s'en servaient-ils davantage autrefois. Les inégalités fréquentes du terrain et le défaut d'attelages en sont probablement la cause. D'ailleurs les bras des habitans sont plus que suffisans pour le peu de culture qu'ils exercent. On ne fait point de semailles d'automne; mais celles du printems réussissent ordinairement assez bien. Ils sèment aussi du lin et du chanvre, mais chacun seulement pour son usage. Le chanvre souffre quelquefois de l'inconstance et de l'âpreté du climat, tandis que le lin prospère presque toujours parfaitement. Peut-être la culture de cette plante pourrait devenir pour les habitans une source d'industrie et de commerce, s'ils étaient plus actifs.

L'éducation des abeilles et la récolte du miel était jadis d'une assez grande importance dans cette vallée. Maintenant, on s'y adonne beaucoup moins, et dans ces derniers tems, le plus beau rucher de la valle, à Burglauenen, ne contenait que quinze ruches.

Quoique les graines du printems y réussissent et que le transport des subsistances soit aussi pénible que dispendieux, les habitans se livrent peu à l'agriculture, et n'ont que peu de connaissances dans cette partie. Autrefois, il ne leur était pas même permis de faire du pain dans la vallée; ils étaient obligés d'aller le chercher au couvent d'Interlacken, et cette contrainte ne favorisait pas la culture des céréales. Outre cela, les champs étaient encore assujettis à la dîme, tandis que le foin ne

l'a jamais été. De nos jours, ce sont plutôt les frais et la peine qui empêchent les habitans de l'exercer, et ils ont en général plus d'inclination pour l'éducation du bétail. Ils ont de très-anciens usages à cet égard, qui ont pris complétement force de loi. Ainsi, chacune des sept communautés de la grande paroisse possède en son particulier un pâturage alpestre bannal. Le droit d'en jouir est attaché à la propriété des fonds de terre situés dans le banlieue de la communauté. Chaque fond a un droit d'alpage (*) pour un nombre de bestiaux proportionné à son produit en fourrage d'hiver, et ces droits sont très-exactement définis et inscrits dans un livre. Les charges militaires et autres sont de même inhérentes aux fonds de terre. Les propriétaires ne peuvent pas les vendre séparément, ni les augmenter, ni les diminuer. S'ils bonifiaient même leurs prairies au point d'en retirer un plus grand rapport, ils ne pourraient pas obtenir un droit d'alpage plus étendu. Lorsqu'on morcèle les propriétés foncières, ce droit se partage aussi, mais on assigne à chacune des nouvelles

(*) On entend sous la mot d'*alpage* ou de *droit d'alpage* la quantité d'herbe nécessaire à l'entretien d'une vache pendant l'été sur les pâturages, et l'on estime qu'elle est équivalente à celle qui fait la nourriture d'un certain nombre de veaux, de brebis, de chèvres ou de porcs. Ce nombre varie dans les différentes vallées. On verra plus bas comment il est fixé dans celle de Grindelwald, où l'on appelle *pieds* les parties aliquotes d'un droit d'alpage subdivisé.

velles parcelles sa portion du droit de pâturage, suivant une taxe sermentale, de sorte que souvent tel enclos ne peut envoyer qu'une, deux ou trois portions de vaches à la montagne. Le propriétaire doit alors se réunir avec d'autres pour compléter le nombre des pieds qui lui manque, ou peut y faire pâturer, au lieu de bêtes à cornes, un nombre proportionné de petit bétail. Le seul cas où un pareil droit d'alpage peut être aliéné sans le fond dont il dépend, existe, lorsque celui-ci a été complétement détruit par des inondations ou d'autres accidens. Pour en jouir, il faut que le propriétaire puisse entretenir pendant l'hiver, du produit de son propre fond, un certain nombre de bêtes, ce qui est très-favorable à la culture des prés, mais nuit à l'extension de l'agriculture, à laquelle on ne peut consacrer que peu de terrain.

On estime que ces usages sont d'un très-grand avantage pour la généralité des habitans, et l'on a cherché souvent, mais envain, à découvrir leur origine. Il paraît qu'elle se perd dans la plus haute antiquité et que cet arrangement est le résultat d'une simple convention faite d'un commun accord et basée sur des circonstances tout-à-fait naturelles, plutôt que l'ouvrage d'un sage législateur. Les conséquences avantageuses qui en découlent sont, que dans le Grindelwald des étrangers ont moins que partout ailleurs acquis les pâturages alpestres, et qu'on peut s'appliquer à l'éducation du bétail sans risque et avec d'autant plus d'indépendance, que personne ne néglige d'user de son droit d'alpage, et qu'on n'a pas

besoin d'envoyer le bétail hors de la vallée dans les pays de plaines, pour le nourrir pendant l'hiver, puisque le produit des prés de la vallée doit nécessairement suffire à son entretien. Mais il en résulte l'inconvénient que le bétail ne peut jamais être multiplié au-delà d'un certain nombre, parce qu'ici, comme partout, les biens communaux ne sont pas fort bien soignés et qu'aucun individu ne peut espérer que leur produit augmente en proportion de l'augmentation de ses fourrages d'hiver.

Cependant, la quantité de bétail qui existe dans le Grindelwald est assez considérable. Au mois de Février 1812, elle montait à 30 chevaux, 10 poulains, 2 bœufs, 42 taureaux faits, 1354 vaches, 417 jeunes taureaux de 2 à 3 ans, 413 veaux, 1703 beliers et brebis, 1731 boucs et chèvres, enfin 456 porcs de tout âge, total 6158 pièces, qui, soit par leurs produits, soit par la vente qu'on en fait hors de la vallée, forment le revenu le plus essentiel du pays.

On estime que chaque vache, l'une portant l'autre, donne un quintal de fromage pendant les mois d'été qu'elle passe sur le pâturage, à raison de trois pintes de lait (mesure de Berne) pour une livre de fromage. La saison du pâturage dure, suivant la température de l'année, treize, seize jusqu'à dix-huit semaines; mais le rapport varie beaucoup et dépend du tems, du plus ou moins de croissance de l'herbe et d'autres circonstances accidentelles. Le sol de quelques-uns de ces pâturages est pierreux, d'une mauvaise qualité et d'un mince rapport, qui

doit être compensé par celui des autres, dont le terrain est meilleur. La somme des formages que l'on fait chaque année et que l'on exporte, monte tout au plus à 1500 quintaux et rapporte environ 37,500 francs, quelquefois plus, quelquefois moins, selon les variations du prix de ce comestible

On estimait autrefois le revenu pécuniaire d'une vache pendant l'été à 30 francs, et pendant les trois autres saisons à 45 francs, donc pendant toute l'année à 75 francs. On admettait que le revenu de toutes les propriétés particulières, principalement celui du bétail pendant l'automne, l'hiver et le printems, montait au double du revenu des pâturages d'été. Il faut en déduire les autres productions de la terre, une partie des fromages et tout le serêt, un peu de beurre qui sert à la consommation des habitans et quelques bêtes qu'ils tuent pour leur nourriture; mais on exporte la plus grande partie des fromages et une certaine quantité du bétail, ce qui forme le seul article du commerce actif de la contrée et rapporte une valeur numéraire de 300 à 400 Louis; c'est à peu près tout l'argent qui y entre. Mais les dépenses sont considérables et absorbent presque tout le bénéfice. Les intérêts de capitaux empruntés en forment la principale branche, puis le sel et le vin. Les impôts en exigent infiniment moins; mais il sort beaucoup d'argent pour des draps étrangers, des rubans, des chapeaux, des épices, du tabac, du suore, du café, de l'eau-de-vie et du pain blanc. Le luxe, le goût des marchandises étrangères ont pénétré dans ces montagnes,

ont détruit l'antique simplicité de mœurs des habitans et diminué le profit qu'ils pourraient tirer de leur travail. Ils croient que l'eau est malsaine, et le lait a toujours été leur principale boisson; mais le vin et les liqueurs spiritueuses ont pris malheureusement trop de vogue parmi eux. Depuis long-tems ils ne se contentent plus des étoffes faites dans le pays pour leurs vêtemens. Ainsi, cette vallée s'est rendue tributaire de l'étranger, sans pouvoir l'imposer à son tour par quelque nouvelle branche d'industrie. Seulement dans les derniers tems, le grand nombre de voyageurs qui l'ont visitée y a introduit un surcroit de numéraire.

L'agriculture si restreinte et l'éducation du bétail y suivent toujours la même marche, qui repose sur d'anciennes coutumes. Au printems, on s'occupe à conduire les engrais sur les prairies et à cultiver les petits morceaux de champs. En été, le travail se partage; une partie des hommes va avec les bestiaux sur les pâturages alpestres et fait le métier de pâtre. Les autres restent dans la vallée pour recueillir les foins et les regains et pour faire la moisson, avec l'aide des femmes qui participent à tous ces ouvrages. Dès que l'hiver chasse les vachers de la montagne et les ramène dans la vallée, les hommes continuent à s'occuper du bétail et à faire les provisions de bois, tandis que les femmes vaquent aux soins du ménage et commencent à filer et à tisser. Chez eux, les besoins ne sont pas encore assez étendus, les jouissances pas assez raffinées pour les conduire à cultiver leurs facultés naturelles

et à exercer leur esprit. Très-rarement ou jamais leur ame ne sort du cercle très-circonscrit des idées, des sentimens, des désirs, analogues à l'étendue si bornée de leur vallon. La recherche de nouvelles découvertes, le penchant à l'imitation qui pourraient les amener à établir des manufactures, à exercer des métiers, le désir actif de donner aux individus ou à la communauté en général un plus haut degré de culture, de lumières, de célébrité ou de bien-être; tous ces sentimens restent étrangers à ces montagnards.

De même que, sans les chameaux et les chevaux, les déserts de l'Arabie et de l'Afrique seraient inabordables, ainsi que les Lappons mouraient de faim sans leurs rennes, les Alpes de la Suisse seraient abandonnées et livrées aux bêtes sauvages sans les vaches, les chèvres et les brebis. Ici, le pâtre vit dans la plus grande intimité avec ses bestiaux, comme l'Arabe et le Mongole avec leurs chevaux. Si, suivant les récits des voyageurs, on est souvent dans le doute, qui des deux est le plus raisonnable ou du Kamtschadale ou de son chien, il faut convenir aussi que sur nos Alpes on ne pourrait quelques fois pas décider, si les troupeaux sont subordonnés à leurs bergers, ou s'ils se trouvent au moins sur la même ligne.

En voilà assez et peut être trop sur le Grindelwald en général. Cependant, il ne sera peut-être pas superflu d'ajouter encore quelques détails sur chacun des sept districts qui divisent cette vallée.

Deux de ces districts ou communautés sont situés du côté de l'ombre, c'est-à-dire, au sud-ouest, tandis que cinq sont du côté du soleil, savoir à l'orient et au nord. Les deux premiers, *Wergisthal* et *Itramen*, se trouvent entre l'Eiger et l'arête de montagnes du Thunertschuggen et du Männlichen; les cinq autres aboutissent tous aux pieds du Mettenberg et du Wetterhorn et se prolongent sur la rive droite de la Lütschinen en suivant la grande Scheideck jusqu'aux sauvages arêtes et aux sommités élevées du Gemsberg, du Schwarzhorn, du Widderfeldgrat et du Faulhorn. On les nomme : *Bussalp, Bach, Holzmatt, Grindel et Scheideck.* Ils contiennent quelques grouppes de maisons et beaucoup d'habitations éparses et isolées, qui chacune ont leurs noms particuliers. Nous ne citerons dans ce nombre que *Gydisdorf*, nom du hameau où se trouvent l'église, la cure et les deux auberges.

La communauté de *Wergisthal* s'étend depuis l'extrémité du glacier inférieur, au pied et sur la pente de l'Eiger, sur la rive gauche de la Lütschinen et remonte jusqu'à l'arête de la Scheideck de Lauterbrunnen.

Depuis maintes années, la partie inférieure de ce district a été exposée à de fréquentes inondations, de sorte qu'elle est ou tout-à-fait inculte ou ne contient que de maigres pâturages. Plus haut, le terrain est couvert de sombres forêts, et ce n'est qu'au-dessus de celles-ci que commence l'Alpe ou le pâturage de Wergisthal, en remontant sur le flanc de

l'Eiger. Elle fournit à l'entretien de 195 vaches pendant l'été; mais une grande partie des prés qui devraient produire la quantité proportionnée de fourrage d'hiver ont été dévastés par les débordemens de la Lütschinen et par le gravier que ce torrent y a déposé. Les feuilles des aulnes, qui croissent sur ces plages arides, y forment, en se pourrissant, une nouvelle couche de terre végétale, mais ce n'est que très-lentement.

Les seules curiosités naturelles remarquables dans ce district sont quelques cavernes dans les rochers au pied de l'Eiger, du sel de roche ou de chamois qui se montre dans quelques localités; la *Schüssle* (écuelle), bassin creusé obliquement par la nature dans le roc où des énormes masses de neige se rassemblent; enfin, quelques tourbières. Jadis, les paysans de la contrée ouvrirent une profonde tranchée dans le Krähenbühl, colline de rochers voisine, isolée de l'Eiger, pour chercher une voute de crystal que des Capucins étrangers prétendaient exister à 60 toises sous terre; mais les esprits de la montagne courroucés de cette entreprise, qui tendait à violer leurs asiles, s'en vengèrent, en se retirant avec leurs trésors encore plus avant dans l'intérieur de la montagne, et l'on ne trouva point de crystal.

Itramen ou *Intramen* touche au nord à Wergisthal et en est séparé en dessus par la forêt du même nom et en dessous par le ruisseau de Wergisthalbach. La partie inférieure de ce district est platte; les supérieures sont escarpées et raboteuses, mais

fertiles. Les quatre stations de l'Alpe d'Itramen sont estimées pouvoir nourrir 130 vaches. La crète de de montagne à côté du Männlichen, par laquelle se termine la quatrième de ces stations et qui est bordée de précipices affreux sur son revers du côté de Wengen, porte le nom d'*Itramen-Grat* (arête d'Itramen). On y remarque une caverne naturelle qui s'ouvre presque au haut de cette montagne du côté de Lauterbrunnen, et qui se prolonge presque horizontalement fort avant dans le roc en se dirigeant à l'orient. Personne n'a encore pénétré jusqu'à son extrémité. Il paraît qu'elle doit son origine à une grande crevasse de la montagne, car elle n'est couverte que de débris qui sont tombés à plusieurs endroits et bouchent le passage, et qui, en menaçant de s'écrouler à chaque instant, exposent les curieux qui voudraient y entrer, à de grands dangers. Il y règne d'ailleurs une puanteur insupportable provenant des excrémens d'une espèce de corbeaux de montagne, le chocard de Cuvier (*corvus pyrrhocorax*), nommés *Bergdäfi* dans l'idiôme du pays, qui habitent cette grotte et lui ont donné leur nom, *Däfiloch*. On y trouve par centaines ces oiseaux, indigènes dans les Alpes, dont le plumage d'un noir un peu chatoyant contraste singulièrement avec leurs pieds rouges et leurs becs jaunes.

L'aspect du terrain au-dessus de cette caverne est très-singulier. Il paraît composé de couches amoncelées les unes sur les autres, en forme de vagues, qui forment de longues bandes. Cette circonstance provient d'une espèce d'herbe que les ha-

bitans nomment *Fax* (dactile pelotonné ou nard terré, en latin *dactylis glomerata* ou *nardus stricta*) qui croît en buissons très-épais et reste debout en automne. Au printems, de nouvelles tiges percent au milieu des anciennes déjà desséchées, de sorte que le bétail ne peut pas en approcher. Pendant l'été, les vieilles tiges tombent en poussière, qui se transforme en terre végétale et s'amoncèle comme un petit rempart de la hauteur d'un pied, dans lequel ne se trouve aucune pierre, mais d'autant plus de racines. C'est ainsi que la bonne nature travaille à revêtir peu à peu les rochers et à rendre un sol maigre et stérile, propre à produire une nouvelle végétation plus vigoureuse.

Mais, d'un autre côté, les pâturages inférieurs de cette communauté sont menacés d'un accident très-fâcheux. On y a observé çà et là que la terre végétale glisse peu à peu sur la pente et entraîne dans la vallée même les bâtimens qui sont posés. On a vu des maisons bâties à moitié sur ce sol mobile et à moitié sur le terrain solide se séparer et s'écrouler. Il est à craindre qu'un jour ces prairies ne soient plus que des rochers nuds. Cependant, dans les étés secs, ce mouvement n'est pas très-sensible, mais d'autant plus dans les saisons humides. Il faut, sans doute, attribuer ce phénomène inquiétant à l'action de l'eau qui, en coulant sur le roc, creuse par dessous la terre épaisse et compacte, laquelle s'affaisse ensuite et s'éboule lentement. Cet effet a lieu particulièrement dans les endroits où la terre végétale repose sur un fond de schiste ou

d'argile, qui retient les eaux et les empêche de s'infiltrer. Elles se frayent alors un passage entre ces diverses couches, et la terre entraînée par son propre poids glisse sur la pente, jusqu'à ce qu'elle soit retenue par quelque saillie de rochers, où elle s'amoncèle, ce qui est peut-être aussi une des causes de l'inégalité du terrain sur les flancs de ces montagnes.

Le district d'Itramen se termine au nord ou plutôt au nord-ouest par l'Itramenberg vers la Lütschinen et touche de ce côté à celui de *Bussalp* qui est en entier sur la rive droite de la rivière, à l'exception des maisons de Tschingelberg qui en font partie et qui sont situées sur la rive gauche. Le terrain de cette communauté fournit du fourrage pour 400 bêtes à cornes pendant l'hiver, et tout autant d'alpages d'été sur le pâturage de Bussalp qui donne son nom au district et qui remonte jusqu'au Röthihorn. Une partie de son territoire, situé à l'extrémité des rochers à l'orient, porte le nom de *Herrschaft* (Seigneurie) et fut peut-être jadis le siége d'un ancien souverain du pays qui n'est plus connu de nos jours. Sur un côteau voisin, nommé encore *Kirchhalden* (côteau de l'église), on a trouvé des restes d'anciens murs, que l'on croit avoir été ceux d'une église, et l'on suppose qu'il existait jadis un château sur une colline près de la route et de la gorge de l'Enge, dont nous avons parlé plus haut. On croit encore reconnaître les fossés qui l'entouraient, et le nom de Burgbühl (tertre du château) que porte encore ce monticule, vient à l'appui de cette opinion.

La partie supérieure du pâturage de la Bussalp entre le Faulhorn(*) et le Röthihorn est remarquable par les traditions qui rapportent qu'elle était jadis cultivée et fertile avant d'être aussi sauvage et agreste qu'elle se présente maintenant. On y trouve en effet quelques traces d'un état plus prospère. Sur un terrain uni et assez étendu, on voit de grands amas de neige, à côté de quelques parcelles recouvertes d'une bonne terre de jardin, qui ne produit cependant plus de végétaux.

Il y a quelques années qu'on découvrit, en creusant, des tiges d'arbres entiers qui paraissaient d'une haute antiquité. Un paysan de la contrée me raconta qu'il existait jadis dans ces lieux un beau village, nommé ***Zur Gassen***, dans lequel une jeune fille trouva un jour un glaçon à la fontaine et le rapporta à son maître comme un objet tout nouveau pour elle, en lui demandant ce que c'était. Le maître lui répondit : „ C'est un pronostic d'un tems froid et malheureux, qui va bientôt arriver." Depuis lors, la contrée devint peu à peu toujours plus âpre et plus sauvage, et maintenant on ne trouve pas même un chalet, où jadis étaient de nombreuses habitations d'hiver.

A l'orient de la Bussalp s'étend la communauté de *Bach* avec le pâturage de Bachalp, qui nourrit

(*) Voyez au sujet de Faulhorn et de la superbe vue dont on jouit depuis sa sommité, le texte explicatif de l'Atlas joint à cette ouvrage et le dessin qui la représente sous le N.° 9 des planches.



233 vaches pendant l'été et autant pendant l'hiver. Elle contient deux moulins à blé, un moulin à tan, un à huile, un à foule et un à scie, dont les artifices sont mis en mouvement par les eaux du Tufbach (ruisseau de tuf). En effet, les environs de ce ruisseau sont tellement abondans en pierres de tuf, qu'on pourrait en construire de grands bâtimens. Il se forme par la réunion d'une quantité de sources, qui jaillissent et confluent toutes dans un circuit de 50 à 100 pas, de sorte qu'il peut faire tourner un moulin à très-peu de distance de son origine.

On trouve aussi dans l'enceinte de ce district une forte source sulfureuse, et sur la Rossalp, qui en fait partie, une tourbe excellente. La station la la plus élevée du pâturage de Bachalp se trouve dans le Bachthal (vallée du ruisseau) du côté du Faulhorn, et l'on jouit de là d'un beau point de vue sur les deux glaciers du Grindelwald, qui y paraissent beaucoup plus grands que lorsqu'on les voit depuis le fond de la vallée, près de l'église. C'est dans cette vallée solitaire que les habitans de Grindelwald se rassemblent avec ceux de Brienz pour la fête du village de montagne (*Bergdorfet*). L'on y trouve aussi un joli petit lac alpestre, dont l'écoulement forme, plus bas, sous le nom de Mühlibach, les cascades les plus remarquables et presque les seules qu'offre la vallée de Grindelwald. Cette contrée a une teinte sauvage et mélancolique, augmentée par l'aspect de la décomposition de la sommité du Röthihorn, qui tombe peu à peu en débris.

De l'autre côté du rempart de rochers qui ferme le Bachthal au nord est située une autre petite vallée, au fond de laquelle sont deux lacs, le *Hagel-See* (lac de la grêle) et le *Hexen-See* (lac des sorcières); ce dernier est très-petit. Le premier, ombragé presque continuellement au sud par une haute chaîne de rochers dont la cime surplombe, et exposé, sans aucun abri, aux vents du nord, ne dégèle jamais en entier, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Son écoulement visible se dirige vers le lac de Brienz, par le pâturage de Tschingelfeld et va augmenter les flots du superbe Giessbach qui, né dans ces régions glacées et solitaires, court s'offrir dans ses chûtes précipitées à l'admiration des voyageurs.

La petite vallée qui renferme ces deux lacs, nommée *Hühnerthal* (vallée des poules) à cause des nombreuses gélinotes blanches (*tetras lagopus*) qui l'habitent, débouche sur la Scheideck de Hasli, et c'est sur sa dernière élévation que se trouve le *blaue Gletscherlein* (petit glacier bleu) qui s'y est formé et dont les glaces n'ont point été entraînées par leur propre poids, de quelque montagne plus élevée dans la gorge qu'il occupe.

Des épaisses masses de neige et de glaces, des grands amas de débris confusément entassés, des rochers nuds, des sommités âpres et chauves, entourent de tous côtés ces déserts et ne laissent qu'une étroite échappée de vue au nord sur le lac de Brienz. Le ciment naturel qui joint les couches de roches

et remplit leurs interstices, est tout-à-fait dissout. Aussi la partie supérieure de ces rochers est-elle pareille à un mur sec, composé de pierres détachées, qu'on pourrait faire tomber en les poussant avec la main. Au pied de la pente du côté du midi, l'on voit une quantité de blocs de brêche et de roc épars sur le sol. Il est probable que la profonde coupure de ces rochers provient d'une décomposition graduelle et de la chûte de quelques-unes de ces parties.

Il paraît que le froid est l'instrument le plus actif de la destruction des plus hautes montagnes. La quantité de bréche qu'on trouve en masses toujours plus considérables, près des sommités, les jointures des différentes couches qui sont beaucoup plus apparentes sur les rochers élevés que sur ceux qui sont dans le fond des vallées, les violentes détonations que l'on entend dans les montagnes lors du dégel, toutes ces circonstances donnent à cette supposition un haut degré de vraisemblance. Non-seulement en hiver, mais dans les nuits froides des autres saisons, l'humidité et l'eau qui se rassemblent dans les petites lézardes des rochers se congèlent et se dilatent, ce qui, joint à l'air qui se développe lors du dégel, détruit peu à peu les parties solides du ciment interposé entre les couches et cette matière, peut moins que toute autre résister à toutes ces influences.

Les débris se détachent ainsi graduellement du corps des montagnes et vont joncher le sol des plus hautes Alpes. On en voit journellement de nouvelles

masses s'arracher de leur position et s'écrouler. C'est ainsi que la nature travaille à réduire en poudre les cimes colossales de nos hautes montagnes, dont l'aspect nous remplit encore d'étonnement; mais elle n'y parviendra qu'après des milliers d'années, à moins que d'autres révolutions orageuses ne hâtent leur abaissement.

En continuant à parcourir les différentes communautés du Grindelwald, nous entrons maintenant dans celle de *Holzmatten*, qui borne à l'orient et au midi celle de Bach. C'est la plus petite de toutes, et elle ne possède que 96 hivernages et autant d'alpages. Le sol y est assez bien cultivé, mais contient des morceaux de grès isolés et des blocs de granit et de gneiss qui se montrent à découvert dans les prairies sans que l'on puisse concevoir d'où et comment ils y sont venus. Le pâturage de cette communauté est éloigné et séparé de son territoire; il est situé sur la hauteur, près du Röthihorn, entre ceux des communes de Bach et de Bussalp, sur un monticule de forme ronde et tourné très-avantageusement au soleil, de sorte que les bergers peuvent conduire leurs troupeaux à la montagne beaucoup plus tôt que la plupart des autres habitans de la vallée.

Après le district de Holzmatt suit celui de Grindel à l'orient, qui se subdivise encore en trois quartiers. Il est le plus grand de tous et contient 447 hivernages et autant d'alpages. Le premier de ces quartiers est situé au pied du Mettenberg, entre la Lütschinen

blanche et la Lütschinen noire, sur une petite plaine où sont quelques maisons, et sur la pente de cette montagne. Cette plaine est préservée par de grandes digues de la fureur de ces deux torrens et porte encore les traces d'anciennes inondations. On y voit de grands amas de sable qui prouvent que le glacier inférieur s'étendait jusques-là. On sait, en effet, que, particulièrement à l'époque de 1598 à 1601, il dépassait de quelques centaines de pas ses limites actuelles. Près de ce glacier sont plusieurs sources qui ne jaillissent qu'en été. On les appelle dans la contrée *Zeitbrunnen* (sources temporaires) ou *Maybrunnen* (sources de Mai), d'après le mois où elles commencent à couler.

Un peu plus haut se trouve un ruisseau de cette espèce que l'on nomme *Lugibach* (ruisseau menteur), parce que non-seulement il ne coule pas en hiver, mais qu'il tarit même quelquefois en été; il ment ainsi, puisqu'il semblait avoir promis de l'eau pendant toute la saison.

Il paraît que la nature a creusé dans ces rochers un réservoir, qui se vuide, lorsqu'il est plein, au moyen d'un levier hydraulique naturel et ne recommence à verser que lorsqu'il est rempli de nouveau.

Dans la seconde division de la communauté de Grindel est située l'église. Peut-être quelques voyageurs y verront-ils avec intérêt le siége qu'occupa le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, lorsqu'il y assista au culte divin dans un petit voyage qu'il

fit

fit en Suisse au retour de sa glorieuse expédition contre la France. Il logea à la cure, et le pasteur lui offrit une plume d'aigle pour inscrire son nom dans le livre des étrangers, en lui disant: „ Votre „ Majesté doit connaître cette espèce de plumes, „ puisqu'elle vient de déplumer un des oiseaux qui „ les portent." Le Roi daigna sourire à ces paroles.

On remarque aussi dans ce district une étendue assez considérable de terrain qui se détache du Dürrenberg et glisse peu à peu dans le ruisseau du Mühlibach, à la distance de quelques centaines de pieds, avec les bâtimens et les arbres qu'elle porte. Ici, comme à Itramen, le sol repose sur une base de schiste et d'argile; sa surface est ondoyante et change constamment de forme. Déjà, l'on voit paraître le rocher nud à quelques endroits jadis couverts d'un verd gazon.

Le troisième quartier du district de Grindel n'offre rien de remarquable. Il contient le pâturage de la Grindelalp, qui remonte par un talus fort escarpé, entre la Bachalp et la Scheideckalp, vers le mur de rochers qui porte le petit glacier bleu. Le sol y est tourbeux, et l'on y a trouvé en terre des troncs et même des tiges entières d'arbres provenant d'une ancienne forêt qui s'est enfoncée. Au pied d'un monticule qui s'élève sur la pente d'un pâturage, on voit un amas de scories de fer, qui sont en partie recouvertes de terre, et la tradition porte que ce sont les restes de la première forge qui fut

établie dans la contrée, lorsqu'une partie des habitans de Hasli vinrent s'y fixer.

Nous terminerons par le district de *Scheideck* la description de la vallée de Grindelwald. Cette communauté possède 359 alpages d'été et seulement 335 hivernages, parce que plusieurs de ses prairies ont été détruites. Elle est limitée au sud par le Mettenberg et touche à l'orient au premier gradin avancé du Wetterhorn, nommé l'*Oberberg* ou *Oberburg* et à l'arète sur laquelle passe la route qui conduit dans la vallée de Hasli. Son sol est en grande partie marécageux, et le climat si froid, que la moisson s'y fait plus tard que dans les autres districts de la vallée. La Lütschinen la divise en deux parties, dont la supérieure est arrosée par le *Bergelbach* (ruisseau de Bergel) et touche au pâturage de la Scheideck, qui a cinq différentes stations et qui est singulièrement parsemé de débris de montagnes. Ceux-ci sont probablement tombés du Wetterhorn, il y a peut-être bien des siècles; les uns sont encore nuds, tandis que d'autres sont revêtus de gazon et forment des aspérités sur le terrain. On dit qu'on y a trouvé sous terre des arbres entiers pétrifiés.

L'arète la plus élevée de la Scheideck entre le Gemsberg au nord et le Wetterhorn au midi a environ une à deux lieues de long; elle est en grande partie composée de schiste, qui se montre à découvert et en décomposition, entre les mammelons de cette crête. La stratification des couches de ces

roches varie singulièrement. Elle est tantôt verticalement convergente, tantôt contournante en spirale et présente en général tant de déviations de la ligne horizontale et tant de confusion dans ses formes, qu'on y reconnaît les traces de quelques grands et violens bouleversemens.

Au-delà de l'arête commence la Scheideckalp, qui est du ressort de la vallée de Hasli, mais dont trois stations appartiennent encore au Grindelwald. Une ancienne tradition raconte que les habitans de cette dernière vallée les ont acquises d'une manière subreptice. Après de longues contestations entre les deux peuplades sur la propriété de ce terrain, un Grindelwaldois remplit, dit-on, ses souliers de terre, sur son propre domaine, se rendit ensuite sur le pâturage en litige, et y prêta serment qu'il était sur le terrain du Grindelwald. Il avait apporté sur sa tête sa seille à lait, comme s'il venait de traire ses vaches. Mais l'ombre de cet homme insidieux revient la nuit et parcourt toute la Scheideck jusques au Zwirgi, assise à rebours sur un cheval et poussant d'affreux gémissemens, en punition de son parjure. On trouve assez fréquemment des traditions relatives à des partages de territoire parmi les montagnards de la Suisse, et comme leur origine se perd dans les tems les plus reculés, elles fournissent plusieurs traits des anciennes mœurs et du caractère national de ces peuples, dont on observe encore des traces de nos jours.

Des deux glaciers et des montagnes du Grindelwald.

La section précédente a donné la description du sol cultivé et des pâturages fertiles qui s'étendent du sud-ouest au nord et au sud-est de cette vallée; mais il nous a paru convenable de consacrer à sa partie méridionale, aux déserts de glace, aux formidables murs de rochers, aux cimes couvertes de neige qu'elle contient, un article particulier, d'autant plus, que ce sont ces objets qui y attirent principalement les voyageurs.

„ La perspective d'une vallée, dit Stapfer dans „ son *Voyage pittoresque de l'Oberland*, pag. 5 et „ suiv., qui, par une pente rapide, descend entre „ des rochers sourcilleux et qui est hérissée d'in„ nombrables pyramides de glaces; un amas im„ mense de glaces, qu'on ne peut comparer qu'à „ des vagues solides; une mer, si l'on ose s'exprimer „ ainsi, immobile dans son courroux, et, sur ses „ bords, une voute presque aussi régulière que le „ portail d'une grande basilique, changeant de forme „ chaque année, et versant une rivière intarissable „ qui doit son existence à la fonte de la substance „ dont ce porche transparent est composé; les plus „ belles prairies, des fruits d'un parfum exquis, des „ bois charmans sur la lisière de contrées où règne „ un hiver éternel, le domaine de la vie touchant „ à celui de la mort; un torrent glacé qui, du haut

„ des monts, parait se précipiter avec fureur dans „ une gorge profonde, arrêté par un tapis de fleurs, „ qui lui marque une limite que ses flots ne fran- „ chiront point, et la moisson du laboureur se ba- „ lançant en sûreté sur ses rivages : ce sont là, „ sans doute, des objets capables d'intéresser les „ hommes les plus difficiles à émouvoir. "

„ Mais, ce qui est bien au-dessus de ces phé- „ nomènes, ce qui s'empare bien autrement de toutes „ les facultés de l'ame, ce sont ces monts redou- „ tables dont les bases sont ensevelies dans ces val- „ lées de glace et qui portent leurs cimes menaçantes „ jusqu'aux cieux; ce sont ces aiguilles gigantesques, „ ces pics déchirés, qui offrent l'empreinte de tous „ les bouleversemens qui ont tourmenté le globe. „ La fureur des élémens s'est brisée contre leurs „ boucliers de granit. Couverts d'honorables cica- „ trices, ils semblent fiers d'être sortis de cette lutte „ terrible sans avoir été ébranlés et encore assez forts „ pour soutenir les nouveaux combats, que les ca- „ tastrophes futures de notre planête leur préparent, „ et auxquels la voix de l'Éternel les appellera. On „ dirait qu'ils en attendent le signal dans un calme „ majestueux, et avec la certitude de sortir encore „ une fois victorieux du choc des élémens et de „ survivre à toutes les nouvelles décorations de cette „ surface terrestre, qu'ils ont vue tant de fois se re- „ nouveler. "

„ Peut-être leurs cimes dominaient-elles déjà le „ vieil Océan, à l'époque de son premier séjour sur

„ nos continens : ils furent ensuite témoins de sa „ retraite et virent successivement, et la terre se cou- „ vrir de ces animaux de genre inconnu, dont le „ génie de l'homme éphémère est parvenu de nos „ jours à recomposer les squelettes; et ces mêmes „ races disparaître, lorsque l'Océan vint revendiquer „ son antique domaine; et les vastes contrées à leurs „ pieds se repeupler d'êtres gigantesques; et la mer „ venir à la voix de Jehovah, rouler une seconde „ fois ses flots contre leurs flancs tourmentés et dé- „ truire les *Mammouths* et les *Mastodontes*, comme „ elle avait déjà anéanti les *Anoplotherium* et les „ *Paläeotherium.*" (*)

„ De nouvelles créations et de nouvelles secousses „ se sont succédées depuis, sur le théâtre dont ces „ pics sont les marches les plus élevées: tout a péri; „ eux seuls sont encore debout et lèvent leurs têtes „ altières jusqu'à cette voute azurée qu'ils semblent „ soutenir."

(*) „ Les deux premières espèces de ces animaux, main- „ tenant inconnus, ont beaucoup de rapport avec ceux „ qui existent de nos jours; les deux dernières, les „ anoplotherium et les palâeotherium, ont une confor- „ mation tout-à-fait particulière et fort peu d'analogie „ avec toutes les espèces connues. Cuvier en a retrouvé „ des restes fossiles dans les terrains qui forment le sol „ des environs de Paris et en a donné une description „ intéressante dans sa Géographie des environs de Paris „ 1811 et dans ses Recherches sur les ossemens fossiles. „ Paris 1812."

Trois de ces colosses, ou plutôt leurs bases, occupent au sud le fond du vallon du Grindelwald. A droite, l'on voit l'Eiger, que l'on appelle souvent l'*Eiger extérieur*, pareil à une immense pierre à fusil dont l'extrémité tranchante s'élève dans les airs. Puis vient une étroite vallée, dont l'enfoncement est entièrement comblé par le *glacier inférieur* ou *petit glacier*. Le Mettenberg, dont le nom indique déjà qu'il est placé au milieu, est à gauche de ce glacier. Cette montagne à large base est le piedestal des Schreckhorns (pics de terreur). On ne désigne proprement par ce nom que la plus haute de ces aiguilles qui se trouve au milieu des autres, lorsqu'on parle de cet amas de cimes glacées. Elles sont situées derrière la sommité du Mettenberg, sur la partie de sa crête qui se prolonge au sud, et trop reculées pour qu'on puisse les voir depuis le terre-plain du Grindelwald.

Souvent, dans nos vallées, les racines larges et avancées de hautes montagnes dérobent la vue de leurs sommités et le voyageur se trouve déçu dans son espoir de jouir de l'aspect de ces régions élevées, lorsqu'il s'en est rapproché. A gauche du Mettenberg descend le glacier supérieur ou le grand glacier, dans une large vallée.

Enfin, tout-à-fait au sud-est, le Wetterhorn, dont la sommité est plus souvent voilée par des nuages que celles de ses voisins, termine majestueusement cet incomparable tableau.

Les *Viescherhörner*, ces sommités couvertes

d'une neige éblouissante qui dominent et entourent le glacier inférieur, forment les limites entre les hautes montagnes du canton de Berne et celles du Vallais. De leur flanc méridional, du côté du Vallais, descend le grand glacier de Viesch, dont l'écoulement forme un ruisseau qui traverse en bouillonnant le bourg vallaisan de Viesch, d'où il a tiré son nom.

On croyait autrefois que les deux glaciers du Grindelwald se réunissaient dans leur région supérieure et formaient une grande mer de glace derrière le Mettenberg; mais on sait maintenant qu'ils sont séparés par la puissante arête des Schreckhörner. En général, on a observé qu'une chaîne de rochers traverse et couvre comme un réseau irrégulier les nombreux champs de glace qui s'étendent de l'orient à l'occident depuis la vallée de l'Aar jusqu'au passage de la Gemmi, et en interrompt en plusieurs endroits la continuité. Quelques-unes des sommités de ce squelette de roc brillent à l'horizon et se font appercevoir à de grandes distances; mais la plupart se masquent mutuellement et se décomposent lentement dans des déserts inabordables, où l'on n'a pu les découvrir, ni leur donner une dénomination distinctive.

Je continuerai la description de ces régions élevées en les suivant de l'orient à l'occident, et j'y insérerai mes observations sur les deux glaciers.

Le Wetterhorn, élevé, selon les mesures de Tralles, de 11,453 pieds au-dessus du niveau de la

Méditerranée, s'élance presque verticalement dans les nues, sur l'arête orientale de la Scheideck au midi. Sa pente n'est interrompue que par une seule terrasse à l'orient, sur laquelle repose le petit glacier d'Alpigeln près de celui du Schwarzwald, qui est alimenté par des masses de glace et des avalanches tombant des rochers dont il est dominé; il se décharge à son tour sur l'Alpigeln-Alp, où la glace fond en été. Au-dessous de ce glacier, il y a encore quelques saillies sur la pente de la montagne, où croît de l'herbe, et plus loin, un filon de mine de fer de couleur rouge, que l'on estime à 60 pieds, que l'on exploitait autrefois et dont on transportait le minérai dans la vallée de Hasli pour le fondre.

L'Oberberg forme l'extrémité inférieure et la base du Wetterhorn, dont la sommité se termine par deux aiguilles, l'une plus avancée et peu considérable, et l'autre très-élevée et plus reculée. Dans le Hasli, d'où on l'apperçoit, on donne fréquemment à cette dernière le nom de Jungfrau tout court ou de Jungfrau de Hasli. Elle se présente par devant comme une pyramide; mais elle a plutôt la forme d'un prisme se prolongeant au nord-est, dont un des angles tranchans est tourné en l'air. Ce pic escarpé s'élève au-dessus des épaisses couches de neige dont l'Oberberg est couvert et qui se déchargent de tems en tems par quatre avalanches tombant assez régulièrement chaque année aux mêmes endroits, deux du côté du nord et deux du côté du sud-ouest de la montagne. La plus grande, à laquelle

on donne le nom de *Wetterlauine*, se précipite non loin du col de la Scheideck et se répète assez souvent chaque été, pour que les voyageurs puissent espérer d'en être témoins.

Sur la pente au sud-ouest de l'Oberberg est un pâturage assez étendu pour des chèvres et des brebis que l'on y laisse pâturer en liberté pendant toute la saison de l'alpage sans pâtre pour les garder. Plus en arrière, vers le Berglistock, qui est une continuation assez élevée du Wetterhorn, est un désert habité seulement par les brouillards, les averses, la neige et les orages, auquel on pourrait appliquer ces beaux vers de Lucrèce :

Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando
Et rapidi, fremitus, et murmura magna minarum.

Lucret. L. V. v. 1191.

Les hauteurs de l'Oberberg ont été peu explorées jusqu'à présent. On dit qu'elles présentent en assez grande quantité des veines de crystal, probablement quartzeux, qui se montrent à découvert, et les paysans de la contrée parlent même de mine d'argent qu'on y aurait trouvé. La partie inférieure de ce mont est de nature calcaire.

En avant du Wetterhorn, du côté de l'Oberberg, est une sommité de forme ronde, dont la surface est unie et couverte de neige, nommée par les pâtres

Ankenbülli (boule de beurre), et ce même mont se joint en arrière par une croupe de rochers presque à l'orient au *Renferstock* et se prolonge vers le *hangende Gletscherhorn* (pic de glacier suspendu) dans la vallée d'Urbach, tandis que d'une autre arête qui part au sud-ouest du grand Berglistock, descendent le glacier de Gauli dans la vallée d'Urbach, celui de Lauteraar dans la vallée supérieure du Grimsel, et au nord le glacier supérieur du Grindelwald. Enfin, à l'orient ou plutôt au nord-est, le glacier de Rosenlaui descend aussi du Wetterhorn, de sorte que ce colosse et ses voisins envoient le superflu des glaces dont ils sont revêtus vers les quatre points cardinaux.

La vallée qui sépare le Wetterhorn des Schreckhörner est celle qui doit nous occuper plus particulièrement, puisque c'est dans son enfoncement que s'étale dans toute sa roideur le glacier supérieur du Grindelwald. Il occupe un vaste espace en partant des racines de ces monts de glace et court entre le Mettenberg à l'occident, l'Oberberg à l'orient, puis au travers de fertiles prairies jusqu'aux côteaux de la Scheideck. On suppose que ce glacier a plus d'étendue que l'inférieur, quoique les cartes géographiques, que j'ai été à même de comparer, ne viennent pas à l'appui de cette opinion. Tous les deux ont à peu près un quart de lieue de largeur à leur extrémité; celle du glacier supérieur est peut-être un peu plus considérable, et c'est ce qui lui a probablement valu le surnom de *grand*.

Ils conservent assez loin en remontant la même latitude, puis ils s'étendent en vastes plaines de glace qui ont à la fin environ deux lieues de large et remplissent presque en entier l'énorme bassin qui les renferme. Le supérieur est incontestablement le plus beau. La glace y est plus pure et mieux colorée, sa pente est plus roide et sa surface plus ondoyante, plus hérissée de glaçons, plus déchirée, ce qui, vu d'en bas, offre l'image si souvent répétée d'une mer en courroux dont les flots agités auraient subitement été gelés. Il faut monter à peu près pendant une heure depuis la cure et les deux auberges sur un terrain inégal et marécageux pour l'atteindre. On traverse le ruisseau du Mühlibach, puis celui de Bergelbach, dont les ondes sont noirâtres.

On franchit enfin quelques anciennes moraines, depuis long-tems revêtues de végétation, jusqu'à ce que l'on arrive à la plus récente. De ce puissant amas de débris, parmi lesquels se trouvent de grands blocs de granit, on peut contempler tranquillement ce torrent de glace immobile. Lorsque je m'y rendis en Octobre 1814, le glacier avait, suivant l'expression populaire, le *nez en terre*, et l'on voyait sur ses bords le sol fraîchement remué, ce qui prouvait évidemment qu'il avançait. On a remarqué que depuis quelques années il prend de l'accroissement et descend plus en avant dans la plaine; mais il n'atteindra probablement pas de long-tems la grande étendue qu'il avait en 1770. Lorsqu'au contraire un glacier se retire, les habitans de la contrée disent *qu'il porte le nez en l'air*. Ces deux expressions

figurées, fondées sur une circonstance accidentelle, peignent assez bien l'effet du mouvement des glaciers. Lorsque la masse de glace avance lentement, ses bords sont en contact avec la terre et la creusent du plus au moins comme une énorme charrue; ou bien, ces mêmes bords sont dans un repos complet, diminuent en se fondant par dessous et laissent un vuide, de sorte qu'on les voit détachés de la terre et portant, suivant l'expression populaire, le *nez en l'air.*

Lors de cette visite en automne, je trouvai le glacier profondément, mais irrégulièrement, déchiré du haut en bas. Les crevasses avaient dans leurs coupures cette teinte azurée tirant sur le verd, que quelques peintres ont donné à l'ensemble des glaciers, dans les tableaux qu'ils en ont faits, quoique leur surface soit toujours ternie par le gravier et le sable qu'elle charie, ou pour le moins couverte d'une couche de poussière grise, ou enfin blanche comme de la neige à moitié gelée. Les orifices mêmes des crevasses sont toujours blanches, et ce n'est que la densité de la masse, dans l'intérieur de ces fentes, qui produit cette belle couleur d'émeraude.

Plus près du Wetterhorn, où la pente est moins forte, la croute de glace était infiniment moins crevassée; mais elle était d'autant plus chargée de ces débris, que l'on nomme *Gufer* et qui paraissent tomber en grande quantité des rochers en décomposition qui l'avoisinent. Les flancs des montagnes

entre lesquelles le glacier descend produisent un peu d'herbe sur quelques-unes de leurs saillies; mais en général leur aspect est gris et singulièrement sévère. Le torrent du Weissbach se précipite des parois du Wetterhorn, et le Milchbach de celles du Mettenberg. Ces deux ruisseaux se réunissent sous le plateau de glace et forment les deux principales sources de la Lütschinen supérieure, auxquelles se joignent et les eaux de fonte et probablement d'autres sources qui jaillissent sous le glacier. Ces ondes changent souvent de lit sous les voutes de glace et ne débouchent pas toujours du même endroit. Elles sont un peu troubles, mais passent pour être très-pures et très-salubres. Les savans ne sont pas d'accord sur les causes qui peuvent les troubler. Les uns les cherchent dans un acide particulier inhérent à la glace et à la neige. D'autres croient que les particules de ces eaux sont plus cohérentes que celles des eaux ordinaires, et sont par là même plus impénétrables aux rayons de la lumière; d'autres, qu'elles contiennent une plus grande quantité d'air fixe. Enfin, l'hypothèse qui paraît la moins forcée, est que ces eaux charrient beaucoup de terre calcaire et de terre siliceuse en dissolution, puisqu'elles coulent presque toujours sur ces espèces de roches, et que la croute inférieure de la glace est nécessairement chargée de pareilles particules, qui se mêlent avec l'eau lorsqu'elle se fond. Malgré cela, on a nié avec raison que leur boisson produise des goîtres ou de l'enflure dans les glandes du cou; l'on a au contraire remarqué que les habitans des Alpes les emploient avec succès comme un remède dans diverses mala-

dies. Non-seulement l'eau des glaciers est plus restaurante que toute autre, lorsque les muscles sont relâchés par la lassitude, et l'on peut citer à cet égard l'exemple de Tournefort et de ses compagnons sur le mont Ararat, qui reprirent des forces avec une promptitude étonnante, après avoir mangé de la neige; mais on assure aussi qu'elle est un excellent remède contre la fièvre, la dissenterie, les diarrhées, les maux de tête et les maux de dents. La faculté même lui a accordé des vertus médicales, et quelques médecins suisses l'ont fortement recommandée.

Le docteur Dan. Langhans de Berne, d'après les indications du docteur Salchli de Zofingen, en avait composé un *Élixir de glaciers* qui, selon son prospectus imprimé, était un dissolvant très-actif, dans lequel n'entrait aucune substance échauffante, mais seulement de l'eau de glace, mêlée de quelques sels calmants, fondants, volatils et préservatifs contre la putréfaction, contre l'épaississement des humeurs, qui éclaircissaient et rafraîchissaient le sang, fondaient les sérosités de la lymphe et neutralisaient l'âcreté d'une bile échauffée. Le grand Haller lui-même a rendu un témoignage favorable à cet élixir; mais l'hygiène et la pharmaceutique modernes ont apparemment trouvé quelque motif à le mettre de côté dans le pays même où il a été composé.

Quoiqu'il en soit, l'écoulement du glacier supérieur a lieu dans toutes les saisons, ainsi que celui

de la plupart des autres glaciers et contribue beaucoup à former entre le sol et la glace des voutes ouvertes et quelquefois assez spacieuses pour qu'un homme puisse passer dessous.

La preuve en est entr'autres dans un événement qui a été si souvent raconté et qui a fini par être dénaturé au point qu'on en a placé la scène au glacier inférieur. Je veux parler de l'accident arrivé à l'aubergiste Christen Bohren, dont je rapporterai ici le simple récit, tel qu'il fut publié dans la feuille d'Avis de Berne du 4 Août 1787.

„ Christen Bohren, y est-il dit, traversait le 7
„ Juillet 1787, en compagnie de Christen In Äbnit,
„ journalier, le glacier situé entre le Wetterhorn et
„ le Mettenberg, lorsque tout-à-coup un morceau
„ de glace de 19 pieds de long sur 2 pieds de large qui
„ couvrait un gouffre, auquel on a trouvé en le son-
„ dant depuis lors 64 pieds de profondeur, se dé-
„ tacha sous ses pieds. Il y tomba, et dans sa chûte
„ il se démit la main et se cassa le bras. Malgré
„ cela, il conserva sa présence d'esprit et trouva
„ heureusement au fond du glacier dans la direction
„ de la montagne une ouverture que le torrent du
„ Weissbach, qui descend du Wetterhorn avait creu-
„ sée et qui avait jusqu'à son issue 130 pieds de long.
„ Il suivit, en rampant sous la glace, le cours de
„ ce ruisseau, et échappa ainsi à l'affreux danger
„ d'être enterré tout vif. " (*)

Nous

(*) On cite dans l'Oberland plusieurs autres exemples pareils de personnes échappées à la mort d'une manière

Nous reviendrons au glacier supérieur, en prenant la route de la Scheideck, et nous arrivons, en suivant le cours de notre description, au Mettenberg et au Schreckhorn dont il est surmonté, situés à l'occident de ce glacier. L'aspect imposant de cette masse de montagnes, vue d'un point d'où l'œil peut l'embrasser en entier, rappelle le tableau des montagnes de glace que Silius Italicus a tracé dans son poëme de la guerre punique (*Punicorum Lib. III. v. 479, etc.*), lorsqu'il raconte comment l'armée d'Hannibal, après avoir traversé les Gaules, apperçut tout-à-coup les Alpes sur les frontières de l'Italie. Quelques auteurs suisses, tels que Simler et Scheuchzer, ont déjà cité ce passage, qui trouve ici sa parfaite application.

Cuncta gelû, canâque æternum grandine tecta
Atque ævi, glaciem cohibent : riget ardua montis
Aetherei facies, surgentique obvia Phœbo
Duratas nescit flammis mollire pruinas.
Quantum Tartareus regni pallentis hiatus
Ad manes imos, atque atræ stagna paludis
A supera tellure patet : tam longa per auras
Erigitur tellus et cœlum intercipit umbrâ.
Nullum ver usquam, nulli æstatis honores
Sola jugis habitat diris, sedesque tuetur
Perpetuas deformis hyems : illa undique nubes
Huc atras agit et mixtos cum grandine nimbos.

---

miraculeuse. On lit dans l'église de Lauterbrunnen, sur une table en bois, l'histoire d'un homme qui a survécu heureusement à une chûte épouvantable qu'il fit depuis le haut d'un rocher très-élevé.

Quoique le Mettenberg ne soit qu'une branche beaucoup plus basse du Schreckhorn, sa cime dépasse déjà les limites de la neige éternelle. On ne peut y monter qu'avec de grandes difficultés. Cependant, le pasteur du Grindelwald y est parvenu avec un chasseur de chamois, et a rédigé une description très-détaillée et très-intéressante de ce voyage, que j'aurais insérée ici, si les bornes de cet ouvrage me le permettaient. Je n'en rapporterai que quelques traits.

Ces hardis voyageurs, après avoir gravi pendant long-tems du côté du glacier inférieur, trouvèrent qu'ils s'étaient portés trop au sud sur la crête qui, de la sommité du Mettenberg, remonte vers l'aiguille la plus avancée du Schreckhorn. Ils furent obligés de redescendre pendant un quart de lieue sur une large plage de neige glissante qui se termine par une espèce de bassin profond; puis, de regrimper à la distance d'une portée de fusil, pour atteindre enfin le but désiré.

„ Il était précisément midi, dit notre auteur. Au-dessous de nous s'ouvrait un vaste et sombre précipice de 7 à 8000 pieds de profondeur, au fond duquel nous voyions serpenter la Lütschinen comme un fil d'argent. La cure et l'église nous paraissaient des petits points blancs et les autres maisons de la vallée pas beaucoup plus grandes que les petits monceaux de terre que les vers soulèvent en la sillonnant. Derrière nous, la plus haute des trois aiguilles du Schreckhorn s'élevait au-delà des nuages, sombre,

inaccessible et trop escarpée pour que la neige puisse s'y fixer. A l'orient se présentait, à peu près aussi élevée, la cime blanche du Wetterhorn, et à ses pieds, à une immense profondeur, le glacier supérieur, semblable à la voie lactée, serpentait dans les gorges des montagnes. Nous jetâmes quelques grosses pierres dans l'abîme; mais avant d'avoir franchi le tiers de la hauteur, elles étaient déjà brisées et réduites en poussière par les rocs saillans sur lesquels elles avaient rebondi."

„ Le Mettenberg est en entier de roche calcaire des Alpes, qui, sur sa sommité, est entièrement décomposée et fendue en petits blocs quarrés de 2 à 6 pieds cubiques. On serait tenté de croire que quelques ouvriers munis d'instrumens pourraient en peu de tems abaisser de quelques pieds sa partie septentrionale, là où elle n'est pas couverte de neige. Très-souvent, quelques-uns de ces quartiers de roc se détachent et roulent d'eux-mêmes sur la pente, ce qui explique l'abaissement naturel et progressif des montagnes et les causes de l'encombrement des vallées. En hiver et au printems, de nombreuses avalanches se précipitent régulièrement chaque année des flancs escarpés du Mettenberg et leur marche est si connue, qu'on leur a donné des noms. Mais souvent aussi il en tombe d'autres en si grande quantité, que toute la montagne semble s'écrouler."

„ Au sud-ouest et à l'ouest, nous reconnûmes à 3000 pieds au-dessous de nous, une partie des grands pâturages de brebis (dont nous avons déjà

parlé) et qui peuvent avoir six lieues d'étendue. Un ancien document constate que jadis des bêtes à cornes y pâturaient, tandis qu'à présent les moutons y trouvent à peine une chétive nourriture. Fort au-dessus du point où nous étions placés, nous appercevions sur le col septentrional du Schreckhorn des vastes champs de neige, qui vont aboutir à l'orient au glacier supérieur, à l'occident au glacier inférieur, puis s'étendent à perte de vue d'un côté vers la vallée d'Urbach et le Grimsel, et de l'autre vers les glaciers d'Aletsch, de Viesch et de Lötsch."

Dans la continuation de ce voyage, il est question des contrées situées à l'ouest du Wetterhorn, et j'en citerai encore quelques passages, puisque je dois en parler aussi.

„ Arrivés au Martinsdruck après une descente très-dangereuse, nous n'aurions eu qu'une lieue et demie à faire pour retourner chez nous; mais nous nous dirigeâmes au sud et nous primes le chemin le plus court pour atteindre le glacier, en passant près de l'Ortfluh, rocher avancé et anguleux, autour duquel le glacier forme un coude et où l'on a taillé quelques marches qui descendent jusqu'à la surface de la glace. Il paraît que le glacier était jadis au moins de 50 pieds plus exhaussé, car on voit sur le roc des sillons creusés par le frottement, à cette hauteur au-dessus de son niveau actuel. Deux bancs de débris ou Guferlignes (*) qui se prolongeaient à

(*) C'est ainsi que l'on nomme dans la Suisse allemande des monceaux de pierre, arrondis, en forme de tom-

une grande distance sur le glacier, se terminaient non loin de l'endroit où nous l'atteignîmes."

„ Plus bas, la pente devient plus inclinée, la glace par là même plus déchirée, et les débris de pierres qui forment ces bancs, roulent dans les crevasses. Après une demi-lieue de chemin, nous vîmes à nos pieds la place où la Lütschinen, ou du moins l'une de ses principales sources, après avoir coulé sur la surface du glacier, se jette avec un sourd mugissement dans un horrible gouffre pour se frayer un chemin sous ces masses gelées. Les chasseurs ont nommé cette cascade le foulon (*die Walke*) à cause du bruit qu'elle fait. Nous jetâmes quelques pierres dans cette profonde ouverture, et nous ne les entendîmes tomber dans l'eau qu'après un intervalle de 12 à 14 secondes."

„ Nous pouvions déjà appercevoir le terme de notre journée, les cabanes du Zesenberg, à un quart de lieue de distance, et nous nous assîmes tranquillement sur la glace pour allumer nos pipes. Mais à peine étais-je placé, que le singulier phénomène, nommé dans la contrée l'*accroissement des glaciers*, se manifesta. Un bruit affreux, assourdissant, plus fort que le tonnerre le plus violent se fit entendre. Tous les objets autour de nous devinrent mobiles. Nos fusils, nos cannes, nos carnassières que nous

beaux disposés en lignes d'une hauteur et d'une longueur considérable, que l'on rencontre au milieu des glaciers dans la partie la plus élevée des hautes vallées.

avions déposés paraissaient s'animer. Des blocs de rochers, que nous avions cru fixés dans la glace, commencèrent à rouler et à s'entrechoquer. Des crevasses se fermèrent avec une détonation semblable à un coup de canon, et l'eau dont elles étaient remplies fut lancée à une grande hauteur en l'air et retomba en pluie sur nous. De nouvelles fentes de 10 à 20 pieds de largeur s'ouvrirent à nos yeux avec un fracas épouvantable. La masse de glace entière avança de quelques pas. Une terrible révolution semblait prète à éclater; mais après quelques secondes, tout rentra dans le repos et le silence, interrompu seulement par le sifflement des marmottes."

„Nous avions cheminé pendant environ une heure sur le glacier, lorsque nous arrivâmes, on pourrait dire, nous abordâmes aux cabanes du Zesenberg."

Les pâtres qui les habitaient nous saluèrent déjà de loin par des cris joyeux, vinrent à notre rencontre, et nous introduisirent avec une hospitalité cordiale dans une de leurs habitations, qui n'était guères autre chose qu'une grotte naturelle sous un rocher. Ils y passent deux, trois, tout au plus six semaines dans les plus grandes chaleurs de l'été et y gardent un troupeau de chèvres sur le pâturage assez fertile du Zesenberg, qui est situé comme une île au milieu de cette mer de glace. Il représente sur une plus grande échelle le *Jardin*, ce rocher fleuri dans les glaciers du Montblanc, que les voyageurs vont visiter. Nous y fimes un frugal repas de lait de chèvres et de pain, et nous nous cou-

châmes près d'un foyer attisé de bois de melèse odoriférant."

J'ajouterai encore quelques mots sur le glacier inférieur dont l'abord est facile, ce qui lui a fait donner le nom de *glacier des Dames*. C'est aussi de tous les glaciers de l'Oberland celui qui a été le plus souvent visité, dessiné, décrit et observé. Comme plusieurs autres, tantôt il s'accroît et tantôt il diminue.

En 1561, il obstruait encore si peu le passage dans le Vallais, qu'une nôce vint de ce pays dans le Grindelwald. En 1578, un cortége de baptême passa par la même route, et en 1605, une autre nôce. Suivant la tradition, une forêt de pins alviers occupait la place que les glaces ont maintenant envahie; l'on a souvent remarqué qu'elles en ont amené des tiges, et l'on y a vu sur leurs bords des plantes de ces arbres qui tenaient encore à la terre par leurs racines desséchées. Mais à la fin du 17.e siècle, le glacier s'avança avec une force extraordinaire dans la vallée et même à un quart de lieue plus loin que son extrémité actuelle. Il força la Lütschinen à changer de lit; on fut obligé d'enlever quatre maisons et quelques granges; on commença envain à construire quelques digues pour l'arrêter et une grande étendue de terrain fertile fut dévastée. C'est peut-être alors que la place qu'occupait la chapelle de Ste. Petronille fut obstruée par les glaces. Depuis l'ancienne carte géographique publiée par Schœpf en 1570 où cette chapelle était encore marquée, on ne l'a plus

trouvée nulle part ni décrite, ni dessinée, comme étant encore existante. Le 30 Juillet 1814, je fis une excursion au *Nellenbalm* (caverne de Nellen) où elle était située, et je me félicite de pouvoir, d'après ma propre expérience, recommander aux voyageurs cette localité curieuse, intéressante et d'un abord facile.

Nous nous mîmes en route avec le pasteur à quatre heures du soir. Il ne faut qu'une heure pour se rendre de la cure à cette caverne, si l'on ne s'arrête pas trop souvent en route pour contempler la vue. Nous descendîmes dans le terre-plain de la vallée, en passant près de l'église et de plusieurs maisons de paysans, qui nous offraient maints tableaux et grouppes champêtres. Nous observâmes, chemin faisant, de très-anciennes moraines à une assez grande distance de l'extrémité actuelle du glacier, sur lesquelles croissent maintenant des arbres, du gazon et où l'on a même bâti des maisons. Un peu plus loin, nous entrâmes sous l'ombrage d'un joli bois d'aulnes clair-semés, au travers duquel le sentier qui conduit au glacier monte par une douce pente. Un petit pont nous porta sur la rive gauche de la Lütschinen à peine sortie de son antre de glace. Nous quittâmes alors la direction de la caverne et nous marchâmes sur des amas de débris confusément amoncelés et sur un sol graveleux, jusqu'au dernier gradin de rocher, sur lequel le glacier se terminait alors. L'adage si souvent répété que l'on peut, au bord de ce glacier, cueillir d'une main des fraises et toucher la glace de l'autre, ne se vé-

rifiait pas alors à la lettre, au moins du côté du nord, où nous étions.

Vues depuis en bas, les masses de glace nous parurent énormes, mais pas aussi pures que nous les aurions désirées. Plus un glacier descend dans la plaine entre des montagnes qui ne sont pas couvertes de neige, et plus il est chargé de pierres et de débris (*Gufer*) qui en tombent, et d'une poussière de sable fin. Lorsqu'on s'approche de celui-ci, on ne peut point, au premier abord, évaluer de l'œil sa grandeur, son étendue, ni la hauteur de ses pyramides. Il est sans doute plus petit que les fameux glaciers de Chamouni. Mais les énormes murs de rochers presque à pic de l'Eiger et du Mettenberg qui l'encaissent des deux côtés, les aiguilles élevées des pics de Viesch, qui forment le fond du tableau, le font paraître infiniment plus petit qu'il ne l'est en effet. De sorte que l'on reste quelque tems étonné et même incrédule, lorsque les habitans de la contrée en indiquent les grandes dimensions d'après des mesures, des calculs et des évaluations bien connus. On nous montra de loin une place fort élevée sur le Mettenberg, nommée *Thierstein*, où les chasseurs de chamois se cachent avant de commencer leurs poursuites, pour regarder de tout côté dans ces déserts avec la lunette d'approche dont ils sont toujours munis, afin de découvrir le gibier. Cet immense roc ne nous paraissait pas plus grand qu'une petite verrue.

Nous contemplâmes avec étonnement l'intérieur

de l'énorme crevasse en face de nous, d'où sort le bras principal de la Lütschinen. L'aspect de cette ouverture varie trop souvent pour qu'on puisse en donner une description exacte.

Sans cesse des colonnes ou des blocs de glace tombent en avant dans la vallée où ils se fondent ou s'agglomèrent ensemble par la congélation; lorsqu'il y en a beaucoup, ils forment alors une prolongation du glacier. La glace tapissait à une grande hauteur les bases du roc et brillait d'un éclat bleu verdâtre foncé, sur les parois de la haute et large voute d'où l'eau se pressait de sortir. Si, dans ce moment-là, un rayon de soleil y avait pénétré, nous aurions vu toutes les couleurs de l'Iris dans l'épaisse pluie de gouttes qui tombaient du dôme de cet antre. Nous apperçumes ce jeu de la lumière en dehors de la crevasse sur quelques filets d'eau qui découlaient immédiatement de la surface du glacier et tombaient en cascade, du rocher sur lequel il repose.

Nous revinmes sur nos pas, et bientôt nous arrivâmes, après avoir monté sur un côteau à droite sans beaucoup de peine, au but de notre promenade, à cette grotte que les voyageurs ne devraient jamais négliger de visiter. La voute est formée par un rocher avancé qui fait partie de la base de l'Eiger à l'orient. Sa profondeur n'est que de 28 à 30 pas; mais son ouverture est si large, qu'elle est parfaitement éclairée jusqu'au fond, où la voute s'abaisse et touche le sol en angle aigu. Lorsque depuis l'intérieur on regarde en dehors, on remarque contre

la parois à droite un amas de pierres couvert de sable et de poussière, et l'on resterait dans le doute, si ce sont les ruines d'un vieux mur ou un monceau de débris de rochers, si la tradition ne nous apprenait pas que ce sont des restes de l'ancienne chapelle de Ste. Petronille. L'époque et le motif de la construction de ce petit temple sont tombés dans l'oubli. Mais l'annuaire de la cloche dont j'ai parlé plus haut indique l'année 1044 et ne permet pas d'adopter l'opinion d'ailleurs assez plausible et soutenue par quelques auteurs que Berchtold V, duc de Zähringen ayant été battu à Ulrichen dans le Vallais en 1211, se réfugia dans l'Oberland au travers des déserts et des régions les plus sauvages des montagnes et que, lorsqu'il atteignit à cette place, le sol de son pays et la vallée alors déjà habitée, il consacra ce sanctuaire à la bienfaisante Ste. Petronille, patrone de ces rochers, en reconnaissance de ce que sa vie avait été sauvée.

Gruner et Altmann, deux auteurs suisses, qui ont publié des descriptions des glaciers du Grindelwald, sont d'opinion tout-à-fait divergente sur la cause du culte exclusif que l'on rendait à cette Sainte, ici à l'extrémité du domaine des glaces éternelles. Son nom, qui a de l'anologie avec celui des rochers en latin (*petra*) milite pour celle d'Altmann, qui avance, qu'on lui attribuait le pouvoir de préserver les pâturages et le sol fertile contre les éboulemens de montagne. On dit en effet qu'on lui avait érigé quelques chapelles dans les montagnes du Tyrol dans un but semblable. On trouve assez fréquem-

ment dans la légende une sorte de rapport entre les dons miraculeux attribués à différens Saints avec les noms qu'ils portent. Le cœur humain en même tems si altier et si craintif pouvait bien, en se hasardant dans les régions de glace et de rochers, éprouver le pressant besoin de se recommander particulièrement à la protection d'une puissance surnaturelle.

On ne peut pas évaluer exactement la largeur de l'embouchure de cette caverne, parce qu'elle est trop ouverte pour qu'on puisse déterminer précisément le point de son entrée. Il me semble qu'on peut l'estimer à 24 pas sur une hauteur de 60 à 100 pieds. Elle a en général de la ressemblance avec celle de St. Beat sur le lac de Thun, excepté qu'il n'en sort pas un ruisseau. Seulement quelques gouttes isolées filtrent sur la surface du rocher et tombent à terre en dehors de la voute. Nous crûmes reconnaître des vestiges évidens du chemin qui passait tout auprès. Il remonte insensiblement sur le bord du glacier et se perd là, où il ne reste plus d'espace entre le roc et la glace. On allègue comme une preuve des fréquentes communications qui avaient lieu jadis entre le Grindelwald et le Vallais par cette voute, que plusieurs familles actuellement existantes dans la première de ces vallées sont originaires du Vallais, ce qui serait très-difficile à expliquer si ce passage n'avait pas existé. On raconte aussi qu'on voit à Viesch en Vallais une cloche qui provient de la chapelle de Ste. Petronille, comme celle que l'on montre aujourd'hui à Grindelwald. Les Vallaisans



PETRONELLE - BALM,
im Grindelwald.

doivent l'avoir enlevée à l'époque de la réformation et il est impossible de croire qu'ils eussent passé le Grimsel ou la Gemmi pour cette expédition.

La vue dont on jouit du Nellenbalm (caverne de Nellen, abréviation de Petronelle) est très-belle, et l'on peut en juger par la planche ci-jointe, dans laquelle Lory en a représenté une partie, ainsi que la grotte elle-même. On y voit au sud-est l'extrémité du glacier avec ses abondans écoulemens et au-dessus le Mettenberg avec ses terribles murs de roc à peine échelonnés par quelques corniches rares et étroites, où il croît encore quelque peu d'herbe alpestre, que les faucheurs sauvages (*Wildheuer* (*) vont recueillir.

Au fond du tableau se présentent le Wetterhorn et la grande Scheideck de Hasli. Il faut convenir que l'on n'apperçoit dans ce dessin que peu de colonnes de glace et des crevasses du glacier; mais il n'a déjà que trop souvent été représenté dans son ensemble vu par devant (**), et nous n'avons pas voulu répéter encore ici le même point de vue. De

(*) C'est ainsi que l'on nomme les montagnards qui, dans ces contrées, font le métier d'aller faucher, souvent au péril de leur vie, les brins d'herbe qui croissent sur des plateaux entourés de rochers, sur les rebords étroits des montagnes, sur les pentes les plus escarpées, inabordables au bétail, et qui en font du foin qu'ils rapportent dans la vallée.

(**) Entre autres par König, Lafond, Bidermann, etc. sans parler de quelques autres dessins plus anciens.

la caverne on voit encore au nord et au nord-est, en planant sur le joli bois d'aulnes qui ombrage de sa verdure foncée le pied de la montagne, on voit, dis-je, la cure et l'église, derrière lesquelles s'élèvent en talus de superbes prairies, des forêts considérables et des beaux pâturages alpestres, couronnés par les pics sévères et déserts des hautes montagnes, que l'on ne contemple jamais sans une vive exaltation de l'ame.

Nous ne quittâmes pas ces lieux sans nous rappeler les trois individus téméraires qui en 1712, lors des guerres de religion en Suisse, arrivèrent du Vallais dans le Grindelwald, en passant par les régions les plus hautes et les plus difficiles des glaciers. Ils appartenaient à cette peuplade d'Oberlandais qui, de tout tems et encore de nos jours, se rendent dans le Vallais pour y exercer différens travaux. Lorsque la guerre éclata, les Vallaisans voulaient les retenir de force par animosité contre les Bernois et les Protestans en général, et les obliger à abjurer leur religion, en les privant de toute nourriture. Ils trouvèrent moyen de s'échapper et de revenir ainsi au péril de leur vie dans leur lieu natal. Ils gravirent assez facilement ces hautes montagnes du côté du Vallais; mais, du côté du Grindelwald, ils coururent risque de mourir de froid et ne purent se préserver d'une fin aussi cruelle que par un travail continuel, en taillant des marches dans la glace.

Voyage à Bänisegg sur le revers du Mettenbesg.

Si l'on désire voir de très-près la mer de glace dn glacier inférieur au pied des pics de Viesch, on peut se rendre à Bänisegg sur la base postérieure du Mettenberg, en suivant le bord de ce glacier au nord-ouest; mais pour entreprendre ce voyage, il ne faut pas être sujet au vertige; il faut avoir une marche assurée et une bonne poitrine. Je n'ai jamais visité moi-même ces affreux déserts remplis de rochers et de glace; mais, comme c'est une des parties les plus remarquables de nos hautes montagnes, je veux au moins citer la description qu'en a donné M. Wyttenbach, qui a fait cette excursion hardie au mois d'Août 1775 avec un plein succès et avec l'esprit d'observation qui lui est propre. Il a bien voulu me permettre de faire usage du manuscrit dans lequel il a consigné ses remarques.

„ Je partis, dit-il, de grand matin le 6 Août, et je descendis jusques près de l'extrémité du glacier inférieur, où un sentier monte sur la base antérieure du Mettenberg, en traversant d'abord des prés fleuris, puis des sombres forêts sur une pente escarpée et raboteuse. Avant d'avoir atteint ces bois, on se trouve encore dans une riante contrée, à laquelle on peut appliquer ce vers de Virgile :

Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt.

„ Mais, dès qu'on les a dépassés, elle devient âpre et sévère. On voit un rocher haut et nud de pierre calcaire, dont le sommet avance et forme un portail majestueux au milieu duquel jaillit le Kessibach (ruisseau de Kessi) qui prend sa source dans les glaciers et dont l'onde fraîche et perlée nous offrit une boisson restaurante. Plus haut, au-dessous du chemin et plus près du glacier, est une caverne nommée le *Heidenloch*; ensuite le sentier devient si étroit et si dangereux, que l'on peut à peine poser un pied l'un devant l'autre sur les entailles que l'on a faites dans le marbre."

„ Les nombreuses avalanches qui tombent annuellement de ce rocher dans les terribles précipices où ils aboutissent, ont rendu leur pente déja très-roide, singulièrement unie et glissante. Lorsque je m'arrêtais sur l'étroite corniche où nous marchions, il me semblait que j'étais cloué à la parois du roc et suspendu sur l'abime sans pouvoir avancer ni reculer; mais je ne restai pas long-tems en place et j'avançai avec circonspection aussi vîte que possible pour gagner un terrain plus assuré. Cependant les pâtres de la vallée conduisent leurs brebis et leurs chèvres par ce même chemin sur les pâturages productifs situés derrière la montagne. Ils y passent même souvent chargés de fagots; mais aussi on a des exemples qu'ils y ont trouvé la mort."

„ J'étais justement à l'un de ces endroits les plus périlleux, lorsque mon guide me raconta froidement que peu de tems auparavant un de ses amis avait eu

le

le malheur de glisser, à cette place même, et de tomber de toute la hauteur de ce rocher si élevé dans les crevasses du glacier, d'où, sûrement, il ne ressortirait jamais. "

„ Mon imagination fut tellement ébranlée à ce discours, que je croyais voir cet infortuné déchiré, fracassé par les rochers, s'engloutir dans le gouffre de glace, où mes yeux plongeaient involontairement. Je commençai à trembler de tout mon corps; le guide s'en apperçut, me saisit brusquement par le bras et me soutint jusqu'à ce que nous eussions atteint un terrain plus sûr. J'avais cependant envie de poursuivre cette route aventureuse. J'éprouvais ce que dit Sénèque : „ Je sentais mon courage s'ac-
„ croître quand je réfléchissais à la grandeur de mon
„ entreprise; je songeais à ce qui me restait à faire
„ pour la terminer, plutôt qu'aux forces nécessaires
„ pour y parvenir. "

Quæst. nat. L. III. præf.

„ Après avoir encore un peu monté, nous arrivâmes à la partie de la montagne nommée *Martinsdruck*, où le rocher avancé ne laisse qu'un passage si étroit, que l'on a cherché à y établir un gardefou, afin que les moutons puissent y passer. A cet endroit, il y a une excavation dans le roc, comme si un homme l'avait enfoncée en s'y appuyant du bas des reins. Cet enfoncement se trouvant vis-à-vis du *Martinsloch* ou *Heiterloch* (trou de Martin ou trou éclairé), ouverture qui traverse de part en part un des rochers de l'Eiger, les habitans de

la vallée disent que c'est St. Martin qui avait pris son point d'appui à cette place, lorsque (Dieu sait dans quelle occasion) il avait voulu séparer les deux montagnes opposées, et qu'en faisant de si grands efforts, il avait percé avec son pied ou avec son bâton l'ouverture dans l'Eiger et enfoncé les flancs du Mettenberg avec son dos."

„Je doute fort que St. Martin, évêque à Tours en France dans le quatrième siècle, ait eu la moindre notion de ces montagnes ni même de ce pays. Il est bien plus naturel de supposer qu'un singulier jeu de la nature a fait donner à cette ouverture le nom qu'elle porte. Lorsqu'on est placé le 17 ou le 18 Janvier et le 25 ou le 26 Novembre à côté de l'église de Grindelwald, à l'heure de midi, on voit le soleil, pareil à un grand feu, luire au travers de cette fente des rochers de l'Eiger. Or, dans le vieux calendrier, qui n'est pas encore tout-à-fait oublié chez les montagnards, le 25 de Novembre correspond à peu près avec le 11 Novembre du calendrier réformé, jour de la St. Martin."

„A juger d'après les dimensions du Martinsdruck, le saint homme Martin aurait été pour le moins aussi gigantesque que St. Christophe; mais les traditions portent toujours l'empreinte de l'exagération, et s'il est vrai, suivant la version des Rabbins, qu'Adam avait 900 coudées de haut, les traces de ses pas dans l'île de Ceylan et le lac qui s'y forma des larmes que répandit Eve, peuvent fournir un pendant au résultat des efforts de Saint-

Martin sur les rocs du Grindelwald. (Voyez Bayle Dict. au mot Adam. not. J. Abel. not. B.)"

„ Mais, revenons à notre route. Jusqu'alors nous avions toujours longé les parois des rochers qui s'élèvent immédiatement sur les bords du glacier et nous avions eu sans cesse sous les yeux l'effrayante, mais très-intéressante, vue de ses pyramides de glace et des horribles crevasses qui le sillonnent. Mais, après avoir dépassé le Martinsdruck, nous quittâmes le sentier ordinaire pour monter plus haut sur le Mettenberg. Nous y trouvâmes bientôt de très-beaux pâturages, nommés *auf dem Bären* (sur l'ours) qui, malheureusement, ne sont pas abordables aux vaches. On m'assura qu'autrefois le chemin qui y conduit était beaucoup plus facile et qu'encore à une hauteur beaucoup plus considérable sur la même montagne il y a un endroit nommé *Ochsenläger* (stations des bœufs), parce que jadis on y conduisait une quantité de bœufs à l'alpage. Mais les lavanges, la décrépitude et la décomposition des rochers ont opéré aussi dans ces lieux les plus fâcheux ravages."

„ Au-dessus de ces pâturages s'élève un haut rocher nommé le *Brunnhorn* (pic des sources). En effet, il en découle plusieurs qui vont se jeter sur le glacier."

„ Derrière le Bären, on arrive à une place très-dangereuse, où les couches presque verticales du gneiss qui se montre à découvert, se terminent par

un affreux abyme. Les saillies les plus élevées de ces couches ou feuillets forment des corniches ou des degrés inégaux, sur lesquels on peut monter, quoique avec beaucoup de peine et de danger; mais on voit au-dessous de soi des précipices d'une profondeur énorme, dans lesquels roulent, en hiver et en printems, de grandes avalanches. J'aurais fort désiré rechercher ici l'endroit où la roche calcaire est superposée sur le gneiss; mais la route était trop périlleuse pour que j'eusse osé aller partout au hasard, et au lieu de pouvoir observer la ligne de démarcation si instructive entre ces deux espèces de substances, je fus réduit à former des hypothèses à cet égard."

„ Nous gravîmes pendant quelque tems, et enfin nous arrivâmes aux pâturages pierreux et escarpés de Bänisegg. Un vent très-violent et un averse dont il fut suivi nous empêchèrent de nous y arrêter longtems, et nos guides nous obligèrent même à songer au retour, au lieu de redescendre sur le glacier et de nous rendre au Zesenberg au pied des pics de Viesch, comme nous nous l'étions proposé."

„ Bänisegg est la partie la plus reculée du Mettenberg, où l'on puisse conduire des brebis et des chèvres au pâturage. Il faut cependant qu'il nourrisse une grande quantité de ces bestiaux, puisque l'on m'a affirmé que le salaire des bergers, à qui on paye 2 batz par tête de brebis pour les garder pendant tout l'été, monte jusqu'à 100 francs."

„ Quoique forcés par l'ouragan à nous mettre à l'abri derrière un rocher, je pus cependant mesurer des yeux cette contrée extrêmement sauvage, mais très-remarquable. Je ne voyais tout autour de moi que des rochers nuds et des glaciers; seulement j'apperçus au pied du Zesenberghorn, de l'autre côté de la mer de glace, une petite place verdoyante. Cependant, il règne dans ces lieux une telle variété d'objets, qu'il est impossible de décrire d'une manière satisfaisante ce singulier et vaste tableau."

„ J'étais placé au pied d'une projection très-élevée du Schreckhorn et je voyais devant moi à l'orient une ligne d'énormes pyramides de rocs qui s'élancent dans les nues, extraordinairement escarpées et inaccessibles; dans leurs crevasses, dans leurs coupures, dans leurs sillonnemens, dans leurs intervalles, elles recelaient des masses de glace monstrueuses, amoncelées les unes sur les autres. Je comptai six de ces pyramides, dont la seconde est le petit Schreckhorn, la suivante et la plus haute le grand Schreckhorn, et la dernière et la plus basse la Strahleck. Plus en arrière se présentait un autre cône de montagnes extrêmement haut et tout couvert de neige et de glace, qui est, si non le Lauteraarhorn, du moins l'un de ses plus proches voisins."

„ Les aiguilles mentionnées ci-dessus qui forment la chaîne des Schreckhörner vus depuis Berne, ne paraissent être qu'un seul mont. De puissans glaciers descendent entre la plus reculée et la Strahleck et

vont se vuider dans le glacier principal. Au pied de la Strahleck le champ de glace qui en est le plus rapproché s'étend comme un grand mur qui court au travers de toute la vallée jusqu'au Zesenberg, et qui présente sur sa surface les formes, les fentes, les pyramides et les découpures les plus variées. Mais, à son extrémité inférieure, sa figure devient plus uniforme, la glace y est moins crevassée et il descend sur la pente, où il ressemble à un fleuve large d'une demi-lieue, qui aurait été subitement gelé et arrêté dans son cours. Des grands blocs de rochers, pareils à des immenses quais, sont placés comme des digues sur ses deux bords. Ceux qui sont au sud sont poussés par un autre bras du glacier qui descend du *Schwarzebrett* (planche noire), sur le milieu du glacier inférieur, où tous ces différens embranchemens viennent aboutir, de sorte qu'il s'y forme un troisième banc de débris (*Gufer-linie*) qui court en ligne parallèle avec les deux autres; dont nous avons déjà parlé, vers le fond de la vallée. On a plusieurs fois, à différentes époques, creusé au pied de la Strahleck et du Schreckhorn, pour chercher des crystaux; mais on n'en a jamais trouvé une grande abondance, quoique plusieurs veines de quartz, qui contiennent ordinairement ces belles pierres, s'y montrent, dit-on, à découvert. Les morceaux de roche qu'on en a rapportés tenaient tous de la nature du gneiss et du schiste micacé, et dans les nombreux petits crystaux que l'on y a ramassés, je n'en ai pas vu un seul dont les pyramides ne fussent pas pour ainsi dire comprimées, c'est-à-dire, ayant deux faces très-larges et deux autres très-étroites. "

„ Au pied de Bänisegg, la vallée se courbe vers l'occident et oblige le glacier à prendre la même direction en se resserrant contre le Zesenberg, qui se présentait en face de nous au midi. Il forme la parois du glacier du côté opposé à celui où nous étions. Ses plateaux sont à divers endroits chargés de grandes masses de glace et ses flancs presque tout-à-fait nuds. Sa racine septentrionale qui se trouvait droit devant nous est la seule place où il croisse de l'herbe dans ces sauvages solitudes."

„ On y voit un misérable chalet, demeure d'un berger qui y passe quelques semaines de l'été avec des brebis et des chèvres. L'abord de ce pâturage si reculé est dangereux, et personne ne l'a presque jamais tenté que les pâtres. Ils sont obligés pour y parvenir de traverser tout le glacier, que les fentes et les gouffres rendent quelquefois tout-à-fait impraticable, mais qui d'ailleurs, à cet endroit, n'a que peu de talus et présente une surface ondoyante et légèrement inclinée que l'on nomme assez improprement la mer de glace, ce qui a donné lieu à des fables absurdes parmi le peuple. On disait, par exemple, que la glace nageait sur une immense nappe d'eau qui l'entraînait par son écoulement dans la vallée."

Par dessus des rochers arides et escarpés qui s'élèvent derrière le pâturage de Zesenberg jusqu'à moitié hauteur de cette montagne, l'œil plonge dans un immense amphithéâtre dont le *Zesenberghorn* (aiguille de Zesenberg), les pics de Viesch et la

partie postérieure de l'Eiger forment l'enceinte et qui est rempli de monstrueuses masses de glace et de neige s'étalant sur des bancs de rochers et sur des pentes fort étendues. C'est un des plus grands magasins de glace que j'aie jamais vu dans les Alpes, et s'il ne tombait même ni pluie, ni neige pendant quelques années dans ce vallon, il y aurait déjà suffisamment de matière pour alimenter sans interruption une rivière considérable.

Cette vaste vallée de glace débouche par une pente entre le Zesenberg et le Kalliberg près de l'Eiger postérieur, dans la gorge principale, et forme, en se réunissant au champ de glace de la Strahleck, le glacier inférieur du Grindelwald. A peu près au milieu de cette pente, l'on voit depuis le village et la cure une place noirâtre que l'on nomme *das schwarze Brett* ou *die heisse Platte* (la planche noire ou le plateau chaud), où depuis un tems immémorial la glace ne s'est jamais fixée: On a supposé qu'il y aurait sur cette côte des matières sulphureuses, qui produiraient de la chaleur et de la fermentation, ou même des sources chaudes. Mais depuis Bänisegg je pus reconnaître très-clairement la véritable cause de ce phénomène, en effet assez frappant. Le rocher, suivant Gruner, est un marbre noir, taillé tout-à-fait à pic à cette place, de sorte que la glace n'y trouve aucun point d'appui, et pendant les deux heures que nous passâmes à Bänisegg, j'en vis glisser à chaque instant de grands morceaux qui tombaient dans les précipices entre la glacier et cette montagne; nous les entendions rouler encore sous les

voutes glacées avec un fracas pareil au bruit du tonnerre. (*)

(*) J'ajouterai à cette relation sur la *heisse Platte* quelques autres circonstances puisées dans d'autres sources.

Du Zcsenberg part au nord-ouest une parois de rochers qui va joindre l'Eiger ou plutôt le Kalli et le wilde Schloss (château sauvage), montagnes situées derrière l'Eiger. Elle a une courbure arquée, dont le côté concave est tourné du côté de la vallée. C'est sur elle que les masses de glace venant des pics de Viesch et de la gorge entre celles-ci et l'Eiger descendent pour se verser sur le grand glacier, de sorte qu'elle est toujours couverte d'une superficie de glace déchirée par mille crevasses. A quelques endroits seulement, la hauteur et l'inclinaison du roc interrompent la continuité de la glace, et c'est particulièrement le cas de la *heisse Platte* ou du *Schwarzebrett*, rocher presque vertical, qui peut avoir de 2 à 300 pieds de haut et autant de large et qui paraît être de couleur noire. Il serait impossible d'en approcher sans s'exposer au danger le plus évident de perdre la vie. Au-dessous s'élèvent des amas énormes de débris de glaciers confusément amoncelés, et au-dessus est un mur de glace perpendiculaire de 100 à 140 pieds d'épaisseur. Il y a quelques années que des chasseurs de chamois ont passé au-dessus de ce plateau nud, en se rendant du Zesenberg sur l'Eiger; mais ils ont fait le vœu le plus solennel de ne jamais retourner dans cette partie du glacier, s'étant trouvés plusieurs fois dans la presqu'impossibilité d'avancer ou de reculer. Ce n'est qu'avec des peines inimaginables qu'ils atteignirent enfin, à demi-morts, les flancs praticables du Kalli. La parois de rochers dont le Schwarzebrett fait partie étant une continuation immédiate du Zesenberg, on peut en conclure avec certitude qu'elle est, ainsi que cette montagne, composée

„ J'avais contemplé pendant long-tems tous ces objets majestueux, ces régions inanimées, sur lesquels mes yeux erraient tour à tour, sans pouvoir s'en rassasier. Lorsqu'ils étaient fatigués par la blancheur éblouissante de la neige, je les reposais, en les portant sur la maigre verdure du Zesenberg. Mais il était tems de songer au retour. Le vent devenait toujours plus fort; le Schreckhorn s'enveloppait de nuages épais et les colosses voisins se voilaient aussi davantage. Entourés nous-mêmes de brouillards,

---

de gneiss, ce qui est d'ailleurs confirmé par la nature du banc de débris (*Guferlinie*) qui traverse le glacier de ce côté-là. Cette espèce de roche est toujours assez âpre et inégale, et la neige s'y fixe facilement; mais le Schwarzebrett est trop peu incliné pour qu'elle puisse s'y maintenir, lorsqu'il s'en est amassé une certaine quantité, qui est bientôt entraînée par son propre poids. La couleur foncée de cette pierre provient de l'eau que la fonte du glacier au-dessus y fait sans cesse couler et de l'ombre éternelle qui règne sur ce plateau tourné au nord et qui fait un contraste frappant avec la blancheur du cadre de glace et de neige éblouissante qui l'entoure de tous côtés. Il n'y a sûrement point de marbre noir à cet endroit, puis qu'on n'en trouve pas la moindre trace autour des champs de glace de ces contrées. Si, vue depuis la vallée, la *heisse Platte* ne paraît pas tout-à-fait perpendiculaire, mais plutôt d'une surface inclinée; ce n'est qu'une illusion d'optique occasionée par la situation de ce rocher. C'était aussi un jeu de l'imagination que de supposer qu'il contient du calorique et d'expliquer ce phénomène par quelque communication souterraine avec des sources chaudes, qui se trouvent près de Viesch dans le Vallais, quoiqu'elles n'en soient effectivement pas très-distantes.

nous étions dans l'ombre, et lorsque nous tournions nos regards sur la vallée de glace au nord, nous la voyions encore éclairée par le soleil le plus brillant qui lui donnait un aspect aussi extraordinaire qu'admirable. "

„ A notre droite, le Brunnhorn versait en gracieuses cascades plusieurs ruisseaux. A gauche, de l'autre côté du glacier, nous appercevions la partie postérieure de l'Eiger sillonnée par les lits déchirés et profonds dans lesquels roulent de grandes avalanches et de nouveaux glaciers. Entourés ainsi des deux côtés de l'hiver éternel et des terribles rochers, nous avions devant nous les montagnes verdoyantes et les beaux pâturages qui encadrent, au nord, le Grindelwald et le séparent du lac de Brienz. Leurs côteaux couverts de végétation formaient un contraste frappant avec les arides déserts où nous étions."

„ Ainsi nous pouvions voir droit devant nous le Röthihorn, les pâturages de la Bussalp, la Wintereck-Biren et le Burghorn; plus loin, à l'occident, le Gummihorn, et enfin, tout-à-fait à l'horizon, les hauteurs du Beatenberg. Au fond de la vallée de Grindelwald serpentait la Lütschinen vers le défilé au pied de l'Itramen-Alp. Mais il fallait s'arracher à cet aspect enchanteur et fuir devant l'orage qui devenait toujours plus menaçant sur nos têtes. Plus nous nous rapprochions de la vallée et plus le ciel se montrait serein et riant. Les vents et la pluie restèrent dans les déserts, et nous arrivâmes à notre gîte par le plus beau tems. "

„ Nous éprouvions un plaisir inexprimable en contournant les flancs anguleux du Mettenberg, de revoir les fertiles prairies de la vallée et de rentrer dans les régions de la vie, en quittant le séjour de la mort; ainsi que le pieux Enée, lorsqu'il quitta les ténèbres du Ténare pour passer dans les Champs Élysées. "

Tout dit : voici les lieux de l'éternelle paix!
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là, de plus douces nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser des douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.

Virgile L. VI. v. 638. trad. de Délille.

Voyage à Hasli im Grund par la grande Scheideck.

Ce fut le 31 Juillet, à six heures et demie du matin, que nous quittâmes la cure hospitalière de Grindelwald, après y avoir passé une journée agréable. On croirait pouvoir franchir en très-peu de tems la grande Scheideck, qui ne paraît pas très-élevée entre les hautes montagnes qui l'entourent. Il faut cependant trois heures de marche pour atteindre le haut de l'arête, et je donne le conseil à ceux qui feront cette excursion au gros de l'été de partir deux ou trois heures plus tôt que nous le fîmes.

Nous ne voulûmes cependant pas passer aussi près du glacier supérieur sans le visiter et nous nous détournâmes à droite de notre chemin pour nous y rendre, ce qui nous faisait perdre au plus une demi-heure de tems. Cette fois-ci, nous ne rencontrâmes personne, pas même des mendians, ce qui est très-rare. Peut-être les femmes étaient-elles, selon leur usage, dans le plat pays pour travailler à la moisson et pour glaner.

Il serait superflu de donner encore ici une nouvelle description de ce glacier. Cependant il nous parut si beau, d'un aspect si facile, sa surface escarpée était si bien décorée de nombreuses pyramides et de crevasses, que nous étions disposés à lui donner la préférence sur le petit glacier. Nous descendîmes, sans aucun danger, de sa haute moraine pour nous en rapprocher et nous entrâmes sous une de ces belles voutes de glace qui se forment fréquemment au bas de tous les glaciers. On ne devrait cependant jamais y pénétrer à la suite d'une longue marche, qu'après s'être raffraîchi. Il y règne toujours un air humide qui sort des cavités intérieures de la masse glacée et qui est tellement froid, qu'il transforme en neige les gouttes d'eau qui tombent du plafond de la grotte. Il est d'ailleurs dangereux d'y séjourner long-tems, parce que ces voutes peuvent se briser à chaque instant et écraser les curieux qui s'y trouveraient. Il est encore plus imprudent de tirer un coup de feu contre la glace à une petite distance; il en résulte un écroulement général dont les téméraires spectateurs peuvent être les victimes,

comme il est arrivé aux glaciers de Chamouni. Nous nous contentâmes d'admirer pendant quelques instans la structure bizarre de ce portique, la teinte d'émeraude qui brillait sur ses parois transparentes et crevassées, et les perles d'une eau pure et crystalline, qui distillaient sans cesse de ce dôme de glace.

Il serait intéressant de calculer la quantité d'eau qui découle d'un glacier dans un jour d'été. La fusion s'opère cependant plus lentement qu'on ne devrait le croire. On sait que la glace se maintient plus long-tems dans une glacière factice, lorsqu'elle est bien remplie que lorsqu'elle ne l'est qu'a moitié. Une masse de glace à l'abri des effets de l'air atmosphérique, conserve toujours le même degré de froid dans son intérieur, et c'est ce qui doit donner la mesure juste du tems qu'il faut pour la fondre. Et que sont en comparaison d'un pareil glacier, les glacières réunies de toute l'Europe? On pourrait les remplir en enlevant une petite partie de sa superficie et il en resterait encore des masses énormes de 100 à 200 pieds d'épaisseur.

Nous remontâmes sur la moraine et nous jouîmes du bel effet de lumière qui éclairait alors le glacier. La solitude qui régnait autour de nous rendait cet aspect encore plus imposant. Un couple de paysans qui, dans ce moment, traversèrent le glacier vinrent cependant animer la scène. Ils nous fournissaient une mesure de comparaison pour estimer la hauteur des pyramides, des colonnes, des tours de glace

dont il est hérissé. Ces deux hommes gravissant d'un pas mal assuré et pénible la pente glissante, nous paraissaient grands comme des fourmis auprès de ces glaçons, qui eux-mêmes sont comme des aiguilles à coudre en comparaison du Mettenberg et du Wetterhorn.

Avant de quitter cette place, nous fîmes retentir de nos cris les échos d'alentour qui nous répondaient avec un son plaintif que je n'avais jamais remarqué autre part. Ce son mélancolique se prolonge admirablement de rocher en rocher et se perd dans un lointain qui paraît s'étendre même au-delà des grandes montagnes. Il me semblait entendre les factionnaires avancés d'une armée d'esprits de la montagne campée dans un vallon retiré, signaler par leurs cris répétés de poste en poste, l'approche de quelque voyageur pour en avertir le Roi de ces êtres invisibles dans son palais souterrain.

En rejoignant la route de la Scheideck, la chaleur commençait à nous incommoder. Des sapins isolés et des blocs de rocher perçant au-dessus d'une herbe chétive interrompaient seuls l'uniformité du terrain. A gauche s'étendait la Grindelalp vers les côteaux boisés du Dürrenberg et le Gemsberg avec le Schwarzhorn, tacheté de neige sur sa roche noirâtre, s'élevaient à l'horizon. A droite, nous côtoyions les rochers escarpés qui forment le pied du Wetterhorn. Une bande de gazon remonte sur ses flancs; mais il faudra encore bien des milliers d'années pour que la végétation puisse atteindre sa som-

mité. Quelques petites cascades animent l'immobilité de cette terrible pente; mais il faut avoir de bons yeux pour distinguer ces minces fils argentés sur le fond grisâtre des rochers.

Nous étions fort empressés de voir le lit de la grande lavange (*Wetterlauine*) dont j'ai parlé plus haut et dont on remarque sans cesse les vestiges dans les grands amas de neige qu'elle décharge non loin de la croupe de la Scheideck au sud-ouest. Pour éviter de se trouver trop près de ces éboulemens qui sont toujours accompagnés d'un nuage de neige en poussière, on fait bien de ne pas se rapprocher trop de l'Oberberg, à droite, en montant vers le *Lauchbühl;* mais depuis ce dernier monticule, on peut parfaitement voir la chûte de l'avalanche, lorsque le moment est favorable.

Nous nous assîmes sur l'herbe dans ce but-là et nous nous fîmes apporter du chalet voisin un baquet rempli d'une crème incomparable. Jusqu'alors, dans trente ou quarante courses de montagnes que j'avais faites auparavant, j'avais toujours trouvé les vachers affables, prévenans, aimant à jaser amicalement avec les voyageurs, leur offrant tout ce qu'ils avaient à donner et toujours satisfaits des prix qu'on mettait à ce qu'ils présentaient, sans jamais le fixer eux-mêmes. Pour la première fois, nous eûmes à faire à un homme de mauvaise humeur et mécontent du paiement que nous lui offrîmes pour sa crème. Si cette année-là, l'avalanche avait détruit son chalet, les habitans des Alpes auraient sans doute cru que c'était

une

une punition de son avidité et en auraient conservé le souvenir.

Au lieu de dépeindre ici la vue riante que présente le Grindelwald depuis la Scheideck, il sera peut-être plus convenable de consacrer quelques lignes aux lavanges, dont il a déjà été question plusieurs fois dans cet ouvrage. C'est un phénomène trop remarquable dans les Alpes; elles ont trop de rapport avec la nature de ces montagnes; elles influent trop sur le bien-être de leurs habitans, pour que les voyageurs ne leur accordent pas quelque attention. Plusieurs auteurs qui ont écrit sur la Suisse, tels que Scheuchzer, Gruner, Storr, Ebel, en ont parlé avec détail et d'une manière satisfaisante; les anciens même les ont déjà connues, témoin Strabon, dans sa *Géographie L. VI.* §. 6. Claudien, dans son poëme *de bello Getico v.* 340. Je puiserai dans les observations succintes de M. l'inspecteur des forêts Kasthofer, dont j'ai déjà mis à contribution autre part l'intéressant *Mémoire sur les forêts des hautes montagnes du canton de Berne*, ce qui me paraît nécessaire de dire sur cette matière.

On se représente les lavanges dans leur origine comme des petites masses de neige détachées par une cause accidentelle de celle dont les montagnes sont couvertes, comme, par exemple, par le vol d'un oiseau qui l'aurait effleurée de son aile, roulant ensuite sur la pente, se grossissant et se précipitant enfin dans les vallées, comme des rochers lancés par des Titans. Mais cette explication est tout-à-fait

erronnée et l'auteur que je cite affirme qu'il ne connaît aucun exemple d'une lavange commencée de cette manière.

Les noms qu'on leur donne dans la plupart des idiômes des divers pays où elles ont lieu ont beaucoup d'analogie. En allemand, c'est *Lavine* ou *Lauen* avec quelques légères différences dans le dialecte des diverses contrées. Quelques auteurs font dériver ce mot de l'ancienne expression allemande *Lauwi* ou *Läwin*, qui signifiait *tiédeur* et qui indiquerait que les lavanges tombent le plus souvent par un tems de dégel, doux ou tiède. D'autres en trouvent la racine dans le mot latin *labi*, tomber, d'où on aurait tiré *labine*. Dans le Tyrol, on les nomme *Lähnen* ou *Schneelähnen;* dans la langue rhétienne, *lavina* ou *lavigne;* dans le patois de la Suisse française, *levanze* ou *avalanze;* dans les Pyrénées, *congères* ou *lydt de terre*, *lydt de vent;* en italien, *lavine;* dans le Dauphiné, *lavange;* en Savoye, *lavanche*, et dans d'autres parties de la France, *avalanches* ou *avalanges;* dans le latin du moyen âge, *lavanchia*, *lauina;* en Norwége, *Snée-Skred* ou *Snée-Fond*, ce qui signifie *pas de neige* ou *chûte de neige*.

Dans l'Oberland et dans la Suisse allemande en général, on désigne par *Lauine* (lavange) une grande masse de neige ou de terre qui tombe des hauteurs dans les vallées par un mouvement spontané. On a aussi nommé quelquefois ainsi des blocs ou des débris de rochers qui se détachaient et roulaient du haut d'une montagne. On ajoute un autre

mot à celui de lavange pour indiquer, soit la cause et l'origine de ces éboulemens, soit leurs formes; mais il est difficile d'en désigner les différentes espèces. Scheuchzer n'établit aucune autre distinction que celle des *Staub-* ou *Wind-Lauinen* (lavanges de poussière ou de vent) et des *Schloss-Schlag-* ou *Grand-Lauinen* (lavanges de sol). Gruner distingue plus particulièrement les lavanges de poussière des lavanges de vent. Ebel suit aussi la même division; mais il fait encore une distinction de plus pour les *Schnee-Stürme* (tourmentes, qu'on appelle *arens* dans le patois de la Suisse française). Pour augmenter encore la confusion, les Italiens et les Grisons les divisent en *lavanges chaudes* et *froides*, en *lavanges d'été* et *lavanges d'hiver*, de sorte que l'on a de la peine à reconnaître toutes ces masses de neige.

Il serait cependant facile d'établir une classification et une forme plus claires. En considérant les lavanges selon leur origine, leurs effets, leur forme, selon les saisons où elles ont lieu et la nature de leur masse, on pourrait former plusieurs divisions et subdivisions avec des qualifications composées, ce qui jetterait un grand jour sur cette matière. Mais, dans ce cas, comme dans mille autres; la nature ne s'astreint pas à nos principes de logique, elle réunit souvent des objets tout-à-fait différens, qui échappent à la subtilité de nos divisions. Ainsi une lavange peut avoir à la fois des qualités très-différentes ou bien prendre en éclatant un caractère qu'elle n'avait pas en se formant.

„ Les lavanges, dit M. Kasthofer, peuvent être „ rangées, suivant les causes qui les produisent et „ leurs effets, dans les quatre classes suivantes : „ *Staublauinen* (lavanges de poussière), *Grund-* „ *lauinen* (lavanges de sol), *Gletscherlauinen* (la- „ vanges de glaciers) et *Rutschlauinen* (lavanges „ glissantes). "

Lorsqu'il est tombé une grande quantité de neige sur une pente fortement inclinée, il s'y forme une avalanche. Si, dans sa chûte, la neige se disperse en poussière, on la nomme *lavange de poussière*, et elle devient plus terrible par l'élasticité de l'air comprimé sous le poids de cette masse énorme et par la rapidité de sa chûte, que par le volume même de la neige. Si la masse ne se disperse pas et qu'elle roule toute entière sur une pente moins rapide, c'est une *lavange de sol*, qui devient plus dangereuse par sa grosseur que par les effets de l'air. Les *lavanges de glace* ou *de glaciers* se forment seulement lorsqu'un glacier avance sur un plan incliné, inégal et rocailleux, ou lorsque des fragmens de glacier se détachent par leur propre poids et se précipitent. Les *lavanges glissantes* ont lieu lorsque le tapis de neige qui couvre une surface moins inclinée ou un fond glissant ne se détache ni ne roule, mais chemine lentement sur le sol et s'amoncèle derrière chaque objet qui s'oppose à sa marche, jusqu'à ce que celui-ci cède ou que la neige se divise et continue à glisser des deux côtés.

Les lavanges de poussière se forment ordinaire-

ment en hiver, lorsqu'il est tombé beaucoup de neige qui ne se condense et ne s'agglomère pas. Ce sont les plus dangereuses pour la vie des habitans des montagnes, pour leurs bestiaux, leurs bâtimens et pour les forêts. Les lavanges de sol sont moins fréquentes en hiver et ont lieu communément au commencement du printems, lorsque l'eau de fonte filtre entre les couches de neige et le sol, rend celui-ci glissant et en détache la masse qui y repose. (*)

Les lavanges glissantes ne diffèrent des précédentes que par leur effet et par la plus grande déclivité du sol sur lequel elles se meuvent. „ Comme „ la chûte des lavanges de sol vient rarement de très- „ haut et qu'elle a lieu presque toujours régulière- „ ment dans le même lit ou ravin qu'elles se sont „ creusé, le dommage qu'elles causent est moins „ grand et les suites en sont moins pernicieuses aux „ hommes et au bétail. Si elles tombaient de plus „ haut, elles deviendraient des lavanges de poussière. „ Mais, au printems, lorsque la neige commence

(*) Je puis ajouter ici, d'après une communication verbale de l'auteur, que l'industrie d'ailleurs si utile des faucheurs sauvages, dont j'ai parlé plus haut, contribue souvent à la formation de cette espèce de lavanges. Lorsque ces téméraires ont été couper l'herbe sur des pentes presque inaccessibles, le sol reste ras, presque tout-à-fait nud et devient par là même plus glissant, tandis que, si les tiges desséchées des plantes alpestres restent debout pendant l'hiver sous la neige, elles la retiennent comme dans un réseau, jusqu'à ce qu'elle se fonde.

„ à fondre, que des nuits froides après des jours „ chauds forment une croûte de glace solide sur „ sa surface, elle devient plus compacte et lorsque „ cette masse se met en mouvement, elle est plus „ disposée à glisser lentement qu'à rouler et à se „ précipiter. L'avalanche de sol entraîne d'ailleurs „ des pierres et de la terre, lorsqu'elle se détache, „ tandis que la lavange de poussière ne se forme „ qu'en hiver, lorsque le terrain est gelé."

Les lavanges de glaciers sont rarement nuisibles aux forêts et aux vallées, à moins que des masses de glace considérables ne se précipitent et ne deviennent des lavanges de poussière qui atteignent les pâturages alpestres. Elles se forment le plus souvent en été, lorsque le vent du sud souffle sur les champs de glace et que l'eau de fonte coule sur les rocs qui portent le glacier, en dissout les couches inférieures et favorise son accroissement et ses ruptures partielles.

Ces explications indiquent suffisamment par quelles causes diverses ces masses peuvent être mises en mouvement, et quels dommages variés elles peuvent occasioner. C'est ordinairement un coup de vent ou le propre poids de la neige qui l'ébranlent. Suivant qu'elle est plus ou moins agglutinée par l'humidité, ou plus divisée en petits morceaux condensés par la gelée, semblables à des grelons, suivant qu'elle tombe par bonds d'un rocher à l'autre, ou qu'elle roule et glisse sur la pente, les lavanges font plus ou moins de tort aux vallons qui

les reçoivent. Souvent elles arrachent et entraînent les troncs d'arbres, les rochers qu'elles rencontrent, les cailloux, la terre végétale sur laquelle elles passent. Si elles se tournent dans leur chûte rapide, qu'elles tombent sur des prairies fertiles et sur des bâtimens, elles font d'affreux ravages. Sous cette forme volumineuse, compacte et pesante, elles arrêtent subitement le cours des rivières qui refluent en arrière. Mais quand l'eau s'est frayé de nouveau son ancien passage en rongeant la neige par dessous, il en reste souvent pendant une année entière une épaisse croûte, pareille à un pont que l'on peut traverser en toute sûreté.

Lorsqu'une lavange se disperse en poussière, qu'un tourbillon de vent la précède, qu'elle tombe sur une vaste étendue de pays et couvre le sol à plusieurs pieds de hauteur, elle ne détruit pas le terrain, elle n'entraîne pas la terre végétale, ne laisse pas des monceaux de pierres après elle; mais l'ouragan qui l'accompagne renverse les maisons et les granges, peut étouffer les hommes et les bestiaux et prépare à ceux qu'elle ensevelit une tombe dans laquelle ils meurent à l'instant, ou attendent avec des angoisses mille fois plus cruelles que la mort, qu'on vienne les en retirer, s'ils survivent sans avoir la force de se frayer eux-mêmes une issue au travers de cette neige amoncelée.

On sait que, pour prévenir la formation d'une lavange, on ôte aux bêtes de somme qui traversent les passages des hautes montagnes les grelots et les

clochettes suspendus à leurs colliers, lorsque la neige n'est pas assez affermie et que l'on craint la moindre commotion dans l'air qui pourrait en ébranler une petite partie. Ils sont immenses ces fardeaux de neige qui tombent quelquefois d'une grande hauteur sur des villages entiers et enveloppent des centaines de créatures.

Scheuchzer, dans son ***Histoire naturelle de la Suisse***, a rassemblé une quantité d'exemples frappans des tristes résultats de pareils accidens dans nos Alpes; mais on y trouve aussi le récit d'événemens assez intéressans et de délivrances très-remarquables. C'est ainsi qu'il cite l'histoire d'un jeune homme, nommé Étienne Roth, qui, près des bains de Loësch, resta accroupi pendant huit jours dans le coin d'une cave où il ne pouvait pas être debout, sous une lavange, sans boire, ni manger, et qui, dans cette situation, éleva plusieurs fois la voix pour chanter les louanges de Dieu. Lorsqu'il fut tiré de là, il ne voulut plus se remettre droit sur ses pieds et ne mourut que huit jours après, à la suite d'une maladie.

Pirckheimer, dans ses ***Guerres des Suisses (Bell. Helvet. II)***, rapporte qu'en 1499, lors de la guerre de Souabe, 400 soldats impériaux furent emportés par une lavange en traversant l'Engadine, mais que bientôt on les vit ressortir l'un après l'autre de dessous la neige, au grand divertissemment de leurs camarades, sans qu'aucun d'eux eut péri, quoique plusieurs eussent été blessés dans la chûte.

Après nous être rafraîchis au chalet du Lauchbühl, qui m'a conduit à faire cette digression sur les lavanges, notre petite troupe se mit en marche pour gagner le col du passage nommé l'*Eselsrücken* (dos d'âne) où nous retrouvâmes, comme deux jours auparavant sur la Scheideck de Wengenalp, tout le troupeau de bêtes à cornes rassemblé pour jouir d'un air plus frais et se mettre à l'abri des mouches. Près de la plus haute élévation de l'arête, nous passâmes auprès d'un petit étang, dont la couleur d'un rouge de sang très-vif nous surprit. Peut-être doit-il son origine à quelque source pareille à celles dont Scheuchzer à déjà fait mention et dont il attribue la teinte à un *crocus Martis* naturel. Ce fut plutôt une espèce de répugnance que le manque de tems, qui nous empêcha de faire quelque expériences sur ces eaux singulières.

La vue sur le Grindelwald, depuis le haut du passage, est encore très-jolie, quoique les objets soient déjà un peu trop éloignés ; mais celle que l'on a devant soi, du côté du Hasli, est une des plus insignifiantes que l'on puisse trouver dans un pays aussi pittoresque. La belle vallée de Meyringen est encore trop distante pour qu'on puisse seulement la soupçonner, et l'on n'a devant les yeux qu'un sombre rideau de sapins. Aucun roc majestueux, aucune cascade, aucun chalet, ne décorent cette contrée agreste.

Le glacier du Schwarzwald, celui d'Alpigeln et le petit glacier de Hengstern à droite sur les pro-

longations rocailleuses du Wetterhorn, ne sont ni assez rapprochés, ni assez remarquables pour dédommager de l'absence de tout autre objet attrayant. La station la plus élevée des pâtres de la Scheideck sur son revers oriental est située à peu près à dix minutes de la route, et les voyageurs ne la visitent jamais. On se hâte plutôt d'arriver à l'auberge du Schwarzwald, que l'on peut atteindre en une heure de marche et où l'on trouve un abri et les ustensiles nécessaires pour faire un repas tolérable, mais rarement des provisions de bouche qui soient du goût de tout le monde.

Le chemin jusques-là est monotone et triste, sans être pénible. On peut le considérer comme un repos après tant de jouissances ou comme un assaisonnement de celles que l'on attend encore. Mais le site de l'auberge a quelque chose d'alpestre et indique que cet établissement n'est guères qu'une édition un peu corrigée d'un chalet hospitalier habité pendant tout l'été, où l'on est en mesure pour offrir aux passans du pain, du vin quelquefois, du café, et que les voyageurs rencontrent dans ces lieux avec tant de plaisir, qu'ils n'en perdent jamais le souvenir. (*)

Nous nous y arrêtâmes aussi, pressés par la faim et nous nous établîmes devant la porte de la

---

(*) On trouve un dessin très-fidèle de cette station dans la vignette du frontispice du premier volume de cet ouvrage.

maison sous un avant-toit. Nous y prîmes un repas champêtre. Le ruisseau du Pfannbach qui forme une jolie cascade à quelque distance en dessus, dans les bois, coulait à peu de distance de nous. Il se hâte de joindre le Reichenbach, dont la source se trouve aussi un peu plus haut snr la montagne, mais qui, jusqu'à sa réunion avec le premier, n'est pas considérable.

Assis devant cette maison de bois, on a devant soi le puissant *Wellhorn*, que les habitans de Hasli nomment très-improprement *Wetterhorn*, ce qui le fait confondre quelquefois avec son voisin, beaucoup plus élevé. Un suite de verds pâturages ressortissant du Hasli s'étend à l'orient de l'arête de la Scheideck jusqu'à la dernière pente de ce passage de montagne, du côté de Meyringen. Le premier, nommé aussi *Grindelalp*, peut nourrir 300 vaches. La *Schwarzwaldalp*, seulement 30, ainsi que la *Rosenlauialp* sur la rive droite du Reichenbach, et la *Schönbühlalp* au pied du Wellhorn. Le pâturage de *Breitenboden* est estimé à 250 alpages, et celui de *Reichenbach*, qui se divise en grand et petit, à 50. Enfin, la *Kaltbrunnenalp*, à gauche du Reichenbach, en remontant vers le moulin à scie, peut entretenir de 250 à 300 bêtes à cornes. Souvent celles-ci sont remplacées sur ces pâturages par un nombre proportionné de petit bétail, et en général, ces troupeaux n'exigent que très-peu d'hommes pour les soigner. On en emploie 3 ou 4 pour 50 à 60 vaches, et chacun d'eux peut traire facilement 18 à 20 vaches par jour. Il y a ordinairement dans chaque chalet deux

hommes, dont l'un prépare les fromages et l'autre les porte au magasin et les y sale. Ils ont avec eux un ou deux jeunes garçons pour conduire et garder le troupeau. Une vacherie exige 25 à 30 vaches, qui doivent fournir assez de lait pour remplir une chaudière.

Cependant, on procède diversement dans la manière de faire les fromages. Par exemple, cette année (1816) on a établi sur l'Alpe de Breitenboden une vacherie de 68 vaches pour faire des fromages à la manière de l'Emmenthal. Ils sont plus spongieux, plus tendres et plus légers que ceux de l'Oberland, qui sont en général durs, et on l'attribue à ce que dans l'Emmenthal on agite moins le lait dans la chaudière pendant la cuisson. Par le mouvement du brassoir et la forte pression qu'on exerce ensuite sur le fromage, les Oberlandais en rendent la masse plus friable et moins compacte, mais plus dure et percée de plus petits yeux; mais aussi leurs fromages sont d'une plus longue conservation et plus propres à être transportés. Il ne faut d'ailleurs pas s'imaginer qu'on fasse autant de fromages sur ces pâturages que l'on devrait le supposer d'après le nombre de vaches qu'ils peuvent nourrir. Il faut considérer l'évaluation des droits d'alpage comme une espèce de monnaye imaginaire, à laquelle on rapporte toutes les valeurs, pour la plus grande commodité, et cela d'après des tarifs très-diversifiés.

Un pâtre me communiqua, par exemple, l'évaluation suivante : six ou huit chèvres, suivant la

qualité du pâturage, comptent pour une vache ; quatre veaux ou quatre genisses de même, ainsi que quatre moutons et quatre gros porcs. On conduit les brebis maigres qui ne sont pas destinées pour la boucherie sur des pâturages trop escarpés pour admettre les vaches. Un cheval est estimé beaucoup plus haut et compte pour 3, 5 ou même six vaches, probablement en raison de ce que les chevaux, en paissant, coupent l'herbe très-rase avec leurs dents, tandis que les vaches la fauchent avec la langue et nuisent moins à sa reproduction.

Il serait intéressant d'entrer dans plus de détails sur l'économie des Alpes dans l'Oberland; mais l'espace ne nous permet pas d'entamer cette abondante matière. Chaque vallée, chaque pâturage même, offre à cet égard des particularités, et il faudrait beaucoup de tems et de papier pour indiquer tout ce qu'il y aurait à observer à cet égard. Nous ne nous y arrêterons pas, et nous allons poursuivre notre route, qui se partage dans deux directions différentes.

A droite, elle conduit au ravin du Reichenbach, dans une solitude boisée, où l'on apperçoit dans une site bizarrement sauvage les bains de *Rosenlaui.* On peut consacrer un circuit d'un quart d'heure à aller les visiter. On y trouve deux bâtimens de bois, dont l'un est arrangé pour une auberge et l'autre pour les bains. En 1793 et 1794, cet établissement, qui avait été fort long-tems négligé, fut restauré. Ces thermes situés dans une sombre gorge étroite et

ombragée entre les rochers, au milieu d'une forêt lugubre, au bord du torrent mugissant de Reichenbach, éloignés de toutes les commodités de la vie, ne deviendront jamais un *Baden* ou un *Schinznacht*. Tout au plus les gens de la contrée y viennent faire une cure à très-bon compte pour se guérir des rhumatismes ou de playes ouvertes et trouvent en effet du soulagement, en faisant usage de cette eau minérale hépatique, que l'on réchauffe artificiellement dans six baignoires bien simples. Les voyageurs trouvent dans l'auberge quelques rafraîchissemens et le sentier qui conduit à la source souffrée, distante d'environ 150 pas du Reichenbach, a quelque chose de romantique, d'autant plus, qu'on y voit aussi une jolie cascade sur des rochers noirâtres, qui serait digne d'occuper le pinceau de quelque habile paysagiste. Si l'on veut, depuis les bains, se rendre au débouché du glacier de Rosenlaui, il faut traverser le Reichenbach et gravir pendant une heure au moins sur un terrain difficile. Il vaudrait la peine de jouir de l'aspect que présente ce glacier; mais il faut être parfaitement maître de son tems, si l'on veut ajouter encore cette excursion au circuit que l'on fait pour aller aux bains.

J'entrepris d'y monter en 1816, et une jolie chûte d'eau formée par le Weissbach, qui sort du glacier et se sépare en deux nappes pour se précipiter d'une assiette de rochers, me récompensa de ce premier essai. J'y trouvai aussi un point de vue agréable sur les montagnes opposées du côté du Schwarzhorn et du petit glacier bleu.

Mais le chaos non interrompu de pierres écroulées, de troncs, d'arbres renversés qui, à chaque pas, entravaient ma marche et me forçaient à faire quelquefois de longs détours, me dégoûta enfin d'avancer d'avantage. Cependant, ce glacier passe pour l'un des plus beaux et il a été souvent représenté. Il descend dans un vallon étroit entre le Wellhorn d'un côté, le Stellihorn et l'Engelhorn de l'autre, sur une pente rapide; il est orné d'une multitude de pyramides et de crevasses, et paraît se prolonger jusqu'à la crête la plus élevée des montagnes. Les croupes d'où il provient sont si reculées, que l'on ne peut pas les appercevoir d'en bas. Il est douteux si son nom, ainsi que le dit Ramond, était celui des anciens pâturages que les glaces auraient envahis dans ces lieux. Nous préférerions avec Stapfer le faire dériver de l'aspect rosé qu'il présente à l'aube du jour ou lorsqu'il est éclairé par les rayons du soleil couchant; peut-être aussi d'une teinte rougeâtre que les neiges qui le couvrent dans ses régions supérieures auraient eue une fois, comme cela a lieu sur les hautes montagnes. D'ailleurs, on répète à son sujet la tradition dont on place la scène à la Blümlisalp et l'on montre une crête de rochers où était située la cabane du vacher sacrilége. Toutes les nuits, ajoute-t-on, les objets qu'on aurait laissés à cette place pendant le jour, soit avec intention, soit par hasard, sont enlevés par des mains invisibles.

Sur la route la plus courte et la plus droite du Schwarzwald à Meyringen, on voit à peine les bains

et le glacier de Rosenlaui à une grande distance; mais, en échange, on foule de superbes prairies alpestres et l'on traverse des grouppes de chalets qui offrent des aspects très-gracieux.

Breitenboden et *Schwandmatt* sur la rive gauche du Reichenbach sont de beaux pâturages, et les sveltes bergers du Hasli qu'on y rencontre couchés à l'ombre des érables touffus rappellent ce riant tableau de Lucrèce :

prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora habebant.

De rer. nat. Lib. V. v. 1391.

Près du pont qui conduit sur la rive droite du Reichenbach, un regard en arrière fait voir le Wellhorn et le Wetterhorn plus reculé dans leurs contours tranchans et majestueux. Le glacier de Rosenlaui se présente aussi, digne de ces sublimes alentours. C'est un de ces sites où l'on voudrait rester pendant des jours entiers assis sur l'herbe, occupé à dessiner ou à errer au hasard dans la campagne, et à s'entretenir avec soi-même sans jamais se fatiguer. (*)

Depuis

(*) Cette jolie vue a été dessinée très-agréablemenl entr'autres par König et Lafond.

Depuis-là, la vallée dans laquelle on descend se rétrécit de plus en plus. Le Reichenbach, obligé de lutter sans cesse contre les rocs qui encombrent son lit et de faire des chûtes continuelles, paraît exercer ses forces pour l'élan gigantesque avec lequel il se précipite des derniers gradins des rochers dans la délicieuse vallée de Meyringen. On partage son impatience, et quoique le sentier devienne toujours plus rapide et plus raboteux, on se hâte de sortir de ce défilé pour jouir plutôt de la vue du paysage enchanteur qui va se dérouler. Cependant, près d'un moulin à scie et de quelques autres habitations presque en face de la haute cascade de *Seilibach*, qui se balance dans les airs, la route traverse un affreux chaos de débris, restes de la chûte de la montagne du Lauihorn qui s'écroula presque en entier en 1792, fit de terribles ravages et tua une femme et trois enfans. L'éboulement se divisa en deux énormes avalanches dont l'une tomba dans le Reichenbach et arrêta le cours de ce torrent déjà assez considérable à cette place, de sorte qu'il ne put révendiquer son lit qu'en rompant avec furie cette digue puissante, et que ses ondes sortant toutes noires de ce violent combat, menacèrent d'inonder la vallée. L'autre partie de la chûte se jeta sur le côté opposé du petit pâturage de Reichenbach et tomba fort en avant dans la vallée principale où elle opéra dans les environs de Geissholz d'horribles dévastations. Ces débris consistent principalement en schiste argileux, en pierre calcaire noire et en une espèce de roche très-dure de couleur verte, qui tient de la nature du granit ou du gneiss.

Après avoir cheminé entre deux collines, nous atteignîmes enfin le dernier plateau du passage de la Scheideck, le *Zwirgi*, d'où le sentier descend sur une pente très-roide et mal pavée ou sur des bancs de rochers nuds dans le plantureux vallon, en passant par les hameaux de Schwendi et de Willigen. Il est impossible au voyageur de ne pas s'arrêter sur cette terrasse découverte pour contempler d'un œil ravi l'aspect enchanteur dont on y jouit. La vallée de Hasli se présente ornée des bienfaits d'une nature généreuse et riante, pareille à une grande prairie, arrosée par les eaux fructifiantes de l'Aar, qui la traverse dans un canal que l'on dirait creusé avec art, pour porter de tous côtés la fraîcheur et la fertilité à la terre altérée.

A gauche, au fond d'un profond ravin, on entend gronder sourdement à peu de distance le Reichenbach, sur lequel un pont de pierre lance son arche élevée et hardie. La chûte que cette rivière fait à cet endroit serait digne d'être admirée, si l'on pouvait trouver au-dessous une station favorable. Au nord, l'œil pénètre jusques vers Brienz et dans la gorge du mont Brünig. Le Wylerhorn borne l'horizon de ce côté-là. A l'orient, en partant du Brünig, se présente la croupe large et fertile du Hasliberg. Les cinq villages qu'elle porte, et dont nous parlerons plus tard, forment le tableau le plus gracieux et le plus champêtre, une véritable scène d'Idylles au milieu des Alpes. Des parois de rochers nuds et quelques sombres bandes de bois de sapins qui ne laissent presque point d'espace à la naissance du gazon,

la séparent du terre-plain. Mais au-dessus, elle est ornée de belles forêts d'érables et de tilleuls, de riches prairies arrosées par de nombreux ruisseaux; plus haut, d'excellens pâturages au-dessus desquels quelques sommités noirâtres élèvent leurs têtes sourcilleuses. A ses pieds repose le village de Meyringen et les hameaux voisins de Stein et d'Eisenbolgen, tandis que derrière leurs paisibles cabanes tombent en murmurant trois cascades écumantes.

A droite, au sud-ouest, par dessus la croupe peu élevée du mont Kirchhet, on voit l'embouchure de la vallée de Mühlithal et la cime élancée du Plattenstock, au pied duquel la vallée de l'Aar remonte au midi vers le Grimsel.

Nous nous rassasiâmes de ce spectacle magnifique, doré par les feux du soleil couchant, en élevant nos cœurs à l'Auteur tout-puissant de tant de merveilles. Puis nous délibérâmes si nous nous laisserions entraîner par le charme de cette vallée, à y passer la nuit, ou s'il serait plus convenable, pour suivre à notre projet de voyage au Grimsel, de prendre la route à droite et de nous rendre par le mont Kirchhet à Hasli im Grund, ce qui nous avançait d'une lieue de chemin pour la journée du lendemain. Ce dernier avis prévalut; nous tournâmes le dos à la route de Meyringen et nous entrâmes bientôt sous les frais ombrages d'un bois de noyers et de tilleuls qui tapisse la pente que nous suivions.

L'air du soir était si doux, si caressant, que

nous croyions être transportés sous un autre climat. Les flancs escarpés et âpres du Kirchhet sur lesquels les marmottes des hautes régions alpestres se hasardent encore de descendre, nous offraient l'image d'un désert agreste; mais la solitude qui règnait autour de nous n'avait rien d'effrayant.

Bientôt le village romantique de Geissholz, à droite de la grande route, nous rappela que nous parcourions une terre habitée. Le crépuscule du soir, joint à l'obscurité d'un petit bois de chènes que nous traversions, plongeait notre ame dans les plus douces rêveries. Enfin, nous entrâmes dans le vallon de Hasli im Grund, près du hameau de Winkel. Son sol productif, uni et parfaitement cultivé, la douce température qui y règne, nous offrirent un soulagement agréable à la fatigue que nous commençions à ressentir. Nous nous dirigeâmes sur le pont de l'Aar, vers les habitations nommées *Hof*, où nous trouvâmes à la cure un accueil aimable et hospitalier, conforme à la simplicité de mœurs qui caractérisent cette contrée. (*)

(*) Cette cure n'existe plus. En 1816, elle a été transférée à Guttannen, et l'on a établi une nouvelle cure à Gadmen. Auparavant, le pasteur qui résidait à Grund était obligé de se rendre, alternativement chaque Dimanche, dans l'un de ces deux villages pour y prêcher et instruire les enfans.

Voyage au Grimsel.

On pourrait considérer le joli vallon *im Grund* comme le centre de tout le district de Hasli, quoique Meyringen en soit le chef-lieu. Le district de Hasli, surnommé *dans le Weissland,* apparemment à cause de ses montagnes couvertes de neige, est aussi nommé *Oberhasli* (Hasli supérieur) pour le distinguer d'autres localités qui portent le même nom. Il se divise en deux parties inégales, qui sont séparées d'une manière assez tranchante par le Kirchhet, montagne transversale et basse. Depuis le lac de Brienz qui forme sa limite naturelle à son extrémité inférieure, il s'étend en une seule vallée encaissée entre deux chaînes de montagnes couvertes de nombreux pâturages, jusqu'au Kirchhet dans une espace de trois lieues. Puis il se prolonge de l'autre côté de ce mont sur huit à neuf lieues jusqu'à l'arète la plus élevée du passage du Grimsel qui conduit dans le Vallais.

Mais deux vallées latérales débouchent de l'orient et de l'occident dans le vallon d'im Grund et forment un carrefour, au moyen duquel la contrée s'élargit considérablement. Ce sont, à l'ouest, la vallée d'*Urbach* et à l'est celle de *Mühlithal.* La première se replie singulièrement vers le glacier du Gauli derrière le Wetterhorn, entre cette montagne et le Berglistock et se termine par des glaces éternelles. Le Mühlithal, au contraire, s'ouvre d'un côté, au sud-ouest,

dans la vallée de Gadmen, qui confine par le passage du Susten au canton d'Uri, et de l'autre, au nord-est, dans celle de Gentel, qui touche par le Joch au canton d'Unterwalden.

Depuis Im Grund jusqu'à son commencement, la vallée principale n'a plus de branches latérales de quelque importance, et se resserre même tellement des deux côtés, qu'elle ne laisse à plusieurs endroits que l'espace suffisant au lit de l'Aar. Cette rivière la traverse dans toute sa longueur depuis le Grimsel jusqu'au lac de Brienz, et reçoit dans son sein une foule innombrable de torrens et de ruisseaux qui y affluent de toutes parts. Le terre-plain du vallon d'Im Grund forme un bassin fermé dans lequel viennent se jeter du sud l'Aar, de l'orient les torrens réunis de Gadmen et de Gentel, et de l'occident, celui d'Urbach, en se versant des terrasses élevées qui l'entourent de toutes parts.

Un lac étalait jadis ici ses ondes, et son écoulement a creusé, à différentes époques fort anciennes, de profonds ravins dans le Kirchhet, jusqu'à ce qu'à la suite de quelque grande révolution, ce mont fut percé complètement par les eaux, qui formèrent à l'endroit où il touchait au Hasliberg près d'Aeppingen une longue et sombre gorge, à laquelle on donna, dans la contrée, le nom de *Lamm* (l'agneau) et qui laisse, depuis le pied de la vallée d'Im Grund jusqu'à Stein, un passage très-resserré aux flots de l'Aar. Quelques personnes ont osé le franchir en bateau, au péril de leur vie; mais il est tellement

étroit, que l'on peut à quelques endroits toucher les parois de rochers des deux côtés en étendant les bras, et tellement couvert par les rocs qui surplombent, que l'on ne peut pas se tenir debout dans la nacelle.

Nous réservons pour notre retour une autre curiosité naturelle du mont Kirchhet, et nous revenons à Hasli im Grund. Sa surface unie prouve que son terrain s'est formé par les dépôts d'une eau stagnante et tranquille, et l'on peut s'écrier avec Herder, ici comme d'autres endroits de l'Oberland : „ Pauvres „ humains! ce n'est pas le sol de votre globe que „ vous foulez. Vous marchez sur le toit de votre „ demeure qui n'est devenue ce qu'elle est maintenant „ que par les effets de plusieurs inondations. Les „ eaux y ont apporté par hasard le germe des arbres, „ des plantes qui y croissent et qui soutiennent votre „ existence éphémère. "

La fertilité du terrain d'Im Grund pourrait fort bien être l'effet du limon que les anciennes eaux y ont laissé. D'ailleurs, le Kirchhet et le Hasliberg préservent ce vallon contre les vents du nord. J'y ai vu moi-même des tiges de seigle hautes de 6 pieds. Le froment, l'épautre, l'orge, les pommes de terre y prospèrent parfaitement dans des petits champs, semblables à des planches de jardin, coupés par de riantes prairies qui produisent une herbe haute et touffue.

De nombreux hameaux dans le terre-plain et sur

les côteaux environnans attestent l'abondance du sol. *Winkel*, *zur Brügg*, *auf Bühlen*, *Grund* proprement dit, *Unterstock*, *Hof*, *Aeppigen*, *Wyler*, *Bottigen*, sont les noms de ces jolis grouppes d'habitations épars sur une surface d'une lieue et demie tout au plus, et ombragés en partie par des arbres fruitiers. Un pont couvert de 27 pieds de long réunit près de Hof les deux rives de l'Aar et conduit à la seule auberge de ce champêtre vallon. De ce bâtiment part immédiatement le route neuve du Susten. Ce bel ouvrage fut commencé dans l'été de 1811 par ordre du Gouvernement de Berne, et depuis lors continué avec plus ou moins de suite. Il est cependant terminé sur une surface de trois à quatre lieues, en partant de la hauteur de la Scheideck du Susten jusques au-delà de la vallée de Gadmen du côté de Grund. Cette route sera un jour un des plus beaux ouvrages de l'art qui existent dans les montagnes de la Suisse. On pourrait la continuer jusqu'à Meyringen, sur l'Aar, qu'on rendrait navigable en faisant sauter les rochers qui obstruent la gorge du Kirchhet et l'on pourrait transporter par eau, sur cette rivière, puis sur les lacs de Brienz et de Thun jusqu'à Berne et de là en Argovie, les marchandises de l'Italie et de la Méditerranée, et ouvrir ainsi un débouché facile et très-avantageux à cette branche de commerce.

Le canton d'Uri fait aussi travailler à la continuation de cette route sur son territoire, sur le côté oriental du Sustenberg, par le Meyenthal, jusqu'à Wasen, où elle se réunit avec celle de St. Gotthard, par laquelle on pourra exporter en Italie les produc-

tions du canton de Berne et de toute la Suisse occidentale.

Il faut environ 7 à 8 heures de tems pour se rendre à pied de Grund à l'hôpital du Grimsel. Si l'on veut faire cette route à cheval, il faut se procurer une monture à Meyringen. On la fait alors en moins de tems, mais aussi moins agréablement. On peut la comparer à celle du St. Gotthard depuis Amsteg; cependant elle est en grande partie plus étroite et peut-être moins bien entretenue.

Ainsi, l'une côtoye le Reuss, l'autre suit le cours de l'Áar. Toutes deux partent d'une vallée fertile pour conduire dans les antiques montagnes primordiales. Elles traversent toutes deux sur plusieurs ponts les rivières que l'on voit tantôt se précipiter en cascades écumantes, tantôt couler doucement sur un terrain uni, et courent alternativement sur les deux rives. Celle du Grimsel présente plus de ruisseaux qui, de tous côtés, viennent en bouillonnant se réunir au torrent principal. La route du St. Gotthard offre plus de villages. Les particularités propres au St. Gotthard sont le trou d'Uri (*Urnerloch*), cette longue voute de rochers, et le gracieux vallon d'Andermatt; celles du Grimsel, la superbe chûte d'eau à la Handeck et le chalet du même nom.

On trouve sur ces deux passages de nombreuses plantes alpines rares et précieuses, des rochers nuds de granit, d'affreux débris de montagnes écroulées dès la plus haute antiquité. Les alentours du pont

du Diable sont plus escarpés; mais le pont de l'Aar nommé *das kleine Bögelein* (la petite arche) est jeté sur un lit de rocher plus remarquable. Sur le Grimsel, on est plus rapproché de quelques glaciers majestueux. Le St. Gotthard se distingue par une plus grande richesse de fossiles et de minéraux précieux.

C'est ainsi qu'on trouverait encore une foule de points de comparaison entre ces deux montagnes, et leurs remarquables passages, et il serait difficile de décerner la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre. Cependant, le Gotthard a plus de réputation, et a l'avantage d'être plus rapproché de la belle Italie. La duchesse de Devonshire l'a chanté dans de très-beaux vers (*), et Schiller l'a célébré dans sa tragédie de Guillaume Tell.

Le célèbre historien national de la Suisse Jean de Müller a donné une description du Grimsel et de ses alentours, tout à la fois animée, poétique et conforme à l'exacte vérité.

„ Plus on approche des hautes Alpes, dit-il,
„ plus l'ame se sent pénétrée de l'immensité de la
„ nature; la pensée de leur antiquité si supérieure
„ peut-être à celle de l'espèce humaine, l'ineffaçable
„ impression que fait sur nous leur éternelle immo-
„ bilité réveille le sentement mélancolique du néant
„ de notre existence terrestre; mais en même tems

(*) Voyez un petit ouvrage anglais : *Sketch of a descriptive journey through Schwitzerland.* Berne 1816.

„ l'ame s'élève comme pour opposer sa sublime no-
„ blesse à la grandeur de ces masses inertes. C'est
„ avec de pareilles sensations que l'on parvient dans
„ la vallée d'Oberhasli. On côtoye des précipices
„ effrayans, on suit des sentiers à demi-rompus,
„ on marche de surprise en surprise, on s'élève du
„ fond des fertiles vallons ombragés d'arbres fruitiers
„ dans les forêts de sapins, dont les flancs des mon-
„ tagnes sont revêtus, en foulant la gentiane dorée,
„ les fleurs aromatiques des pâturages, les roses des
„ Alpes; on s'avance sous des bosquets de pins al-
„ viers, de saviniers (*juniperus sabina Linn.*) jus-
„ qu'aux flancs escarpés des rochers tapissés d'un
„ gazon trompeur et glissant, qui paraissent poser
„ des bornes à la curiosité des humains, au-dessus
„ desquels des fardeaux immenses de neige arrêtent
„ la nature animée; des glaces éternelles envèloppent
„ les pics sourcilleux et solitaires de la Jungfrau,
„ du Finsteraarhorn, du Wetterhorn, du Schreck-
„ horn, des Viescherhörner et de tant d'autres som-
„ mités de cette chaîne. L'Aar jaillit d'une voute
„ glacée; de tous côtés l'œil étonné n'apperçoit que
„ des amas énormes de glace. Au fond de leurs
„ crevasses brille le crystal le plus étincelant. A
„ peine un chamois traverse en fuyant ces déserts;
„ à peine le vautour des Alpes y construit son aire
„ dans les fentes des rocs inabordables. Les hommes
„ y ont tracé quelques sentiers; mais pendant des
„ journées entières, on ne trouve aucun vestige de
„ leur passage. A chaque pas on court risque d'être
„ englouti dans les gouffres des glaciers, ou enseveli
„ sous leurs débris ou sous des monts qui s'écroulent."

Je ne sais si l'on pourrait admettre, comme l'ont fait quelques auteurs, que l'Aar a creusé elle-même son lit au travers de la longue vallée qui s'étend depuis le Grimsel jusqu'au Kirchhet et de celui-ci jusqu'au lac de Brienz. L'opinion de MM. de Luc et de Saussure et d'autres naturalistes, me paraît mieux fondée, savoir que toutes les vallées se sont formées déjà sous les flots du grand Océan primitif par les renversemens et les déchiremens des couches de la terre. Les rivières dont l'origine est plus récente ont relevé et comblé leurs enfoncemens plutôt que de les avoir excavés. Sans cesse elles charrient du gravier et des pierres, et ce qu'elles enlèvent accidentellement d'un terrain plus mol, elles le déposent bientôt de nouveau sur un sol pierreux ou rocailleux.

On pourrait peut-être conclure de l'étendue peu considérable des alluvions qu'elles ont formées à leur embouchure dans les lacs et dans la mer qu'à peine 40 siècles se sont écoulés depuis qu'elles ont pris leur cours. L'excavation de leurs lits opérée par elles-mêmes aurait exigé autant de milliers d'années. Les débris, par exemple, qu'aurait dû déblayer le Rhône dans le Vallais ou l'Aar dans l'Oberhasli pour creuser des bassins aussi vastes, auraient formé déjà des montagnes immenses en comparaison des amas de dépôt que ces deux fleuves ont entassés à leur entrée dans les lacs de Genève et de Brienz. On trouve d'ailleurs de semblables monceaux de débris sur des hauteurs où jamais un fleuve n'a pu couler, dans des endroits où il n'exista jamais ni ruisseau,

ni torrent. Il a fallu, pour les former, une cause plus générale et plus puissante, telle qu'une masse d'eau très-considérable, très-profonde, très-étendue, qui aurait été agitée par des mouvemens très-violens, comme le grand Océan qui couvrait tout le globe. Lorsqu'il se retira, peut-être lorsque la mer Méditerranée se forma, il laissa en arrière un amas de pierres roulées mêlées de limon et de sable, et c'est au travers de ces dépôts que les fleuves se sont versés en suivant les bassins que les eaux de l'Océan avaient déjà ébauchés en se retirant. Les matières que les eaux courantes enlèvent sur leurs rives et au fond de leurs ravins et qu'elles charrient dans les vallées, sont de la même nature; elles étaient déjà préparées à recevoir l'impulsion des courans. Dans les pays de montagnes, les ruisseaux amènent dans le fleuve principal les débris des rochers tombés dans leur lit des côtes escarpées qui les encaissent; mais ces débris n'arrivent pas jusques dans la plaine, les rivières les déposent tous dans les lieux où leurs lits et les vallées s'élargissent et où la rapidité du cours des eaux diminue, ce qui produit une élévation du terrain qui nivelle ses inégalités.

La vallée de l'Aar fait naître de semblables réflexions. Dans les deux excursions que j'y ai faites avec quelques amis en 1814 et 1815, nous avons couché à Grund, d'où nous étions partis avant midi pour atteindre le Grimsel avant la tombée de la nuit. On laisse à gauche l'entrée du Mühlithal; à droite celle de la vallée d'Urbach, la Planplatte avec ses mines de fer derrière soi, et l'on prend, à son choix,

le sentier ou la route ordinaire des chevaux qui conduisent à Guttannen. Pendant un quart de lieue de chemin, on apperçoit à droite le *hangend Gletscherhorn* (pic du glacier suspendu) dans la vallée d'Urbach; puis plus près, les pics d'*Engelhorn*, de *Hohjägi* et de *Laui*, qui avaient été masqués pendant quelque tems, tandis que les monts du Plattenberg et du Pfaffenkopf se montrent à gauche. Quelquefois des chamois descendent sur les premiers, et l'on a tué un *Lämmergeyer* (grand vautour des Alpes) dans la vallée d'Im Grund.

Autrefois la route du Grimsel suivait exactement le cours de l'Aar jusqu'au pâturage de l'Urweid postérieur; mais en 1762, elle fut complétement détruite par un débordement de la rivière, et on la dirigea un peu plus sur la hauteur, où l'on atteint déjà aux couches de gneiss et aux roches primitives. Avant d'entrer dans un joli bois d'aulnes, on passe près d'un rocher bizarrement isolé au milieu du vallon nommé *Ochi-Stein*, situé sur les bords de l'Aar où un petit pont de bois élevé et léger la traverse et conduit sur la rive opposée, aux vingt habitations du hameau d'Unterstock. (*)

La vue sur ce joli tableau et sur les montagnes qu'on laisse en arrière est très-agréable. Le Gysswylerstock, le Wylerhorn et le Rothhorn, situés soit dans le canton d'Unterwalden, soit dans les environs

(*) Un dessin de ce pont et de ce rocher par M. le peintre Stähli compose la vignette du frontispice du second volume de cet ouvrage.

de Brienz, semblent contempler de loin avec satisfaction ce charmant petit vallon. On revoit souvent ces sommités dans quelques-uns des contours que fait la route.

Sur le pâturage de l'Urweid antérieur sont quelques granges et un chalet, qui forment avec les arbres dont ces bâtimens sont entourés et les montagnes à l'horizon un charmant sujet d'étude pour les paysagistes. Après les avoir dépassés, le chemin monte pour la première fois sur une de ces grandes et hautes projections rocailleuses des montagnes qui, dans plusieurs parties de ce défilé, resserrent le lit du torrent courroucé et dans lesquelles il faudrait percer des galeries si l'on voulait et pouvait établir dans ces lieux une route aussi dispendieuse et aussi belle que celle du Simplon. Cette première montée est très-roide; cependant de très-beaux hêtres y préservent des rayons du soleil, et les eaux crystallines du Zubenbach, qui jaillit à son sommet, offrent un rafraîchissement très-agréable. On redescend ensuite et l'on passe près de deux habitations d'hiver solitaires sur l'Urweid postérieur. En 1799 les avant-postes d'un corps d'armée autrichien venant du St. Gotthard pour prendre les Français à dos, pénétrèrent jusques-là.

On passe ensuite l'Aar pour la première fois depuis Grund sur un pont de bois. On désirerait voir dans ces lieux une des arches hardies, ingénieuses et pittoresques, que l'on rencontre si fréquemment sur la Reuss, au St. Gotthard. Bientôt on arrive

à la Benzenfluh, où jadis le chemin était très-rapproché du lit de la rivière; maintenant il est taillé dans le roc et monte à la Schlafplatte. Ici, nous vîmes au-dessous de nous sur la rivière un de ces ponts de neige formés par les restes d'une avalanche. Les ondes bouillonnantes de l'Aar passaient sous cette arche naturelle, derrière laquelle tombait un rayon de soleil qui projetait une lumière magique sous sa voute. La superficie de la neige couverte de terre avait la couleur des rochers; mais, dans sa coupure, elle ressemblait à de l'albâtre pur et sans fissure, de sorte qu'on croyait voir un édifice construit en entier de cette pierre éblouissante, par un art surnaturel.

On traverse ensuite plusieurs lits d'avalanches qui sillonnent les pentes graveleuses des montagnes et dans lesquels coulent des ruisseaux tantôt fort abondans, tantôt assez chétifs. Au-delà du Benzlauistock, le Benzlauibach descend dans l'un de ces ravins et son cours écumant se dessine comme une écharpe blanche sur le côteau.

A notre droite s'élevaient des sommités de rochers nuds, au-dessus de quelques pâturages alpestres, savoir les *Kühthalstöcke*, le *Tristen*, le *Thiereggen* et le *Ritzlihorn*. Ce dernier dépasse les limites des neiges permanentes. A gauche, se présentent celles du *Hohmadstock*, plus loin dans la direction du Grimsel, le *Mährenhorn*, puis le *Schalauiberg*, le *Gelmerhorn*, le *Steinhaushorn* et le *Kilchlihorn*. Il faudrait des semaines pour parcourir et explorer ce monde de hautes montagnes.

Après

Peu de tems après, nous arrivâmes au hameau d'*Im Boden*, et nous nous assîmes sur le seuil de la meilleure de ses habitations pour nous rafraîchir en buvant d'une eau fraîche et délicieuse. Il est entouré de très-bonnes prairies, qui sont malheureusement parsemées de beaucoup d'éboulis. Au fond de son profond ravin on apperçoit l'Aar mugissant que la route côtoye toujours. Tantôt son cours est rallenti, tantôt elle roule avec rapidité vers la plaine pour remplir le but du Créateur. Son aspect doit réveiller mille réflexions sur l'instabilité et le retour des choses d'ici bas. Cette masse d'eau sortie en vapeurs du sein de la mer court s'y précipiter de nouveau, et revient bientôt, en traversant les airs sous la forme de légers nuages, à ses montagnes natales.

A dix minutes plus loin est située sur la route avec deux ou trois autres habitations l'ancienne maison de péage d'Aegerstein, appuyée contre une parois de rochers. Le sentier pour les piétons, qui est meilleur, traverse des prairies touffues, sur lesquelles on voit, près d'une petite fontaine, les derniers beaux hêtres à tiges élevées; une cabane champêtre sous leur ombrage forme un tableau gracieux. On ne retrouve plus depuis-là un site aussi riant. On y élève encore des abeilles dont le miel excellent rappelle le parfum de toutes les fleurs des Alpes.

Par ci, par là, on y voit quelques champs qui ne sont pas beaucoup plus grands que des planches de jardins. On y cultive de l'orge, des raves, des

pommes de terre et d'autres plantes potagères. La vallée s'élargit et forme des deux côtés des bayes et des enfoncemens entre les montagnes. Une multitude de ruisseaux accourent se jeter dans le réservoir général de l'Aar. On conçoit évidemment qu'une grande quantité d'eau se perd dans des cavités souterraines, ainsi que Sénèque l'a déjà observé (*Quæst. nat. III.*). Il y a, par exemple, dans le Frioul beaucoup de rivières très-fortes sur les hauteurs, qui diminuent de volume à la moitié de leur cours par la filtration, et reparaissent probablement dans la multitude de sources qui jaillissent dans la plaine.

Lorsque l'agréable sentier vient rejoindre la grande route, on voit à quelque distance en avant le village paroissial et assez considérable de *Guttannen*, siége des dernières habitations d'hiver sur la route du Grimsel. A peine le modeste clocher surpasse-t-il en hauteur les toits nombreux des nouvelles maisons, qu'on a reconstruit peu à peu sur les deux rives de l'Aar jointes par un pont de 24 pas de long. Deux incendies avaient ravagé en peu de tems, en 1803 et en 1812, les deux alignemens de maisons de cet endroit. Maintenant, on en a rebâti de plus grandes, ainsi qu'une nouvelle cure et une jolie auberge. On s'approche avec plaisir de cette dernière, où l'on est sûr d'être bien reçu, et on lit sur son frontispice assez large des inscriptions morales et instructives en vers et en prose. Les dernières retracent les malheurs qu'a éprouvés ce village.

„Guttannen, y est-il dit, essuya en 1723 un grand

„ incendie, et en 1803, ce village subit le même sort „ malheureux. L'élément destructeur nous a encore „ visité depuis lors; le 8 Juin 1812, le feu éclata et „ réduisit en cendres l'église et 52 maisons."

Nous nous y arrêtâmes avec d'autant plus de plaisir, que nous pouvions espérer d'y trouver du vin rouge d'Italie, soit de l'Eschenthal. On fait grand usage de ce vin assez astringent dans les pays de montagnes qui font le commerce avec l'Italie. On l'apporte sur les bêtes de somme de la vallée qui le produit et d'où il tire son nom. Mais ce qui nous intéressa encore plus que cette boisson restaurante, ce fut une notice inscrite par M. Frey, Lieutenant du génie, dans le livre des étrangers à l'auberge, sur la hauteur de quelques-unes des montagnes environnantes qu'il a gravies, à l'occasion de la nouvelle carte géographique de l'Oberland, qui doit être tracée par ordre du Gouvernement de Berne, et que M. Frey a mesurées au moyen du baromètre. Suivant lui, le Ritzlihorn aurait 11,175 pieds de Berne, le Steinhaushorn 10,755, l'hospice du Grimsel serait à 6383, et la pointe du Sidelhorn à 9435 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous ajouterons à ces observations celle que fit, au moment même, M. le professeur Meisner avec son baromètre, et par laquelle il trouva que Guttannen est élevé de 1040 pieds au-dessus du vallon d'Im Grund.

Un peu après midi, nous quittâmes avec de nou-

velles forces notre auberge, et nous examinâmes encore pendant quelques instans le riant village. Dans les dernières années, sa population s'est augmentée de 50 ménages qu'on y comptait autrefois, à 70, qui ont été réduits à la dernière misère, tant par les incendies dont nous avons parlé que par le pillage qu'ils éprouvèrent en 1799.

Il est fâcheux que les habitans ne sachent pas s'approprier les bénéfices du passage très-fréquenté et du transport des marchandises avec les bêtes de somme qui est abandonné à des étrangers. Il est encore très-malheureux que leurs lumières bornées et leur éducation négligée ne les mettent à même d'observer les objets remarquables que la nature ramène périodiquement dans cette contrée singulière. Souvent, par exemple, on a vu à Guttannen des oiseaux exotiques, lors de leur passage dans les pays méridionaux, et l'on en a même tué quelques-uns, tels que le *Tringa vanellus*, le *Vanneau* qui fait annuellement cette route, ainsi que d'autres oiseaux aquatiques, et dont on a envoyé de Guttannen quelques exemplaires à Berne.

Des observations assidues que l'on ferait dans cette contrée conduiraient certainement à des découvertes intéressantes. Mais, au lieu de pareils soins, on rencontre chez ses habitans toutes sortes d'absurdes superstitions. Ainsi, ils portent dans leurs poches des petits morceaux de crystal de quartz très-transparent et à deux pointes qu'ils croient être un préservatif infaillible contre les revenans.

Ce que Herder a déjà observé se retrouve encore ici. „ Les peuples, dit-il, qui aiment la solitude, qui „ habitent des contrées sauvages, des déserts, des „ pays montagneux, ou bien les côtes orageuses de „ la mer et le voisinage des volcans, doivent avoir „ l'imagination beaucoup plus exaltée, et la crainte „ des sortiléges, la croyance aux talismans et à d'au- „ tres effets surnaturels doivent s'établir plus facile- „ ment parmi eux."

En avançant, on tourne encore souvent un regard de reconnaissance sur Guttannen que l'on vient de quitter pour entrer dans des régions plus agrestes, sauvages, inhospitalières, couvertes de sapins et de débris. On marche sur des blocs de rochers, sur des amas de pierres roulées et de gravier jusqu'au premier pont sur l'Aar depuis Guttannen, nommé le *Tschingelmattbrück*, où la rivière resserrée entre des énormes quartiers de roc se presse en courroux, comme les Romains sous les fourches Caudines, au travers de l'arche exhaussée qui la surmonte. Ce pont a 29 pas de long, et après l'avoir passé, on se hâte d'arriver à un second, situé plus haut, en suivant la rive droite du fleuve. Des rochers presque dépouillés de végétation et d'un gris noir bordent le chemin de l'autre côté, et l'aspect de la vallée devient toujours plus horrible.

Nous nommions en plaisantant notre voyage une *montée aux enfers*. Presque au milieu du chemin, entre les deux ponts, on traverse le ravin d'un ruisseau qui se précipite dans l'Aar, des montagnes à

gauche et qui représente par les immenses cailloux dont il est jonché le champ d'une bataille de Titans. Pour compléter l'illusion, une espèce de lychen très-fin et couleur de pourpre revêt les angles et les flancs de ces pierres, et l'on croit voir les traces du sang de ces belliqueux enfans de la Terre répandu dans ce combat meurtrier.

Toujours, on entend mugir l'Aar souvent à une grande profondeur; elle ne parcourt pas l'espace de dix pas sans rencontrer dans son lit quelque énorme masse de rochers. Dans quelques endroits, ces masses s'avancent des deux rives l'une vers l'autre, et dans leur immobilité elles ont l'air de se regarder d'un œil triste et menaçant, tandis que les flots en furie les couvrent de leur écume. Le pont du *Schwarzbrunnen* construit en troncs d'arbres a aussi 20 pas de long. Il conduit à une place nommée la *Stüübeten*, où l'Aar, en se précipitant, jette au loin un nuage d'eau en poussière. Puis, on traverse une forêt très-clairsemée, le *Breitenwald*, et l'on arrive à la *Handeck-Kehren*. Cette partie du chemin, très-coupée, est pavée, mais aussi rude que si elle ne l'était pas.

Depuis Guttannen on trouve par-ci par-là de la mousse d'Islande (*lychen islandicus*) qui serait d'une grande utilité pour les hommes et les bestiaux, si on savait la recueillir. Cuite avec du lait, elle fournirait une nourriture salubre et d'un bon goût. Préparée avec de l'eau, elle est amère et désagréable; cependant les Islandais la mangent ainsi, après l'avoir

fait bouillir. En Carinthie, on l'emploie à engraisser les porcs et on en donne même avec succès à des bœufs et à des chevaux amaigris. Mais l'habitant de Guttannen préfère les gâteaux de farine d'orge et les pommes de terre qu'il connaît mieux et qu'il cultive lui-même. Il y joint encore le pain qui lui vient de la plaine, le ris et les vins qu'il tire de l'Italie et le laitage de ses bestiaux, auxquels d'excellentes prairies fournissent trois fois par an une abondante récolte de foin. Cependant, on n'y est jamais à l'abri de la gelée pendant la nuit, même dans les quatre ou cinq mois de l'été, ce qui nuit beaucoup à la croissance des plantes délicates.

Les neiges épaisses qui tombent en hiver couvrent et fertilisent le sol et favorisent éminemment la végétation de l'herbe et du treffle qui souvent au printems perce au travers de ce manteau hivernal, trop tardif à se fondre.

Quelque avantageuses que soient ces prairies, on a beaucoup de peine à les maintenir productives. Ici, comme partout dans les Alpes, les rochers environnans y versent une quantité de débris qui menacent sans cesse d'encombrer tout-à-fait le sol végétal. Les habitans ramassent ces pierres et les entassent en monceaux que l'on voit en grand nombre sur les prés et qui donnent à la vallée, même dans ses parties les plus gracieuses, un air d'âpreté et de destruction.

Long-tems ces pierres amoncelées restent nues

et sèches; peu à peu, cependant, il se forme à leur superficie une croûte de diverses espèces de lychen (*lychenes crustacei, tuberculati et imbricati*), qui tapissent toute la masse et indiquent un commencement de végétation. Lorsqu'ils passent, ils sont remplacés par des lychen à feuilles, auxquels succèdent bientôt quelques espèces de mousse. Elles recouvrent au bout d'un certain tems le sol et les pierres, et permettent ensuite à des herbes mieux organisées de croître et de se développer.

Le vent et la pluie chassent aussi dans les intervalles des cailloux, de la poussière et même de la terre, qui devient un terreau végétal, dans lequel des arbrisseaux peuvent prendre racine. Enfin, le petit tertre est revêtu en entier d'un tapis de verdure et souvent couronné de touffes de sureau, de frêne et de sapins.

Nous revenons à notre route pénible dans les déserts de la Handeck, au pied de l'Aerlenhorn d'où se verse à droite un fort ruisseau, l'Aerlenbach, auquel cette montagne a donné son nom. Il coule avec impétuosité vers l'Aar, semblable à un jeune chevalier qui vole dans les bras d'une Reine des fées dont il est épris. Déjà, il a arboré les couleurs de cette puissante magicienne, le bleu des glaciers et le blanc de l'écume de ses ondes agitées; mais, en accueillant les hommages du bouillant adolescent, elle enchaîne à jamais son existence à la sienne. Cependant, honteuse de s'être unie à un simple mortel, elle cache sa chûte qui ne se trahit, même à peu de distance, que par un sourd bruissement.

Environ à 200 pas en-deçà du chalet de la Handeck, un sentier conduit à gauche au travers d'un bois de sapins sur les bords de la gorge profonde où coule l'Aar, et l'on apperçoit enfin la célèbre cataracte qui surpasse toutes celles de la Suisse en force, en rapidité et qui ne le cède qu'à la chûte du Rhin à Lauffen, pour l'abondance de ses eaux. On peut se rendre aussi en moins de tems et avec moins de peine depuis le chalet au bord de la rivière, et l'on voit ce magnifique spectacle d'en haut et de très-près. Le matin, de 9 à 10, au plus tard à 11 heures, est le moment le plus favorable pour en jouir. On est placé sur une saillie du rocher et l'on voit à droite l'Aar précipiter ses ondes sous la forme d'écume confusément moutonnée, tandis qu'à gauche l'Aerlenbach accourt avec un joyeux empressement et réunit dans sa chûte rapide ses flots abondans avec ceux de la majestueuse rivière, au milieu des airs. Le feu d'artifice liquide, par lequel la nature célèbre cette union, est d'une beauté inexprimable. Lorsque le soleil l'éclaire, un Iris scintille sans interruption en flammes mobiles et nuancées sur l'angle tranchant du rocher. On dirait un feu grégeois, que les eaux de la cascade, dont il est sans cesse aspergé, ne peuvent éteindre. Mais il est impossible de décrire, de dépeindre même l'agitation, le fracas des ondes, les ténèbres de l'abime, profond de 200 pieds, dans lequel elles se jettent, l'horreur du désert où l'on est placé, les sauvages alentours de cette scène ! Cependant, on aime à se rappeler, à la vue de l'original, les images sublimes que Schiller a tracées dans son beau poëme du ***Plongeur***.

„ Autour de lui tout ondoye, bouillonne, siffle „ et mugit comme l'eau lorsqu'elle se mêle avec le „ feu; la fumée de l'écume jaillit jusqu'aux cieux „ et des flots, sans cesse renouvelés, se pressent, „ s'entrechoquent et se précipitent avec le ronflement „ du tonnerre en grondant dans le sein des abimes."

On pourrait appeler ce tableau un *Enfer d'eau.* En effet, elle se verse dans un gouffre d'une profondeur presqu'inabordable, que le soleil n'a jamais éclairé. Cependant, l'homme qui sait pénétrer partout a tenté d'y arriver. Le peintre Wolf s'y fit descendre avec des cordes et trouva ainsi un point de vue favorable pour le dessin qu'il a fait de cette magnifique cascade. Il y a placé un loup (*Wolf*) qui indique en même tems le nom de l'artiste et l'âpreté de la contrée. Cette planche est devenue très-rare.

L'aspect du chalet de la Handeck repose agréablement le voyageur de l'émotion que lui a causé le tumulte des eaux. On nous montra une corniche du rocher, droit au-dessus de la cataracte, où le poëte Baggesen alla s'asseoir et jouer tranquillement de la flûte. Je doute cependant que même la lyre d'Orphée eût pu appaiser la fureur de ces ondes. L'harmonie bruyante du torrent couvre tous les sons plus doux, qui tâcheraient vainement de se faire entendre dans sa proximité, et à peine permet-elle à la voix du spectateur de parvenir à l'oreille de ses compagnons.

On trouve du plaisir à se reposer dans la chaumière de la Handeck et à s'y rafraîchir avec du laitage, seul comestible que l'on y trouve. Nous étendîmes sur les croûtes de pain que nous portions avec nous de la crême parfaite, épaisse comme du beurre. L'économe de l'hospice du Grimsel y tient à l'alpage pendant l'été, environ 6 vaches, quelques chèvres et quelques porcs. On nous offrit de l'eau-de-vie de gentiane, distillée dans le lieu même. Cette boisson, aussi claire que l'eau la plus pure, a une odeur et une saveur désagréables. On la prépare avec des racines de deux espèces de gentianes, ***gentiana purpurea*** et ***gentiana punctata***, qui souvent sont longues d'une aune sur un pouce de diamètre. Elles laissent sur la langue un goût extrêmement amer, que l'on conserve long-tems. En 1777, le quintal de ces racines se vendait encore 10 à 11 batz. Maintenant que ces plantes sont devenues plus rares, on le paye de 20 à 25 batz, et l'on en tire tout au plus 3 pintes ou pots (mesure de Berne) de liqueur spiritueuse, qui se vend actuellement 18 à 25 batz le pot. On va chercher au péril de la vie ces racines dans les parties les plus reculées des montagnes, puis on les laisse fermenter. On en distille deux fois l'esprit et on ajoute le résidu aux racines nouvelles pour en accélerer la fermentation. On attribue à cette liqueur des vertus sanitaires et particulièrement stomachiques. Mais les paysans la boivent par goût comme d'autres liqueurs fortes.

En quittant le chalet de Handeck, on nous montra sous un hangard voisin un assez grand nombre

de grands crystaux noirâtres, que l'on avait trouvé dernièrement, en creusant près des *Gelmenhörner* (pics de Gelmen. (*)

Ensuite, nous traversâmes un vaste champ d'énormes débris, pour arriver à la *letzten* ou *bösen Seite* (le mauvais côté) et à la *helle Platte* (plateau éclairé). La végétation des arbres devenait toujours plus chétive et plus rare, et le *pinus pumilio montana* indiquait que nous touchions à ses dernières limites. L'Aar court ici en bouillonnant dans un ravin étroit entre les rochers du *Stock* et la *böse Seite.* Bientôt, on voit sur la rive opposée, à gauche, l'abondant ruisseau du Gelmerbach sorti d'un lac des hautes Alpes et coulant dans le lit profond qu'il s'est creusé. Il se divise quelques fois en deux bras et forme la dernière belle cascade qui se verse en-deçà du Grimsel dans l'Aar. On se rappelle ici que les anciens Scandinaves choisissaient le voisinage de pareilles chûtes d'eau pour le lieu où ils faisaient subir aux traitres à la patrie et aux rébelles, la peine de leurs forfaits.

Une montée roide et tortueuse conduit à la *helle Platte* (plateau éclairé), que l'on nomme ainsi parce

(*) Plus anciennement on avait déjà fait des recherches dans des bancs très-élevés sur le mont Gelmen, pour trouver des crystaux. Pour y arriver, les ouvriers étaient obligés d'enfoncer des pieux dans le roc et d'y poser des planches, ou de se faire hisser par des cordes. Mais ils abandonnèrent bientôt un métier aussi dangereux et aussi ingrat.

qu'elle est tout-à-fait découverte et que les rayons du soleil qui y dardent sans obstacle lui donnent un aspect très-clair, mais toujours effrayant. Des deux côtés elle est entourée de quelques buissons. C'est probablement une avalanche qui en a jadis enlevé la terre; on y avait posé des barrières ou garde-foux pour la sûreté des passans; mais le bois dont elles étaient faites s'est pourri. On y a taillé aussi des crenelures en travers dans le roc pour empêcher les passans, hommes et quadrupèdes, de glisser et de tomber dans le précipice, au fond duquel coule l'Aar et qui borde le chemin. Dans les endroits les plus glissans, on a exhaussé la route au moyen d'une espèce de pavé brut, de sorte que l'on n'a rien a craindre, à moins que l'on ne soit sujet au vertige. Une ligne rougeâtre marque sur ce roc de granit la trace que l'on suit en marchant, ce qui s'observe toujours sur le granit, tandis qu'à côté, il est tantôt gris, tantôt noirâtre ou verdâtre et couvert de lychen.

Un peu au-delà du Gelmerbach se montre, du même côté, un rocher brusquement saillant, rayé de bandes violettes, vertes et jaunâtres, qui coupe agréablement les teintes vagues, monotones et tristes des pierres nues, que l'on voit tout autour de soi. On apperçoit quelquefois les mêmes effets sur d'autres rochers de granit; mais ni aussi tranchans, ni aussi beaux. On les retrouve encore sur cette route plus près de l'hospice et sur le St. Gotthard, dans les environs du pont du Diable. Un savant Allemand, Storr, les attribue à de la mine de fer dissoute, que les eaux auraient amenée et déposée;

d'autres naturalistes, aux semences de diverses espèces de lychens.

Plus on avance dans ces régions et plus on voit des rocs primitifs de granit. L'idée de marcher sur les plus anciens matériaux parmi ceux dont notre globe est composé a quelque chose de solennel et fait naître une foule de sensations étranges. On se représente l'enfance du monde, lorsque tant de matières élémentaires nageaient dans le grand Océan qui couvrait toute la surface de la terre; lorsque des forces inconnues séparèrent d'abord ces bancs énormes de granit, ces masses immenses de gneiss, puis les entassèrent les unes sur les autres. Mais une autre puissance les a de nouveau déchirées, brisées et jetées çà et là sur les flancs des montagnes, où elles gisent depuis des milliers d'années, sans avoir subi la moindre décomposition et où elles bravent l'éternité.

On arrive en peu de tems de la belle *helle Platte* au *kleine Bögelein* (petit arc), pont de pierre de 15 à 16 pas de long, dont la seule arche hardie traverse la rivière, et près duquel un joli melèse fait un effet pittoresque. Cette espèce d'arbres est très-rare sur la pente méridionale des Alpes. Celui-ci est comme suspendu au-dessus de l'abime affreux, au fond duquel le fleuve roule avec un fracas épouvantable sur un lit de granit où il a creusé des excavations et des canaux. Il paraît qu'il opère depuis long-tems cet effet destructeur, et que son lit était beaucoup plus élevé qu'il ne l'est maintenant, car on voit sur les

rochers des traces de l'action des eaux à une hauteur qu'elles ne peuvent plus atteindre. On admire aussi quelquefois à cet endroit un segment d'Iris dont les nuances brillantes teignent l'écume qui s'échappe en vapeurs des flots bouillonnans au bord du sombre précipice.

A demi-lieue plus loin, on passe de nouveau un pont de pierre, le *grosse Bögelein* (le grand arc) qui, par sa longueur de 50 pas et ses puissans arc-boutans, peut seul, parmi les ponts de l'Aar sur la route du Grimsel, être comparé à ceux de la Reuss sur le St. Gotthard. On avance depuis-là sur la rive gauche de la rivière vers le *Stockstegen*, qui s'étend jusqu'à l'*Aelpersulz*. Celui-ci se termine par le *Räterichsboden*, à peu près à l'endroit où le torrent considérable du *Bächlisbach* sorti du glacier du *Bächli* traverse le chemin.

Räterichsboden est une petite vallée dont le sol plat et uni surprend et repose le voyageur. Il y a quelques années que le droit de pâturage de cette localité appartenait encore aux Vallaisans, jusqu'à ce que l'avant-dernier économe de l'hospice du Grimsel, Melchior Von Bergen, l'eut acheté pour la somme de 1250 francs. Depuis lors, il a été possédé par des habitans de la vallée de Hasli. Cependant, ce vallon devient chaque année plus sauvage et la diminution rapide des bois diminue aussi sa valeur. Il est à craindre que bientôt on ne pourra plus y nourrir que des moutons. Son produit est évalué à l'alpage de 8 à 10 vaches, d'environ 30 chè-

vres et de 3 à 400 brebis. Le chalet est situé à l'extrémité du vallon près d'un ruisseau qui forme une jolie cascade. Quelques tiges minces et clairsemées de *pinus sylvestris*, de *sorbus aucuparia* et de petits mélèses fournissent aux vachers leur chétive provision de bois à brûler. L'économe de l'hospice vient aussi chercher dans ces lieux une partie de celui dont il a besoin. Dans les places qui ne sont pas encombrées de gravier, il y croît une très-bonne herbe. et souvent des conducteurs de bêtes de somme vallaisans y passent la nuit, parce qu'ils ont le droit d'y faire paître leurs chevaux. Ils sont assez endurcis contre les intempéries pour pouvoir y dormir tranquillement par la pluie et l'ouragan, sous quelque pierre saillante, où ils sont moins à l'abri et moins bien couchés que les Esquimaux et les Pescherähs dans leurs huttes.

On traverse rarement le Räterichsboden à pied sec. La nature semble toujours hésiter si elle y rétablira l'ancien lac qui remplissait jadis tout ce bassin, où si elle posera une couche de terre plus solide et plus épaisse sur les débris des rochers. Parmi les plantes alpines qu'on y trouve en abondance, on remarque encore de belles espèces de gentianes, la *purpurea* et la *punctata*, le *cnicus spinosissimus* et la *sibbaldia procumbens*. On traverse avec plaisir cette petite plaine et l'on escalade ensuite avec plus de courage un nouveau gradin de la pente, le *Aessibidmer*, d'où l'on voit un pont de bois jeté sur l'Aar qui conduit, à gauche, à la *Sommeregg*, où l'on à creusé, il y a quelques années, pour trouver des

crystaux.

crystaux. Au-dessus de ce plateau s'élèvent les pics du Schaubhorn et du Gerstenhorn. Le Gerstenbach découle de ce dernier. Le ravin de l'Aar se rétrécit de nouveau.

Bientôt on arrive au *Sommerloch* qui forme la limite entre le Räterichsboden et le *Spitalboden* (territoire de l'hospice), et bientôt on se trouve dans le *Spital-Lamm* (gorge de l'hospice) entre le *Jauchliberg* à droite et le *Nägelisgrütlein* à gauche, et l'on se détourne du nord-est au sud-ouest. Une quantité innombrable de débris de granit en énormes cubes ou en quartiers parallélipèdes indiquent une ancienne chûte de montagne dans ces déserts.

. . . . rudis, indigesta moles
Nec quidquam nisi pondus iners. (Ovid.)

La nature sans vie, indigeste uniforme,
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait sa forme.

Des couches de neige dans les intervalles de ces pierres, où le soleil, qui n'éclaire que rarement cette gorge, ne pénètre jamais, lient l'hiver écoulé à celui qui doit suivre. Souvent, dans la froide saison, les deux rives de l'Aar sont réunies par une croûte de neige qui peut porter le voyageur et qui abrège sa route, tandis que l'eau coule sous les voutes de cette couverture.

Pour la dernière fois, on retourne par le *Spitalbögelein,* autre pont de pierre de 15 pas de long

sur la rive droite, où le chemin se dirige à droite en la côtoyant dans un vallon assez large, tandis qu'à gauche un sentier plus court, mais assez escarpé, conduit à l'hospice. On a planté sur les bords du chemin, de distance en distance, des perches, pour l'indiquer aux voyageurs, lorsque la neige est haute, comme cela se voit aussi sur les routes du St. Gotthard et du St. Bernard.

A peine peut-on distinguer de loin le bâtiment hospitalier qui se présente comme un grand bloc de rocher grisâtre au milieu de la quantité d'autres plus petits et de la même couleur dont il est entouré, de sorte qu'un voyageur à vue basse peut fort bien le manquer.

Dans cette solitude dénuée de végétation, où la plus grande partie des rochers est d'une nudité effrayante, l'aspect d'un abri fait toujours plaisir et l'espoir d'y trouver des rafraîchissemens, dont on a été privé si long-tems, donne des ailes. Cette sombre maison est située en face de deux petits lacs si voisins l'un de l'autre, qu'ils n'en forment presque qu'un seul, dans une petite vallée latérale et ascendante de la grande vallée principale de l'Aar, à l'embouchure d'un ruisseau qui passe sous le bâtiment. Elle n'a que peu de fenêtres, afin de donner moins d'entrée à la froidure qui règne dans ces lieux élevés. On la prendrait plutôt pour une prison que pour une auberge, si un large escalier aboutissant à une galerie de bois adossée contre le corps de la maison, qui d'ailleurs est toute de pierres, ne prouvait pas

que l'abord en est permis à tout venant. A côté de cette habitation est un autre bâtiment contenant des écuries pour les bêtes de somme et dans l'étage supérieur un magasin pour y déposer des marchandises et des vivres. (*)

En 1799, une patrouille d'Autrichiens venant du St. Gotthard s'était avancée jusqu'ici et avait été obligée de brûler toutes les boiseries de l'hospice pour se chauffer. Les communes de la vallée de Hasli qui en sont propriétaires le rétablirent à grands frais et lui donnèrent l'apparence de nouveauté sous laquelle il s'offrit à nos yeux. Une inscription sur les lambris de la chambre qu'habite l'économe rappelle cet événement.

Nous y entrâmes; l'on nous servit un bon souper dans une petite chambre basse, mais propre, destinée aux étrangers, et nous liâmes bientôt connaissance avec l'économe Jacob Lüthold d'Unterstock dans le vallon de Grund, homme vigoureux, énergique, calme, sensé et prévenant, qui est à même de donner toutes les indications que l'on peut désirer sur les particularités de ce site solitaire.

Les communautés d'Oberhasli afferment à l'économe l'hospice et le revenu d'un petit péage qu'elles ont le droit d'exiger. Dans les derniers tems le prix de ce bail était de 1000 francs, et l'on estimait le

(*) La vignette sur le frontispice de l'Atlas portatif joint à cet ouvrage représente très-fidèlement l'hospice.

produit du péage à 250 francs tout au plus. Le fermier est tenu de donner gratis à tout voyageur pauvre qui passe par cette route et qui n'est pas en état de payer, des rafraîchissemens, un repas et un gîte. Il leur offre ordinairement de la soupe, du pain, du fromage, du vin, du lait, du serêt et quelquefois de l'eau-de-vie. En échange, il a le droit, usité depuis plusieurs siècles, de faire, pendant l'hiver, une collecte dans toute la Suisse, pour l'aider dans cette œuvre de charité; mais les frais de voyage et la brièveté du tems qu'il peut y consacrer ne lui permettent pas de parcourir tous les cantons. Il doit être de retour à l'hospice au mois de Mars, où le passage recommence à être fréquenté. Il y tient ménage avec sa femme, ses enfans et plusieurs valets.

Les étrangers riches qu'il reçoit dans son auberge lui rapportent quelque bénéfice; mais la difficulté des transports renchérit infiniment les vivres, et c'est une grande erreur, lorsque des voyageurs moyennés s'imaginent qu'il est obligé de les loger et de les nourrir sans rétribution. C'est principalement pour l'usage des pâturages alpestres dépendans de l'hospice plutôt que pour l'auberge et le péage que le fermier paye un bail aussi considérable. Au mois de Juin, il fait venir ses brebis de la vallée, ses chèvres arrivent au mois de Juillet et ses vaches souvent seulement au mois d'Août. Le nombre de son bétail montait dans l'été de 1814 à 200 brebis, 80 à 100 chèvres, 42 boucs qu'on menait sur un pâturage particulier, 17 vaches à lait, 5 qui n'en donnaient point et 20

chèvres dans le même cas, enfin 10 porcs avec quelques petits. Un troupeau aussi nombreux rappelle ceux des patriarches et donne un aspect intéressant à l'économie d'un vacher des Alpes.

Il faut que le fermier de l'hospice s'adonne en entier à cette occupation, s'il veut retirer quelque profit de sa ferme. Les chèvres se rassemblent chaque soir autour de la maison et y forment un tableau champêtre et attrayant pour l'ami de la nature. On les trait, on les régale de sel et on fait d'excellens fromages avec leur lait. Le gros bétail séjourne de l'autre côté du petit lac, et soir et matin des valets vont en bateau le traire. On estime que chaque chèvre peut rendre ½ pot de lait par jour, tandis qu'une vache peut en donner jusqu'à 8. Le fermier a la faculté de pouvoir acheter en tout tems son bétail dans le Vallais, tandis que les autres habitans du district de Hasli ne peuvent en faire emplette hors du pays qu'en automne, sous peine d'une amende de 25 francs. Le but de cette disposition est de prévenir qu'ils ne conduisent en été plus de bestiaux sur les pâturages de montagnes, qu'ils ne peuvent en entretenir pendant l'hiver. Pendant que le Vallais était sous la domination française, le fermier paya une somme incroyable pour le péage sur les vins et sur les bestiaux qu'il en tirait. Elle monta à 175 francs, c'est-à-dire, à peu près aussi haut que le produit entier du péage qu'il lève lui-même sur toutes les marchandises qui y sont soumises. Les Vallaisans et les Suisses lui payent à raison de 1 batz pour un cheval chargé, de ½ batz pour un cheval de mon-

turc, 1 kreutzer pour un cheval vuide, 1 kreutzer pour un homme chargé, 1 kreutzer pour chaque tête de bète à cornes, et ½ kreutzer pour chaque pièce de chèvre, brebis et de porcs. Les Italiens payent quelque chose de plus.

On conçoit d'ailleurs aisément que ce produit est sujet à beaucoup de variations. La température, les prix des subsistances, l'état du commerce en général et de celui du bétail en particulier influent beaucoup sur sa quotité.

Au 30 Novembre, jour de la St. André, le fermier quitte l'hospice; mais il est obligé par une ordonnance que l'humanité a dictée, de ne point fermer la maison et d'y laisser dans une chambre une bouteille de vin, la moitié d'un fromage de chèvre, la moitié d'un pain de serèt, de la paille pour une couche, du bois à brûler et des instrumens propres à allumer du feu. On laisse aussi la cuisine ouverte. On fait ces dispositions pour ceux qui hasardent le passage du Grimsel pendant l'hiver ou que des circonstances particulières amèneraient dans ces lieux; mais souvent une coupable avidité vient piller dès le lendemain du départ des fermiers ces dons charitables. D'autres fois, des passans indiscrets y allument de tels feux, qu'ils risquent d'incendier la maison, et ceux qui viennent plus tard n'y trouvent plus un écot de bois.

La disette de ce combustible a conduit à faire usage de tourbes que l'on recueille sans beaucoup

de peine dans quelques parties enfoncées du sol des montagnes et que l'on amène plus promptement que le bois, que les domestiques de l'hospice doivent aller chercher souvent à deux lieues de distance. Le *pinus pumilio*, le pin alvier et le pinastre le fournissent; mais ces arbres diminuent considérablement. Sur ces hauteurs presque dépourvues de terre végétale, on ne peut tirer que peu de parti de la végétation. La surface d'un quartier de rocher escarpé de tous côtés et sur lequel on ne peut monter qu'au moyen d'une échelle a été employée par l'industrieux économe Melchior Von Bergen, pour en faire un jardin potager; il y avait semé des raves, des épinards, des laitues et des choux, et l'on a continué à suivre son exemple. Les deux dernières espèces de plantes ne parviennent pas dans ce climat froid à leur entier développement et ne donnent point de têtes; mais on a toujours du plaisir à trouver des légumes verts dans ces régions hivernales. D'ailleurs la table du voyageur est pourvue très-abondamment de viandes et de laitage; souvent on y sert du chamois rôti ou de la marmotte en venaison. Le soir de notre arrivée, on apporta à l'aubergiste un chamois qu'on venait de tuer.

Séjour au Grimsel et excursion au glacier du Vorder-Aar.

Une halte de plusieurs jours au Grimsel dans deux étés successifs n'a pas suffi pour que je pusse voir tout ce que cette contrée contient de remarquable.

Il faudrait y passer des mois, si l'on voulait visiter et escalader tous ces lieux qui méritent d'être vus et décrits. Mais dans cette région des nuages, un beau tems soutenu est une rareté, et le livre des étrangers de l'hospice est rempli de doléances sur l'inconstance de la température.

L'observation du savant J. Lorenzo au sujet du St. Gotthard, „ qu'on ne peut pas compter sur 15 „ jours clairs et sereins dans une année, et que la „ température n'a de stabilité que dans son incons- „ tance même, qui n'accorde jamais une suite non „ interrompue de beaux jours, " cette observation, dis-je, se confirme aussi sur le Grimsel. Il me paraît que la clôture absolue de la vallée de l'Aar depuis Grund et l'enfoncement du passage du Grimsel entre des crêtes de montagne plus élevées, peuvent être considérés comme les principales causes de ce phénomène. Dès que les nuages sont entrés dans cette longue gorge d'où des vents latéraux ne peuvent les chasser, ils y restent fixés et s'abaissent par leur propre poids entre les deux chaînes de hautes montagnes qui l'encaissent; ils sont absolument contraints à suivre le cours de la rivière, soit en la descendant, soit en la remontant, et dans ces deux cas, ils s'arrêtent ordinairement pendant quelques jours autour de l'hospice. Mais il ne faut pas se laisser trop aisément effrayer. Lorsqu'on s'en voit enveloppé, on s'imagine quelquefois que tout le pays est inondé de pluie ou couvert de brouillards, tandis qu'à une lieue de l'hospice, aux glaciers de l'Aar, sur le Sidelhorn ou à la Meyenwand sur le revers du passage, il fait le plus beau tems.

Il serait difficile d'indiquer laquelle des excursions que l'on peut faire dans les environs est la plus intéressante et promet le plus de jouissances. Le glacier de l'Ober-Aar invite, parce qu'il a été rarement visité; celui du Vorder-Aar, par son étendue, la facilité de son abord et son cadre majestueux, que forment les célèbres aiguilles du Schreckhorn et du Finsteraarhorn. Le glacier du Rhône se recommande par sa grande réputation, sa beauté réelle, le renom du fleuve qui en sort, ses alentours plantureux et le climat plus doux du Vallais. Enfin, le Sidelhorn offre à son sommet une vue magnifique, qui embrasse mieux qu'aucune autre dans l'Oberland l'enchaînement des hautes Alpes, principalement du côté du mont Rosa et du Simplon.

Dans toutes ces promenades, on est sûr de trouver du plaisir, mais aussi de la peine et de la fatigue. L'occasion, le goût, le but du voyage en général, doivent seuls décider de la préférence que l'on accorderait à l'une plutôt qu'aux autres. Je n'ai pas monté sur la cime du Sidelhorn; mais aucun de ceux qui l'ont entrepris et qui ont été favorisés par le beau tems ne s'en est répenti. On m'avait recommandé une autre course, qui ne m'a pas dédommagé des difficultés qu'elle offre a surmonter.

On nous conduisit en côtoyant le rocher du Kessithurm, qui forme le pied du Sidelhorn, un peu au-dessous du lac de Trübten, à la Bärenegg, où l'on se trouve à une certaine hauteur en face du glacier de l'Ober-Aar, que l'on voit parfaitement avec

l'aiguille du Zinkenstock qui l'avoisine. Mais le retour est très-fatiguant et il faut traverser en général une si longue étendue de déserts sans route frayée, au milieu d'une quantité de débris de granit à angles tranchants, dont les intervalles sont recouverts d'une trompeuse végétation, que l'on songe plutôt à éviter les dangers continuels qu'à examiner les alentours, d'autant plus qu'il faut à chaque instant passer à gué des ruisseaux abondans et traverser des bancs de neige. Enfin, on court risque, en redescendant de la Bärenegg dans la vallée de l'Aar, d'être pris entre le lit du torrent qui varie très-souvent et les rochers, sans pouvoir trouver une issue, de sorte que l'on est obligé de faire de longs circuits, dans lesquels la nuit peut surprendre, ou de se faire porter au travers de l'eau, ce qui est assez dangereux. Une fois je me trouvai réduit à poser la pointe du pied dans une fente de roc, à m'accrocher avec les mains aux inégalités des rochers au-dessus de ma tête et à me glisser ainsi le long de la parois à pic, tandis que mon guide marchant jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée de l'Aar me serrait contre le roc pour m'empêcher de perdre l'équilibre.

L'excursion au glacier du Vorder-Aar est infiniment plus intéressante et moins périlleuse. Nous l'entreprîmes le 2 Août 1815 par la plus belle matinée. Comme on peut facilement du même jour s'y rendre, s'avancer à trois lieux sur la surface du glacier et revenir à l'hospice, nous ne fîmes nos préparatifs de voyage que le matin même. Nous nous promenâmes encore avant de partir sur les bords du

lac du Grimsel derrière l'auberge, et les beaux tableaux qu'il nous offrit nous donnèrent encore plus de courage et de force pour notre course. De nombreux ruisseaux accouraient en murmurant à ce silencieux réservoir, dans lequel les montagnes sur ses rives se mirent avec une telle clarté qu'elles paraissent se rejoindre au fond de ce bassin si tranquille et si transparent, qu'on aurait pu le croire vuide d'eau. Lorsque le tems est couvert, les ondes de ce lac ont une couleur sombre et noirâtre, ce qui provient sans doute de son fond marécageux. Il ne contient que peu ou point d'êtres animés, et son aspect est en général peu riant au milieu des rochers anguleux qui le bordent.

En 1792, on y a introduit des poissons; mais il est probable que cette colonie a péri, au moins depuis long-tems on n'en a apperçu aucune trace. Apparemment qu'ils n'ont trouvé aucun insecte pour en faire leur pâture, puisqu'il n'y croît point de plantes aquatiques. On distingue au fond de l'eau des blocs de granit pareils à ceux qu'on remarque sur les rives. Il y a deux ans qu'on découvrit sous une de ces pierres les squelettes de quelques soldats qui y avaient péri en 1799. Des sondes très-exactes ont trouvé au lac antérieur 32½ pieds de profondeur, tandis que la partie plus reculée en a 62. Deux ruisseaux et la fonte continuelle de quelques bancs de neige pendant l'été l'alimentent, et il s'écoule par le petit ruisseau du Seebach qui passe à côté du chétif jardin de l'hospice.

Le bâtiment de la vacherie où l'on prépare les fromages de vache est situé sur ses bords. Ceux de chèvre se font dans l'hospice même. Très-souvent des ours se sont montré aux environs du lac et des bâtimens, et ont ravagé les troupeaux de moutons.

On n'y possède point de ces chiens intéressans dont on conserve la race au St. Bernard, pour découvrir les voyageurs ensevelis sous les neiges. L'économe du Grimsel et ses valets y suppléent en quelque sorte, en faisant une espèce de ronde dans les jours orageux et en poussant des cris pour indiquer aux passans égarés la direction qu'ils ont à suivre pour gagner l'hospice.

Lorsqu'on parcourt ces montagnes, il est bon de profiter de la fraîcheur du matin, le soleil du milieu du jour y étant excessivement chaud. En 2 heures, on atteint l'extrémité du glacier, et en avançant encore de deux ou trois lieues sur la glace, on peut observer tout ce que ses alentours offrent de remarquable.

Un valet de l'hospice qui connaissait parfaitement la contrée portait nos provisions de bouche et nous servait de guide. Nous regrettâmes de ne pas pouvoir nous faire accompagner par celui de ses camarades qui avait été en 1812 avec MM. Meyer sur les montagnes de glace les plus élevées de la Suisse et qui avait gravi le Finsteraarhorn; mais il était parti avec d'autres voyageurs. Il aurait pu nous donner

quelques détails sur ce voyage, dont tant de personnes s'obstinent à révoquer en doute la véracité.(*)

(*) C'est surtout le voyage sur la Jungfrau en 1811 qui a si fort excité les contradictions. On en trouve la première notice dans le livre des étrangers, de Melchior Von Bergen, précédent économe à l'hospice du Grimsel.

„ Le 30 Juillet 1811, y est-il dit, les deux soussignés „ ont passé ici, munis de tout ce qui leur était néces- „ saire pour exécuter leur projet de gravir le Jung- „ frauhorn, où personne n'est encore monté, et de re- „ chercher la connexion de la grande mer de glace avec „ d'autres glaciers. Le 5 Août, ils ont repassé au Grim- „ sel, après avoir eu la satisfaction de planter, le Samedi „ 3 Août après midi, un drapeau noir en guise de signal „ sur la cime la plus élevée de la Jungfrau. Le chemin „ le plus court et le meilleur pour y parvenir passe par „ la vallée de Lötsch en Vallais et par son glacier. Les „ soussignés ont eu le bonheur d'atteindre sans beaucoup „ de difficulté le noyau le plus élevé de cette montagne „ dans cette saison si favorable aux voyages dans les „ glaciers; mais ils doivent observer que les glaciers „ varient suivant la température, de sorte que dans une „ année, où le tems serait moins bon, la route qu'ils „ ont prise pour parvenir à ce dernier noyau de mon- „ tagne pourrait devenir impraticable. On est donc ob- „ ligé (les chasseurs de chamois les plus expérimentés „ ne se hasardant jamais aussi loin sur la mer de glace) „ de chercher soi-même chaque fois la route qu'il faut „ prendre et de passer une ou plusieurs nuits sur le gla- „ cier, ainsi que cela est arrivé deux fois aux soussignés. „ Mais on a des obstacles presque invincibles à surmonter „ pour atteindre le point le plus élevé de la Jungfrau. „ Depuis-là et depuis les cimes circonvoisines, on peut „ voir la connexion de tous les glaciers qui se réunissent „ à la grande mer de glace derrière le Mönch et la Jung- „ frau. "

Notre marche commença par descendre à l'*Aarenboden* (plaine de l'Aar), à peu près à une demi - lieue de l'hospice. Avant d'arriver au bord de la rivière, on passe sur le Spitalbühl, grande colline de roc, entre laquelle et la pente postérieure du Jauchliberg ou Bromberg les eaux ont creusé un profond ravin, à moins qu'un tremblement de terre n'ait ouvert ce canal. Mais si ce sont les eaux, il a fallu bien des siècles pour qu'elles aient pu ronger le granit aussi profondément. Il paraît qu'auparavant la vallée, depuis le Spitalbühlen jusqu'au glacier, formait un grand lac des Alpes.

Bientôt on traverse un pont de bois de 12 pieds de long sur l'Aar, qui, semblable au jeune Hercule, donne, déjà au sortir de son berceau, des preuves de sa force. Nous visitâmes avec intérêt sur la rive opposée la vacherie *bey der Balm*, malgré la boue dont elle est entourée, où un Vallaisan de Reckigen passait alors avec deux compagnons et 37 vaches, 10 à 12 jours de la saison de l'alpage. L'aspect agreste de cette bergerie rappelle les fables des Troglodytes et de l'antre de Polyphème. Elle est pratiquée dans une grotte naturelle que l'on avait jadis élargie en creusant pour des crystaux. Un misérable mur brut de 5 ou 6 pieds de haut ferme le devant de la caverne et sert de manteau de cheminée au foyer, sur lequel est suspendue la chaudière pour faire le fromage. Au fond de la grotte, ou le roc touche à la terre, on avait arrangé une chétive couche avec de la mousse. Un pâtre de l'Oberhasli ne se contenterait pas d'une aussi mauvaise demeure ; mais il

paraît qu'elle suffit à un Vallaisan, et c'est encore la meilleure de 3 ou 4 autres semblables dans cette contrée. Cette portion de terrain, située sur le territoire de Berne, appartient à des propriétaires Vallaisans depuis un tems immémorial et leur est échue, dit-on, par le mariage d'une héritière de ce pâturage avec un paysan du Vallais.

Après avoir passé le Spitalbühl, on trouve un sol complétement plat qui s'étend jusqu'au glacier, puis à l'occident jusqu'au pied du Zinkenberg où le vallon se divise et se dirige au sud-ouest vers l'Ober-Aar et au nord-ouest vers l'Unter-Aar. Autrefois cette plaine était encore fertile en beaux pâturages; mais on négligea d'élever des digues sur le rivage de l'Aar, qui peu à peu, en se débordant et en changeant fréquemment de lit, couvrit toute la plaine de cailloux et de débris. Le sentier suit en conséquence les flancs des montagnes des deux côtés et conduit à demi-lieue de la Balm à un monticule de roc nommé le grand *Bärenbühl* (tertre aux ours) et à un quart de lieue plus loin sur un pareil, le petit *Bärenbühl.*

Assis sur ce dernier, je me livrai à des réflexions solitaires sur la nature singulière qui m'entourait. A gauche, à peu de distance, le *Trübtenbach* (ruisseau de Trübten) sortait en bouillonnant du lac du même nom et se précipitait en écume entre le *schwarze Nollen* et la *Bürenegg*. A ma droite s'étendaient les parois du *Brummbergband*, surmontées d'horribles dents de rochers sur l'espace d'une lieue. A l'ho-

rizon se dessinait un pin alvier comme un signal. Droit derrière moi croissait un autre arbre de la même espèce dont les racines deux ou trois fois plus longues que la tige serpentaient sur le roc nud pour aller chercher au loin leur nourriture dans quelque petit amas de terre végétale. Il semblait s'occrocher avec ses griffes monstrueuses au bloc de granit qui le portait et qui avançait sur la rivière. Mais au milieu de ces arides rochers un arbre, un petit coin de terrain revêtu de gazon, quelques chétifs qu'ils soient, réjouissent et reposent la vue. De tous côtés, la nudité des cimes arrondies témoigne que jadis des forces terribles les ont dépouillées de leur couverture végétale et les ont limées.

Suivant de Saussure et d'autres naturalistes, un courant immense a traversé le cœur de nos Alpes du sud au nord ; sorti peut-être de leur propre sein, il brisa avec violence les murs qu'elles lui opposaient, creusa des vallées, applanit leurs flancs par le frottement de ses ondes et des matières qu'il entraînait et laissa pour la suite des siècles aux rocs les plus durs leurs formes tranchantes, tandis que les rochers plus mols s'écroulèrent depuis lors, s'ensevelirent dans les enfoncemens ou prirent des formes anguleuses par l'effet de la décomposition toujours active à les ronger.

La surface unie et la rotondité des masses de granit me paraissent être une des causes de la nudité des rochers que l'on remarque beaucoup plus généralement sur le Grimsel que sur toute autre chaîne

calcaire.

calcaire. Si toute l'Helvétie était aussi dépouillée, aussi aride que cette contrée, ses habitans seraient plus misérables que les Esquimaux affamés, que les stupides habitans de la Terre de feu.

En quittant le Bärenbühl, nous passâmes au vieux chalet (*alte Staffel*) et aux magasins des vachers vallaisans, où nous trouvâmes déjà 60 fromages de 16 livres la pièce, qui avaient été faits dans la courte saison de l'alpage, cette année même. En face sur la gauche nous pouvions voir la *Bockplatte* (plateau aux boucs) située sous la Bärenegg, où les boucs de l'économe de l'hospice qui paissent tout à l'entour se rassemblent avec empressement, lorsque chaque semaine on leur envoie à cette place un régal de sel à lécher. La santé du bétail et son attachement aux hommes dépend principalement du sel qu'on lui donne et qui est d'une absolue nécessité dans nos montagnes. C'est ainsi que la nature a rapproché les unes des autres par leurs besoins et leurs intérêts, les nations les plus éloignées, et le Suisse ne peut pas se passer du sel et du fer que lui fournissent les pays voisins de ses frontières.

En peu de tems nous eûmes enfin atteint le pied du glacier du *Vorder-Aar* (Aar antérieure) ou de l'*Unter-Aar* (Aar inférieure), ainsi nommé pour le distinguer de l'*Ober-Aar* (Aar supérieure). On lui donne aussi le nom de *Lauteraar* (Aar éclairée) qui appartient plutôt à sa partie la plus élevée au nord, désignée par d'autres sous celui de *Hinteraargletscher* (glacier de l'Aar postérieur). Le glacier du

Finsteraar (Aar obscure) vient s'y réunir à l'occident et le point de leur réunion est ordinairement le terme des excursions que font les étrangers dans ces régions de glace. La route pour se rendre au glacier de l'Oberaar est plus pénible et plus longue. Ce glacier n'offre rien de particulièrement remarquable, n'étant ni plus grand ni plus facile à traverser que celui-ci.

Nous laissâmes cette route à notre gauche près d'une cascade du ruisseau d'Oberaar et bientôt nous nous trouvâmes en face du *Vorderaargletscher*, sur une pente richement herbagée, qui nous offrait un point de repos fort agréable. Nous ressentions sur ce côteau, exposé au midi et tapissé de gazon presque jusqu'à son sommet dit le *Sätteli*, la douce et bienfaisante chaleur du soleil, à 20 pas de ces immenses magasins de glace. Tout autour de nous croissaient les plantes alpines les plus délicates, et quelques hêtres, airolles ou melèses épars, échappés à la coignée des distillateurs de gentiane. Le rhododendron étalait ses belles fleurs sur ses buissons touffus et multipliés. Nous en cueillîmes quelques bouquets sans nous lever de nos places et notre guide nous détailla les vertus de cette plante aromatique. Les habitans des Alpes préparent avec ses bourgeons une infusion qu'ils croient très-efficace contre le rhumatisme, les pleurésies et les refroidissemens, surtout en y mêlant des grains de genièvre concassés et des bourgeons de l'aulne des Alpes. Ils en sèchent les fleurs qu'ils donnent avec succès aux vaches lorsqu'elles ont le lait rouge ou trop clair.

Tandis que nous nous occupions ainsi du règne végétal, le règne minéral nous rappela tout-à-coup son existence par un violent fracas. Quelques blocs de rocher tombés des montagnes au haut du glacier roulèrent sur sa pente de notre côté, comme s'ils eussent été lancés par des mains invisibles pour nous en disputer l'abord. Le glacier s'élève brusquement à une très-grande hautenr, sur une largeur d'environ un quart de lieue, par un talus très-escarpé, mais tellement couvert de sable et de pierres roulées que l'on ne peut appercevoir la glace qu'à quelques places plus inclinées. On en voit sortir l'Aar en plusieurs bras qui changent sans cesse de lit, et c'est ici que pour la première fois cette rivière montre un courant visible, tandis qu'au glacier du Finsteraar, elle roule toujours sous la glace et ne paraît point au jour. Comme c'est dans les profondeurs de ce dernier qu'elle prend proprement son origine, on peut lui appliquer ce que Lucain a chanté au sujet du Nil :

Arcanum natura caput non prodidit ulli
Amovitque sinus et gentes maluit ortus
Mirari quam nosse tuos. . . . . .

Au-delà du glacier, nous vîmes le Zinkenberg, fameux par la riche voute de crystal située à sa base au nord-est, qui a encore été visitée, il n'y a pas long-tems, par MM. Wyttenbach et Storr. Un petit ruisseau tombe devant sa bouche, élevée seulement de quelques pieds, et un autre sort de la caverne même. Il faut se baisser pour y entrer; mais aprés avoir fait quelques pas dans cette attitude, on se trouve

dans un espace large de quelques toises, de la hauteur d'un homme, qui se prolonge à 120 pas dans le roc. De tous côtés, on voit sur ses lambris des épaisses veines de quartz que l'on appelle des veines de crystal. Au milieu de la grotte gisait en effet cet incomparable trésor de crystaux que l'on découvrit en 1720, après avoir long-tems creusé envain pour le trouver. Il y en avait qui pesaient 8, 5 et 4 quintaux. On estima à 1000 quintaux le poids de tous ceux qu'on en retira, et leur valeur à 30,000 florins. Jamais on n'avait exploité en Suisse une mine aussi abondante de cette espèce de fossiles.

Après avoir pris quelques instans de repos, nous nous mîmes en route pour monter sur le glacier même. Nous y arrivâmes du côté du Berrenlamm, sur l'affreux chaos de pierres qui couvre son extrémité. Il est un peu relevé vers le milieu et s'abaisse au sud contre le Zinkenberg et au nord contre le Brummberg dont nous suivimes le pied pour nous en approcher. Aucun sentier ne se présente sur cette masse de débris confusément entassés, qui paraît avoir été amenée là des régions les plus reculées du glacier. Au midi, elle a une teinte de couleur de rouille et elle est en grande partie composée de rochers qui tiennent de la nature du gneiss mêlé de hornblende et de mica, dont la décomposition lui donne cette nuance.

A l'orient et au nord, on voit des pierres en grande partie grises qui ne se décomposent pas, parmi lesquelles se trouve beaucoup de véritable granit. On

remarque déjà de loin cette bigarrure qui donne au glacier l'apparence d'être couvert par deux tapis différens. D'ailleurs on rencontre aussi dans ces débris outre ces espèces de roches plus nombreuses, du schorl vert, du feldspath crystallisé avec de la chlorite et du mobybdène sur du quartz.

Si l'on ne perd pas courage en gravissant ce côteau de glace obstrué par tant de décombres, on en est bientôt récompensé en arrivant sur la partie platte du glacier qui s'étend avec une déclivité presque insensible sur une espace de plusieurs lieues jusqu'aux plus hautes crêtes de cette chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles.

On est surpris à l'aspect de cette plaine, lorsqu'on n'a vu encore que les glaciers hérissés de pointes et dentelés du Grindelwald on des sources du Rhône; mais on y trouve la preuve évidente que l'inclinaison du sol sur lequel les glaces glissent dans les vallées est la seule cause des fentes, des angles, des pyramides qui donnent à ces derniers une forme aussi singulière. Cependant les masses de glace non crevassées avancent aussi, et des documens écrits attestent, dit-on, que la vallée, occupée maintenant par le glacier du Vorderaar, était jadis couverte de fertiles pâturages.

Trois phénomènes différens et frappans que l'on ne remarque pas sur les glaciers fortement inclinés attirent ici l'attention du voyageur, lorsqu'il est parvenu au haut de la parois de glace. Dès que la

quantité de débris diminue sur la surface, on voit beaucoup de pierres isolées qui reposent en équilibre sur des bases de glace de forme ronde, hautes d'un pied et plus, et qui ne ressemblent pas mal à des tables ou à des escabelles préparées pour les gnomes ou pour les esprits invisibles de la montagne. On a vu de ces blocs de rocher, longs et larges de 18 à 20 pieds et d'une épaisseur proportionnée, surmonter des pyramides de glace de la hauteur d'un homme. On en a même observé un sur les glaciers du Montblanc qui avait 49 pieds en long et en large.

Il n'est pas difficile, avec un peu de réflexion, d'expliquer cette particularité. Le glacier remplit une gorge assez vaste dans laquelle les rayons du soleil se concentrent et agissent du matin au soir. Leur chaleur est en partie absorbée et en partie réfractée de diverses manières par ces blocs. Elle fond peu à peu la glace sur laquelle ils reposent et même celle qui les environne de plus près et qui ne les touche pas. Mais cette chaleur ne peut cependant pas pénétrer jusqu'au centre de gravitation qui porte la grande masse de pierre, et par conséquent elle ne fond pas la glace qui s'y trouve, de sorte que celle-ci se maintient assez long-tems, comme un pilier.

La seconde particularité que l'on observe sur ce glacier ce sont ces nombreux puits plus ou moins grands, creusés verticalement à plus ou moins de profondeur dans l'intérieur du glacier et en partie remplis d'une eau parfaitement limpide. La cause

de ce phénomène se présente souvent assez évidemment d'elle-même. Ce sont des pierres d'une dimension peu étendue, qui, ayant plus de densité et une couleur plus foncée que la glace, sont plus vîte réchauffées de part en part par les rayons du soleil, de sorte qu'elles fondent la glace qui les porte et s'enfoncent en avant dans intérieur. (*)

Nous trouvâmes à quelques-uns de ces trous en les sondant avec nos bâtons, 5 à 6 pieds de profondeur, et d'autres paraissaient en avoir davantage. On dit qu'il y en a au Montanvert et dans les autres glaciers de Chamouni dont on n'a pu trouver le fond. Leur diamêtre varie d'un pouce à un pied et plus. Rumford, dans ses Mémoires Vol. IV, observe que l'eau dont ces puits sont incessamment remplis doit avoir la température du point de congélation, puisqu'elle est entourée de glace de toutes parts. Cependant leur enfoncement augmente pendant tout l'été, sans que leurs parois se fondent, ni que leur circonférence s'élargisse. Les vents chauds qui, dans cette saison, passent sur la surface de ces masses d'eau, doivent nécessairement communiquer à celles de leurs particules qui se trouvent à la superficie quelque peu de chaleur, ce qui leur donne plus de pesanteur spécifique et les fait aller lentement à fond, où la chaleur qu'elles ont acquise agit à son tour sur la glace qu'elles touchent et la dissout. C'est ce qui augmente leur profondeur en sens vertical. Nous nous amusâmes, ainsi que le font presque tous les voyageurs,

(*) Voyez Saussure, etc. §. 630.

à pousser avec force nos bâtons de montagne dans ces trous et à les voir remonter avec rapidité à la surface.

Un troisième phénomène qui nous occupa sur ce glacier, ce sont les nombreux cônes de glace que nous appercevions. La plupart n'avaient guères plus de hauteur qu'une taupinière; mais quelques-uns avaient jusqu'à 6 ou 8 pieds de haut. Il paraît d'abord assez facile de s'expliquer l'origine de ces cônes, an admettant que plusieurs des pierres posées sur des piliers de glace, dont nous avons parlé plus haut, perdent l'équilibre et tombent, lorsque leur base se fond et que ces bases sur lesquelles agissent et les vents et la température prennent bientôt une forme régulière et pyramidale. Mais ces petits obélisques sont revêtus d'une croûte épaisse de sable grossier, humide et congelé, qui donne même à quelques-uns l'aspect de monceaux de terre, et il est difficile d'expliquer d'où provient ce sable. Le vent ne peut pas l'apporter aussi régulièrement, ni en assez grande quantité et devrait d'ailleurs en couvrir également les colonnes de glace surmontées d'une pierre, qui cependant en sont dépourvues. On ne trouve pas non plus à côté de toutes ces pyramides enduites de sable des pierres qui pourraient en être tombées.

On a donc conçu et déduit l'idée que ces cônes se forment par les alluvions de pierres et de dépôts des nombreux courans d'eau qui coulent sur la surface des glaciers. Ces amas remplissent d'abord un enfoncement, puis s'élèvent bientôt au dessus de la

superficie , et la glace qu'ils recouvrent n'est plns autant exposée à se fondre ; mais elle se dissout tout autour. Les courans en enlèvent incessamment des particules et déposent des nouveaux grains de sable au pied du monceau déjà existant, qui devient toujours plus haut, tandis que l'évaporation, la pluie, la chaleur de l'air rendent son sommet plus aigu et son fût plus arrondi. (*)

Il y aurait trop de présomption de ma part, si je voulais affirmer positivement la solidité de ces explications ou combattre celle qu'on pourrait donner de ces phénomènes, n'ayant été moi-même qu'une seule fois et pendant très-peu de tems sur les glaciers de l'Aar. Mais il est impossible, à moins qu'on ne soit tout-à-fait privé de la faculté de réfléchir, de contempler ces singularités sans chercher au moins à en supposer les causes.

Nous nous y livrâmes tout en admirant la superbe teinte bleue de la glace, qui brillait de tous côtés à nos pieds entre les pierres et le gravier. Cette couleur azurée était surtout parfaitement pure au fond des innombrables ruisseaux coulant sur la surface dans des petits canaux, quelquefois larges d'un pied

(*) Olafsen, dans la description de son voyage en Islande, parle de semblables pyramides et en donne l'explication suivante : „ Des parties de neige amoncelées pendant „ l'hiver sur les glaciers se congèlent avec les pierres „ et le sable qui les couvrent pendant les nuits froides „ du printems et la croûte de sable qui s'y forme les „ empêche de fondre davantage. ”



et profonds de deux, qui se jettent bientôt dans quelque crevasse ou se perdent sous les amas de débris à l'extrémité du glacier. Souvent nous appercevions dans ces courans des petits feuillets de glace, semblables à des rayons de miel rompus qui se brisaient avec fracas sous les pointes ferrées de nos bâtons.

La glace nous parut en général composée de grains, mais déchirée par les pluies et par le sable que les vents y apportent, de sorte qu'elle n'était point glissante et qu'on pouvait partout y marcher de pied ferme sans avoir besoin de crampons aux souliers, d'autant plus que la surface plâne ou au moins presque imperceptiblement inclinée du glacier facilite beaucoup la marche. Nous n'aurions pas pu avancer aussi vîte sur une pente plus escarpée.

Après avoir fait une demi-lieue de chemin, on ne voit presque plus de sable, ni de pierres, ni de puits, ni de pyramides, ni de piliers au milieu du glacier. Tous les débris se réunissent en deux grandes moraines ou *Guferlignes* qui courent dans une direction parallèle et qui sont quelquefois très-élevées. La glace se montre toujours plus pure et plus compacte jusqu'à l'endroit où elle est recouverte par une couche de neige à moitié gelée, sur laquelle des rayes d'un blanc plus clair indiquent les crevasses qu'elle couvre et qu'il faut franchir en faisant un saut. Cependant le peu de déclivité de la masse ne permet pas qu'il s'y forme de ces larges fentes qui sur des glaciers plus inclinés arrêtent souvent les voyageurs ou les forcent à de longs et pénibles détours.

Les montagnes des deux côtés devenaient toujours plus sauvages et plus nues, à mesure que nous avançions. A droite, on appercevait cependant sur leurs flancs quelques côteaux verdoyans. C'étaient autrefois des pâturages pour les bêtes à cornes, et ils en portent encore le nom (*Kuhtrift*); mais à présent on ne peut plus y conduire que des brebis. On montre encore la place où étaient jadis deux chalets habités par des heureux pâtres.

A gauche, sur les parois de rochers du *Grünenberg* et de l'*Erzberglein*, prolongations du Zinkenberg, se présentaient dans tous les enfoncemens de vastes champs de neige, tenant toute la hauteur de la montagne jusqu'au bord du glacier. De tems en tems il s'en détachait des masses de neige ou de glace qui tombaient avec un fracas prolongé, mais elles n'étaient point menaçantes pour les voyageurs. Nous vîmes deux chamois traverser rapidement un de ces champs de neige, et bientôt après 4 autres y gravir lentement. Ils se cachèrent derrière un rocher saillant, et nos cris ne purent leur faire prendre la fuite. Si, sur ces côtes arides, il croît encore quelque peu d'herbe, on peut néanmoins leur appliquer ce vers d'Ovide :

Ulterius nihil est, nisi non habitabile frigus.

Bientôt nous apperçûmes à côté du Thierberg, autre projection du Zinkenberg au midi, un nouveau domaine de glaciers, celui du terrible Finsteraarhorn, la plus haute des sommités de l'Oberland, auquel

les mesures de Tralles donnent 13,234 pieds d'élévation. Ce colosse arrondi est trop escarpé pour que l'on puisse le gravir de ce côté. Cependant Arnold Abbühl, ce valet de l'hospice du Grimsel, dont il a été fait mention, et deux Vallaisans qui accompagnaient M. Rodolphe Meyer, l'ont escaladé. Ils y parvinrent avec une peine inexprimable du côté de l'Oberaarhorn (aiguille d'Oberaar). Mais l'abord en est infiniment plus facile à l'occident par les pics de Viesch.

„ La sommité la plus élevée du Finsteraarhorn, „ est-il dit dans la description du voyage de M. Meyer „ (*Reise auf die Eisgebirge des Cantons Bern, im* „ *Sommer* 1812. *Arau* 1813. *p.* 16, *etc.*), est tran- „ chante comme la croupe d'une montagne et cou- „ verte d'une couche de glace épaisse de plusieurs „ toises. Aucun des pics environnans ne paraît plus „ élevé; on voit depuis-là toutes les autres sommités. „ Les montagnes de la Suisse, les pâturages, les „ vallées, les collines se présentaient comme une „ plaine sombre. On distinguait seulement le lac de „ Thun qui brillait aux rayons du soleil."

J'ai parlé moi-même à Berne à Arnold Abbühl de ce voyage, et il m'a détaillé sans exagération les dangers de cette entreprise.

Nous passâmes auprès du *Tisch* (Table), puissant roc de granit qui perce au-dessus de la glace. Non loin de là, nous atteignîmes une espèce d'île au milieu des glaciers, où des débris de rochers forment

une colline isolée. La douce chaleur qui y règnait invitait à s'y reposer. On croit voir les ruines d'un rocher écroulé sur lui-même, qui jadis s'élevait au milieu de cette surface glacée.

Enfin, nous fîmes halte à l'*Abschwung* (talus) où la vallée latérale qui court du côté du Finsteraarhorn s'ouvre tout-à-fait et d'où l'on peut atteindre, en une heure de chemin, le pied de cette montagne, en suivant le glacier du Finsteraar. Une moraine le sépare de celui du Lauteraar. A droite de l'Abschwung on voit le Lauteraarhorn (aiguille de Lauteraar) se prolongeant par une arête dentelée vers le Schreckhorn. Les habitans du Grimsel distinguent le premier par ce nom particulier, tandis que ceux du Grindelwald le comprennent sous la dénomination du dernier. Un air froid perçant et sépulchral partait de ces rochers, même à l'approche d'un orage. Tout vestige de vie disparaît dans ces déserts. On entend l'Aar mugir sourdement au fond du glacier, peut-être à cent pieds de profondeur. Une hypothèse des campagnards de la contrée mérite d'être prise en considération. Ils prétendent que quelquefois ces eaux s'arrêtent, se gèlent à quelques endroits, puis se frayent de nouveau un chemin, s'enflent et exercent une pression verticale contre la voute de glace qui les couvre. Ces effets fendent le glacier et le poussent en avant. En été 1816, il avança remarquablement dans la vallée de l'Aar, et cependant la base sur laquelle il repose est trop plane pour que son propre poids eût pu l'entraîner.

Nous regardâmes encore autour de nous avec une sorte de mélancolie pour prendre congé de ce spectacle qui, de même que les cieux, malgré leur teinte monotone et uniforme, a cependant un caractère de sublimité. Une neige molle et brillante rayonnait de toutes parts, et lorsque les yeux, fatigués de son éclat, se portaient sur les surfaces grisâtres des moraines et des rochers, celles-ci paraissaient pendant quelques secondes couleur de pourpre.

Le vent aigre, la réfraction des rayons solaires nous occasionaient des démangeaisons douloureuses au visage; nous étions hâlés comme si nous avions traversé les déserts sablonneux de l'Arabie. Nous n'aurions pu rester plus long-tems sur la glace sans mettre notre vue en danger. Nous n'avions pas cru nécessaire de nous pourvoir de voiles verts ou noirs. La clarté trop vive du soleil écorche la peau et peut produire des érésipèles et des humeurs douloureures qui dégénèrent en ampoules. On prescrit, pour guérir ces incommodités, de se laver avec de l'alcali volatil mêlé d'un peu d'eau.(*) L'économe du Grimsel recommande un autre remède assez singulier que lui a indiqué un Vallaisan. Lui-même en a éprouvé les bons effets après un aveuglement complet qui avait duré trois jours, qui lui avait noirci le blanc des yeux et qu'il s'était attiré dans une excursion imprudente aux glaciers. Ce remède consiste à appliquer sur la nuque une pierre froide et humide au moment où

(*) Voyez Saussure Voy. Vol. II p. 583 et Besson Observations sur quelques montagnes suisses p. XXIX.

on la sort d'un ruisseau et de la remplacer par une pareille tout aussi fraîche dès qu'elle s'est réchauffée : l'inflammation disparut en peu de tems, sans qu'il employât d'autres remèdes.

Nous ne fûmes point tentés d'entrer dans la *Kalte Herberg* (auberge froide), caverne située au nord de l'Abschwung sous un rocher nud, ou quelques fois des chasseurs de chamois et des voyageurs passent la nuit. Il est probable que les premiers y laissent, suivant leur coutume, quelques instrumens propres à allumer du feu. On arrache dans les alentours un peu de l'herbe chétive qui croît encore par-ci par-là sur la pente de la montagne, tournée au midi. On trouve ordinairement du foin sur le sol de la grotte sur lequel d'autres ont déjà couché. Elle peut contenir 5 à 7 personnes. On en ferme l'entrée avec des pierres pour que le froid n'y pénètre pas autant. Dans ces régions, l'eau gèle toutes les nuits, même au plus fort de l'été. Le jour suivant, on peut essayer, en continuant le voyage, de franchir l'arête qui conduit au glacier de Gauli, ou de gravir la crête, dont le revers descend au glacier supérieur du Grindelwald.

Nous reprîmes la route de l'hospice, avec d'autant plus d'empressement, qu'un orage menaçant s'approchait. Des nuages gigantesques s'entassaient et paraissaient lutter puissamment contre l'attraction des nombreuses sommités et des cols de montagne. On voyait de tems en tems une colonne de nuées partir, comme un dragon ailé, des flancs du Fin-

steraarhorn et fondre sur quelque autre cime, rappelant le tableau tracé par Klopstock en ces mots: „ L'obscurité et les nuages en découlent sans cesse, „ pareils à une mer qui s'abaisse. "

Notre retour n'était pas cependant tout-à-fait une fuite. Au contraire, nous cherchions à imprimer dans notre imagination chaque trait de ce spectacle sublime. Mais il me serait impossible de rendre avec des paroles ce que nous admirions, ce que nous éprouvions. Je me borne à répéter ici l'exclamation de Saussure.

„ Comment faire passer dans l'ame du lecteur „ cette impression mêlée d'admiration et de terreur „ qu'inspirent ces immenses amas de glace entourés „ et surmontés de ces rochers pyramidaux plus im„ menses encore; le contraste de la blancheur des „ neiges avec la couleur obscure des rochers mouil„ lés par les eaux que ces neiges distillent, la pureté „ de l'air, l'éclat de la lumière du soleil qui donne „ à tous ces objets une netteté et une vivacité ex„ traordinaires; le profond et le majestueux silence „ qui règne dans ces solitudes, silence qui n'est trou„ blé que, de loin en loin, par le fracas de quelque „ grand rocher de granit ou de glace qui s'écroule „ du haut de quelque montagne, et la nudité même „ de ces rochers élevés, où l'on ne découvre ni „ animaux, ni arbustes, ni verdure? Et quand on „ se rappelle la belle végétation et les charmans pay„ sages que l'on a vus les jours précédens dans les „ basses vallées, on est tenté de croire qu'on a été

„ subite-

„ subitement transporté dans un autre monde, ou-
„ blié par la nature ou sur une comète dans son
„ aphélie. " (*)

Ce ne fut pas sans difficulté que nous escaladâmes sur les débris mouvans la moraine qui borde l'extrémité du glacier pour atteindre de nouveau un sol plus ferme. Il ne nous resta plus un instant pour examiner avec attention les guferlignes et les blocs de pierre portés par des piliers de glace, ainsi que nous l'aurions désiré. (**)

La pluie, accompagnée d'un violent ouragan, commençait à tomber avec force, lorsque nous quittâmes la région de la gelée éternelle et nous arrivâmes, percés jusqu'aux os, sous le toit de l'hospice.

Excursion au glacier du Rhône.

On dépasse les limites d'un voyage dans l'Oberland bernois, lorsqu'on va depuis le Grimsel au glacier du Rhône, situé dans la partie supérieure du Haut-Vallais; mais pour rendre le présent ouvrage

(*) Voyage dans les Alpes par H. B. de Saussure, à Neuchâtel 1803. Tom. III. p. 22.

(**) Nous aurions voulu, par exemple, pouvoir vérifier si la glace ne s'augmente pas sous ces pierres, ainsi que Patrin le croit possible et cherche à l'expliquer à l'article *Glacier* dans le *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*. Mais il faudrait pour s'en assurer faire des expériences suivies sur les glaciers même pendant plusieurs étés consécutifs.

plus utile à la plupart des voyageurs qui parcourent ces contrées, je ne veux pas passer sous silence l'excursion que j'y ai faite et que je considère comme la plus intéressante de celles que l'on peut entreprendre depuis l'hospice.

Nous partîmes le 1.er Août 1815 à 7 heures du matin. Un brouillard équivoque avait retardé notre départ. Arnold Kehrli, l'un des valets de l'hospice, portait nos provisions. Il est bon de prendre pour guides dans ces contrées des hommes qui les habitent. Nous suivîmes la grande route des bêtes de somme qui conduit en ½ heure au point le plus élevé du passage, et de là, en 2½ lieues, à Obergestelen. On peut se rendre en moins de tems par une route latérale à Oberwald, et l'on peut atteindre en 1 ou 1½ heures le glacier de Rhône par un sentier étroit et mal entretenu, en passant par la Meyenwand. Il est fâcheux que les Vallaisans ne veuillent absolument pas le réparer, sous prétexte de ne pas nuire aux deux villages d'Obergestelen et d'Oberwald. Ils prétendent que tous les chevaux de somme qui descendent du Grimsel pour se rendre à la Furka et au St. Gotthard doivent absolument y passer. Mais la plupart des conducteurs préfèrent le chemin de la Meyenwand, qui abrège la traite, malgré la peine qu'il leur en coute, ainsi qu'à leurs bêtes.

En quittant l'hospice, on laisse les deux petits lacs sur la gauche et l'on prend un chemin assez bien pavé qui monte en plusieurs contours jusqu'au haut de la montagne, entre le Sidelhorn, à droite, et la

prolongation du Nägelisgrätli, au sud-ouest. On franchit, sans s'en appercevoir, les limites entre le canton de Berne et le Vallais. Plusieurs bandes de neige interrompent la route et l'on serait exposé à la perdre, si l'on n'avait pas de guides. Les poteaux que l'on a plantés pour l'indiquer sont si rares, qu'il faut encore de l'expérience pour se diriger. (*)

Lorsque nous eûmes atteint le haut de la pente abondamment parsemée de débris, nous eûmes beaucoup de plaisir à jeter un regard en arrière sur le fond grisâtre de la vallée de l'Aar et sur ses deux petits lacs. Le brouillard s'était dissipé et nous pouvions distinguer au haut du Nägelisgrätli un petit sapin, qu'on y avait apparemment enfoncé en terre comme un signal. Nous quittâmes la route frayée et nous prîmes à gauche, en marchant sur des flaques de neige et entre des blocs de pierre confusément épars. Dans un instant, nous fûmes de nouveau enveloppés par le brouillard que le vent avait ramené.

Nous traversâmes un champ de neige de 15 à 20 pieds d'épaisseur, qui, dans sa partie inférieure, avançait en voute fragile sur le miroir du *Todten-Seelein* (petit lac des morts). On appelle ce petit étang aussi le lac de *Hauseck*, d'après la dénomi-

(*) Ammien Marcellin fait déjà mention de pareils poteaux dans sa description des Alpes Cottiennes L. XV cap. 10. *Locorum callidi, eminentes ligneos stilos per cautiora loca defigunt, ut eorum series, viatorem ducat innoxium.*

nation de la localité où il est situé. On donne en général la qualification de *mort* à tous les lacs des Alpes qui n'ont pas une affluence et un écoulement visibles. Ici, l'on peut cependant reconnaître entre les pierres l'écoulement du petit lac de Hauseck dans le ruisseau du Meyenbach, qui se jette dans le Rhône, tandis qu'à un quart de lieue en arrière le ruisseau du Grimsel sort du lac du même nom pour se réunir avec l'Aar. Le premier va mêler ses ondes avec celles de la mer Méditerranée et le second porte le tribut des siennes à la mer du Nord.

Après avoir fait une heure de chemin, nous arrivâmes à la Meyenwand, et M. le professeur Meisner observa le baromètre. Il était à 16' 86'', tandis que le thermomètre marquait 3¾ degrés.

Le brouillard se maintenait toujours; mais sa mobilité nous faisait espérer qu'il ne durerait pas. En effet, après avoir descendu de quelques centaines de pas, en quittant le dernier banc de neige, il avait disparu et nous pouvions voir au-dessous de nous, à une grande profondeur, les masses du glacier du Rhône, tandis que nous foulions un sol gazonné et émaillé des plus belles fleurs des Alpes, que nous saluâmes avec des cris de joie. L'*anemone sulfurea*, le *satyrium nigrum*, la *pedicularis rostrata*, l'*arnica montana*, les *gentianæ acaules*, *purpureæ*, *punctatæ*, étalaient en foule leurs belles corolles aux caresses des papillons. Nous en cueillîmes de grands bouquets; nous donnâmes la chasse à quelques insectes et nous effrayâmes quelques marmottes, ha-

bitantes solitaires de ces hauteurs. Leurs sifflemens se firent entendre de tous côtés et nous examinâmes avec curiosité l'entrée de quelques-unes de leurs tanières.

Qu'il me soit permis de placer ici quelques observations sur ces animaux indigènes de nos Alpes. La conformation des marmottes est généralement connue. On les appelle dans le dialecte de l'Oberland *Murmete* ou *Murmeli.* On les trouve dans la région la plus élevée des Alpes bernoises sur des pentes éclairées par le soleil et tournées au midi ou à l'orient près des neiges éternelles. C'est là qu'elles construisent leurs demeures souterraines, sous des débris de rochers, où elles dorment pendant une grande partie de l'année, depuis les premières neiges de l'hiver jusqu'à leur fonte au printems, c'est-à-dire, depuis la fin de Septembre, soit à la St. Michel, jusqu'au commencement de Mai, soit à la St. George. Pendant l'été, les marmottes sont alertes; elles sortent de leurs tannières, pâturent l'herbe, folatrent ensemble, s'accouplent et bâtissent quelquefois de nouvelles habitations. Elles font l'office de baromètres pour les habitans du pays. Lorsqu'on les voit sautiller en plain air, elles annoncent le beau tems; lorsqu'elles se cachent, on est menacé de pluie et de froidure. Elles usent toujours de beaucoup de circonspection, lorsqu'elles sortent de leurs trous pour se chauffer ou pour prendre leurs ébats aux rayons du soleil. A l'approche du moindre danger, elle fuyent en sifflant et rentrent dans leurs demeures ou dans quelques retraites cachées qu'elles savent se ménager près

des endroits qu'elles fréquentent. Il faut que les chasseurs s'approchent d'elles avec prudence, afin qu'elles ne les apperçoivent ni ne les entendent. Il faut aussi que les coups de feu qu'on lâcha sur elles soient sûrs et mortels. Si elles ne sont que blessées, elles rentrent aussitôt dans leurs tannières et y attendent la mort. On a essayé depuis quelque tems de les prendre avec des trappes tendues à l'entrée de leurs retraites; ce moyen a si bien réussi, qu'il a presque détruit la race de ces bons petits animaux dans quelques contrées, particulièrement dans le Grindelwald. Quelquefois aussi on en a employé un autre plus barbare en les tirant de leurs retraites avec une espèce de taraud. Plus fréquemment on les déterre en hiver, lorsqu'on est assuré qu'elles sont plongées dans leur sommeil léthargique. Au printems, elles s'enfoncent plus en avant sous la terre à l'approche de leurs ennemis. Afin de pouvoir retrouver leurs demeures sous la neige, on plante en automne des poteaux devant leurs issues. Elles savent si bien les fermer par une espèce de mur, que l'on pourrait difficilement les distinguer sur le terrain sans y faire quelque marque. Les chasseurs prétendent pouvoir reconnaître, s'il y a des petits dans les tannières, à la manière dont ces clôtures sont construites; lorsque le mortier est mêlé de brins de foin, c'est un signe qu'il recèle des jeunes marmottes; si non, on ne s'attend pas à en trouver. C'est peut-être un instinct particulier qui enseigne à ces animaux de préparer une première nourriture à leurs petits pour le printems, afin qu'en tirant avec les dents ces tuyaux d'herbes, ils puissent abattre le mur et se frayer une sortie.

Pline a déjà fait mention de leur manière de charrier du foin sur leurs ventres, dont nous avons parlé plus haut(*) et Besson l'a aussi rappelée. Il est certain qu'on trouve du foin dans leurs tannières; mais c'est plutôt pour en faire leurs couches. Elles perdent l'appétit déjà quelque tems avant de s'enfouir. On ne peut pas assurer si elles se vuident les intestins avant de s'endormir pour tout l'hiver, ainsi qu'on l'a prétendu. Il est cependant certain que celles que l'on sort de leurs tannières dans cette saison et que l'on ouvre ont les boyaux complétement vuides d'alimens. Suivant des observations plus récentes, ils contiennent alors une espèce de fluide vert-jaunâtre ou gris-brun.

On compare la forme de leurs cavernes à celle d'un grand Y dont la queue représente l'issue. Elles ont 8, 10 même jusqu'à 20 pieds de profondeur, et leur entrée tout au plus 6 à 7 pouces de hauteur, de sorte que l'on conçoit à peine comment les marmottes peuvent y passer. En hiver, on en trouve 2, 4, 7, 12 jusqu'à 15 dans la même tannière. Elles sont couchées les unes à côté des autres en cercle, dont leurs dos forment la périphérie. La tête de chacune repose près de sa queue; elles sont roides, froides comme la glace et ne donnent aucun signe de vie. Probablement tous les habitans d'une caverne sont de la même famille. Elles ne tolèrent point de malade dans leur société, et chassent sans pitié celles qui le deviennent. Lorsqu'elles s'enfouissent de bonne

(*) Plin. *Hist. nat. L. VIII cap. 55. ed. Bipont.*

heure en automne, on doit s'attendre à un hiver rigoureux.

La chair des marmottes est fort estimée dans l'Oberland, soit qu'elles ayent été tuées au fusil ou déterrées. Quelquefois on la sale et on l'expose à la fumée, ou bien on la mange fraîche en rôti, après avoir échaudé l'animal dans de l'eau bouillante pour lui ôter les poils, comme on le fait aux cochons de lait. C'est au commencement de leur sommeil qu'elles sont plus grasses; à la fin de l'hiver, elles sont très-maigres. On vend avantageusement dans les pharmacies la graisse qu'on en tire, et une seule marmotte en a souvent donné une pinte.

L'espace ne nous permet pas d'expliquer ici leur sommeil léthargique; mais il est tellement inhérent à leur nature, que la douleur même ne peut l'interrompre que pendant quelques instans, et lorsqu'on les force à rester éveillées, elles périssent en peu de jours. (*)

Nous revenons à la Meyenwand et au point de vue qui se développa enfin sans obstacle à nos yeux. Il n'y en a presque point de plus remarquable dans toute la région des Alpes.

(*) M. Prunelle, professeur de médecine à Montpellier à donné les détails les plus complets et les plus intéressans sur le sommeil des marmottes dans un Memoire particulier sur ce sujet.

On plonge dans la profonde vallée d'*Im Gletsch*, située au pied de la Furka et du glacier du Rhône, traversée par ce fleuve encore enfant, encaissée comme un bassin étroit entre de hautes montagnes et se terminant en cul de sac. Au nord-est, elle est bornée par le Galenstock, chargé d'immenses masses de glace et entouré de tous côtés de glaciers dans sa partie supérieure. Au sud-est s'élève la Furka, et plus au midi le Mutthorn à 8,450 pieds. Du côté du nord se présente le Nägelisgrätli (arête des œuillets) et la contrée d'Im Sass d'où découle le Sassbach. Le glacier sort d'une gorge au pied du Galenstock et descend d'abord en talus peu incliné, puis, obligé par les parois de rochers à dévier de sa première direction, il atteint des pentes plus roides, se déchire en mille gouffres surmontés de cubes ou cônes irréguliers et parvient enfin à la vallée où son extrémité présente une masse platte, large d'une demi-lieue, sillonnée dans toute sa longueur et transversalement par une multitude de crevasses. (*)

En se projetant obliquement, il menace de fermer le passage de la Furka au St. Gotthard. La côte qui le borde et où passe le chemin qui tend à cette dernière route, est revêtue d'une herbe courte et d'aul-

(*) Voyez la planche au frontispice du second volume du Manuel d'Ebel, où il est fidèlement représenté. Cependant la forme des glaciers varie chaque année, et l'on ne peut promettre une ressemblance exacte dans les dessins que l'on en fait, que des montagnes qui les environnent.

nes de montagne très-bas; ce tapis verd forme un contraste agréable avec la teinte bleuâtre et grise du glacier. Les contours que fait celui-ci permettent de voir sa surface, sur l'étendue d'une lieue au moins entre les montagnes qui encaissent sa pente. Son extrémité recouverte de gravier et de débris est d'un gris foncé. Le Rhône, nommé *Rotten* par les Valaisans, sort en serpentant sur ses deux flancs, là où ils touchent aux parois de la gorge. La plus forte des sources de la rivière est du côté du Grimsel, où l'eau d'une couleur blanchâtre sort d'une voute azurée. On éprouve un sentiment agréable en se trouvant sur un sol que les poëtes classiques de la Grêce et de Rome ont déjà célébré dans leurs chants, sous les couleurs vagues d'un voile mystérieux dont les traditions et un éloignement qu'ils ne franchirent jamais l'enveloppaient à leurs yeux. On se rappelle le tableau poétique d'Appollonius de Rhodes : „ Le „ Rhône sorti des antres les plus cachés de la terre „ et des demeures de la nuit éternelle, roule ses ondes „ au travers des lacs orageux qui baignent le triste „ séjour des Celtes. (*)

(*) Voyez Appollon. Argonaut. IV. v. 627 — 646. Müller, dans son Histoire des Suisses, a cité encore d'autres morceaux des autres classiques sur ces contrées. Nous apprenons par Rufus Festus Avienus dans ses *Ora maritima* v. 637, etc. que les habitans du pays nommaient jadis le Galenstock l'*Obélisque du soleil.*

. . . . rupis illud erigentis se latus
Quod edit amnem, gentici cognominant
Solis columnam.

On connaît aussi ces vers de Silius (Punic. III 447, etc.):

Aggeribus caput Alpinis et rupe nivali
Proserit in Celtas ingentemque extrahit amnem
Spumenti Rhodanus proscindens gurgite campos

Les sources de ce fleuve prêtent au glacier qui l'enfante un intérêt tout particulier; mais sa beauté et sa grandeur lui assigneraient déjà un rang distingué dans le nombre de ces 400 amas de glaces, qui se trouvent entre le Montblanc et les frontières du Tyrol. (*)

Non loin de son extrémité, où sa base commence à prendre plus de déclivité, sa surface est coupée transversalement en gradins presque réguliers, d'abord assez bas, puis plus élevés; mais bientôt elle se montre fendue confusément et présente des coupures d'un bleu clair et argenté, des crevasses d'un azur plus foncé et des taches grises. Aucune moraine n'a pu se former à sa superficie; il les a toutes poussées de côté ou englouties dans ses gouffres profonds. Celles qui bordent son extrémité ne sont point exhaussées et il s'est même reculé de la dernière. Les rochers de granit qui l'entourent se brisent trop lentement pour y verser beaucoup de débris. Il offre un tableau tout différent de celui de l'Unteraar, et ce n'est qu'en les comparant que l'on peut établir

(*) Ebel indique ce nombre et calcule que toute la chaîne des Alpes embrasse une mer de glace d'environ 100 lieues quarrées.

la théorie de l'origine des glaciers et de leurs accidens. Ils ne proviennent point des lacs des Alpes convertis en glace, mais des masses de neiges qui ne fondent pas entièrement pendant l'été et qui s'augmentent par les avalanches des hauteurs environnantes. Les parties de ces neiges qui se dissolvent en eau à la superficie, dans la saison des chaleurs, s'infiltrent dans l'intérieur de leur masse et s'y congèlent.

L'essence d'un glacier consiste en glace proprement dite et non en neige molle ou durcie. Ces masses condensées s'accroîtraient d'une manière incroyable, si trois causes n'en opéraient la diminution. L'évaporation insensible en enlève une certaine partie; une autre, en se fondant, s'écoule en petits ruisseaux sur la surface. Enfin, la chaleur de la terre ou des sources qui jaillissent sous la glace et qui ont acquis assez de calorique dans le sein des montagnes pour en communiquer une partie à la masse gelée qu'elles touchent immédiatement, effectuent aussi une dissolution par dessous. Même au fort de l'hiver, les eaux ne cessent jamais de couler sous les glaciers, mais avec moins d'abondance, parce que l'action du soleil ne les augmente pas. Ces courans et la position inclinée des glaciers sont les causes principales du mouvement de ces énormes fardeaux.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que toutes les parties d'un glacier se portent également en avant sur la pente. Ce n'est jamais qu'un fragment qui doit s'écrouler, parce qu'il ne trouve plus d'appui sur sa

base, lorsque l'eau l'a rongée, ou parce que le sol s'affaisse subitement. Vu la densité de la glace, il doit se briser par une seule et grande fissure. Cependant il ébranle en se déchirant les parties voisines. A l'extrémité du glacier, ces fragmens s'en détachent tout-à-fait et fondent plus vîte, ce qui diminue aussi l'ensemble de la masse. Celle-ci, étant en grande partie excavée par dessous, et fondant aussi plus promptement sur les côtés, près des rochers qu'elle touche, mais dont elle se détache bientôt, elle n'est jamais solidement adhérente à sa base et son poids l'entraîne évidemment dans la vallée. Ainsi, les parties inférieures qui ne tiennent que faiblement au sol sont poussées en avant et le glacier avance avec une telle force, qu'il peut broyer des blocs de pierre qui se trouveraient resserrées entre la glace et des rocs plus durs.

En faisant ce mouvement sur un plan incliné, le plateau de glace se brise en nombreux débris, dont les angles et les bords forment à la surface des saillies et des inégalités que la pluie et la fonte travaillent sans cesse et qui prennent enfin la figure de colonnes, de pyramides et de petites tours plus ou moins grandes, suivant l'épaisseur originaire de la couche de glace. On a souvent mesuré cette épaisseur et on l'a trouvée de 200, 300, même, suivant Ebel, de 600 pieds. Mais on n'a pas encore recherché si la nature a posé des bornes à ces dimensions et où ces bornes se trouvent sous notre climat.

Dans les hivers où il tombe beaucoup de neige

et dans les étés froids et pluvieux, la masse des glaciers augmente considérablement, et c'est alors qu'elle avance dans les vallées. Mais dans les étés chauds et dans les hivers secs, elle diminue plus qu'elle ne s'accroît, et les glaciers reculent, ce qui n'est pas proprement une marche retrograde, mais l'effet de l'absence de la pression supérieure. Il en résulte, ainsi que de la fonte plus abondante à leur débouché dans la température plus chaude des vallées, que l'on voit souvent, en été, des espaces de plusieurs pieds où le sol est nud, tandis qu'il était encore couvert de glace au printems.

On ne doit d'ailleurs pas s'attendre à ce que la marche de tous les glaciers soit partout uniforme dans la vaste étendue de pays qu'ils occupent. Il y a trop de différences dans les circonstances accidentelles et dans les localités, pour que les mêmes phénomènes se reproduisent exactement chaque année. Ici, la bonne mère nature suit aussi l'éternelle loi de la variété, à laquelle elle se montre toujours fidèle.

J'ai déjà indiqué plusieurs observations sur l'accroissement général des glaciers, et nos descendans pourront établir un système plus complet sur cette matière, lorsqu'ils auront comparé l'état dans lequel ils les trouveront avec les notices de ce qu'ils étaient de notre tems et dans les siècles passés, telles que nous les consignons pour eux. Il serait très-difficile de fixer l'âge d'un glacier par les différentes couches de ses glaces, quelquefois assez distinctes, comme on reconnaît l'âge des arbres aux cercles que l'on

voit dans la coupure de leurs tiges. On pourrait tout au plus déduire de ces couches de glace, combien de tems une masse donnée se trouve à la place qu'elle occupe, mais non combien de couches antérieures se sont fondues dans une série de siècles précédens.

Les guferlignes, ces bancs de débris longs et réguliers, dont j'ai déjà fait mention quelquefois, sont une des particularités les plus remarquables des glaciers. Ils se forment des deux côtés sur leurs bords et courent en lignes parallèles jusqu'au point de réunion d'un second glacier latéral avec le premier. On voit alors quatre de ces bancs se prolonger sur la pente, où (ce qui arrive le plus souvent) les deux qui sont au milieu se réunissent, de sorte que l'on n'en voit plus que trois. Ils sont évidemment composées de fragmens des montagnes environnantes, et si quelques personnes ont pu se laisser induire à croire que le glacier poussait ces amas d'éboulis spontanément hors de son sein, elles n'avaient pas bien observé leur nature. On prétendait, en suivant cette opinion, que c'était une purification naturelle du glacier, et l'on se plaisait à admettre cette idée d'excrémens gigantesques. Il est assez singulier que la glace soit toujours exhaussée de plusieurs pieds sous ces bandes de débris. On ne peut l'expliquer qu'en supposant qu'elle ne subit pas autant d'évaporation ni de fonte, lorsque l'air et les rayons du soleil ne sont pas en contact immédiat avec elle. Ces guferlignes ont un grand attrait pour les minéralogistes. Ils y trouvent sans peine sous leurs pieds des pierres venues des régions les plus élevées, qu'ils seraient obligés

d'aller chercher à la sueur de leur front et quelquefois au péril de leur vie sur les plus hautes montagnes.

Sur des glaciers très-inclinés, ces bancs ne se prolongent pas très-loin; sur d'autres, ils se dirigent insensiblement vers le milieu de la voie des glaces, ce qu'on doit moins attribuer, suivant Saussure, à un enfoncement en forme de berceau qui s'y trouverait, qu'à l'accroissement du glacier sur ses deux flancs, produit par les neiges tombées en hiver et congelées. Les guferlignes maintiennent constamment leur marche régulière et fournissent souvent la mesure de la quantité de glace de deux glaciers qui se réunissent et de la proportion de leur mouvement progressif.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que la dénomination de *glaciers* ne peut pas être appliquée exactement à toutes les montagnes couvertes de neige de la Suisse. Un examen rigoureux montre à la surface de ces neiges une espèce de vernis ou de croûte qu'on peut à peine envisager comme de la glace. Les glaciers, dans leur sens véritable, sont toujours situés sur les limites des neiges éternelles et ne peuvent se former sans que celles-ci ne se fondent en partie et sans que l'eau qui en provient ne se congèle, ce qui exige, d'un côté, un soleil ardent, de l'autre des nuits froides et quelques jours de pluies ou un hiver prolongé. Ainsi, la nature a pourvu avec une sagesse admirable à établir des réservoirs d'eaux courantes pour une grande partie de l'Europe.

l'Europe. Si la neige ne descendait pas des régions supérieures des montagnes bien en avant dans les vallées, elle ne fondrait pas, et si elle y arrivait sous sa forme primitive, elle se dissoudrait trop vîte et produirait des torrens destructeurs qui tariraient en peu de tems. Mais lorsqu'elle a pris la consistance dure de la glace avant de descendre dans un atmosphère plus tempéré, où elle est mieux exposée à l'influence de la chaleur solaire, elle fond lentement et avec assez d'uniformité, pour alimenter les rivières et arroser les pays lointains régulièrement et sans interruption. (*)

Nous quittâmes enfin la station que nous avions prise en face du glacier du Rhône, qui nous a conduit à cette digression sur les glaciers en général, pour nous rendre à la cabane d'un distillateur de gen-

(*) Stapfer, dans son *Voyage pittoresque* p. 68 et suiv. fait aussi les mêmes remarques. Il cite différentes dénominations des glaciers. En Lapponie, on leur donne celle de *Jegna* ou *Jeégna;* en Islande, on les nomme *Jöckel;* dans quelques parties de la Norvége, *Gykel*, ce qui rappelle l'ancien mot allemand *Göckelgut*, cité par Wahlenberg, qui signifiait à Goslar du *vitriol en forme de cheville*. Dans les Grisons, on nomme les glaciers *Wadret*, *Wedrez* ou *Vedreg*, ce qui dérive probablement de *vitrum* (verre). Dans le canton de Glaris, *Firn* ou *Firner* de *fern* (ancien, éloigné, de l'année passée). La dénomination allemande de *Gletscher* ne dérive probablement pas du français *glacier*, mais plutôt de *Glanz* (éclat) ou de *glitschen* (glisser), peut-être de *gleissen* (briller). Voyez dans l'Idiotikon suisse de Stalder les mots *Glöste*, *Gleisten*, *Gletscher*, *Glüssen*, *Glützen*.

tiane, que nous appercevions à une certaine distance à nos pieds et qui, dans ces déserts sauvages, tient assez chétivement lieu d'une auberge. Une troupe joyeuse de Vallaisans était assise sur des pierres et et sur des troncs d'arbres devant la porte; un vieux Tyrolien à longue barbe, noir et enfumé, mais hospitalier, comme un charbonnier, sortit de la hutte et versa de son eau-de-vie dans de petits verres, qu'il offrit avec empressement à ses hôtes. Cette liqueur amère a beaucoup de débit dans ces lieux, la route depuis le Vallais et le Grimsel à Realp qui y passe étant très-fréquentée dans cette saison. Dans une heure de tems, nous vîmes traverser quatre ou cinq caravanes, qui animèrent agréablement ce paysage dénué de vie, avec leurs mulets diversement chargés et les costumes variés de leurs conducteurs. Quelques déserteurs autrichiens avec des uniformes en lambeaux et revêtus en grande partie de sacs, passèrent aussi venant d'Italie pour gagner le St. Gotthard. Il nous était plus agréable de les rencontrer près de cette cabane habitée que dans quelque lieu écarté sur notre route. Celui de tous les convives de cette hôtellerie qui me frappa le plus, fut un vieux Savoyard, aussi à longue barbe, chargé de paniers joliment tressés et faisant route vers la Furka: il me rappela le Juif errant qui, suivant une tradition fort accréditée dans le pays, passa trois fois le Grimsel et y trouva la première fois des vignes, la seconde fois une forêt de sapins et enfin la troisième les amas de neiges qu'on y voit encore de nos jours.

Après avoir goûté l'espèce de rafraîchissemens

que pouvait nous présenter le distillateur de gentiane, nous quittâmes sa cabane pour nous rapprocher de la source du Rhône. Peut-être des voyageurs qui viendront après nous, ne trouveront-ils plus cette cabane habitée, car les gentianes commençaient à manquer dans la contrée. L'été de 1814, l'économe de l'hospice du Grimsel avait pris à ferme cet établissement qui appartient à quelques communautés du Haut-Vallais, comprises sous le nom collectif de *comté*. Le pris du bail était L. 100 et de 4 pintes ou pots d'eau-de-vie. En peu de mois, deux des valets de l'hospice recueillirent 530 quintaux de racines de gentianes et en distillèrent 1100 pots d'eau-de-vie. Ils en vendirent pour 20 à 25 Louis d'or aux voyageurs qui passaient près de la cabane. Après une telle moisson, on juge aisément qu'il reste peu à glaner.

Nous laissâmes quelques chalets sur la gauche, en nous rapprochant du glacier, et nous fûmes surpris, chemin faisant, de trouver quelques moraines très-anciennes, que nous n'avions point apperçues depuis la hauteur. Elles ne sont pas très-exhaussées et en grande partie revêtues d'herbes; mais elles présentent cependant de grandes masses de pierres. La dernière était maintenant distante de 800 pas de la glace. Nous ne nous dirigeâmes pas sur le glacier du côté le plus favorable, où le bras principal du Rhône sort impétueusement d'une voute azurée. Je ne pus m'empêcher de comparer de loin cette voute aux toiles vertes que l'on pose sur les berceaux des enfans, lorsqu'on veut les endormir. On dirait que

la nature a tendu un de ces voiles sur la couche du jeune Dieu de ce fleuve, mais en vain! le sommeil le fuit éternellement; son murmure, ses gémissemens fatiguent incessamment les échos d'alentour; il semble déplorer de quitter ses grottes tranquilles et maternelles pour se lancer dans le séjour bruyant des mortels.

Avant de monter sur le glacier, M. le professeur Meisner observa, au moyen de son baromètre, que celui-ci était à 240 pieds plus bas que l'hospice du Grimsel. Nous fîmes un quart de lieue de chemin, en gravissant sur cette plage de glace, et nous contemplâmes les innombrables filets d'eau qui coulaient sur sa surface et les puissantes crevasses qui la coupent. On pouvait très-bien distinguer dans celles-ci que les couches inférieures de la glace ont plus de densité et une couleur bleue plus vive que celles qui se rapprochent de la superficie et qui sont plus opaques et composées de grains, peu différens du noyau des floccons de neige, lorsqu'ils ont perdu leurs rayons. Ce n'est que dans les régions élevées des montagnes qu'une succession continuelle de dissolution et de congélation peut dépouiller la glace des particules d'air qu'elle contient et qu'elle prend un tel degré de crystallisation. La couleur bleue foncée se montre principalement dans ces voutes, qui se forment comme de grands portiques à l'extrémité des glaciers et qui prouvent évidemment que ces énormes couches de glace sont excavées en dessous par leur propre fonte et par le creusement qu'opèrent les eaux dans le sol de la base graveleuse qui les porte.

Nous fûmes obligés de quitter le glacier trop tôt pour satisfaire notre curiosité. Nous nous proposions de retourner au Grimsel, non par la Meyenwand, mais en faisant le détour par le village d'Obergestelen, distant encore de trois lieues plus bas dans la vallée du Rhône. Nous prîmes sur la rive droite de cette rivière, après l'avoir traversée sur un pont de bois, la route des bêtes de somme pierreuse, raboteuse et mal entretenue. Elle suit toujours la pente du Grimsel et côtoye à gauche le ravin étroit au fond duquel les ondes se pressent en grondant au travers des débris. Sur la rive opposée s'élèvent le *Hungerberg* et le *Geren*. On traverse les lieux dits *in der Lamm* et *in den Wengenen*; puis on arrive, après avoir passé par une forêt de sapins, à la chapelle de Saint-Nicolas, construite à côté des ruines d'une plus ancienne, sur un rocher avancé éclairé par le soleil.

Nous nous y arrêtâmes pour faire un modeste repas avec les provisions que nous avions apportées. Le vent du midi nous pénétrait d'une agréable chaleur. Pour la première fois le Rhône serpentait fièrement au travers d'un vallon plus élargi. L'abondant torrent de Nufenen descendait avec fracas par la vallée de Geren, du passage de montagne de la Nufenen, qui conduit à Airolo. A droite, de l'autre côté du fleuve, on voyait derrière un bois de melèses le hameau d'Unterwasser, et sur la rive où nous étions, mais plus bas dans la vallée, le village d'Oberwald. Plus loin, l'église d'Obergestelen brillait dans le paysage.

Avec quel plaisir l'œil plane sur ce tableau orné d'une riche végétation, après avoir été si long-tems fatigué de l'aspect monotone des déserts du Grimsel et de la Furka. Une foule d'insectes se mouvaient autour de nous; déjà nous retrouvions des prairies touffues où la faux peut s'exercer. A l'horizon s'étalait la chaîne de montagnes, située près d'Arnen et autour du Mäderhorn.

A Oberwald, que nous traversâmes un quart d'heure après, l'on voit des granges très-vastes et des fenils d'une hauteur extraordinaire, dont les lambris bruns foncés (couleur que prend le bois de melèse lorsqu'il est vieux) paraissent enfumés. Depuis le matin, nous nous croyions transportés dans une autre partie du monde. Tous les paysans étaient occupés à faire les foins, et les faneurs en portaient de larges bottes sur leurs têtes ou sur leurs épaules dans les granges, de manière qu'on ne voyait point leurs visages. Nous rencontrâmes cependant aussi un char de foin très-bas qui paraissait être l'ouvrage de quelque Robinson Crusoë. Il était d'une facture lourde, sans aucun lien de fer et traîné par une seule vache.

A Obergestelen où le thermomètre marquait déjà 13½ degrés au-dessus de zéro et qui est cependant de 700 pieds plus élevé que Guttannen, la végétation était très-riche. Ce village, quoique assez grand, ne contient rien de remarquable; son église est bien construite pour la contrée et son auberge assez bien pourvue. Nous y trouvâmes au lieu des fromages

et des viandes du Grimsel, des pains d'épices, des pâtisseries faites avec des œufs, de la crême, du sucre, de la canelle et des cloux de girofle, du café et du pain blanc, comme si les hommes étaient déjà un peu plus gourmands sous un climat plus doux que sur les montagnes.

Nous recueillîmes des forces pour le retour et bientôt nous nous remîmes en route. Un sentier nous conduisit au travers de belles prairies au grand chemin et nous offrit quelques jolis points de vue sur le riant paysage, auquel il ne manque que des arbres à larges feuilles et particulièrement des arbres fruitiers. Des aulnes ombragent seuls les rivages du Rhône dans leurs gracieux contours; mais bientôt l'aspect des melèses avec leurs tiges élancées et leur verdure tendre vint réjouir notre vue. Leurs branches sont toutes penchées du côté de la vallée, de sorte que la partie de leurs troncs tournée au nord contre la montagne paraît presque tout-à-fait dépouillée.

Il était trois heures après midi; le soleil du soir dardait ses rayons bienfaisans; mais souvent des bouffées de vent du nord, partant du col des montagnes, nous frappaient de leur souffle glacial et chassaient devant elles, avec la rapidité de la fumée d'un canon, des pelottes de nuages isolées, qui se dissipaient à l'instant dans les airs et retombaient en vapeurs invisibles sur les plantations variées, pour porter aux seigles, aux orges, au lin une fraîcheur et une humidité fructifiantes.

Bientôt nous nous trouvâmes enveloppés dans un épais amas de nuages, tels qu'on en voit souvent ici se mouvoir en deux directions différentes. Ceux qui sont plus près de la terre volent avec plus de rapidité, tandis que la couche supérieure roule lentement dans les airs.

Alpestres Borea nunc hinc, nunc flatibus illuc
Eruere inter se certant. . . . .

Nous fûmes très-satisfaits de trouver des poteaux pour nous indiquer le chemin que nous devions suivre sur les bancs de pierre ou de neige, où nulle route n'était tracée. La Scheideck du Grimsel peut être considérée comme une vaste platteforme dont le sol ondoyé est composé de différentes couches presque verticales de roche primordiales et massives. Souvent les têtes et les angles de ces couches percent au-dessus du terrain et se montrent à nud en longues bandes, dont les intervalles sont enfoncés et comme balayés. Nous aurions désiré pouvoir les examiner plus attentivement, ainsi que d'autres objets intéressans qui se présentaient à nous. Mais le froid et le brouillard hâtaient notre marche vers la bonne chambre chaude qui nous attendait à l'hospice, où nous nous reposâmes pendant la soirée, en nous répétant mutuellement, *et hæc olim meminisse juvabit.*

Retour à Meyringen. La gorge obscure, le Reichenbach.

Jamais on n'apprécie mieux les beautés de la vallée de Hasli que lorsqu'on descend des déserts rocailleux du Grimsel. J'ai goûté deux fois cette jouissance, et c'est ce qui a peut-être contribué à faire paraître à mes yeux les alentours de Meyringen sous un jour si riant, que je serais tenté de m'accuser moi-même d'une espèce de prédilection, en les décrivant. On ne peut terminer un voyage dans l'Oberland d'une manière plus agréable, qu'en gravant dans sa mémoire les diverses scènes alternativement sublimes, belles et gracieuses qui se présentent de toutes parts dans ce vallon.

On descend par la gradation la mieux ordonnée, ni trop vîte ni trop lentement, des contrées âpres et hivernales du Grimsel dans le séjour du printems, de la fertilité, de la variété et de la vie, dans le charmant pays de Hasli; on fuit d'un pas rapide les régions glaciales. Le cœur se réjouit de revoir les fleurs dont la plaine est parée, avec autant de vivacité que la curiosité et le désir de s'instruire en avaient mis à chercher celles qui brillent sur les flancs arides des Alpes ; de revoir au milieu d'une verdure plus gaie ces sombres sapins, dont les hautes pyramides s'élèvent seules comme autant de monumens lugubres dans les déserts des montagnes.

La première partie de la descente du Grimsel

n'est point pénible. On désirerait en vain trouver sur une route différente de nouveaux objets à contempler. Il n'en existe point d'autre que celle que l'Aar a frayée. On marche de pied ferme et sec sur les larges dalles de granit que la nature a posées, et l'on sent avec plaisir, à chaque pas, que la température devient plus douce, le sol plus docile, la contrée plus habitable.

En quittant la Handeck, les pierres morcelées et anguleuses dont le chemin est parsemé commencent à le rendre désagréable et douloureux pour la plante des pieds. Nous visitâmes encore une fois la cataracte de la Handeck, dont on trouve toujours l'aspect incomparable. L'Aerlenbach s'avance avec hardiesse et se jette sur une saillie de rochers dans le sombre ravin; mais, tout-à-coup, il paraît effrayé du gouffre profond qui s'ouvre sous lui; il hésite, mais en vain. Il ne peut plus s'arrêter ni reculer; obligé d'accomplir le saut le plus téméraire, il prend un élan comme s'il voulait se lancer sur l'autre rive: au milieu de son vol, il rencontre la puissante colonne de l'Aar, qui court avec une rapidité redoublée dans son lit rocailleux et qui précipite ses ondes écumantes dans le sombre abime. Elle saisit avec une force irrésistible l'Aerlenbach et l'entraîne dans leur tombe commune, au fond de laquelle on croit entendre le gémissement des enfers.

A chaque pas, on voit disparaître quelques-uns des enfans de la Flore des Alpes. Le *silene acaulis*, que Saussure a trouvé à une élévation de 10,668 pieds,

se trouve encore à celle de 4600 pieds, avec une tige, sur laquelle sa corolle se balance au-dessus du gazon. Plus bas, les fleurs pourprées du myrtil et du rhododendron s'entrelacent avec le pin de montagne, dont les rameaux rampent sur la terre; sous leurs ombrages se cachent le mulot des Alpes et la timide lagopède au plumage argenté. Plus bas encore, l'if élève sa tête toujours verte au-dessus des buissons du noir genevrier, près de celles des hêtres et des melèses, que l'hiver dépouille de leur feuillage.

On se rafraîchit avec un nouveau plaisir à l'auberge de Guttannen, et l'on se hâte d'atteindre le joli vallon d'Im Grund. On y parvient en 5 ou 6 heures de marche depuis l'hospice, et l'on franchit avec impatience le Kirchhet, cette dernière cloison qui sépare encore du beau village de Meyringen. Le mont Kirchhet est particulièrement intéressant pour les géologistes. Il n'y a pas de doute que dans les tems les plus anciens son flanc méridional n'arrêtât toutes les eaux qui découlaient des hautes montagnes et ne les forçât à déposer le sable et les pierres qu'elles charriaient. Ces matières, dont on remarque encore des traces sur le versant des montagnes qui entourent le vallon d'Im Grund dans la direction du courant de l'Aar, ont probablement été soulevées peu à peu et déposées par les eaux stagnantes du lac qui remplissait ce bassin, ce qui paraît prouvé par la circonstance singulière que quelques petits tertres sur le Kirchhet même ne sont couverts de pierres roulées que sur leur côté méridional. Si ces pierres y avaient été amenées par des courans plus considérables à

quelque hauteur qu'on veuille les supposer, elles n'auraient pas été déposées avec une pareille régularité. Il en résulte donc qu'elles doivent avoir été poussées par une eau stagnante sur son rivage à la place qu'elles occupent et qui indique jusqu'où cette eau montait autrefois.

Une particularité du Kirchhet à laquelle on n'a pas encore fait assez d'attention, ce sont les lits profonds qui doivent avoir été creusés à différentes époques de la plus haute antiquité par les écoulemens du lac existant alors dans le vallon d'Im Grund. Deux de ces gorges, la *finstere Schlauche* (gorge obscure) et la *lautere Schlauche* (gorge éclairée), méritent d'être visitées par tout voyageur curieux. On parvient sans difficulté dans la seconde, située plus au nord. Elle traverse le roc vif sur l'espace d'un demi-quart de lieue à peu près, comme un grand fossé naturel, large et raboteux, et s'ouvre enfin en offrant un point de vue gracieux sur la grande vallée, par un portail étroit au travers des rochers dans une prairie platte, sur la rive gauche de l'Aar, près de l'endroit où cette rivière sort de l'horrible gorge nommée le *Lamm*.

La gorge obscure, située plus au midi près d'Im Grund, est plus cachée et d'un abord plus difficile. Bientôt après avoir commencé à monter le Kirchhet en quittant ce vallon, on se détourne à droite vers un enfoncement à quelques centaines de pas et l'on voit encore à droite, au milieu des rochers entr'ouverts comme des tombeaux, un sombre grouppe de

broussailles dans un fond resserré, auquel nul sentier ne conduit. On s'en approche avec assez de peine et l'on se trouve sur le bord d'une fosse obscure et escarpée, qui paraît n'avoir aucune issue. On se hasarde à descendre dans ce gouffre, en écartant avec précaution les orties et les buissons épineux qui entourent son orifice et en foulant un terrain mobile. Les poëtes ne pourraient être taxés d'exagération, en comparant ces lieux à l'entrée des Enfers.

Bientôt le chemin devient plus pierreux, la cavité plus sombre. Quelques arbres que l'on avait vu jusqu'alors étendre leur feuillage gracieux au-dessus de soi disparaissent, les parois des rochers se rapprochent et s'enchassent tellement l'une sur l'autre, que pendant quelques instans la voute des cieux même est masquée. Des troncs d'arbres pourris, apparemment tombés d'en haut, jonchent le sol. On n'apperçoit aucune trace de vie. Le bruit des gouttes d'eau qui distillent du plafond et un murmure sourd qui paraît sortir des entrailles de la terre, celui de l'Aar, interrompent seuls le silence effrayant qui règne dans ce souterrain. On marche entre deux murs de rochers massifs hauts de 2 à 300 pieds et pleins d'excavations arrondies en forme de coquilles que les eaux y ont façonnées. L'un de ces trous est si grand, qu'on peut le comparer à ces petites niches taillées dans le roc que l'on voit quelquefois ornées d'images de Saints dans les pays de montagnes. On remarque aussi une espèce d'incision en spirale dans la pierre dure, qui paraît indiquer l'endroit où l'eau resserrée dans cette gorge et n'ayant pas encore percé

l'issue par où l'Aar s'écoule maintenant, s'agitait en tournoyant avec violence.

On trouve sur le sol de cette cavité entre les pierres roulées du sable très-fin et très-pur parfaitement semblable à celui que l'Aar charrie, qui a probablement été formé en grande partie par le frottement des eaux contre les rochers et le broyement des débris qu'elles amenaient. Ce sont les pierres que les flots roulaient dans ces gouffres qui opéraient principalement leur excavation.

Après avoir fait à peu près 200 pas dans la nuit de cette fosse, on se retrouve en quelque façon en plein air, dans une petite place d'environ 20 pieds en circonférence entre les rochers écartés. A vos pieds, l'Aar roule ses flots verdâtres, semblable à l'Acheron devant les portes du Tenare. On ne voit pas d'où elle vient ni où elle va. Encaissée entre des rochers à pic, remplissant tout l'espace qui les sépare, elle laisse à peine à découvert, lorsque ses eaux sont basses, une petite plage de pierres roulées et de sable, sur laquelle on peut avancer à une centaine de pas du côté d'Im Grund sans trouver une issue hors de cet horrible ravin. Au milieu de son lit gît un grand bloc de pierre qui doit être tombé du rocher vertical en face, d'une hauteur de 500 pieds au moins. En élevant la tête aussi haut qu'on le peut, on voit une étroite bande des cieux, deux rochers immenses avec quelques saillies verdoyantes et quelques broussailles, couronnés d'arbres à hautes tiges qui coupent un peu l'aspect effrayant et uniforme de ces lieux.

On ne quitte pas la gorge obscure sans être satisfait de l'avoir visitée. Que sont toutes les ruines des édifices humains en comparaison de ces restes des ouvrages de la puissante Nature ! Le sentiment vague, mais imposant, d'un passé incommensurable se mêle aux idées de mort et de destruction qu'inspirent ces rochers nuds qui menacent de s'écrouler de toutes parts. En sortant de ce monde souterrain, on éprouve le bonheur de la résurrection. Les tableaux plus doux que l'on retrouve sur la croupe du Kirchhet forment une transition agréable pour rentrer dans le domaine de la vie.

On marche sous un dôme de tilleuls et de chênes, on foule un épais gazon. Le passage subit d'un désert dans un paysage riant, des ténèbres à la clarté, d'un séjour mélancolique à des images attrayantes et animées, dilate le cœur du voyageur. Bientôt les grands arbres restent en arrière, le sol commence à devenir plus rocailleux et à s'incliner. Des broussailles touffues offusquent encore la vue; mais enfin au pied d'un rocher qui surplombe en grotte, sous lequel est placé un reposoir simple et champêtre, l'horizon s'ouvre et un tableau enchanteur se développe aux regards satisfaits. L'œil suit presque jusqu'au lac de Brienz le cours sinueux de l'Aar serpentant au travers d'une vallée unie, plantureuse et verdoyante, remplie d'habitations et de fenils, signes d'une utile industrie et d'une heureuse population. Des deux côtés les plus belles montagnes s'élèvent en gradins de rochers, en terrasses pittoresques et revêtues de verture, ou en pentes douces, tapissées

d'un gazon touffu. On entend dans le lointain le murmure continuel de vingt chûtes d'eau formant une harmonie aérienne, semblable aux voix des esprits de la montagne. Ces cascades brillantes se dessinent en rubans argentés sur le penchant grisâtre des côteaux. Partout des arbres élancés étalent leurs feuillages épais. Les hêtres, les noyers, de riches arbres fruitiers balancent leur branchage dans les airs. Le rempart dont les Alpes ceignent cette contrée la préserve du souffle glacial des vents du nord et y concentre la chaleur du soleil.

On se hâte de descendre dans ce paradis et on voit avec peine sur les bords du chemin les traces d'anciens écroulemens, d'anciens lits de torrens qui ont pu menacer jadis ce jardin délicieux. On atteint bientôt un pont couvert sur l'Aar, au-delà duquel on s'approche du beau village de Meyringen sur un terrain uni, en longeant des prairies, des plantages et des maisons isolées. Cependant, avant d'entrer dans le bourg, on traverse le large lit d'un torrent rempli de cailloux, et l'on pense avec regret que la nature a placé un instrument de destruction au milieu de ce séjour de vie et d'abondance. Le ruisseau impétueux qui roule ces amas de pierres dans ces riantes plaines, gronde au fond d'un sombre ravin, au pied de la montagne à droite. Son murmure est une voix éternellement menaçante, dont les imprécations peuvent se réaliser après chaque fonte de neige, à chaque printems. Au-delà de son cours, on entre dans la principale rue du village où se trouve l'auberge. Fatigué d'une longue traite, on s'empresse d'y

d'y entrer et de chercher dans un sommeil réparateur de nouvelles forces pour les jouissances que promet le lendemain, et pour visiter avant tout les superbes chûtes du Reichenbach.

Il est juste de vouer une mention toute particulière à cet objet remarquable, le premier et le plus vanté de tous ceux que contient l'Oberhasli. Mais ici, comme au Staubbach, il y aurait tant de particularités à détailler, à indiquer, que l'on ne sait comment en donner une description succinte. Un jour entier m'a à peine suffi pour saisir toutes les beautés que le Reichenbach avec ses alentours pittoresques offre dans la belle saison aux yeux de ses admirateurs.

Je ne conçois pas ces voyageurs toujours pressés qui ne s'y arrêtent qu'un instant ou qui se mettent à la discrétion d'un guide indifférent et altéré pour se hâter de voir tout au plus deux des sept chûtes remarquables de cette rivière, sans choisir le moment ou la station favorable, et qui s'imaginent avoir épuisé toute la magnificence de ce spectacle. Je m'accorderais bien mieux avec cet artiste réfléchi qui séjourna pendant plusieurs jours sur cette rampe de grandes et de petites cascades et qui croyait n'avoir jamais assez étudié les merveilles du jeu de la lumière, la magie des mouvemens des ondes, les beautés, la richesse de la végétation, l'émail des fleurs, l'activité des hommes sur les bords et dans les environs de ce torrent dont les formes sont si variées. Quelle école pour le paysagiste! Quel trésor d'images pour le poëte! Que de matériaux pour le naturaliste!

Et surtout quelle source de doux sentimens, d'émotions, d'idées pour l'homme simple qui n'y vient que pour contempler, sans s'occuper de beaux arts, ni de sciences !

La première loi que je m'imposerais pour mieux jouir de cet aspect incomparable, serait l'isolement. Couché dans un paisible repos au bord de ces flots écumans, séparé des humains et de leur verbeuse conversation, jetant les yeux tour à tour sur le ruisseau et sur le lointain de la riante vallée, j'ai vu s'écouler l'un des jours les plus heureux de ma vie; il m'est impossible de me le rappeler sans éprouver encore la plus douce émotion.

Au sud-ouest de la vallée, près du Zwirgi, le Reichenbach fait le premier et le plus hardi de ses sauts vers la plaine, d'un rocher élevé et lavé par les eaux, au milieu d'un côteau gazonné. On voit cette chûte haute et dégagée de presque tous les points de la vallée, et pendant quelques matinées du mois de Juin, elle présente depuis le pont couvert un spectacle magnifique, étant alors revêtue du haut en bas des brillantes couleurs de l'Iris. Son bruit sourd, semblable au tonnerre, augmenté par celui des cascades inférieures que l'on ne peut voir d'aucun point éloigné, parce qu'elles sont masquées par des arbres et des broussailles, rétentit au loin dans la contrée. La dernière et la plus pittoresque de ses chûtes se montre aussi à découvert. Celle-ci a été représentée admirablement bien par Rieter dans une estampe coloriée et d'une dimension convenable.



OBERSTER FALL DES REICHENBACH'S

Nous donnons ci-joint une gravure de la cascade supérieure par Hegi, d'après un dessin de Lory. Deux des chûtes intermédiaires, ainsi que la dernière, ont été dessinées fidèlement et publiées par König dans ses *Souvenirs*. On pourrait encore citer plusieurs tableaux de ce ruisseau si fertile en effets pittoresques. (*)

On peut visiter ces chûtes dans deux ordres différens, soit en commençant d'en haut par la plus haute et la plus sauvage, soit en remontant d'en bas, depuis la plus large et la plus pittoresque. Il m'a toujours paru qu'on en jouissait mieux en suivant depuis en haut le courant de l'eau, et en arrivant avec elle dans la vallée, où elle trouve le repos ainsi que le voyageur. De cette manière on peut se rapprocher du ruisseau, en descendant la Scheideck, à moins que le soleil ne l'ait déjà quitté et ne l'éclaire plus; si non, il faut y monter avant midi depuis Meyringen, en passant sur le pont de l'Aar et près des maisons de Schwendi. C'est alors qu'il est le mieux éclairé et que l'on voit en chemin les scènes champêtres les plus agréables. On traverse ensuite, en redescendant, le Reichenbach même, entre la pre-

(*) On trouve, par exemple, une gravure de la cascade supérieure d'après Lory, dans l'agréable ouvrage intitulé *Recueil de paysages suisses*, *etc.* par Lory, Lafond et Zehender, accompagné d'un texte, etc. Berne 1797 petit in-fol. qui, malheureusement, n'est presque plus dans le commerce. Il contient aussi quelques autres très-jolis dessins pris dans la vallée de Hasli.

mière et la dernière chûte, pour arriver à celle-ci, et l'on retourne à Meyringen par le pont découvert en dessous du village.

Si l'on veut suivre l'ordre inverse, on se rend par ce dernier pont sur la rive gauche de l'Aar; puis, en se détournant à l'orient, on apperçoit d'abord la cascade inférieure et on remonte le long du courant.

Mais pourquoi conseillerai-je à d'autres ce que je n'ai pas observé moi-même? Sans aucun plan, tantôt descendant, tantôt montant au hasard, j'allai admirer 6 ou 7 de ces belles cascades, puis je fis une promenade à l'orient du ruisseau sur les hauteurs de *Lugen*, où m'attendait la jouïssance inattendue d'un charmant point de vue.

Je me rendis d'abord par le pont couvert sur la rive gauche de l'Aar et j'atteignis la chûte supérieure, en me débattant contre une armée de mendians, en luttant contre plusieurs hayes que j'eus à escalader, et contre les pierres qui çà et là encombraient la route. Je payai avec plaisir une espèce de péage à la dernière maison que je rencontrai. On y levait une collecte pour construire un cabinet près de la cascade d'où l'on pût la contempler sans être incommodé par la poussière liquide qui en émane sans cesse. Ce petit édifice a été enfin terminé en 1816, et l'on assure qu'il répond parfaitement à son but. Déjà on avait eu soin d'établir des degrés très-commodes avec de larges pierres plattes sur le sentier toujours boueux, toujours glissant qui y conduit.

Nous montâmes jusqu'au plateau de gazon très-incliné, sur la rive droite, d'où la chûte supérieure se présente le plus favorablement. On dirait qu'Ovide a deviné d'un esprit prophétique cette cascade et qu'il a aussi voulu la dépeindre, lorsqu'il a chanté le fleuve qui embellit la vallée de Tempé :

C'est-là que le Pénée, échappé de sa source,
Du Pinde à gros bouillons précipitant sa course,
Épanche avec fracas le torrent de ses flots,
Et de leur chûte au loin fatigue les échos.
L'écume jaillissante en vapeurs transformée,
Élève dans les airs une humide fumée,
Et des arbres voisins humecte les sommets.
On appelle Tempé ce vallon toujours frais.
Là, s'ouvre dans le roc une grotte enfoncée,
De mousse, de glayeuls et de joncs tapissée;
Là, le Dieu tient sa cour et gouverne en repos,
Et les eaux de son lit, et les nymphes des eaux.(*)

Ce n'est pas au premier moment que le spectacle majestueux de cette cataracte pénètre l'ame de toute sa beauté. Un bruit étourdissant, un courant d'air

(*) Voyez *Ovid. Metam. Lib. I. v. 570 et seq.* traduit par de St. Ange.

. . . . spumosis volvitur undis
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
Nubila conducit, summasque aspergine silvas
Impluit, et sonitu plus quam vicina fatigat.
Hæc domus, hæc sedes, hæc sunt penetralia magni
Amnis. In hoc residens, facto de cautibus anter
Undis jura dabat, Nymphisque colentibus undas.

glacé, une pluie perçante, un chaos bizarre de nuages, de brouillards mouvans, de fusées d'écume assaillent tous les sens avec une telle force, qu'il faut se recueillir pendant quelque tems, avant de pouvoir s'élever à la contemplation raisonnée de ce sublime objet. Quelques instans s'écoulent encore avant que l'esprit et le jugement puissent saisir les détails de cette scène si riche et soumettre ses diverses parties aux règles reçues de grandeur, de largeur, de hauteur de proportions physiques. Ici, le pinceau de la poésie est plus fidèle qu'une plume froide et prosaïque. Ce chaos mouvant d'ondes tumultueusement agitées au milieu d'un chaos immobile de rochers et de débris fournit tous les traits d'une description poétique. On oublie tous les mots qui expriment la nature inanimée, lorsqu'on voit ce furieux combat de l'élément révolté.

Oserais-je aussi, au risque d'échouer, tenter d'en faire la description ! Un rocher noirâtre qui traverse sur une ligne assez longue le flanc de la montagne, forme une niche, devant un profond bassin creusé dans des débris de schistes, se vuidant par une large fente dans le lit de la rivière. Le rocher avance des deux côtés de cette niche, haute de 2 à 300 pieds; sur sa marge supérieure, il présente des traces de décomposition et des crenelures nombreuses. Les ondes du Reichenbach resserrées dans un canal étroit s'élancent avec une violence inexprimable de la plus profonde de ces entailles, de la gauche à la droite du spectateur. On estime le diamètre de cet énorme rayon d'eau de 20 à 30 pieds, et jusqu'à 40 pieds après de longues pluies. Il tombe presque en entier

sur une assiette du rocher et contourne au milieu de sa chûte pour achever dans toute sa longueur son trajet vers le sombre abime. On se penche avec précaution, mais en tremblant, pour regarder au fond de ce gouffre. Des broussailles mobiles qui se balancent au sommet des rochers, paraissent aussi trembler devant cette effrayante profondeur. Aucun grand arbre n'étend ses rameaux autour de cette horrible gorge, comme si les Hamadryades seules osaient se jouer avec une témérité enfantine sur les bords du précipice. Le soleil même semble répugner à lancer un regard dans ce noir bassin, où ses rayons ne pénètrent presque jamais. Un angle saillant du roc projette une ombre grisâtre sur une partie de la gerbe éblouissante de blancheur.

Dans les momens favorables, l'arc d'Iris, ce gage de la céleste paix, brille à vos pieds, mobile dans ces diverses nuances; et son ceintre vaste et gracieux se prolonge dans la niche derrière la chûte et luit au travers de l'écume. Il colore d'une manière incomparable la lisière des nuages de poussière liquide qui s'élèvent sans cesse du bassin bouillonnant, puis il revient en glissant presque imperceptiblement au-dessus de la rivière, se terminer devant le spectateur, au point d'où il est parti, en formant ainsi un cercle parfait. On croit voir un salamandre enflammé voler à la poursuite des milliers d'Ondines qui dansent autour de leur domaine aquatique; mais il n'a pu en atteindre aucune, et n'osant pénétrer dans les ténèbres de leur grotte, il continue à tournoyer d'un vol rapide. Les légères Ondines rient de ses efforts inutiles

et dans leur humeur badine, elles s'élancent sans cesse dû haut du rocher, essayent de se retenir à ses saillies, se pourchassent d'une corniche à l'autre et sautillent sur les rescifs du bassin, où elles se rassemblent enfin en foule pour recommencer leurs jeux infatigables.

Ces images sont peut-être trop riantes pour le fracas des eaux en courroux qui les a fait naître; mais, embarrassé d'exprimer celles qui se présentent encore à mon imagination, je descends plutôt à quelques milliers de pas plus bas vers la cascade près du *Bögelein*, ce pont de pierre d'une seule arche, qui réunit près du Zwirgi les deux rives escarpées du Reichenbach. Cette chûte se distingue par sa violente impétuosité. Courroucé d'être sans cesse arrêté dans sa course et de se trouver maintenant resserré entre des rochers insurmontables, le vigoureux Dieu du fleuve prend un élan et se précipite d'un bond téméraire en grondant, en faisant siffler l'air tout à l'entour, dans un bassin de pierre qui peut à peine le contenir. La croupe du rocher sur la rive droite est hérissée de dentelures tranchantes et surplombe dans sa teinte d'un gris noirâtre au-dessus du ruban éblouissant de l'eau. On voit les flots s'avancer, en serpentant paisiblement, comme sous un arc de triomphe, vers le gradin qui leur prépare un saut si formidable. Quelquefois le soleil éclaire le miroir des ondes en-deçà de l'arche du pont, tandis que l'ombre règne de l'autre côté; il jette seulement des regards furtifs au travers du feuillage touffu qui tapisse les bords du précipice, au fond duquel les crêtes de rochers sur les deux rives se rapprochent.

La colonne d'eau blanche vient se briser en mille atomes contre cet obstacle et se répand, soit en dehors, soit en dedans de l'intervalle qui sépare encore ces rocs. Cette cataracte a un caractère particulier, effrayant, sublime et romantique. Le torrent à moitié caché, semble s'ouvrir un passage dans le Tenare; la poussière qui s'en détache représente la fumée des Enfers, et son mugissement, les hurlemens de Cerbère.

L'avant-dernière cascade du Reichenbach est plus gracieuse. On passe sur sa rive gauche et on descend à quelque distance du courant. Bientôt on voit ses ondes tantôt blanches, tantôt azurées, se presser en bouillonnant entre des blocs de rochers saillans et adhérens au rivage, surmonté d'arbres à tiges élancées. On peut appliquer à cette rivière ce que Sénèque dit des cataractes du Nil : „ Vainqueur „ ou vaincu, ce fleuve se précipite à grands flots." (*)

Un sentier étroit sur le côteau verdoyant conduit en arrière vers le lit du torrent, et l'on gagne une terrasse plantureuse, sur laquelle s'élevait jadis un superbe tilleul, dont il ne reste plus que le tronc. Ici on domine le cours de la rivière dans un lit élargi, sous le dôme de quelques beaux arbres qui répandent une fraîcheur bienfaisante. On dirait, en voyant son paisible ondoyement, qu'elle a toujours roulé en plaine; le feuillage dérobe à la vue tous les rocs, tous les obstacles qu'elle a franchis et ceux qui l'attendent

(*) *Seneca Quæst. nat. L. IV c. 2 : „ubicunque vincit, „ aut vincitur fluctuat.“*



encore. Mais, tout-à-coup, l'on voit un nuage de poussière s'élever de sa surface, comme si elle préférait gagner la vallée en traversant les airs, plutôt que d'y descendre par la rampe dangereuse des gradins du rocher. Un bloc noirâtre placé sur la marge de la cascade, partage en deux la masse des eaux et double ainsi sa largeur. Le plus fort de ces deux bras tombe à droite de ce caillou; mais il s'en détache un peu plus bas une nappe qui coule lentement sur les marches de la pierre brune, comme si elle craignait d'entreprendre un saut aussi téméraire et qui vient se rendre dans le réservoir commun, où se rassemblent toutes les branches de la rivière avant d'aller se réunir à l'Aar.

Cependant, la grande colonne accomplit sa chûte rapide et téméraire. Les deux rayons se réunissent sous la voute sombre d'un angle du rocher proéminent; ils s'entrechoquent, se croisent, envoient au loin des nuées de vapeurs et forment avec un fracas horrible une énorme lavange d'eau. Mon imagination crut reconnaître dans les coupures du roc à droite le masque d'un Tantale altéré qui, tourné vers le courant et ne pouvant l'atteindre, espère envain d'étancher l'ardeur de la soif qui le tourmente.

Avant de descendre encore pour me rapprocher de la dernière cascade, je rétrogradai au contraire sur le talus pour en aller voir une autre au-dessus du pont du Bögelein. Elle tombe successivement sur quatre gradins et serait très-remarquable, si elle était la seule. Les blocs de pierres de différentes

teintes et de différentes formes, au milieu de la rivière et sur ses bords, la couleur chatoyante du bleu au blanc argenté de la nappe d'eau, la profonde obscurité qui règne au-dessus des deux gradins supérieurs offrent à l'œil un tableau peu commun, attrayant et varié, au milieu duquel on croit voir une danse gracieuse de Nayades.

Mais la cascade la plus voisine près de la *Fuchshütte* (cabane des renards) est infiniment plus remarquable. On ne devrait jamais négliger de la visiter. Je passai pour m'y rendre sous un toit de verdure, formé par de belles tiges de hêtres et de tilleuls qui me firent souvenir que l'aimable et habile paysagiste M. de La Rive de Genève est venu prendre dans ces lieux ses plus belles études d'arbres. L'astuce perfide des humains a placé au sein de ces merveilles de la nature un instrument de mort. Sur un ilot de rescifs, revêtu de broussailles, au milieu d'une nouvelle chûte, on a construit une petite hutte pour tuer les renards. Là, le chasseur caché guette ces animaux lorsqu'ils viennent s'abreuver dans le ruisseau, où le courant de l'air les empêche de flairer leur ennemi.

Lorsque les eaux sont hautes, la cascade se divise en trois branches et la plus forte tombe à droite avec une abondance admirable. Un autre bras jaillit à côté du pilier naturel qui porte la petite île et paraît avoir rongé profondément son lit rocailleux. Des millions de flocons d'écume viennent blanchir comme de la neige la parois inclinée du cadre de rochers

et ne la tapissent jamais. A gauche, un troisième rayon rebondit en angle droit du rivage et paraît frayer en dessous une voye à ses deux frères. On peut assigner à cette cascade le troisième rang parmi celles du Reichenbach, si ce n'est par sa beauté, au moins par son aspect bizarre, et c'est aussi la troisième que l'on rencontre en descendant dans la vallée.

Je voudrais laisser respirer pendant quelques instans le voyageur fatigué de tant d'effets aquatiques, en lui présentant pour se reposer quelques jolis points de vue sur la contrée riante qui s'étale à ses pieds. Je l'invite à venir s'asseoir avec moi à quelque distance du Reichenbach, sur l'échaffaudage élevé d'une grange, et à contempler la vallée délicieuse, et au-delà le Hasliberg éclairé par un brillant soleil avec ses grands villages, ses forêts touffues, ses prairies, ses pâturages, que je n'ai jamais vu sous un jour plus favorable, que de cette station. Mais bientôt la chaleur du milieu du jour me força à retourner auprès du ruisseau où je m'assis sur un banc de rocher, à l'ombre des aulnes et des coudriers qui ornent la rive gauche de ce courant d'eau.

En face de moi se dessinait le ceintre de l'arche du pont, souvent mentionné, vers lequel l'onde azurée et scintillante s'acheminait en gazouillant doucement à ma droite. A mes pieds, elle formait une petite baye, encaissée entre des quartiers de roc et des pierres roulées, ombragée par un jeune noyer, dans laquelle conduisaient quelques marches cons-

truites en larges dalles de pierres. Quelle scène pour le pinceau d'un Gessner! Quel parti n'aurait-il pas tiré de l'heureux accessoire qui vint l'animer, pendant que j'y prenais mon repas frugal. Un jeune et svelte faucheur, beau comme Appollon, avec des formes athlétiques, venant d'une prairie voisine, s'avança vers la rivière. Pour se préserver du soleil, il avait entouré sa tête d'un mouchoir, qui descendait sur sa nuque et dont les bouts passés sous ses bras étaient noués avec grâce sur sa poitrine. Sans faire aucune attention à l'étranger qui le regardait, le vigoureux adolescent plongea d'abord ses mains hâlées et brûlantes dans l'onde fraîche, puis se posant d'un seul pied sur un caillou étroit au milieu du courant, il baissa sa tête avec une adresse et un équilibre inimitable sur la nappe d'eau et se désaltéra, comme buvaient les héros de Gidéon, sans daigner puiser le breuvage avec la main à l'instar de Diogène. Il serait impossible de se représenter, de décrire un tableau d'Idylle aussi parfait, ni d'inventer des formes accomplies et une attitude aussi hardie et aussi gracieuse.

En regrettant de ne pas posséder le talent et le génie d'un artiste qui aurait pu profiter du modèle qu'un heureux hasard venait de m'offrir, je me levai enfin et je montai le long de la rivière vers sa chûte supérieure pour la revoir encore sous un autre point de vue. Elle était si bien éclairée dans cet instant, qu'elle me parut plus belle que jamais, et que je crus ne l'avoir jamais vue auparavant. Le bouillonnement de l'écume au fond du bassin était admirable au-delà

de toute expression. Ces flots roulans s'affaissant, se soulevant tour à tour, cette mutation continuelle de formes et de place, et cependant cette constance infatigable de mouvement, d'agitation, ce tournoyement des ondes sur le même point et leur fuite rapide, tous ces accidens, sans cesse variés, saisissent l'ame et exaltent l'imagination. L'abord facile de cette station, dont le terrain est toujours sec, devrait la faire rechercher par tous les curieux; mais il est à craindre que si elle était plus fréquentée qu'elle ne l'a été jusqu'ici, bientôt le propriétaire du sol n'exigeat avec une grossière importunité un tribut, tel que l'on est sollicité d'en payer dans d'autres localités aux environs du Reichenbach.

Je continuai ma route depuis cette place favorite jusqu'à la plus prochaine terrasse de la montagne, où se trouvent les ruines d'un ancien signal nommé la *Lugen*, près du hameau du Falcheren, d'où la vue parfaitement dégagée est encore préférable à celle du Zwirgi. On y suit de l'œil distinctement tous les contours du *Hasliberg* (montagne de Hasli) jusqu'à son extrémité vers le Mühlithal. Le *Schoren*, rocher anguleux, est la première des sommités qui le couronnent du côté du Brünig; puis le *Giebel*, le *hohe Stollen*, le *Rothhorn*, les deux *Lauberstöcke* sont autant de dents de cette chaîne, qui se termine près de *Weissenfluh* par le *Gummgrat*. Au-delà, on voit dans un grand éloignement près du Susten une sommité de neige du canton d'Uri, ainsi qu'à gauche au-delà du Brünig au nord, l'on apperçoit le *Rindergrat* et le *Rothhorn*, situés derrière Brienz. Mey-

ringen au fond de la vallée se présente en face sous le jour le plus avantageux. L'auberge du Sauvage et l'antique église au pied de la montagne rocailleuse se distinguent parmi les autres bâtimens.

Mais le large banc de débris, de gravier, de de pierres roulées, que le torrent de l'Alpbach amène jusques à la hauteur des bâtimens, fait un effet triste et pénible dans ce beau paysage. Le chemin qui monte au Hasliberg serpente sur le penchant de la montagne entre ce torrent et celui de Mühlibach. Une tour en ruines, celle de l'ancien donjon de *Resti*, s'élève, comme un bloc de rocher gris-jaune, peu au-dessus des combles du hameau de *Stein*, presque contigu au bourg de Meyringen. Le chemin qui conduit de là au village de *Willigen*, en passant sur le pont couvert de l'Aar, ressemble à un fil gris passé par le trou d'une aiguille. Là sortie de l'Aar hors de la gorge du *Lamm*, entre le Kirchhet et le Hasliberg, fait un effet singulier et offre le contraste frappant de l'horreur d'un antre sauvage avec les rians alentours du hameau de *Geissholz*. Je doute qu'il existe un point de vue plus favorable que celui de la *Lugen* pour embrasser de l'œil toute la vallée de Hasli.

J'avais réservé la dernière cascade du Reichenbach pour la fin de ma promenade et de ma journée, si riche en jouissances. Cette chûte se joint à l'avant-dernière de celles que j'ai décrites, pour former un ensemble unique et charmant. (*)

(*) Il en existe de très-jolis dessins de Rieter et König, qui se distinguent par leur fidélité.



Je me plaçai sur un large bloc de rocher, à moitié revêtu de verdure, à gauche du bassin, éclairé par le soleil couchant, et je fus frappé de l'abondance de ses eaux. Il me parut que leur niveau était dans ce moment élevé au moins d'un pied de plus, que je ne l'avais vu avant midi, ce qui provenait apparemment de la fonte des neiges dans les régions supérieures. Un roc couvert de verdure partage cette cascade en deux parties inégales et produit ainsi un effet très-pittoresque. Le plus petit de ces bras, à droite, se projette dans sa chûte rapide un peu plus en avant que celui de la gauche, qui se verse avec une force redoublée dans le précipice. La forme ronde du bassin qui les reçoit tous les deux et le mouvement infatigable et ondoyant du liquide qu'il contient, contribuent à la ressemblance de cette cataracte avec celle du Rhin à Schaffouse; on peut comparer le plateau du rocher où je me trouvais avec la galerie bâtie au bord de ce dernier fleuve au-dessous du château de Lauffen.

Ici, comme là, on est exposé à un courant d'air continuel et à une pluie abondante d'eau en poussière. Un brouillard qui s'élève sans cesse des gradins, sur lequel la rivière rebondit, paraît être le retour des eaux vers les cieux d'où elles semblent descendre immédiatement, le penchant supérieur de la montagne étant masqué par les arbres de la dernière terrasse. Cette double cascade à deux étages fait une conversion très-sensible à l'œil qui augmente encore sa beauté. L'étage supérieur est tourné plus au nord vers l'extrémité de la vallée, tandis que le second

saut

saut étale sa superbe nappe à l'orient et en face du Hasliberg.

Il était déjà près de 5 heures du soir et le soleil ne dardait plus sa lumière que sur l'étage inférieur; le rivage trop élevé l'interceptait déjà à la partie supérieure de la cascade. Quoiqu'elle soit infiniment plus belle lorsqu'elle jouit en entier des rayons de l'astre du jour, cependant elle offre toujours par la force de sa chûte, par le volume considérable de ses eaux, un spectacle propre à émouvoir profondément les mortels, en leur rappelant la durée de leur existence si courte auprès de celle du torrent, que l'on quitte en redisant ce beau vers :

Labitur et labetur in omne volubilis ævum.
L'onde coule et coulera toujours.
Horace Épit. II. Liv. I.

Meyringen et la vallée de Hasli en général.

S'il existe en Suisse un délicieux coin de pays, c'est certainement celui de la vallée de Hasli autour de Meyringen, où l'on est toujours tenté de s'écrier avec Horace (Ode VI. Liv. II.) :

Ille terrarum præter omnis
Angulus ridet.
Plus que tout l'Univers, j'aime cette retraite.

Une nature riche et variée, un climat tempéré, une foule de tableaux gracieux dans un cadre rapproché et romantique, plein de superbes cascades, les plus beaux pâturages alpestres, des grouppes de rochers incomparables, la vue des orgueilleuses cimes de neiges, de nombreux villages, hameaux et chalets habités par une population d'une beauté remarquable, que de matériaux intéressans pour les poëtes, les peintres, les sensibles amis de la nature! Si la contrée du Gessenay a pu réveiller un talent aussi distingué, une plume aussi habile que celle de M. de Bonstetten, qui l'a décrite dans ses *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse, dédiées à Jean de Müller, Berne* 1812, comment se fait-il que l'aspect de l'Oberhasli, peut-être plus remarquable et surement plus riant, n'ait encore inspiré aucun ouvrage pareil? Tous les voyageurs le visitent avec une grande attention, et plusieurs en ont tracé des esquisses aussi bonnes qu'il était possible de les faire, après l'avoir parcouru rapidement.

Ébel en donne une description très-exacte. Sous le point de vue économique, il n'a rien paru de meilleur sur ce pays que le Mémoire estimable de M. le ministre Sprüngli. Il a été rédigé à l'instigation de la Société économique de Berne, qui avait entrepris une collection très-intéressante et très-utile de pareilles descriptions locales des différens districts du canton. On doit nécessairement consulter cet ouvrage lorsqu'on veut écrire sur cette contrée, et j'en profite en ajoutant mes propres observations et celles que m'a fourni la complaisance de quelques amis, entre

autres M. le pasteur Käsermann à Meyringen; ou que j'emprunte à d'autres auteurs.

La contrée ou le district de Hasli se divise, ainsi qu'il a déjà été dit, en trois paroisses, celles de Meyringen, de Gadmen et de Guttannen, sous l'administration d'un Préfet commun qui, depuis des siècles, a été nommé par le Gouvernement de Berne et choisi parmi les habitans de la vallée.

La population de la paroisse de Meyringen est la plus nombreuse. Elle a été portée, par des calculs faits en 1816, au nombre de 4657 habitans répandus dans plusieurs communautés plus ou moins grandes et situées soit sur les côteaux des deux côtés de la vallée, soit dans son terre-plain, en-deçà et en-delà du mont Kirchhet. Quelques-unes de ces communautés comprennent plusieurs hameaux, réunis par des propriétés communes ou par des droits égaux. Leur nombre est de 18, et chacune est pourvue d'une école. Ce sont : 1. Meyringen avec plusieurs hameaux. 2. Willigen. 3. Schwendi. 4. Lugen. 5. Geissholz. 6. Falcheren. 7. Brünigen. 8. Hasliberg qui comprend plusieurs villages. 9. Grund avec quelques hameaux. 10. Bottigen. 11. Aeppigen. 12. Wyler du côté du soleil avec Mühlithal. 13. Wyler du côté de l'ombre.

La paroisse de Gadmen contient la communauté de Nesselthal; celle de Guttannen, les communautés d'Im Boden et de Guttannen, et chacune de ces paroisses a deux écoles.

D'après ces indications préliminaires, on peut juger de l'étendue et du produit de ce district. Quoique nulle part la vallée principale n'ait plus d'une demi-lieue de largeur, sa longueur considérable, les flancs des montagnes et les vallées latérales offrent assez d'espace à de nombreuses habitations, à une culture variée et à d'excellens pâturages. On estime que l'Oberhasli, depuis le pont de Wyler où commence le territoire de Brienz jusqu'aux frontières du Vallais sur le Grimsel, a 10 lieues de long, et que sa largeur, entre le fond des vallées latérales au Joch et au Susten, et la grande Scheideck est de 7 à 9 lieues.

La population a continuellement augmenté depuis une longue suite d'années. Des extraits des régistres d'église de la paroisse de Meyringen prouvent que le nombre de ses habitans a presque doublé depuis un siècle, quoique dans ce période les émigrations dans d'autres parties de la Suisse et dans l'étranger aient été beaucoup plus fréquentes. Dans l'année 1675, il y eut à Meyringen 88 baptêmes, 52 morts et 16 mariages. En 1775, 124 baptêmes, 68 morts et 26 mariages. En 1785, 120 baptêmes, 53 morts et 28 mariages. Dix ans après, en 1795, le nombre des baptèmes monta à 159, celui des morts seulement à 44, et celui des mariages à 39. Les années 1805 et 1815 n'ont pas présenté une proportion aussi favorable. Dans la première, on compta 154 baptèmes, mais 70 morts et 40 mariages. Dans la seconde, 151 baptêmes, 69 morts et 42 mariages.

On doit certainement attribuer cet accroissement progressif de la population à l'introduction de la vaccine, à la culture plus étendue des pommes de terre, à l'amélioration de quelques petites branches d'industrie, et comme toutes ces causes continuent encore à agir, il est à désirer que l'on s'applique plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici à multiplier les moyens de subsistance, en partageant et en mettant en culture des pâturages communs, dont on tire peu de parti, et en perfectionnant l'économie des vacheries alpestres. Une vacherie bien organisée, établie par le Gouvernement ou par des particuliers entendus qui pourrait servir de modèle, serait d'un très-grand avantage. Ici, comme presque partout ailleurs, le paysan n'ose pas s'écarter de ses anciennes habitudes, ni de la manière usitée de mettre à profit sa propriété, dût-elle même lui rapporter moins. Il craint trop de s'exposer à des pertes en adoptant de nouvelles méthodes.

L'agriculture, assez restreinte dans l'Oberhasli, produit quelque peu de céréales, des fruits, du lin, du chanvre et des plantes potagères. Mais la branche d'économie la plus importante pour cette contrée est celle du bétail, des fromages et le commerce qu'on en fait. Le nombre très-considérable de 54 Alpes ou pâturages alpestres qui en dépendent prouvent évidemment que la nature a destiné ses habitans à être un peuple pasteur. On a calculé que ces Alpes peuvent fournir le fourrage d'été à 4418 vaches ou à la quantité proportionnée d'autre bétail et qu'on y nourrit en effet l'équivalent de 4000 vaches. L'un de ces

pâturages est estimé à 450 vaches, trois autres à 300 et plus, d'autres à 100 et 200; mais il y en a plusieurs aussi dont l'alpage n'est que de 20, 10 et même de 8 vaches.

On a souvent fait le dénombrement des bestiaux dans la contrée, et je crois devoir rapporter ici le résultat de deux de ces récensemens. Le 1.er Avril 1810, il existait dans tout le district d'Oberhasli le nombre de bestiaux suivant : 77 taureaux âgés de deux ans et plus, 2418 vaches, 788 genisses et jeunes taureaux au-dessus d'un an, 491 veaux, 168 chevaux au-dessus de deux ans, 42 poulains, 4671 bêtes à laine de tout âge et de tout sexe, 3916 boucs et chèvres, 1 âne et 1459 porcs tant jeunes que vieux. En tout 14,231 pièces de bétail, qui étaient toutes nourries, à peu d'exception près, du produit du sol du district. Cinq ans après, le 1.er Février 1815, l'état du bétail consistait en 1 bœuf d'attelage, 60 taureaux, 2592 vaches, 955 jeunes bêtes à cornes, 321 veaux, 142 chevaux, 51 poulains, 5123 brebis, 3457 boucs et chèvres, 4 ânes, 1026 porcs de tout âge. Ensemble 13,738 têtes de bétail; en conséquence 493 de moins qu'en 1810. Cette différence provenait peut-être de ce que le dénombrement fut fait huit semaines plus tôt et que l'on ne compta pas le jeune bétail, qui devait naître dans ces deux mois.

Mais une foule de circonstances contribuent à faire augmenter ou diminuer le nombre des bestiaux d'une année à l'autre. De mauvaises récoltes de foin, le prix plus élevé du bétail sur les marchés voisins

en font sortir un grand nombre, tandis que le contraire les fait rester dans le pays.

On peut aisément déduire de ce qui vient d'être dit, que le commerce du bétail et des fromages est la principale source de profit pour cette contrée. On estime que les 54 pâturages qu'elle contient comprennent 150 jusqu'à 200 vacheries; chacune rend, l'une portant l'autre, 20 quintaux de fromages pour la vente. Il en résulte pour tout le district un produit de 3000 quintaux, qui font entrer dans le pays la somme d'environ 90,000 francs (le quintal à 30 fr.) Si l'on pouvait croire ces calculs exagérés, on pourrait s'en tenir à ceux qu'a donné le laborieux auteur Normann dans sa *Description géographique et statistique de la Suisse. Hambourg* 1795. *Vol. I. p.* 802.

„ Suivant une supputation faite vers l'année 1760, dit-il, „ le district d'Oberhasli exportait annuellement „ en fromages, en grande partie par le Grimsel en „ Italie et par le lac de Brienz, plus de 1050 quintaux, pour la somme d'environ 21,000 écus d'Em„ pire (soit 63,000 francs de Suisse), 4000 brebis, „ pour la somme de 8000 écus (soit 24,000 fr. de S"), „ des chevaux pour environ 2 à 3000 écus, et pour „ environ 2300 écus de porcs."

Ce calcul, suivant lequel il y entrerait annuellement, au moyen de ce commerce, une somme de 118,000 livres bernoises et que Fäsi a répété dans sa *Géographie de la Suisse*, ne me paraît incomplet qu'en ce qu'il ne fait point mention des bêtes à cor-

nes, dont il sort certainement aussi une quantité considérable, qui ne peut être comprise dans aucun des articles préindiqués.

On compte aussi parmi les objets d'exportation de l'Oberhasli les peaux des animaux de boucherie que l'on y tue et celles des bêtes sauvages; les fourrures de blaireaux et de renards, ainsi que les peaux de chamois assez rares que l'on tire en général de l'Oberland, sont particulièrement estimées.

On peut y ajouter encore un peu de bois, de lin, de chanvre, de laine et de plantes officinales; mais les sommes qu'on en retire ne sont pas assez considérables pour compenser l'absence de toute industrie manuelle qui porte un grand préjudice à cette contrée et augmente la masse des objets d'importation, par laquelle les bénéfices du commerce d'exportation sont absorbés en grande partie. On ne recueille qu'une petite quantité de bleds de printems, d'avoine et d'orge; la culture des pommes de terre augmente et s'améliore chaque année, et ce fruit est devenu une ressource indispensable pour les pauvres. Mais on est obligé de tirer de l'étranger des grains pour une somme que Fäsi porte à 2000 Rixdaler. On estime celle du sel importé à 100 quintaux pour la valeur de 5000 Rixdaler et celle du vin à 1000 Saum (mesure d'environ 100 pots de Berne), qui coutent environ 16,000 Rixdaler. Enfin, il y entre encore les marchandises suivantes : draps, boutonnerie, chapellerie, cuir, fer, outils, tabac, ris, sucre, café et épiceries, qui, ajoutées aux intérêts des capitaux

dûs hors du district, établissent une disproportion très-inquiétante entre les dépenses des habitans et leurs revenus, inconvénient qui menace toujours d'empirer en raison de l'augmentation des familles, malgré les fréquentes émigrations.

On peut donc encore appliquer à ce pays ce qu'en disait déjà Normann : „ La filature, le tissage et „ d'autres travaux manufacturiers pourraient devenir „ une branche d'industrie accessoire profitable pour „ ce peuple pasteur, pendant ses longs loisirs en „ hiver. Mais l'habitant du Hasli n'aime pas ce genre „ d'occupation, et ne fait du drap de sa laine, et de „ la toile de son chanvre et de son lin que pour son „ propre usage et en se bornant au strict nécessaire, „ et encore sont-ce en grande partie des tisserands „ étrangers qui travaillent ces tissus. En général, la „ police administrative du pays est susceptible d'a- „ mélioration, et elle en aurait grand besoin. Il existe „ de nombreux abus dans l'économie des pâturages „ alpestres. Les riches en tirent presque tout l'avan- „ tage. Les pauvres ne manquent ni d'aumones, ni „ d'autres assistances; mais il n'y a point de maison „ de travail où l'on pourrait utiliser les secours qu'on „ leur donne." (*)

(*) Il serait en effet fort à désirer que l'on instituât de pareils établissemens, à l'instar de ceux que plusieurs communes de l'Emmenthal ont érigés, et qu'elles ont réunis à leurs hôpitaux. On en trouve de très-distingués dans les villages paroissiaux de Langnau, Sumiswald, Rüderswyl, Lüzelflüh et autres, que des étrangers même ne verraient pas sans y prendre un grand intérêt.

Le seul obstacle qui paraît s'y opposer consiste dans la crainte que cette peuplade ne tombât dans le même inconvénient, qui pèse maintenant sur le canton de Glaris et d'autres parties de la Suisse, dont les habitans, séduits par le bénéfice momentané de leurs manufactures, ont abandonné peu à peu l'agriculture et l'économie du bétail, et sont tombés subitement dans une affreuse misère, à la suite des grands changemens survenus dans la marche du commerce européen.

Il faut éviter que l'antique et vigoureuse race des pâtres ne dégénère en un peuple fabricant, mol et faible. Mais, si elle ne revient pas à son ancienne tempérance, à la simplicité originaire de ses mœurs, elle ne peut être sauvée que par de nouvelles branches d'industrie, par d'importans perfectionnemens dans celles auxquelles on s'est adonné jusqu'ici, ou par des émigrations bien dirigées qui diminueraient le surcroit trop considérable de la population. Le Gouvernement seul pourrait, avec la force et les lumières qui lui sont propres, prévenir l'appauvrissement total dont cette contrée est menacée. L'affluence des étrangers qui a recommencé depuis quelque tems rapporte maintenant un bénéfice assez productif; mais il se concentre en peu de mains et n'est pas analogue au caractère de ce peuple; aussi n'a-t-il pas réveillé remarquablement son activité, et l'on n'a pas même eu soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour la commodité des voyageurs, pour leur transport ou pour les faire jouir avec plus de facilité des beautés de la nature qu'ils viennent y chercher.

Cette vallée offre au paysagiste, particulièrement dans le circuit d'une lieue quarrée autour du bourg principal, un trésor inépuisable de belles études de la nature. Le vallon de Grund au-delà de Kirchhet présente encore quelques scènes douces et agréables; mais elles sont déjà trop rapprochées des hautes montagnes et de leur aspect sauvage et monotone, tandis qu'autour de Meyringen il existe une variété sans égale de tableaux gracieux et riants qui forment un contraste admirable avec les rocs hérissés et les sombres forêts dont ils sont entrecoupés. Plus bas vers le lac de Brienz, les nombreuses habitations, les riches vergers disparaissent, les parois de rochers sont plus escarpées et d'un aspect plus sévère. Des prairies marécageuses, où fermentent les dépôts de l'Aar, y produisent moins d'herbes et ne sont revêtues ni de beaux arbres, ni de l'émail des fleurs.

Mais aussi, ces alentours de Meyringen et de Stein jusqu'à Willigen et Schwendi ont toujours fait l'admiration des artistes. M. Ch. L. Zehender de Gerzensee, habile paysagiste bernois, mort, il y a quelques années, après une longue maladie, trop tôt pour les beaux arts, dit dans le texte qui accompagne le Recueil de paysages suisses, etc. cité plus haut:

„ La nature étale dans cette contrée tous ses at-
„ traits; elle s'y montre dans le faste le plus impo-
„ sant : du buisson flexible jusqu'au glacier majes-
„ tueux, tout est grand, tout est noble, tout est de
„ la plus belle forme; enfin, c'est là que le paysa-
„ giste doit épurer son goût et l'élever au style hé-

„ roïque. Des monts entassés sur des monts menacent les cieux de leurs sommets élancés : partout „ le sauvage est lié admirablement au champêtre ; „ d'épouvantables masses de rochers sont couronnées „ de grouppes d'arbres charmans ou parées de broussailles légères, et sur les terrains fertiles s'étend „ un tapis velouté du plus beau gazon. Des plantes „ aromatiques embaument l'air de leurs parfums „ exquis, et la couleur de chaque objet est d'une „ vivacité que l'on ne remarque nulle autre part que „ dans les Alpes ; tout le pays porte l'empreinte de „ l'extraordinaire ; des choses mille fois vues prennent „ ici un nouvel intérêt et plaisent par des charmes „ non encore apperçus ; à chaque instant, l'œil est „ surpris par des singularités qui tiennent au local ; „ à chaque pas, l'attente est trompée : ici, l'on se „ croit aux colonnes d'Hercule, et là, la vue ne connaît plus de bornes, plane sur des lointains immenses et domine la plus vaste plaine. "

„ Cette délicieuse vallée joint à toutes les beautés „ de la nature et à un sol naturellement fertile le précieux avantage d'une culture bien entendue, l'abondance des vivres et les pâturages les plus gras : „ tout y vient presque sans effort, et la salubrité de „ l'air est inconcevable : si le bétail est plus grand „ dans d'autres contrées, il plaira davantage dans „ celle-ci par sa légèreté et par sa couleur. Cette „ contrée est propre à inspirer le poëte ; elle a exalté „ l'imagination de Haller qui lui a consacré les plus „ heureuses strophes de son immortel poëme. (*)

(*) Fisch, dans ses *Lettres sur la France méridionale*,

Sous le point de vue de son rapport, le sol productif se divise en pâturages, prairies, marécages, terres arables et forêts. On a déjà indiqué plus haut le nombre des pâturages et ce qu'ils rendent. On en profite dès le milieu de Mai jusqu'au milieu d'Octobre. La plupart sont divisés en trois stations, que les vachers font pâturer successivement du bas en haut au commencement de l'été, et ensuite du haut en bas, à l'approche de l'automne. Ils finissent la saison du pâturage en plein air, sur les Alpes les plus basses (*Vorsassen*. *Voralpen*), et enfin sur des prairies à l'entour des villages, jusqu'à ce qu'ils fassent prendre à leur bétail les quartiers d'hiver dans les étables plus ou moins éloignées des habitations, où l'on a déposé le foin et le regain des meilleures prairies et seulement le fourrage des moins bonnes.

On tire un double parti des pâturages de montagnes; d'un côté, l'on y engraisse une quantité de chevaux, puis, des bêtes à cornes, des brebis et des porcs, que l'on tue en automne pour la consommation des habitans, ou que l'on vend au dehors; de l'autre, on convertit le lait en fromages, en quelques autres denrées, telles que le serêt, le beurre; celle-ci est la plus rare, faute d'un débit rapproché et commode. On exporte la plus grande partie des fromages, surtout les meilleurs, tandis que les fromages maigres, le serêt et le petit-lait se consom-

pag. 12, observe que la vallée de l'Isère près de Grenoble, a beaucoup de ressemblance avec celle de Hasli, à laquelle cependant il donne la préférence.

ment dans le pays et lui fournissent au moins la moitié des subsistances nécessaires.

Les prairies de la plaine et des côteaux les plus accessibles produisent le fourrage d'hiver pour le bétail; cependant, les habitans pauvres qui ne peuvent envoyer en été qu'un couple de chèvres sur les pâturages de montagnes, sont obligés de les nourrir dans la froide saison avec des foins sauvages ou de la feuille d'arbres. On s'adonne à l'occupation dangereuse d'aller faucher ces foins sauvages sur les terrasses des rochers les plus escarpées, plus fréquemment que dans le Grindelwald, et les faucheurs y recueillent, au péril de leur vie, les herbes les plus aromatiques.

On trouve d'ailleurs jusqu'à Guttannen et à Gadmen d'excellens prés qui sont d'un très-haut prix. Sur les hauteurs du Hasliberg et sur d'autres côteaux élevés, où l'on devrait s'attendre à ne voir qu'une herbe alpestre très-courte, elle vient assez haute, pour qu'on puisse la faucher en abondance, et les beaux villages situés sur ces montagnes prouvent la richesse du pays, arrosé par des nombreuses et abondantes sources. Outre une double récolte de foin, les meilleures prairies offrent encore des pâturages de printems et d'automne que le bétail va brouter. On ne fauche même les prés de moindre qualité qu'une fois, en faveur de cette pâture. Il existe encore beaucoup de terrain vague appartenant aux communautés qui servent de paquis dont on pourrait tirer plus de parti, mais qui attendent encore d'une meilleure économie d'être partagés et cultivés.

Nous avons déjà observé que l'on s'adonne peu à la culture des céréales dans l'Oberhasli. Il en résulte qu'on y manque de paille pour la litière des bestiaux et qu'on est obligé d'employer à cet usage les feuilles sèches que l'on ramasse dans les vergers et dans les forêts les plus rapprochées. On se sert aussi de mauvaise herbe de marais et de bâche dédaignée même par les chevaux. Malheureusement, une grande partie du terre-plain de la vallée, exposé aux fréquens débordemens de l'Aar, est tellement marécageuse, qu'elle ne produit que de cette mauvaise herbe. Le Gouvernement de Berne a cependant déjà fait corriger une fois le cours de cette rivière dans le 18.e siècle; mais comme son lit s'exhausse continuellement par les matières que ses eaux déposent, elles recommencent bientôt à dépasser le rivage et à inonder le terrain environnant. Maintenant on a l'espoir que, pour compléter le bel ouvrage du Susten, on travaillera à rendre la navigation sur cette rivière praticable jusqu'au lac de Brienz et plus facile dès-là jusqu'à Berne, et que par là même on obviera aux inondations si souvent renouvelées. Si le peuple d'Oberhasli avait plus de lumières, d'esprit public, d'activité et de constance dans ses entreprises, il aurait pu déjà y remédier, soit par de fortes digues, soit en creusant à la rivière un lit plus profond et en lui donnant un courant plus rapide qui aurait entraîné avec plus de force les sables et les pierres roulées qu'elle charrie.

On a quelques notions d'un village et de bâtimens dépendans d'une mine de fer, qui doivent avoir existé

jadis dans les prairies marécageuses, où l'on ne voit plus de nos jours que quelques chétives granges à foin. Peut-être ce village était-il celui de *Bürglen*, qui a disparu dans la contrée et dont il n'est resté que le nom. Suivant une autre opinion, il était situé sur le Hasliberg, où il aurait été enseveli sous les débris d'une montagne.

On peut ranger dans le chapitre du rapport des prairies celui des nombreux et superbes vergers qui entourent les habitations et qui en sont une dépendance. Les noyers même prospèrent encore parfaitement en-deçà du Kirchhet, et, à plus forte raison, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les pruniers, que l'on plante en grande quantité, particuliérement autour des villages de Meyringen, Stein, Isenbolgen, Hausen, Willigen et au-delà du Kirchhet dans le vallon de Grund à l'entour de Wyler et de Bottigen. Leurs fruits y sont aussi bons et aussi printanniers que dans quelque autre partie du canton de Berne; on y trouve même des abricots, des pêches et des raisins qui mûrissent très-bien en espalier et en treilles. Les plantes potagères réussissent tout aussi bien; le vent chaud du midi qui souffle souvent au printems leur est si favorable, qu'elles croissent plus vîte que dans le pays plat du canton. Il n'est pas rare d'y trouver des asperges déjà au mois de Mars, sans que l'on ait employé des moyens artificiels pour les avancer; mais aussi, dans de certaines années, on a été obligé de renvoyer la culture des jardins, depuis le mois de Février, où elle se fait ordinairement, jusqu'au mois de Mars. Dans tous les plantages, on

cultive

cultive des pommes de terre. Le chanvre et le lin réussissent aussi à merveille; mais il en sort très-peu du pays.

Il n'y a rien de particulier à dire à l'égard des forêts; elles appartiennent en partie au Gouvernement, aux communautés et aux particuliers, et quelques-unes donnent lieu à des difficultés entre ces différentes classes de propriétaires. Elles ont été trop négligées, parce qu'on les croyait inépuisables; mais à présent elles sont soumises à l'administration d'un employé habile et éclairé. Cependant, des habitudes invétérées s'opposent encore à quelques nouvelles dispositions avantageuses. Dans les localités les plus sauvages, les forêts consistent presque exclusivement en érables et en sapins, entremêlés de quelques airolles, quelques melèses et de genevriers; dans les parties plus tempérées de la vallée, on y trouve en grand nombre des hêtres, des tilleuls, des chênes, des aubiers, des ormeaux, des frênes, et plus près de la plaine, des bouleaux, des aulnes, des viornes et des arbrisseaux en quantité.

Cependant, la mauvaise économie des tems passés a singulièrement diminué le bois actuellement exploitable. Lorsqu'un orage renversait une partie d'une forêt, on choisissait les meilleures plantes que l'on enlevait et on laissait le reste sur place, ce qui nuisait à la reproduction. Jamais, après avoir abattu un arbre, l'on ne déracinait le tronc, on laissait pâturer les chèvres et les moutons dans les plus beaux bois, et ces animaux détruisaient l'espoir d'une suite

de générations, en broutant les jeunes rejetons. Un intérêt personnel mal entendu, un esprit rétréci rendaient vains tous les efforts des magistrats et leurs ordonnances tendant à l'avantage commun.

Je crois en avoir dit assez sur la qualité du sol et sur son produit; il est tems de parler avec quelque détail des habitans, de ce peuple pasteur le plus remarquable de tous ceux qui vivent dans les montagnes du canton de Berne. L'ancienne tradition qui le fait descendre d'une colonie émigrée de l'Ostfrise et de la Suède, mérite une mention particulière. Le régistre des coutumes de ce pays (*Land-Urbar*), cet ancien code de la vallée, contient un récit de cet événement, fort étendu, assez confus et défiguré dans les nombreuses copies qu'on en a fait successivement, par ignorance de l'ancien idiôme dans lequel il était écrit. Non-seulement les peuples de l'Oberhasli, mais aussi ceux du canton de Schwytz et des vallées occidentales jusqu'à Gessenay et Bellegarde, se vantent de la même origine. Déjà Etterlin de Lucerne, dans sa Chronique imprimée en 1507, en a publié l'histoire. Cette tradition qui existe donc au moins depuis deux siècles, est restée gravée jusqu'à nos jours dans la mémoire de ces peuples.

Lorsque dans la guerre de trente ans Gustave-Adolphe entama des négociations avec les Suisses, il rappela l'ancienne affinité de cette nation avec les Suédois, et lorsque l'avant-dernier Roi de Suède séjournait en Suisse sous le nom de Comte de Gottorp, les habitans de l'Oberhasli préparèrent une copie pro-

prement écrite, quoique défectueuse, de l'introduction historique de leur *Land-Urbar*, pour l'offrir à cet illustre voyageur, en le saluant comme compatriote, s'il venait visiter leur vallée, ainsi que le bruit s'en était répandu.

On n'a pas oublié non plus cette antique chanson populaire qui a transmis cette tradition au travers de tant de siècles. M. de Bonstetten a déjà exprimé le désir qu'un Suisse la fît imprimer accompagnée d'un glossaire de l'idiôme du pays de Hasli. Les rapports de ce poëme avec le chant des Lombards, que cet auteur spirituel a publié, sont évidens. (*)

Il était naturel que Jean de Müller avec sa prédilection pour tout ce qui tenait à l'indigénat de sa nation ne passerait pas sous silence cette chanson du Hasli et les anciennes traditions qu'elle rappelle. (**)

(*) Voyez les nouvelles œuvres de M. de Bonstetten, Vol. II. pag. 153 et suiv. (publiés à Copenhague 1800). La longueur du chant de Hasli, composé d'environ 80 couplets, m'empêche de le transcrire ici; je n'en connais d'ailleurs qu'une copie qui a été faite dans le 18ème siècle et qui a même été imprimée sur une feuille volante à l'usage du peuple de la campagne. L'auteur auquel on l'attribue s'appelait, dit-on, Ringwaldt et vivait en 1550. Quelques personnes prétendent qu'il était pasteur à Meyringen.

(**) Voyez Müller *Histoire des Suisses*, édit. de 1806, Tom. I. p. 417. Il nomme cette chanson, le *Chant des Westfrisons*. Je l'ai toujours connue sous le nom de *Chant des Ostfrisons*. Dans les notes au passage cité, il estime que sous sa forme actuelle, cette chan-

„ Il existait, dit-il, un ancien Royaume situé
„ vers le septentrion dans le pays des Suédois et des
„ Frisons, qui fut frappé de disette. Dans un pareil
„ fléau, tout le peuple s'assembla, et il fut délibéré à
„ la majorité des suffrages que le dixième de la na-
„ tion sortirait du pays. Le sort désigna ceux qui
„ furent obligés de se soumettre à cette loi. C'est
„ ainsi que nos ancêtres abandonnèrent leur patrie
„ boréale au bruit des gémissemens de leurs parens
„ et de leurs amis; les mères emportèrent en pleurant
„ leurs enfans à la mamelle. Nos pères, au nombre
„ de 6000 hommes, en état de porter les armes,
„ grands comme des géants, avec leurs femmes, leurs
„ enfans et tout ce qu'ils possédaient, se divisèrent
„ en trois corps, sous la conduite de trois chefs, et
„ se jurèrent mutuellement de ne jamais se quitter.
„ Ils s'enrichirent du butin conquis par la valeur de
„ leur bras après la victoire qu'ils remportèrent aux
„ bords du Rhin sur Pierre, Comte des Francs, qui
„ voulait entraver leur marche. Ils demandaient au
„ Ciel de leur accorder un pays semblable à celui
„ de leurs ancêtres, où ils pourraient en paix paître
„ leurs troupeaux et qui fût inaccessible à la violence
„ et à la méchanceté. Dieu les guida vers *Brochen-*
„ *burg*, où ils bâtirent le bourg de *Schwytz*. Leur

---

son ne peut guères dater que de la seconde moitié du 16ème siècle et qu'elle fourmille d'anachronismes et de méprises historiques. „ Mais, ajoute-t-il, le fait de „ l'origine septentrionale de ce peuple existait déjà de- „ puis long tems dans les traditions au 15ème siècle; „ quelque défiguré qu'il put être alors, il s'était trans- „ mis d'âge en âge."

„ nombre s'accrut; bientôt la vallée ne put plus les
„ contenir; cependant ils ne redoutaient ni le travail,
„ ni la peine, en extirpant chaque jour des forêts.
„ Une partie de la colonie se porta dans la contrée
„ voisine de la Montagne noire (le Brünig) dans le
„ canton d'Unterwalden et pénétra jusques dans le
„ *Weissland* (pays blanc, Oberhasli dans le voisinage
„ des glaciers). Les vieillards des vallées de l'Ober-
„ land se rappellent comment, dans les siècles an-
„ ciens, la peuplade se répandit de montagne en mon-
„ tagne, de vallée en vallée, jusques dans celles de
„ Frutigen, d'Afflentsch et de Bellegarde. Au-delà
„ de cette dernière habite une autre race."

Voilà la base de cette tradition en général. Les habitans du Hasli ajoutent encore, à l'égard de leur vallée, les circonstances suivantes, ainsi consignées mot pour mot dans l'introduction à leur *Urbarium* (Livre de coutumes) prémentionné.

„ Les nouveaux colons suédois et ostfrisons, après avoir habité la Suisse pendant un certain tems, convinrent entre eux de se partager la contrée, ce qui eut lieu comme suit: On assigna à *Schweizerus* (*) natif de la ville royale de Suède, leur chef principal,

(*) Müller nomme ces premiers chefs *Suiter*, *Svey* (*Sueno* dans le langage du Nord) et *Hasias* ou *Hasius*. Stapfer qui, dans son *Voyage pittoresque* p. 74 et suiv. a jugé cette tradition assez digne de son attention pour y consacrer quelques pages et quelques notes très-savantes, cite les trois noms des chefs *Suiter*, *Svey* et *Agio* ou *Hatis* originaire de *Haslo* ou *Hasius*, ville située dans le pays des Suédois.

et à son compagnon *Restius* (*), le pays du Mont brisé ou de *Frekmund*, (**) dans lequel se trouve le lac de Pilate, ainsi qu'on le nomme communement; ils occupèrent avec leur peuple tout le pays jusques aux montagnes Lampartiques et aux Alpes, du côté droit, la basse Bourgogne et au Duché de Souabe. (Il paraît qu'ici manquent ces mots : *se limitant à la, etc.*) Mais le troisième chef *Wadislaus* (!!!), natif de la ville de Hasle, située entre la Suède et l'Ostfrise, prit possession de la vallée en-deçà de la Montagne noire, nommée maintenant le *Brünig*, jusqu'aux sources de la rivière de l'Aar, laquelle vallée a été nommée dès-lors le *Hasli*, d'après la susdite ville de *Hasius*, où était né le chef Wadislaus, et comme le peuple trouva que ce pays était bon et fertile, et que tous les fruits y venaient bien, ledit peuple commença à le cultiver et à y construire ses habitations."

(*) La copie que j'ai sous les yeux le nomme *Remus*; mais c'est évidemment une faute d'écriture, puisque la tradition verbale des habitans de Hasli attribue, sans jamais varier, la construction du château de *Resti* près Meyringen, et sa dénomination, à l'un des chefs des colons suédois et frisons, nommé *Resti*, en latin *Restius*. Le nom de *Wadislas* qui suit est écrit *Ladislas* dans une autre copie. Je ne sais comment expliquer ce nom qui n'est point allemand.

(**) Ebel, à l'article *Pilate*, observe : „qu'anciennement „on appelait assez communement cette montagne le „*Fracmont* (*Mons Fractus*), parce que du côté de „l'est et du nord ses flancs sont comme déchirés et „brisés." On trouve dans le même article la tradition concernant le lac de Pilate.

L'introduction de l'*Urbarium* contient d'ailleurs quelques autres notices dans sa simple prose, dont on vient de lire un échantillon; par exemple, comment „ les habitans de Hasli furent appelés à Rome „ en l'an de Jésus-Christ 387, par le Pape Anastase „ et les Empereurs Arcadius et Honorius pour venir „ à leur secours, contre le rébelle *Eugonius* (Eu- „ gène)" et se termine en renvoyant à l'ancien manuscrit original de cet *Urbarium*, qui s'est perdu, en disant : „ Ici suit la description comment sur ce „ message ceux de Schwytz et de Hasli allèrent au „ secours de l'Empereur, du Roi et du Pape et com- „ ment ils aidèrent à prendre la ville et à repousser „ les payens ou les Romains, ce qui serait trop long „ à insérer ici." (*)

Le chant des Frisons poursuit un peu plus loin l'histoire de cette peuplade. Après avoir décrit ces combats sanglans, mais victorieux sous les murs de Rome, il raconte que les habitans de Schwytz et de Hasli demandèrent à l'Empereur Frédéric des armoiries et des couleurs, et qu'ils les obtinrent, selon leurs désirs, telles qu'on les porte encore dans le canton de Schwytz et dans la contrée d'Oberhasli. Il contient ensuite quelques indices sur la réunion de

(*) Je dois la connaissance de cette adjonction à la dissertation peu connue, quoique très-savante, d'un Suédois, qui m'a été communiquée par un amateur de l'histoire suisse, sous le titre de : *Dissertatio academica de colonia Suecorum in Helvetia quam Upsaliæ d. 8 Jun. 1797 præside Mag. Jac. Fr. Neitker publice proposuit Jac. Ek, Ostrogothus, in 4.°*

Hasli avec Berne, et enfin dans les derniers couplets, quelques exhortations pieuses et la protestation naïve que la chanson a été composée à l'avantage et à l'honneur de la contrée.

On n'a point de notions certaines sur l'époque de l'introduction du christianisme dans ce pays. On connaît mieux les événemens politiques qui le concernent. Il relevait de l'Empire comme fief immédiat, jouissait de grands immunités et ne payait qu'une cense de 50 livres. Mais en 1308, il fut donné en gage par l'Empire au Comte Otton de Strasberg, puis au Baron Jean de Weissenburg, contre lequel les habitans se soulevèrent, lorsque ce Seigneur voulut augmenter la cense originaire, et se soumirent à Berne en 1334, sous les mêmes conditions et sous les mêmes redevances qui leur étaient imposées par l'Empire, en conservant d'importantes franchises qui se sont maintenues en grande partie jusqu'à nos jours et dans le nombre desquelles est le droit de choisir eux-mêmes leur Baillif parmi leurs concitoyens. Cependant les rapports de la vallée avec Berne subirent quelques changemens à l'époqne de la réformation en 1528. Les Haslois auxquels elle ne plaisait pas s'y étant opposés avec violence, ils furent réduits à l'obéissance par la force des armes et ne rentrèrent que peu à peu dans leurs privilèges.

Qu'elles qu'ayant été d'ailleurs l'origine et les destinées de cette peuplade, il n'est pas moins vrai, ainsi que l'observe Stapfer dans son Voyage pittoresque pag. 77, „ qu'elle est l'une des plus distinguées

„ dans nos Alpes, par son langage, sa beauté, ses „ mœurs et son ardent amour pour la liberté; qu'elle „ est douée de ces belles formes et de cette haute „ stature qu'on attribue aux anciens Scandinaves : „ elle a conservé dans sa langue quelques termes „ étrangers aux autres idiômes suisses et un accent „ un peu différent; beaucoup de voyageurs ont été „ frappés de sa ressemblance avec les habitans de „ différentes contrées de la Suède. " Quelques airs des chansons populaires du Hasli ont un rapport très-frappant avec celles des Danois et des Suédois. (*)

Il est plus incertain que le nom de Hasli dérive de celui d'une ville nommée *Hasius*, dont parle la tradition mentionnée. Ce nom se retrouve dans plusieurs autres parties de la Suisse, et même une petite campagne derrière le bois de *Bremgarten* près de Berne, connue pour avoir été le séjour du grand Haller, et chantée par lui dans son poëme intitulé: *Désir de la patrie*, le porte depuis long-tems. Il y a près de Berthoud (*Burgdorf*) un village paroissial nommé *Hasli*, un second dans l'Entlibuch, outre plusieurs autres endroits moins remarquables dans d'autres localités.

(*) Celles de ces chansons que j'ai pu recueillir jusqu'à présent ne me paraissent dignes d'être remarquées que par fragmens. On y trouve des couplets très-naïfs, mêlés avec beaucoup d'autres très-insignifians et un singulier mélange de l'idiôme du pays avec des expressions et des tournures appartenant au langage que l'on emploie dans les livres en Allemagne. Ce langage perfectionné s'introduit de plus en plus dans la contrée.

Enfin, la traduction latine *regio avellanorum* (pays des coudriers) employée par plusieurs écrivains, la probabilité que cette contrée était anciennement couverte de cet espèce d'arbres, et l'analogie avec d'autres dénominations de localités, fondées sur le genre de forêts qu'elles contiennent, telles que *Birchi*, de *Birken* (hètres), *Eichi*, de *Eiche* (chêne); toutes ces circonstances réunies paraissent indiquer une étymologie plus rapprochée. Cependant, Stapfer rappelle à l'appui de la tradition qu'il existe une petite ville nommée *Hasle* dans l'île de Bornholm sur la mer Baltique.

Quoiqu'il en soit, les Haslois d'aujourd'hui sont en général „ beaux, d'une taille au-dessus de la médiocre, tant les hommes que les femmes. Celles-ci „ ne s'adonnant que peu aux travaux de la campagne „ et ne s'exposant pas souvent à l'ardeur du soleil, „ conservent un teint blanc et fleuri. Elles sont parfaitement bien faites. Des physionomies gracieuses, „ des regards tantôt pensifs, tantôt malins, leur „ prêtent des charmes inexprimables." (*)

Les deux sexes sont d'une belle stature; on y voit très-peu d'individus contrefaits ou mal formés. Les hommes ne sont en général pas aussi ramassés que ceux de l'Emmenthal, et rarement corpulens. Quoique sveltes, ils sont très-forts. On en voit qui

(*) Ces mots sont tirés d'une description des mœurs du Hasli par feu M. le peintre C. L. Zehenoer inséré dans l'*Helvetische Monatschrift* (Journal helvétique) de Höpfner. Vol. I. 3ème cahier, p. 29.

non-seulement soulèvent facilement un poids de sept quintaux, mais qui peuvent même le porter. Leur agilité, leur souplesse, leur adresse sont très-renommées, et leur font souvent remporter la victoire sur les lutteurs de l'Emmenthal, du Grindelwald, de Brienz et d'Unterwalden dans les jouttes de lutte à Berne ou sur les Alpes voisines. C'est avec ces derniers qu'ils ont le plus d'occasions de se mesurer. Leur teint est généralement beau, mais particulièrement celui des jeunes filles qui se distinguent par une blancheur éblouissante, un coloris de santé, une délicatesse de peau admirables. On ne trouve nulle part moins de paysannes hâlées, mais elles savent se préserver du soleil par des parasols, dont elles font un grand usage, et par des gants qu'elles portent quelquefois même en travaillant à la fenaison. On voit des femmes d'une beauté remarquable, particulièrement parmi celles du Hasliberg.

Cependant quelques observateurs prétendent n'avoir pas trouvé aussi fréquemment chez le sexe de la vallée de Hasli l'expression fine et précise dans la physionomie, la coupe de visage si bien dessinée, les sourcils arqués, les nez petits et bien proportionnés, les lèvres minces qui distinguent les femmes de Brienz et d'Unterseen. Mais en revanche, celles de Hasli ont la taille plus élevée, plus de dignité dans le maintien et leurs yeux ont un langage plus expressif et plus malin.

Je ne puis résister au désir de citer ce qu'un auteur spirituel a écrit sur les deux sexes de cette

peuplade. (*) „ J'adhère, dit-il, à ce qu'on a dit „ généralement de leurs belles physionomies, de leurs „ teints fleuris et de leurs tailles avantageuses; mais „ il faut y ajouter encore une espèce de dignité, de „ réserve naturelle, qui, dans le grand monde, „ constitue le bon ton et qui fait qu'on ne leur „ voit jamais ce regard étonné et timide des au- „ tres campagnards, ni ce désir de plaire, qui se „ trahit par l'affectation et la gaucherie. Les jeunes „ filles ne possèdent pas la coquetterie maligne des „ autres Bernoises, ou ne veulent pas en faire usage. „ Elles cherchent plutot à se distinguer par le calme „ et l'immobilité de leur physionomie, qui cadre fort „ bien avec leur port élancé et leur tenue décidée, „ et que la faiblesse seule pourrait faire dégénérer „ en fadeur. Leur conduite ne dément point cette „ apparence. Elles sont telles qu'on les voit. L'as- „ surance qui se montre dans leur maintien et dans „ leur démarche règne aussi dans leur manière de „ s'exprimer. Elles ont de l'enjouement dans la con- „ versation; mais elles montrent peu de sensibilité; „ leur contenance froide, reservée annonce plus de „ fierté, que de cette gaieté dans laquelle on peut

(*) M. Ulr. Hegner de Winterthur, dans ses *Fragmens d'un voyage dans l'Oberland bernois*, insérés dans le Journal *Isis*. Vol. I. p. 260. Zürch 1805. Relativement à la haute taille des Haslois, l'ancienne observation d'Hyppocrate trouve encore son application. „ Ceux, „ dit-il, qui habitent des contrées élevées, plattes, ex- „ posées aux vents, sont d'une grande stature, bien „ faits, d'un caractère doux et se ressemblent presque „ tous." Voy. Hippoc. *de aëribus, aquis, etc. cap. 56.*

„ s'oublier. Elles se livreraient avec un abandon franc „ et décidé, plutôt que d'employer une résistance „ simulée qui exciterait toujours plus les désirs."

Zehender, dans l'ouvrage cité, à p. 32, a donné quelques traits des rapports qui existent entre les jeunes gens des deux sexes. „ D'abord, après le „ service divin, les jeunes garçons vont se placer „ sous l'avant-toit de l'église; les jeunes filles passent „ devant eux et vont droit au cabaret; mais elles „ font un détour pour y entrer par une porte de der- „ rière. C'est-là qu'elles attendent leurs amis. Une „ cotterie de jeunes beautés se fait donner par l'au- „ bergiste la clef d'une chambre; si elles soupçon- „ nent qu'on pourrait les voir, elles ferment les ri- „ deaux des croisées, et s'il n'y en a point, elles „ les remplacent par leurs tabliers; d'autres arrangent „ l'appartement à leur gré, puis elles s'asseyent et „ chaque fois que la porte s'ouvre, elles se couvrent „ le visage de leurs mouchoirs de poche, car le mys- „ tère doit principalement assaisonner leurs plaisirs. „ Les garçons arrivent enfin, et apportent du vin; „ leurs belles les régalent de fruits secs, de noix et „ d'une espèce de petites torches en pâtisserie très- „ croquantes, faites avec de la farine fine. Il est très- „ difficile d'engager ces jeunes personnes à entrer „ dans la chambre commune du cabaret, ce serait „ contraire à leurs principes d'honneur, tandis qu'elles „ se permettent de passer des journées entières et „ même des nuits dans un appartement retiré avec des „ hommes de leur connaissance. Quoique cette con- „ duite paraisse trop libre, quoiqu'il règne une grande

„ familiarité entre ces jeunes gens, il faut cependant „ se garder de porter un jugement téméraire à cet „ égard. Toute la société reste réunie, et tout égare- „ ment sensuel serait suivi du mépris général; aussi „ n'en voit-on que peu d'exemples. "

Notre auteur ajoute encore quelques détails sur le mystère avec lequel des amans d'une fortune inégale sont obligés de conduire des intrigues amoureuses sur les effets de la jalousie et les rixes qui en résultent, sur l'admission d'hommes étrangers, reconnus pour être honnêtes et modestes, dans la société des femmes, où ils ne trouveraient point d'Otahitiennes; enfin, sur les cadeaux mutuels que se font les jeunes gens des deux sexes et sur la considération dont jouissent les garçons qui ont été au service militaire dans l'étranger et qui en ont rapporté un esprit plus enjoué et plus de sujets de conversation.

Il passe sous silence les visites nocturnes du Samedi soir; mais il assure que malgré la fréquentation très-usitée du cabaret, où l'on se donne rendez-vous pour conclure les affaires, l'ivrognerie et la crapule sont assez rares chez ce peuple. En parlant de ses danses, il dit : „Il est très-difficile d'en- „ gager des personnes de sexe différent à danser en- „ semble. Presque toujours les garçons dansent entre „ eux et les filles sont spectatrices, où se réunissent „ dans un autre appartement, pour danser de leur „ côté. Peut-être les hommes trouvent-ils que les „ femmes ne mettent pas assez de vivacité, d'aban-

„ don dans leur manière de danser; peut-être sont-„ ils ennuyés de leur pruderie, de leur réserve. „ Comme les vachers vivent pendant une grande par-„ tie de l'année sur les pâturages des montagnes, „ peut-être dans leurs récréations prennent-ils „ l'habitude de se passer des femmes qui sont faites „ cependant pour répandre plus de grâces, plus de „ douceur dans le commerce social, et particuliè-„ rement celles du Hasli. En général, il est d'usage „ dans cette vallée que les femmes fassent plus d'a-„ vances auprès des hommes que dans les autres par-„ ties de la Suisse. (*) Ces garçons cependant, mal-„ gré la peine qu'ils auraient à régler leur danse sur „ celles de leurs belles, en forment entre eux des „ figurées. Mais si les deux sexes se décident à se „ réunir pour danser ensemble, l'agilité, la vivacité „ des hommes s'unissant aux grâces naturelles, à la „ contenance modeste des femmes, forment un spec-„ tacle ravissant. C'est alors que les filles du Hasli „ se montrent parées de mille attraits et de tous leurs „ charmes. Au premier moment, elles se livrent à „ ce plaisir avec une aimable retenue; mais quand „ elles sont en train, elles en jouissent avec abandon „ et gaieté."

Leur costume a toujours eu quelque chose de particulier; mais depuis une dixaine d'années il a

(*) Un auteur spirituel fait à cet égard la remarque suivante : „Nous devenons faibles comme les femmes que „ nous aimons; dans les pays de montagne, au contraire, „ les femmes deviennent fortes comme les hommes „ qu'elles aiment."

subi un changement très-frappant. Nous laisserons encore ici parler Hegner, en citant un passage de l'ouvrage dont j'ai fait mention.

„ Lorsque les femmes du Hasli, dit-il à p. 261, „ attachaient encore, il y a peu d'années, leurs juppes „ immédiatement sous la gorge, tandis que tout le „ beau sexe de l'Europe chrétienne les laissait à peine „ dépasser les hanches; chacun se croyait obligé de „ critiquer ce costume et de regretter que les jolies „ tailles de ces femmes fussent complétement cachées „ sous ces enveloppes incommodes. Meiners lui-même „ trouva ce costume monstrueux et ridicule. Lorsque „ ces bonnes créatures s'apperçurent qu'on se mo„ quait de leur toilette et des regrets qu'elle faisait „ naître, le désir de plaire si naturel à leur sexe se „ réveilla chez elles; elles attachèrent leurs juppes „ plus bas et crurent avoir fait un sacrifice expia„ toire à la mode; mais au même instant un démon „ malin vint introduire dans le beau monde celle „ qu'elles venaient de quitter, en la baptisant du „ nom d'*à la Grecque*, de sorte que tel qui vient voir „ maintenant les pauvres Hasloises avec un goût fa„ çonné à la Grecque se trouve dans le cas de leur „ adresser des reproches amers d'avoir déposé leur „ ancien costume élégant." (*)

Celui

(*) Le seul auteur à moi connu qui ait rendu justice à l'ancien costume des femmes du Hasli (et à mon gré avec raison), c'est M. de Mayer dans son *Voyage en Suisse*, Vol. I. p. 320. On trouve quelques explications sur la dernière révolution que ce costume a subi,

Celui qu'elles portent maintenant est très-désavantageux à leurs tailles sveltes, d'autant plus qu'elles s'appliquent à se faire paraître très-grosses autour des hanches, et qu'elles mettent dans ce but, juppes sur juppes qui, dans leur ampleur roide et disgracieuse, descendent en forme de cloches sur les pieds. Cette pièce de leur vêtement est ordinairement blanche et d'une étoffe de laine tissue dans le pays. Au-dessus des hanches, elles portent un corsage noir ou brun foncé et sur la poitrine un large plastron de velours en soie ou en coton, sur lequel elles étendent, principalement en été, un mouchoir rouge ou bleu, bordé d'un ruban de velours qui remonte jusqu'au col et voile complétement la gorge; de longues manches de chemises blanches recouvrent leurs bras jusques près du poignet. La nudité du buste des citadines leur paraît fort indécente. Elles ont ordinairement la tête nue. Les femmes mariées et les veuves l'entourent de tresses de leurs propres cheveux. Les filles non mariées ont seules le privilége

dans un Mémoire intitulé: *Du changement arrivé récemment dans l'ancien costume national des femmes du Hasli*, qui se trouve dans le 3ème cahier du *Journal helvétique de littérature et des beaux arts à Zürich* 1804. On y cite la justification des Hasloises dans la réponse mutine qu'une d'elles fit à un citadin. „ Depuis que vos „ belles Dames de la ville et les Françaises ont imité notre „ costume, nous n'en voulons plus. Nous ne voulons „ ni leur ressembler, ni qu'elles nous ressemblent. " Il est difficile de méconnaître dans ce discours et dans l'abandon d'un costume chéri, qui s'était maintenu pendant tant de siècles, un trait de véritable héroïsme féminin.

de laisser pendre ces tresses sur le dos ; mais très-souvent elles les rattachent aussi sur la tête. Le Dimanche, elles portent toutes des petits chapeaux qu'elles nomment des chapeaux bas, parce qu'ils le sont en effet en comparaison de ceux des hommes. Ces chapeaux n'ont qu'un fond, sans bords, et elles ne les portent que pour aller à l'église. Dès qu'elles en sortent, elles les déposent. Leur coiffure la plus usitée est un mouchoir de toile de coton, ordinairement rayé rouge et bleu, qu'elles drappent presque en forme de turban et qu'elles font descendre fort bas sur le visage, lorsqu'elles sont exposées à l'ardeur du soleil. La principale parure du Dimanche consiste en beaux tabliers bleus d'un tissu qu'elles font venir de Zürich, lorsqu'elles veulent l'avoir plus fin, et en des talons à leurs souliers fort hauts et teints en rouge. Leurs bas sont toujours de laine, dans toutes les saisons, et tricotés par elles mêmes. Elles ont pour l'hiver une petite veste à manches très-courte et sans aucune élégance. Autrefois, elles portaient aussi de larges colerettes qui couvraient en partie les épaules; mais la mode en a passé entièrement.

Le costume des hommes n'a rien de bien particulier. Ils portent fréquemment des habits bleus très-amples, dont les basques viennent jusqu'aux genoux et des pantalons justes de la même couleur qui descendent à peu près jusqu'à mi-jambes et sur lesquels ils rattachent les bas en rouleau au-dessous du genou. Ils ne font point usage de bottes et rarement de guêtres. Leurs souliers sont de cuir fort, amplement garnis de cloux, et leurs bas sont de laine.

Quelquefois, ils mettent des larges ceintures de cuir et une veste ample sans manches et flottante, par dessus un gilet d'une autre couleur et boutonné. En été, dans les jours ouvriers, ils ne portent jamais d'habits et sont toujours en manches de chemise: ils se couvrent alors la tête de bonnets de coton blancs ou de chapeaux ronds et noirs; mais en hiver et le Dimanche, ils sont presque généralement revêtus d'habits. On voit dans le Hasli moins d'hommes à longues barbes que dans les autres parties du canton. On a eu presque autant de peine à engager les paysans bernois à se la raser que Pierre le Grand pour y forcer les Russes; mais on a employé d'autres moyens. Ceux du Czar étaient la contrainte et l'opprobre; le Gouvernement de Berne défendit enfin de paraître sous les armes avec une longue barbe, et bientôt on n'en vit plus qu'aux vétérans et aux anabaptistes.

La parure des nôces a dans l'Oberhasli quelque chose de particulier, comme dans plusieurs autres parties de la Suisse. Les peintres de costume devraient s'occuper à les recueillir pour présenter enfin au public quelques dessins nouveaux. L'époux est complétement vêtu en bleu; il porte une guirlande de romarin autour du bras droit, une branche de romarin attachée sur sa poitrine et un grand bouquet à son chapeau. La mariée est coiffée d'une toque fort haute de velours noir, presque en forme de couronne, ornée de grains de verre, de fleurs artificielles, d'agraffes brillantes, de beaucoup de clinquant et de paillettes. Autour du col, elle a un collier de cor-

dons de soie, et les longues tresses pendantes de ses cheveux, ordinairement liées avec des rubans noirs, sont entrelacées de rubans bleus et rouges, dont les bouts flottent sur le dos, mais viennent se rattacher au lacet sur la poitrine.

Le caractère des habitans du Hasli est en général semblable à celui des autres Oberlandais. Ils sont très-rusés, assez fiers, assez gais et ils aiment la musique. Ils sont très-polis, mais n'ont pas toute la franchise que l'on vante chez les autres Suisses.

„ Leur esprit naturel, dit Zehender, souvent „ malin et presque toujours calme, leur humeur égale „ et enjouée, leur bon sens, rendent leur société „ agréable. Il faut être sur ses gardes contre leur „ penchant à abuser de la crédulité des étrangers, „ qui souvent en sont les dupes. Lorsqu'ils entre- „ prennent de s'amuser aux dépends de quelqu'un, „ le plus léger signe suffit pour mettre d'entente „ toute une société. Je les ai vu vendre à des voya- „ geurs des petites boules faites avec du poil de va- „ che, qu'ils prétendaient avoir trouvé dans l'esto- „ mac des chamois. Ils protestaient avec effronterie, „ qu'en portant sur soi cette espèce d'égagropile, on „ était à l'abri des coups de feu. Comme on ne vou- „ lut cependant pas les croire tout de suite sur pa- „ role, ils offrirent d'essuyer, à l'instant même, une „ décharge de la part de l'acheteur, pour constater „ la vertu de leur marchandise. Ils disaient tout cela „ avec un sang froid, un accent si franc et si sérieux, „ une mine si naturelle et si sincère, qu'ils réussissaient „ quelquefois à tromper les étrangers trop crédules."

Le peuple de Hasli a beaucoup de dévotion. Outre le service du Dimanche, on fait encore un sermon pendant la semaine, excepté dans le tems des travaux les plus pressés de la campagne. Les jours de fêtes chrétiens, l'église est remplie, et tous les assistans participent à la Sainte Cène. Au gros de l'été, on ne voit que peu d'hommes aux offices divins; mais on sait qu'à cette époque, ils séjournent presque tous sur les Alpes.

Il y a surtout une grande affluence dans le temple lors de l'examen annuel des enfans qui fréquentent les écoles. Cette jolie fête est un des jours les plus heureux de l'année pour tous les âges. Plus de mille enfans endimanchés se rendent de tous les villages de la paroisse dans celui de Meyringen et se rassemblent à la maison commune, où ils sont examinés par les pasteurs en présence du Préfet et des autres magistrats. Ceux qui donnent des preuves de leurs progrès, en présentant des thèmes ou des modèles d'écriture, reçoivent des prix d'encouragement en argent. Quoique l'examen dure depuis 6 heures du matin jusqu'à quatre heures du soir et se fasse dans deux salles à la fois, il ne peut être qu'assez superficiel. Lorsqu'il est terminé, les enfans vont en procession à l'église, conduits par les maîtres d'écoles et occupent les bancs qui leur sont assignés. Le Préfet, le pasteur et les autorités locales se placent auprès de la table de communion, et chacun de ces préposés indique un Psaume que chaque écolier chante à son tour. Après le chant, le pasteur fait un discours, puis le Préfet, son Lieutenant et chacun des

magistrats adressent aussi des exhortations à la jeunesse, avec une éloquence naturelle que l'on devrait à peine attendre de ces campagnards. Enfin, le boursier de. l'église prépare sur la table des pièces de monnaye pour les distribuer à tous les enfans. Ceux-ci s'avancent dans l'ordre des différentes écoles avec leurs magisters et reçoivent un batz ou deux qu'ils emportent en triomphe, en sortant du temple.

Des témoins de cette fête, où l'on voit cette foule de beaux enfans dans leur parure champêtre, de jeunes gens de deux sexes, brillans de charmes, de santé et de vigueur qui y assistent comme spectateurs, assurent qu'elle offre un aspect ravissant. C'est dans ce jour-là que l'Oberhasli se présente dans tout son éclat.

Les enfans les plus pauvres sont proprement vêtus et ont alors au moins quelques pièces d'habillemens neufs. La journée se termine par des jeux, des luttes et des danses qui couronnent les plaisirs des acteurs et des spectateurs.

Le langage des Haslois est analogue à leur caractère. Il m'a toujours paru le plus doux, le plus coulant de tous les dialectes de la Suisse. Il a d'ailleurs du rapport avec celui des autres vallées de l'Oberland, telles que Grindelwald, Lauterbrunnen, Frutigen et Simmenthal. Son accent est expressif, chantant, un peu traînant et rappelle le langage de quelques peuples sauvages.

Jean de Müller a déjà observé que „ l'idiôme „ allemand qu'on parle aujourd'hui dans ces contrées „ de montagnes est presque semblable à celui du „ chant de Nibelungen (l'un des plus anciens poëmes „ allemands). On retrouve cependant dans plusieurs „ vallées des mots dont les racines paraissent étran- „ gères à la langue allemande. Ceux qui passent „ pour être suédois, ne le sont pas, sans appartenir „ à la véritable langue allemande, et il serait pres- „ que impossible d'en deviner l'origine. Les races du „ Nord qui, dans leurs émigrations, se croisaient „ si fréquemment, il y a 1500 ans, ne différaient „ peut-être pas assez dans leur langage, pour avoir „ beaucoup de mots qui fussent propres à chacune „ d'elles. " (*)

Il n'y a pas de remarques à faire sur les occupations auxquelles s'adonne cette peuplade. Elles sont les mêmes que dans le Grindelwald et à Lauterbrunnen. Cependant, on voit des hommes qui,

(*) Voyez l'*Histoire des Suisses* par Jean de Müller, édit. de 1806, Vol. I, p. 422. Stalder, dans son *Idiotikon*, cite plusieurs mots du langage du Hasli. Dans sa *Dialectologie suisse*, que l'on espère voir paraître bientôt, il se propose d'insérer la parabole de l'Enfant prodigue (Évang. selon St. Luc chap. 15, v. 11) en dialecte du Hasli. J'ai trouvé que les Haslois prononcent avec plus de douceur le *k* et le *ch*, qui sont si durs dans les autres dialectes suisses. J'ai aussi remarqué dans leur manière de conjuguer les verbes, particulièrement dans l'imparfait, plus de rapport avec le haut-allemand qu'il n'en existe même dans le langage de quelques-unes de nos villes.

au lieu de rester oisifs pendant l'hiver et de fumer du tabac (ce que l'on voit faire même à des garçons en bas âge), s'occupent non-seulement à tisser de la toile, mais aussi à filer et à tricoter. Au printems, ils cultivent leurs terres et plantent principalement des pommes de terre et des choux blancs; ils sèment aussi un peu de froment, mais seulement au Hasliberg et sur les hauteurs, parce qu'ils prétendent qu'il ne réussirait pas dans la plaine.

Les plantages sont mal entretenus et remplis de mauvaises herbes. La paille y est fort chère et suffit à peine pour remplir les paillasses des lits. Par suite de la négligence générale et du défaut complet d'industrie, le pays s'est extrêmement endetté, et l'on ne remarque pas qu'on fasse aucun effort pour le relever de cet état de gêne. Quoique plusieurs des habitans fabriquent eux-mêmes des rateaux, des sabots et des baquets à lait pour leur usage, on est obligé d'aller encore en acheter hors de la vallée, et cet article d'importation fait sortir beaucoup d'argent. C'est seulement depuis peu de tems que quelques individus ont commencé à faire des cuillers, des fourchettes, des couteaux de bois et des bâtons de montagne pour les vendre aux étrangers. Le cabinet près de la cascade du Reichenbach, les degrés qui y conduisent, et un sentier battu pour se rendre à la chûte de l'Alpbach, sont les seuls essais, bien chétifs, d'améliorations utiles que l'on ait entrepris. L'état d'artisan est encore très-méprisé. Cependant on trouve quelques tailleurs, cordonniers, maréchaux-ferrans, boulangers, menuisiers, charpentiers, tan-

neurs et maçons. Il existe dans la vallée un tonnelier, un horloger et même un relieur. On commence à s'occuper à faire de la potasse et à extraire du salpêtre.

La chasse des chamois est aussi une branche d'industrie. La prime accordée pour chaque chamois tué est d'environ 60 batz. On y manque encore de médecins, de chirurgiens et de sages-femmes; mais la sobriété et la salubrité de l'air y sont très-favorables à la longévité. Dans le période assez court de l'an 1808 à 1816, il est mort dans la seule paroisse de Meyringen un nombre de 18 hommes et 35 femmes à plus de 80 ans, un homme de 93 ans, un autre de 94, trois femmes de 90, une de 95 ans; 45 hommes et 43 femmes entre 70 et 80.

La population s'accroît en général d'une manière rappante. Dans les cinq dernières années, le nombre des baptêmes a été le double de celui des morts, et l'on voit fréquemment des ménages avec dix enfans. Il serait donc absolument nécessaire d'exploiter de nouvelles branches d'industrie pour éviter que la disette ne fasse émigrer de nouvelles colonies, pareilles à celles qui sortirent jadis de l'Ostfrise. (*)

Une circonstance qui a puissamment contribué à ruiner les habitans de Hasli ne se renouvellerait plus

(*) Dans les anciens tems, la peste éclaircissait quelquefois la population. La dernière qui ait eu lieu en 1669 emporta 1215 personnes dans la seule paroisse de Meyringen.



aussi facilement de nos jours, savoir la grande facilité avec laquelle ils trouvaient à Berne des capitaux à emprunter sur l'hypothèque de leurs fonds de terre, dont le prix, par vanité, était porté à un taux fort exagéré. Ainsi, on en a vu qui en ont acheté à un prix exorbitant avec de l'argent emprunté à gros intérêts, et lorsque la valeur de ces fonds ont baissé en raison de la baisse de leurs productions sur les marchés, ils furent obligés de les vendre incontinent à perte, ou de faillir.

L'état des fortunes dans l'Oberhasli n'est donc rien moins que florissant; sur environ 6000 habitans qui composent la population de la vallée dans ses trois paroisses (*) il en existe environ une dixaine qui possèdent 40,000 livres bernoises et au-delà, et plusieurs 20 à 30,000 livres; mais il y en a encore davantage qui doivent presque cette somme, et plus qu'ils ne possèdent et qui se nourrissent tout l'hiver de pommes de terre, ordinairement sans sel, n'ayant pas même de quoi se procurer du lait. C'est encore à la paresse qu'il faut attribuer ce dénuement, car, particulièrement dans la commune de Meyringen, on assigne à chaque communier indigent une parcelle du pâturage commun d'une centaine de toises et plus pour la cultiver; mais le penchant à l'oisiveté et au babil font négliger d'en tirer profit.

Autrefois, il y avait infiniment plus d'aisance.

(*) Meyringen, le chef-lieu, compte dans 76 maisons environ 126 ménages et 580 à 600 ames.

Plusieurs paysans pouvaient hiverner jusqu'à 60 vaches et possédaient une fortune de 100,000 livres; mais à présent, on trouve plutôt des exploits de saisie que des créances dans les porte-feuilles des propriétaires et le souvenir de l'ancienne richesse et du tems perdu pour remédier à cette décadence, a dégénéré en proverbe : „ Si les habitans du Gessenay, „ dit-on, et ceux du Hasli avaient su être économes, „ les premiers pourraient attacher leur bétail avec „ des chaînes d'argent et les seconds avec des chaî- „ nes d'or." Mais au lieu de ménager, ils s'adonnent plutôt à la recherche de trésors cachés sous terre et à d'autres superstitions. Il y a peu de tems que le magistrat fut obligé d'arrêter des désordres qui se commettaient dans une maison à Willigen, où, suivant l'assertion d'une diseuse de bonne aventure, un trésor devait se trouver enfoui dans une certaine maison. Les propriétaires, aidés de plusieurs de leurs voisins, avaient creusé si profondement dans la cave, qu'il fallait joindre plusieurs échelles les unes aux autres pour parvenir au fond et que le bâtiment courait le plus grand danger de s'écrouler.

On ajoute une grande foi aux cures sympathiques et à toutes sortes de sortiléges que les Capucins du canton voisin d'Unterwalden contribuent beaucoup à propager. Ce sont probablement encore des restes d'anciennes pratiques du paganisme, dont les historiens pourraient tirer parti pour appuyer leurs conjonctures et leurs hypothèses.

Voyage de Meyringen à Brienz.

Quoique la description de toutes les beautés de la vallée de Hasli soit loin d'être épuisée, nous allons cependant la quitter et songer au retour par Brienz et Interlacken. Deux chemins différens s'offrent à nous; l'un, très-romantique, mais plus long et plus pénible, passe par le Hasliberg, et l'autre, beaucoup plus court et plus commode, suit en plaine le terre-plain de la vallée. Le premier n'est praticable qu'aux piétons et aux cavaliers, l'autre peut se faire en voiture. J'indiquerai brièvement ce que celui-ci présente de remarquable, puis je décrirai avec plus de détail celui du Hasliberg, d'autant plus qu'il est moins connu.

Pour sortir de la vallée par la route ordinaire, on passe le pont inférieur, nommé le pont neuf de l'Aar en dessous de Meyringen et l'on se rapproche d'abord d'une cascade du ruisseau de Falcheren qui se jette avec force de la hauteur de 150 pieds d'une terrasse verdoyante de la montagne, en un seul rayon, devant un rocher nud. Dans son voisinage, un observateur pourra encore remarquer le ravin d'un ancien éboulement tombé de la Kaltbrunnenalp, qui ensevelit jadis le village de Balm. Ce village avait sa propre juridiction et formait une petite Seigneurie. Il ne reste aujourd'hui que quelques maisons qui portent ce nom, mais qui ne paraissent pas même situées à la place qu'occupait l'ancien village.

Bientôt on atteint le grouppe de maisons appelé *unter der Heid*, tandis qu'à gauche, presque à chaque pas, des petites cascades sautillent en gazouillant sur le versant du côteau, entourées de broussailles, d'arbres, de rocs et de mousse, et présentent quelquefois, suivant les différens effets de lumière, des tableaux très-gracieux.

L'Aar coule toujours à droite, à quelque distance, et à gauche, on côtoye de très-près les rocs menaçans de la chaîne calcaire bizarrement entassés, portant sur quelques corniches ou sur quelques angles saillans des noirs sapins, et sur leur croupe de gras pâturages et les hameaux de *Zaun*, *Brasti* et *Falcheren*. A leur pied, on remarque, par-ci, par-là, des bancs de tuf, dont le très-antique clocher de Meyringen est construit. Plus près du village de Willigen, où sont des bains minéraux mal arrangés, d'une eau tiède, le schiste argileux noir prédomine sur les autres espèces de roche; on l'exploitait autrefois dans une forêt voisine, le *Zaunwald*, et l'on y trouvait des couches de pétrifications singulières et très-rares, nommément des cornes d'Ammon ovales avec des cordons assez épais et d'autres espèces unies et rondes plus communes.

Les ruisseaux qui descendent des hauteurs, à gauche, forment enfin, en se réunissant, un courant assez considérable d'une eau remarquablement pure et transparente, qui borde agréablement le chemin. Des bosquets d'aulnes blancs se mirent dans le crystal de ces ondes et offrent au voyageur dans cette

vallée découverte un ombrage propice. Dans les jours ardens de l'été, un attrait presque irrésistible invite à s'y baigner, et l'on se rappelle à chaque instant les gracieux paysages de Gessner et ses charmantes Idylles. On s'attend à voir tantôt un faune malin, sortir du bocage voisin et porter sur les épaules une nymphe timide au travers de la rivière, tantôt une jeune bergère prendre, sous un feuillage épais, ses ébats innocens dans l'onde fraîche, et un satyre qui l'épie caché derrière un rocher.

Il faudrait bien peu d'art, de travail et de frais pour créer dans ces charmans alentours des jardins délicieux. Les cascades du Wandelbach et de l'Oltschibach qui découlent des pics du Wandelhorn et de l'Oltschihorn, sont particulièrement remarquables; la première a creusé sur les flancs de la montagne une profonde échancrure qui lui sert de lit et tombe dans un bassin découvert, d'où elle s'écoule en plusieurs bras qui forment de nouvelles chûtes et se répandent en écume presque jusques aux pieds des voyageurs. La seconde se distingue par la hauteur de sa chûte et par son volume majestueux qui figure de loin une colonne gigantesque d'albâtre, complétement isolée, et s'appuyant sans aucun mouvement contre le sombre talus du côteau. Le caractère gracieux du Wandelbach a souvent engagé les artistes à le dessiner; celui de l'Oltschibach, plus grandiose, prête moins à l'imitation et en dépasse peut-être les bornes.

Ces ruisseaux réunis et le chemin qui les côtoye

se rapprochent enfin de l'Aar, en coupant au travers des prés marécageux remplis de joncs, d'algues et de roseaux qui bordent cette rivière. On pourrait mettre ce terrain en rapport, en y semant des plantes de marais utiles, telles que le *poa aquatica* et l'*alopecurus pratensis*. On repasse sur la rive droite par le pont de Wyler, qui tire son nom d'un village voisin, situé agréablement sur le penchant du *Rufiberg*.

Ici, la route se divise en carrefour et conduit d'un côté sur le mont Brünig, tandis qu'un chemin retourne vers Meyringen entièrement sur la rive droite en passant par le village de Husen et qu'un autre tend au lac de Brienz en suivant le pied de Ballenberg. Celui qui va à Meyringen n'offre de remarquable qu'une source extraordinairement forte nommée *Fontenen*, qui jaillit d'un rocher nud du Brünig et forme dès sa sortie un ruisseau assez considérable. L'eau en est excellente. Les habitans de la contrée croient qu'elle provient d'un écoulement souterrain du lac de Lungern dans le canton d'Unterwalden sur le revers de la montagne. Ils fondent cette opinion sur ce qu'on l'a vue souvent charrier de la sciure de bois à sa surface en sortant du roc, ce que l'on attribue à un moulin à scie situé au bord de ce lac. Le nom de cette source rappelle le mot latin *fons* ou le mot français *fontaine*, circonstance assez singulière dans un pays dont le langage a si peu d'affinité avec ces deux idiômes. Une maison sur le Hasliberg, bâtie à côté d'une fontaine, portait jadis aussi le nom de *Fontanne*. Ici, le volume toujours égal de la source

de *Fontenen* prouve au moins qu'elle ne doit pas uniquement son origine à la fonte des neiges dans les régions élevées des montagnes voisines.

Dès qu'on a franchi le pont de Wyler, l'on se trouve au pied du Rufiberg, dont la dénomination de *Rufi* ou *Rufinen* désigne les débris d'une montagne écroulée, ou l'écroulement lui-même. On y voit en effet une élévation qui paraît être le résultat d'une grande avalanche de terre et de quartiers de roc. La route longe une projection rocailleuse du Rufiberg, dont l'extrémité a reçu la dénomination de *Ballenberg*. On croit avoir remarqué sur les flancs à une grande hauteur les traces de l'action des eaux, dans des tems très-reculés. La stratification de ce rocher est en général très-bizarre. Les couches n'ont point de direction uniforme ou régulière. Tantôt horizontales, tantôt obliques, tantôt montantes, tantôt inclinées, elles se croisent confusément en contours sinueux et offrent sur une échelle infiniment grande l'aspect de la coupure d'un oignon partagé, dont les nombreuses peaux sont posées autour d'un centre commun. On dirait une masse liquide de différentes espèces de roches en dissolution, bouillonnant et tournoyant avec violence qu'un pouvoir subit aurait pétrifié de nouveau au plus fort de son mouvement, dont elle présente encore les ondoyemens.

A peu près au milieu du Ballenberg jaillit, semblable à celle de Fontenen, une autre source très-forte, nommée le *Gurgen*, au pied du rempart de rochers

rochers qui borde le chemin. Elle va en coulant doucement se jeter dans l'Aar. Celle-ci va tomber non loin de là dans le lac de Brienz. On laisse cette embouchure à gauche, on contourne l'extrémité du Ballenberg et l'on se rapproche du lac profond et bleu foncé, en traversant encore quelques ruisseaux, puis des lits de débris et de gravier, des prairies et des plantations, à côté de quelques maisons isolées. On atteint ses rives au hameau de Tracht placé presque à son extrémité supérieure à l'orient, habité par des bateliers et des pêcheurs et voisin du village plus grand et paroissial de Brienz, situé un peu plus loin sur le même rivage. Ici, à trois lieues de Meyringen, finit la route praticable aux voitures et l'on est obligé de se rendre à Interlacken soit à pied par les villages d'Ebligen, des deux Ried et de Rinkenberg, soit en bateau par le lac, ce qui est plus court et beaucoup plus agréable.

Après avoir indiqué le chemin ordinaire de Meyringen à Brienz, nous allons prendre, avec une prédilection décidée, celui beaucoup moins connu qui y conduit par le Hasliberg et les hauteurs du Brünig. Ce fut un Dimanche le 16 Août 1815 que j'appris à le connaître, en le pratiquant moi-même. L'heure avant le sermon du matin était bien choisie pour me le faire trouver encore plus agréable qu'il ne l'est déjà en lui-même. Depuis l'église jusqu'à la hauteur je rencontrais à chaque instant des troupes d'hommes proprement vêtus, de femmes, de jolies jeunes filles parées de leurs plus beaux atours, qui se rendaient à l'office divin. Malgré leur pieux empressement,

ils s'arrêtaient tous pendant quelques minutes pour jaser gaiement avec nous. On est toujours de bonne humeur lorsqu'on se prépare à faire une bonne œuvre, et que l'on peut plaire par un extérieur avantageux. Nous écoutions leur son de voix mélodieux, nous admirions les belles figures, le maintien affable et décent de ces bons campagnards avec enchantement, et lorsqu'enfin les cloches du temple se firent entendre, tout semblait se réunir avec un tems superbe pour donner au délicieux Oberhasli un air de fête, et pour faire mieux ressortir tout son charme.

Avant de quitter la vallée, j'avais encore visité l'église de Meyringen. Elle est construite en pierres massives, grande et spacieuse, mais l'intérieur ne répond par aucun ornement à ce que promet son aspect extérieur. Des minces piliers de bois soutiennent la coupole, et les orgues sont placées sur une galerie élevée. Près de celle-ci, à 18 pieds au-dessus du sol, une ligne noire tracée sur le mur indique qu'en 1762 le débordement des ruisseaux qui descendent du Hasliberg remplit l'église d'eau et de dépôts de toute espèce, jusqu'à cette hauteur. Une inscription rend compte de cet événement. Malheureusement on n'est pas à l'abri du danger de voir de pareils malheurs se renouveler. (*)

L'église est située très-près du pied de la montagne et par là même plus exposée à l'effet des ondées

(*) Encore en 1811 l'Alpbach et le Mühlibach débordèrent avec fureur et firent de grands ravages.

et de la crue des eaux. Cependant, on a élevé un mur pour en détourner celles de l'Alpbach, le plus dangereux des torrens du Hasliberg, parce qu'il prend sa source presque à la cime de cette montagne et qu'il entraîne d'autant plus de débris et de terre dans son long trajet. Ce mur fut réparé et renforcé en 1762. Quoique sa construction ne soit pas un chef-d'œuvre d'architecture, elle prouve cependant ce que peut l'homme lorsqu'il emploie toutes ses facultés, pour préserver le sol qui le nourrit et pour utiliser la nature. Cette mère commune excite toutes les créatures à l'activité et toujours elle la récompense. Notre climat rude userait notre existence physique, tout comme un climat trop chaud énerverait les ames, si l'on ne travaillait sans cesse à combattre leur influence. Les lavanges, les torrens, les éboulemens de montagnes dévasteraient des vallées, des contrées entières dans nos Alpes, les transformeraient en marais insalubres, les combleraient de limon, de pierres, de sables, remplaceraient l'herbe des plus beaux pâturages par des broussailles, des ronces, des mousses et des champignons, si la nécessité ou l'industrie n'engageaient pas les peuples à opposer toutes leurs facultés aux attaques des aveugles élémens.

On commença à élever ce mur le 1.er Mars 1734 et il fut terminé au bout de 126 jours, le 16 Juillet de la même année. L'année précédente, les torrens de l'Alpbach et du Dorfbach réunis dans leurs débordemens avaient inondé les villages de Meyringen et de Stein. Leurs eaux montèrent jusqu'aux fenêtres des maisons, emportèrent plusieurs bâtimens et cou-

vrirent presque toutes les terres cultivées de limon et de cailloux. Le dommage fut estimé à 23226 krones (58065 francs de Suisse). On donna au mur 1099 pieds 9 pouces de long, 6 à 8 pieds d'épaisseur et de largeur, 5 pieds de profondeur et 12 pieds de hauteur au-dessus du sol. Son étendue quarrée était de 208 toises 13 pieds, et l'on y employa, dit-on, 507 tonneaux de chaux. Outre la valeur du travail des habitans, le Gouvernement dépensa 1426 krones 10 batz 1 kreutzer pour cet ouvrage; mais on dit que la dîme du crystal payée par le Landammann Von Bergen compensa en entier cette somme. Cependant on gréva à cette occasion les pâturages communs des deux villages de quelques charges et de quelques impositions, que l'on exige encore de nos jours et dont je ne connais pas la quotité. Cette crue extraordinaire des eaux fit aussi déborder l'Aar, qui sortit de son lit et changea complétement son cours, ce qui occasiona encore des dommages considérables que l'on évalua pour les communautés d'Im Grund et de Meyringen à la somme de 130,000 krones. Une perte aussi majeure peut expliquer en partie la décadence de la fortune des habitans. Il est probable aussi que ce funeste événement a porté atteinte à l'hilarité, au penchant pour les fêtes et les plaisirs qui régnaient jadis à un très-haut degré chez ce peuple heureux et content. (*)

(*) J'ai trouvé la preuve de ce trait caractéristique, entre autres, dans une longue chanson de 106 couplets, intitulée: *Chanson du Carnaval (Fassnacht-Lied)*, composée par un paysan de la contrée, Gläwi Stoller, qui la termine en se nommant lui-même. Elle raconte avec naïveté et

En quittant l'église de Meyringen, on remarque avec étonnement que la tour du clocher est séparée par un intervalle du corps du bâtiment. Cette tour haute et solidement construite paraît être d'une haute antiquité et pourrait bien avoir été un ouvrage militaire. Une tradition vague rapporte que ces deux bâtimens furent érigés par deux frères qui, par inimitié mutuelle, les séparèrent l'un de l'autre. On voyait sur la tour quelques images, reste de l'ancien culte catholique, que l'on a replâtrées. Une petite chapelle à côté du cimetière ne sert plus au culte divin.

Le chemin le plus court de l'église au Hasliberg se dirige par le haut du village vers l'Alpbach qu'il faut passer. Un sentier escarpé monte sur la rive gauche. On pourrait aussi y parvenir par le village d'Eisenbolgen en gravissant du côté de Hohfluh, ou prendre la route ordinaire du Brünig par Hausen et le hameau de Brünigen. Mais le premier de ces trois chemins est le plus intéressant et fait jouir le mieux

---

très-minutieusement que les habitans de Hasli se rendirent en grand nombre avec leurs armes à Frutigen et y célébrèrent avec ceux de cette vallée, d'abord le culte divin, puis des repas fraternels et des jeux de courses, de saut, de tir et de disque. Six mois après, les habitans de Frutigen vinrent rendre cette visite à ceux de Hasli, et les mêmes plaisirs se renouvelèrent. Le pasteur de Meyringen prit part à ces amusemens, et le poëte a consacré un couplet à l'adresse avec laquelle cet ecclésiastique patriarchal lançait des pierres. Ces fêtes eurent lieu en 1583.

de l'aspect attrayant du Hasliberg et de ses délicieux points de vue.

On côtoye le bruyant Alpbach et l'on voit de près à droite les ruines du château de Resti, simple manoir d'une famille noble et respectée qui a donné à la vallée plusieurs premiers magistrats et ne l'a jamais tyrannisée.

„ Je ne puis me lasser de répéter," dit Stapfer dans son *Voyage pittoresque p.* 81, „ qu'il n'existe „ pas de rôle historique plus honorable et plus glo- „ rieux que celui de ces illustres familles suisses qui „ n'usèrent de leur ascendant que pour servir la cause „ de la liberté, qui mirent constamment la chose pu- „ blique avant la chose privée, les intérêts de leurs „ compatriotes avant ceux de leurs concitoyens, et „ qui n'hésitèrent jamais de sacrifier les prétentions „ souvent injustes de leur cité natale, et la popularité „ qui aurait été le prix de leur complaisance à des „ considérations supérieures, puisées dans le salut „ de tous et dans la position de la commune patrie. „ Que le Suisse ne passe pas devant les habitations „ qui leur ont servi de demeure, devant les ruines „ qui rappellent leur souvenir sans payer à leur mé- „ moire un tribut de vénération et de reconnaissance."

Après avoir suivi pendant quelque tems le chemin du Hasliberg à l'église, on peut prendre à gauche un sentier qui conduit près de la chûte par laquelle l'Alpbach s'engouffre dans une sombre gorge avec le bruit du tonnerre. Le rayon de cette cascade tombe avec

une impétuosité effrayante sur le roc nud où il se brise et répand un nuage de vapeur qui s'élève dans les airs, semblable à une colonne mouvante, et humecte tout à l'entour le penchant de la montagne. Mais l'aspect du grand bourg de Meyringen, sous l'ombrage de ses vergers, au milieu de ses riches prairies, qu'on domine depuis cette place, contraste avec le cadre sauvage du torrent furieux, en présentant un vaste tableau de fertilité d'autant plus étendu que les prés-marais plus éloignés trompent par leur verdure et paraissent continuer le sol productif de ceux qui entourent le village.

Les hameaux de Willigen et de Schwendi, la terrasse du Zwirgi au-dessus de laquelle on voit par une trouée les gigantesques sommités du Wellhorn et du Wetterhorn, qui paraissent contempler de leur froide solitude le séjour tempéré des mortels; tous ces objets font un effet ravissant dans ce beau paysage, encadré par le cordon des rochers de Falcheren, du Kaltbrunnenhorn, du Garzen, du Wandelhorn et de l'Oltschernburg dans leur imposante grandeur.

En remontant encore depuis la cascade sur la pente nue de la montagne, cette vue magnifique se développe toujours davantage. On est surpris de la grande étendue du glacier de Rosenlaui, que l'on voit maintenant en entier depuis son origine jusqu'à son extrémité. Mais bientôt cette perspective est masquée par une forêt de tilleuls que l'on traverse et qui se rapproche déjà des villages du Hasliberg.

La route se partage en trois, et l'on a le choix de celui de ces villages que l'on veut visiter. Nous nous dirigeâmes à gauche sans nous embarrasser si c'était le bon chemin, et nous désirions presque de nous égarer sur ce côteau si verd, si éclairé, si bien arrosé, afin d'errer plus long-tems entre les jolis bosquets, les grasses prairies et les rians hameaux dont il est parsemé. Nous traversâmes ceux de Goldern, de Wasserwende et de Hohfluh, en laissant au-dessous de nous, à quelque distance à gauche, le chemin qui conduit à celui de Brünigen, dans le but de faire une excursion sur l'extrême croupe du mont Brünig du côté d'Unterwalden.

Je ne connais point de promenade plus agréable que celle-là. Les limites très-restreintes du tems qui me restait à y consacrer purent seules m'empêcher de suivre un des sentiers qui conduisent aux pâturages si vantés de Balisalp, Mägisalp, Gummen et Arni, situés à une grande élévation au-dessus de ces villages. (*)

J'admirais en silence ces belles prairies arrosées par de nombreuses sources et remontant en pente jusqu'à ces pâturages, dont le tapis émaillé et aromatique n'est coupé que rarement par quelques forêts et quelques rochers. Ce côté de la montagne a été

(*) Ces quatre Alpes sont situées en-deçà du col de la montagne du côté de Hasli, sur le revers de laquelle les habitans du Hasliberg possèdent encore un très-beau pâturage alpestre sur les confins d'Unterwalden nommé Baumgarten, qu'ils ont acheté en 1439.

habité dès la plus haute antiquité, et l'on ne sait pas quand la communauté de Hasliberg s'est formée. Suivant un document, elle fleurissait déjà en 1358 et elle comprenait alors les hameaux de Wasserwende, Goldern, Rüti et Wald. Ce dernier n'existe plus et seulement quelques fermes ont conservé ce nom. Il était environ de 100 pieds plus élevé que celui de Wasserwende, à l'orient. Suivant un document de l'an 1420, l'on y trouvait un autre village nommé Atigschwände à l'extrême frontière du côté d'Unterwalden, qui a complétement disparu depuis lors. Ce n'est qu'à la fin du 14.e siècle que celui de Hohfluh entra dans la communauté. Elle contient donc maintenant quatre villages, dont la population réunie est de 900 à 1000 ames et dont le territoire a, du sud au nord, jusqu'à la croupe des hautes montagnes qui le séparent d'Unterwalden une étendue de 3 lieues, et de l'orient à l'occident celle de 2 petites lieues. Goldern, le plus bas des villages du Hasliberg, est environ à une lieue de Meyringen, et les autres ne sont guères plus élevés. Habités par un peuple joyeux, robuste et aisé, remplis de vastes habitations, d'abondantes fontaines, ils offrent les images les plus gracieuses. Le sol y est cultivé avec soin. En été, on y voit souvent les femmes et les filles faucher l'herbe des riches prairies, tandis que les hommes vont soigner pendant le jour leur bétail sur les pâturages très-rapprochés et reviennent le soir, pour rapporter sur leurs épaules le foin déjà sec dans les granges. Souvent, après leurs travaux, les deux sexes se réunissent, et assis devant leurs maisons, ils babillent gaiement ou chantent avec des voix fortes

et sonores qui retentissent au loin dans le vallon, les simples mélodies de leurs chansons nationales. Au lieu du cor des Alpes qui y est très-rare, ils jouent fréquemment d'un flagcolet de verre. Ils se procurent cet instrument facile à manier dans les verreries de l'Entlibuch, situées dans leurs voisinage. Il consiste en un tuyau de verre droit et cylindrique, ordinairement long d'une demi-aune, épais comme le doigt, mais quelquefois plus long et plus mince. Il est muni en haut et en bas d'un petit pommeau rond et percé qui est adhérent au tuyau. On en joue en posant le pommeau supérieur sur la bouche et en fermant l'ouverture du pommeau inférieur plus ou moins avec le doigt, pour produire les demi-tons. On peut en tirer tous les tons de la gamme. Le son de cette espèce de flûte est aigu, criard et n'est agréable qu'en plein air. Mais, lorsqu'un jeune et beau berger en joue dans le lointain, en s'interrompant par momens pour chanter un couplet du ranz des vaches, terminé par le cri champètre des habitans des Alpes qui parcourt toute l'échelle des sons, lorsqu'il reprend ensuite son instrument et exhale ainsi sa joie et son bonheur, on se croit transporté dans la scène de la plus délicieuse des Idylles. Souvent un autre berger lui répond d'une grande distance par de semblables cris, et ainsi que dans les jours de malheurs, des feux allumés portent de montagne en montagne l'annonce d'un danger imminent, ainsi ces exclamations répétées sur toutes les hauteurs répandent la joie dans la contrée, et forment un concert de bonheur qui s'élève aux cieux, comme pour rendre grâce au Créateur tout-puissant de lui avoir accordé une si douce félicité.

Une coutume particulière du Hasliberg, généralement réputée utile et très-avantageuse à l'économie de ceux qui y participent, est celle du parcours commun. Elle y est très-ancienne et s'exerce comme suit : Au printems, dès que la neige est fondue et que les différentes espèces d'herbes excellentes que produit ce sol germent avec une nouvelle vie, tous les propriétaires de bétail, riches et pauvres, ouvrent leurs étables et laissent leurs troupeaux pâturer sur tous les fonds de terre de la commune, sans aucune exception. Aucun propriétaire n'oserait s'y opposer, ni fermer de hayes ses possessions. Ce parcours général est ouvert jusqu'au 13 d'Avril et devient très-utile aux pauvres. Depuis lors jusqu'au 4 Juin, terme du départ des bestiaux pour les pâturages alpestres, chaque pâtre ne peut nourrir les siens que sur son propre fond ou sur ceux qu'il aurait loué à cet effet de ses voisins, et il est obligé de les faire garder, car il n'existe point de paquis commun, comme dans les villages de la plaine; tout le terrain est divisé en propriétés particulières.

Le 4 Juin, on conduit le bétail sur les Alpes basses, que l'on pâture encore en commun, pendant un tems fixé, quoiqu'elles appartiennent aussi à des particuliers. Enfin, lorsqu'on monte aux pâturages alpestres proprement dits pour y passer l'été, on fait un partage et l'on envoie 60 ou 70 vaches à traire, désignées par le sort, sur l'Alpe d'Engstlen, 22 sur celle de Baumgarten, que leur éloignement rend plus incommodes, et plus de 900 sont distribués sur les quatre pâturages sus-nommés, sur lesquels se nour-

rissent en outre 15 à 1600 chèvres; ils sont jusqu'à leur cime revêtus en abondance des plantes les plus savoureuses, de la meilleure herbe, et de tout ce qui est salutaire aux troupeaux. A la St. Michel, on redescend. Pendant ce tems-là, les propriétaires des Alpes basses et des prairies autour des villages ont pu recueillir les foins et les regains, après quoi, le droit de pâture commun sur tous ces fonds s'ouvre de nouveau. Le riche a fait ses récoltes, le pauvre sa provision de foin sauvage et de feuilles. A l'approche de l'hiver, on fait rentrer le bétail dans les étables; de cette manière, même les plus pauvres peuvent hiverner une vache ou un couple de chèvres. On attribue à cette institution et à l'absence des cabarets l'heureuse circonstance que, jusqu'à présent, on n'a jamais vu de mendians vagabonds au Hasliberg. La connexion indissoluble entre les droits d'alpage et le rapport des prairies y existe aussi comme au Grindelwald et doit être considérée comme une des causes principales du bien-être des habitans. On se réjouit de voir ici la sagesse et la prudence se réunir avec la bienfaisante nature pour réaliser, autant que possible dans cet heureux coin de terre, les rêves poétiques de l'Arcadie.

En quittant Hohfluh, nous traversâmes dans la direction du Brünig quelques pâturages, un petit bosquet clair et enfin une forêt de hauts sapins. Les cris des geais et des pics-verts interrompent seuls le silence de la solitude, dans laquelle on marche pendant une demi-heure, puis le chemin descend dans un enfoncement et remonte bientôt après entre les

monts du Giebel à droite, du Wylerhorn à gauche, au travers de prairies marécageuses, couvertes d'une herbe touffue, jusqu'à la marge la plus élevée de cet étroit vallon, d'où l'on descend de nouveau sur une pente très-escarpée, ressemblant plutôt à une rampe d'escalier qu'à une route, vers Lungern dans le canton d'*Unterwalden ob dem Wald.* Une petite chapelle est située au point où la vue sur ce village, qui est assez considérable, et sur son lac brillant, se développe le mieux. Elle se prolonge dans le pays d'Unterwalden et ses riches pâturages, jusques au mont Pilate, entre les montagnes placées des deux côtés, comme les coulisses d'un théâtre. Toutes les images d'une retraite champêtre que l'imagination a pu créer se présentent ici aux regards sous l'aspect le plus gracieux. L'on croit entendre retentir au fond de son cœur tous les chants qui ont célébré l'innocence de la vie des champs, le séjour heureux au milieu d'une nature sublime, loin des entraves que le monde oppose à l'expansion des sentimens les plus doux.

En rendant grâce à la piété qui construisit un temple dans ce local, si bien fait pour transporter l'ame dans le domaine du beau idéal et de l'éternité, on s'éloigne pour regagner le territoire bernois, où l'on se propose de passer la nuit à Brienz ou à Tracht, si l'on ne veut pas dépasser les bornes de l'Oberland. Pendant quelque tems, on suit le chemin par lequel on est venu, puis on se détourne à droite et l'on arrive au péage bernois non loin de la frontière du côté du Hasli. On y jouit aussi d'un point de vue fort étendu sur cette charmante vallée et sur les magni-

fiques montagnes opposées, entre lesquelles se distinguent le Wildgerst et le Wandelhorn. A gauche, à peu de distance dans un fond encadré par de sombres forêts de sapins, se présente, au milieu d'un gazon verd, le village de montagne de Brünigen, et plus loin, les rians alentours de Meyringen. C'est jusques-là qu'en 1315, le jour de la bataille de Morgarten, s'avança le corps d'armée du comte de Strassberg, allié de Léopold d'Autriche dans ses guerres contre les premiers cantons, lors de sa malheureuse invasion dans Obwalden.

Nous bûmes un vin médiocre dans le corps-de-garde, attenant à la douane et nous poursuivîmes sur un chemin passable notre route vers Wyler ou Brienzwyler. On quitte à regret les croupes des montagnes pour s'enfoncer dans les vallées encaissées, lorsqu'on n'en est pas chassé par des orages ou par du mauvais tems. Chaque mont que l'on quitte semble opprimer le cœur de tout son poids; on abandonne le domaine de la poésie hardie de la nature, pour rentrer dans celui d'une prose platte et mesquine.

Nous jettions sans cesse avec un saisissement pénible, de tristes regards sur les rochers de l'autre côté de la vallée, comme pour mesurer de quelle hauteur nous étions déjà descendus. Une chûte supérieure du Wandelbach que l'on ne voit point dans la vallée nous prouva pendant quelque tems que nous étions encore à une grande élévation. Mais, bientôt une forêt de hêtres vint masquer toute perspective dans le lointain et nous épargna les compa-

raisons humiliantes auxquelles, à chaque pas, nous trouvions plus de matières.

Nous traversâmes le petit hameau de Brienzwyler, bâti dans un site bien abrité, où la grande quantité de beaux arbres fruitiers qui l'entourent délecta nos yeux. Ici, nous quittâmes le pied du Rufiberg, pour continuer notre route entre le Brienzergrat à droite et le Ballenberg à gauche. En-deçà du flanc boisé de ce dernier mont, nous laissâmes un petit lac, nommé le *Weissensee*, dont les eaux bourbeuses ne prêtent aucun attrait à la contrée.

Le pays est en général sauvage et porte les traces de fréquens ravages, occasionés par une quantité de petits torrens qui descendent du Brienzergrat, chacun dans un affreux ravin. En été, ils tarissent presque en entier; mais, en quelques heures, un orage peut les transformer en courans furieux et les particules très-mobiles de schiste et d'argile, dont les montagnes qu'ils traversent sont composées, sont tellement abondantes, qu'elles épaississent les eaux et les rendent encore plus pernicieuses.

Ainsi, nous franchîmes les ruisseaux de Farni, d'Eistlen et d'Eybach, avant d'arriver au hameau de Hofstetten, et en-delà de celui-ci, le Schwandenbach et le Glyssibach coupent encore le chemin qui se rapproche du bord du lac, en passant auprès des maisons éparses du hameau de Kienholz. Ces torrens ont accumulé depuis des siècles des affreux amas d'éboulis et de gravier, et comme toutes les saillies

du Brienzergrat paraissent formées de fragmens de rocher sans adhérence, on doit s'attendre encore à maintes avalanches de terre, de débris et de limon. Une de ces dernières, consistant en schiste friable et décomposé, détruisit en 1797, à Hofstetten et à Schwanden, village situé un peu plus haut au nord, 37 maisons, une quantité de jardins et de bons prés. Les eaux du lac restèrent troubles pendant plusieurs mois, après avoir reçu cette masse de fange. (*)

Un pareil accident ravagea aussi de la même manière dans le 15.e ou au plus tard dans le 16.e siècle, suivant l'opinion généralement répandue, le grand village de Kienholz avec le château de Kien, et les encombra de pierres et de limon ou les entraîna dans le lac de Brienz, et pendant long-tems quelques chétives cabanes indiquèrent seules la place que ces bâtimens avaient occupée. Maintenant, on voit avec intérêt se relever de ses ruines un endroit, où fut scellée l'alliance éternelle de Berne avec les cantons des

(*) Voyez au sujet de ces torrens de fange ce qu'en dit Ebel dans son ouvrage *sur la structure de la terre.* „ Ils n'ont lieu, dit-il, que dans les contrées où il y a „ des montagnes schisteuses et argileuses, dont les cavités et les larges fissures se remplissent d'une quantité „ d'eau extraordinaire, qui dissout le schiste ou l'argile „ et forme enfin une fange liquide mêlée de débris de „ pierres et pareille à un torrent de lave. La force impulsive de ces torrens est incroyable. Quoique leur „ marche ne soit ni impétueuse ni rapide, et au contraire très-lente, tous les moyens qu'on pourrait employer pour l'arrêter resteraient sans effet."

des Waldstätte et l'entrée de cette République dans la Confédération. Ce fut en 1353 que cette alliance fut conclue et qu'un serment solennel la consolida. Kienholz fut aussi long-tems qu'il exista dans son ancien état de prospérité, le siége des conférences entre Berne et les premiers cantons confédérés.

Suivant une tradition assez obscure, le même torrent de boue qui envahit Kienholz fit reculer le lac de Brienz qui, dit-on, s'étendait jadis jusques tout près du Ballenberg. Il existe encore une famille du nom de Kienholz, et un jeune homme qui en était membre, me raconta dans l'été de 1813 la tradition suivante, concernant son origine : Après que le village eut été détruit, un charretier passait souvent sur le haut monceau de décombres qui en était resté; mais son cheval s'arrêtait toujours à la même place; il montrait de l'inquiétude; son chien grattait la terre, et il avait de la peine à faire avancer ces deux animaux. Enfin, il obtint la permission d'y creuser, et bientôt il découvrit une cave voutée où se trouvaient un vieillard et un enfant, habitans du village détruit. Ils s'étaient nourris pendant long-tems dans cette tombe, de vin, de fromage qui y étaient en provision, et de l'eau qui filtrait au travers de la couche de terre. On les en ressortit aussitôt. Le vieillard expira dès qu'il fut à l'air; mais le jeune garçon conserva la vie, et son nom de *Schneitter* fut changé en celui de *Kienholz*, en mémoire de cet événement.

En approchant de Tracht, on réjoint la route

de Meyringen, et bientôt on atteint, en marchant entre le rivage et des côteaux rapides, l'auberge placée devant une rade ouverte et large, sur laquelle on peut se promener et où l'on s'embarque lorsqu'on veut aller visiter le Giessbach. Cependant, beaucoup de voyageurs se rendent, en traversant le ruisseau de Tracht, dans le grand village paroissial de Brienz qui en est très-voisin et qui possède une très-bonne auberge villageoise.

Brienz et le Giessbach.

Brienz, en lui-même, est très-agréable par sa situation entre le lac du même nom au midi et le Brienzergrat au nord, qui lui procurent une chaleur et une douceur de température remarquable. Cependant, il est un peu trop resserré entre la montagne et le rivage, et celui-ci n'offre pas à beaucoup près autant de variété, d'agrémens et de commodités, ni ces découpures de montagnes si belles, si imposantes, si multiformes, que l'on admire sur la partie inférieure du lac de Thun.

Le lac de Brienz est un bassin étroit, large de ½ à ¾ de lieues et long de 3 à 3½ lieues, ouvert à l'orient et à l'occident, mais encaissé au nord et au midi par deux cordons uniformes de montagnes de moyenne hauteur et sans lacunes. Stapfer le compare au lac de Wallenstadt, et Jean de Müller le nomme avec raison *sombre et profond.* A son angle supérieur, il reçoit l'Aar, au sud-ouest la Lütschi-

nen ; entre ses deux extrémités, plusieurs ruisseaux considérables, tels que le Mühlibach près de Brienz et le Giessbach vis-à-vis de cet endroit, sans parler de plusieurs autres plus petits, viennent se verser dans son sein .La plus grande profondeur à peu près à l'embouchure du Giessbach est, suivant de Saussure, de 500 pieds. Suivant des mesures antérieures, elle serait de 175 jusqu'à 350 toises, et dans quelques endroits on ne pourrait pas même trouver le fond. La navigation n'y est nullement dangereuse, quoique, à quelques places, de hauts rochers sur le rivage rendent l'atterrage impossible. On peut lui appliquer parfaitement ce tableau de Virgile :

Hinc atque hinc vastæ rupes, geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Aequora tuta silent.

Virg. Aeneis I. v. 164.

. . . . . Un vaste roc s'avance,
Qui menace les cieux de son sommet immense;
Balancés par les vents, des bois ceignent son front,
A ses pieds le flot dort dans un calme profond.

Délille.

. Ce lac n'est pas estimé aussi abondant en poissons que celui de Thun; cependant, il en contient encore considérablement. On y pêche des brochets de plusieurs livres, des truites, des lavarets, beaucoup de lottes, des anguilles, des ombre-chevaliers et d'autres espèces. En été, on ne prend presque que

des lottes, que les aubergistes de Brienz et de Tracht servent en profusion à leurs hôtes. En automne, on pêche des poissons de toutes les espèces, et principalement celle que l'on nomme *Brienzling*, qui a assez de ressemblance avec le hareng et qui existait jadis en telle quantité, qu'on en prit, dit-on, une fois 14,000 d'un seul coup de filet. Maintenant, il est déjà assez rare d'en retirer 1000 ou 1200 à la fois. Ebel dit qu'on les saune; mais je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu ni mangé sous cette forme.

Il paraît qu'autrefois il y avait des castors dans ces lieux, et suivant l'ouvrage de l'ancien naturaliste Gessner *sur les animaux de la Suisse*, on en trouvait sur les rives de l'Aar en général, ainsi que sur celles de la Reuss, de la Limmat et de la Birs. Dans l'hiver de 1776 à 1777, 10 à 12 cygnes vinrent s'établir sur le lac de Brienz, ce qui est très-rare. Ils volaient d'un côté jusqu'à Meyringen et de l'autre jusqu'à Interlacken. Presque chaque année, on y voit quelques loutres. Assez fréquemment, on remarque, au printems, une poussière jaune qui surnage à la surface du lac et que les habitans appellent sa *floraison*. Ce n'est que le pollen des sapins environnans qui y est apporté par les vents. Les habitans riverains ne s'inquiètent point de cette apparition, qu'autre part on prendrait pour une pluie de souffre, présage de quelque grand malheur. Le peuple qui habite ces rivages n'est point bigot; mais il n'est ni léger, ni susceptible d'émotions irréfléchies, ni idiôt, et l'on peut souscrire à son égard à l'observation de

Stapfer, lorsqu'il dit dans son *Voyage pittoresque* à pag. 84 : „ L'influence de ces contrées dont les „ sinuosités fortement prononcées et le relief colos- „ sal annoncent les plus grands efforts, les mouve- „ mens les plus violens de la nature et les plus puis- „ sans moyens de son Auteur, se manifeste dans „ l'ame de leurs habitans, par un mélange de force „ et d'exaltation, d'enthousiasme et de constance, „ de calme et d'énergie, qui ont été la source des „ plus hautes conceptions et de l'exécution persé- „ vérante des plus généreux desseins. " (*)

(*) L'auteur, à la suite de ce passage, combat l'opinion d'un homme de lettres, qui a prétendu que les gorges étroites et profondes resserrent le génie. „ Qu'étaient „ donc, continue Stapfer, la Grèce et les environs de „ Stagyre d'où sont sortis les plus grands législateurs? „ La patrie de Zoroastre, dans l'Aderbigian, est-elle „ donc une plaine comme les déserts sablonneux du „ Brandebourg ? La contrée qui a inspiré Homère était „ apparemment platte et uniforme. Et pour parler hu- „ mainement d'un Être qui est hors de ligne, mais qui „ a voulu s'assujettir aux mêmes lois physiques que „ ceux qu'il venait de sauver, la chaîne du Liban, „ qui se prolonge jusqu'au mont Thabor, n'a-t-elle pas „ protégé l'enfance et frappé jusqu'à 30 ans les regards „ de celui dont les institutions ont changé la face du „ globe et remonté les ressorts de l'espèce humaine ? „ Il est vrai que l'aspect des hautes montagnes fait sur- „ tout naître les sentimens religieux : les vallées pro- „ fondes sont favorables au recueillement. Mais quand „ on en sort pour s'élever jusqu'aux cimes qui en bor- „ nent la vue, ne se sent-on pas alors comme régénéré „ et disposé à ce genre d'enthousiasme qui fait naître „ les grandes idées ? Qui est-ce qui n'a pas, à ces hau-

Peu de voyageurs quitteront Brienz sans avoir invité les chanteuses de l'endroit à venir à l'auberge pour faire entendre quelques-unes de leurs chansons, en leur offrant un verre de bon vin. Si le choix de ces filles est calculé pour le plaisir de l'oreille plutôt que pour celui des yeux, on peut au moins juger du costume et du maintien des femmes en général; d'ailleurs, d'autres jeunes filles s'approchent ordinairement de la maison, ou pénètrent même dans la chambre pour écouter ces chants, et dans ce nombre, il s'en trouve toujours quelques-unes qui, mieux que les chanteuses, soutiennent la réputation de beauté et de délicatesse de traits que les Brienzoises ont acquis à bon droit. C'est un usage reçu que de demander un tel concert, à Brienz ou à Meyringen, où des femmes s'exercent à chanter dans ce but. Mais elles se font toujours accompagner par un coryphée masculin, soit pour soutenir leur chant, soit

---

„ teurs, senti avec surprise qu'il avait laissé au pied des „ monts ses infirmités et ses chaînes ? L'idée de l'in„ fini ne s'est-elle pas emparée de tout son être ? Ne „ l'a-t-elle pas comme délivré de la portion débile de sa „ nature ? Et qu'on ne s'y trompe pas : l'ame du plus „ simple des pâtres, quoique moins capable de se rendre „ compte des sentimens qu'elle éprouve que l'homme „ éclairé et sensible, n'en est pas moins ouverte aux „ impressions, que l'aspect de cette foule d'objets d'une „ grandeur colossale et d'une si prodigieuse variété de „ formes ne peut manquer de produire. Dans ces lieux, „ rien ne distrait l'esprit saisi de l'idée de l'immensité de „ la nature. Tout concourt à rendre les méditations „ plus profondes, à leur donner un caractère de solem„ nité et à leur imprimer le cachet du sublime. "

comme chaperon. Leurs chansons sont du moins nationales suisses, si elles ne sont pas locales, et les airs en sont agréables et mélodieux; cependant leur manière un peu criarde de les chanter rend quelquefois ce concert trop bruyant dans un appartement. Il fait infiniment plus de plaisir en plain air et l'on peut se le procurer, lorsqu'on se rend par eau au Giessbach, à Iseltwald où même à Interlacken, en engageant les chanteuses à monter sur le bateau et à le conduire. Toutes les femmes sont habituées à ramer, et plusieurs même font ce métier pour gagner leur vie. Une jolie batelière que l'on a beaucoup vanté, peint et chanté, a ravi pendant plusieurs années les voyageurs par son chant, sa conversation naïve, sa beauté et ses grâces naturelles, qui cadraient si bien avec cette contrée romantique, et contribuaient à en graver le souvenir dans le cœur et dans la mémoire.

Mais que l'on soit conduit par des bateliers ou par des batelières, on aura toujours beaucoup de jouissance en allant par eau de Brienz au Giessbach, en passant quelques heures couché sur le gazon, auprès de sa superbe chûte, éclairée par la lumière d'une belle matinée, en y prenant un repas frugal et en s'adonnant au charme de la contemplation, du chant ou d'une conversation amicale, dans cette délicieuse et champètre solitude. Ces plaisirs valent bien ceux que l'on cherche souvent vainement dans les fêtes pompeuses des cités.

Malgré la quantité de cascades que l'on a vues

dans l'Oberland, celles du Giessbach sont encore dignes d'être visitées. Même celle du Mühlibach, nommée aussi le Planalpbach près de Brienz, mérite plus d'attention qu'on ne lui en a accordé jusqu'ici. Si l'on avait le tems, il vaudrait la peine de monter au beau et fertile pâturage de Planalp et l'on trouverait à peu de distance sur le Rothhorn une des vues les plus belles et les plus étendues de l'Oberland, suivant l'opiuion des connaisseurs. Un sentier conduit de là dans l'Entlibuch; mais celui qui côtoye dans la même direction le Tannhorn, autre sommité de l'arête de Brienz, est meilleur. Ils ne sont cependant pas très-fréquemment pratiqués et ne peuvent être comparés au passage mieux frayé du Brünig.

Lorsqu'on s'embarque à Tracht ou à Brienz, l'œil repose encore avec ravissement sur ces deux villages qui se touchent et dont les nombreuses croisées ouvertes sur le lac saluent le voyageur. Placé sur un léger esquif, préservé de l'ardeur du soleil par une toile étendue sur des cerceaux, conduit par des bateliers qui battent avec leurs rames la mesure de leur chant, on sillonne rapidement la nappe azurée du lac et l'on atteint en 25 minutes le rivage du Giessbach.

L'église de Brienz, placée sur un tertre de roc, domine avec son clocher les paisibles demeures des heureux villageois. Quelques masures sur ce rocher paraissent prouver que le manoir des anciens Seigneurs ou Comtes de Brienz y était aussi situé. Suivant la

tradition, le dernier de cette race trouva la mort dans une eroisade au commencement du 12.e siècle. Leurs propriétés échurent aux Seigneurs de Ringgenberg issus de la même souche; puis, après de sanglans combats entre les paysans et ces Barons, elles parvinrent au couvent d'Interlacken, et enfin à la ville de Berne, lorsque le monastère fut sécularisé à la suite de la réformation.

Si j'ai bien su déchiffrer une ancienne inscription, presque effacée, sur un des angles de l'église de Brienz, elle aurait été bâtie en 1215 et serait une des plus anciennes du pays, Jusques à l'an 1713, elle était, avec celle de Meyringen, la seule existante dans la vallée de l'Aar depuis Gsteig et Ringgenberg; dès-lors, on en a établi à Gadmen et à Guttannen. Cependant, une tradition porte qu'avant que celle de Brienz fut construite, il y en avait une à Brienzwyler.

Nous quittons enfin Brienz pour gagner la rive opposée qui, depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Iseltwald, est presque en entier bordée de rochers et n'offre que peu d'atterrages. Les habitans de Brienz y possèdent plusieurs pâturages et nommément le *Brienzerberg* (mont de Brienz) à droite des chûtes du Giessbach. On raconte qu'un vallon sur cette montagne nommé *Tiefithal* ou *Teufithal* était habité jadis même en hiver. On y voit encore quelques maisons très-anciennes qui portent le nom de *Heidenhäuser* (maisons des payens) et proviennent, suivant la croyance populaire, des siècles du paganisme.

Maintenant, elles ne sont habitées par leurs propriétaires que pendant une petite partie de l'été. (*)

La plupart des possessions, et du bétail des Brienzois se trouvant sur cette rive, cette circonstance rend la partie supérieure du lac très-animée. On y voit pendant presque toute l'année une foule de bateaux de toute espèce qui vont et qui viennent d'un rivage à l'autre. Trois planches de l'épaisseur d'un pouce, réunies ensemble, l'une au fond, les deux autres de côté, suffisent pour transporter les habiles rameurs. Ces nacelles sont si mal construites, que lorsqu'elles sont surprises par l'orage, les paysans qui les montent jettent souvent leurs seilles à lait dans le lac pour alléger leur frêle bâtiment; mais comme tous ces vases sont marqués, ils vont les repêcher lorsque le tems s'est calmé.

On entend déjà à Brienz le bruissement du Giessbach, et d'autant mieux de son embouchure, où il se précipite en écumant dans le lac, d'un gradin de

(*) Il est très-vraisemblable que ces maisons et d'autres semblables furent bâties par des anabaptistes, lorsqu'ils étaient exposés à des persécutions, afin que leur situation isolée, et peut-être des souterrains qu'ils y pratiquaient dans le roc, pussent les soustraire à leurs ennemis. Cependant, suivant une ancienne tradition, les premiers habitans de la contrée se seraient établis dans ces lieux, mais en auraient été expulsés par des brigands et des assassins et forcés d'aller se poser à Kienholz, d'où ils auraient encore été chassés par de fréquentes inondations et auraient enfin choisi Brienz pour leur domicile.

rocher de la hauteur d'une vingtaine de pieds. Mais le rivage élevé empêche de voir ses chûtes les plus remarquables, avant que l'on ait débarqué à peu de distance et que l'on ait monté pendant quelques minutes sur un sentier escarpé. On voit alors, en sortant d'une feuillée, ces puissantes cascades devant soi.

Le torrent forme ici avant d'entrer dans le dernier bois une suite de chûtes en gradins, comme le Reichenbach. De cette station, on en compte six ou sept, dont les plus élevées brillent à peine entre les sommets des sapins ou ne se font remarquer que par les nuages de vapeurs qui en émanent. Il est à regretter qu'un chemin frayé ne conduise pas du bas en haut, comme au Reichenbach, auprès de chaque gradin que franchit le ruisseau. Ces deux cascades peuvent d'ailleurs rivaliser entre elles de richesse et de beauté. On pourrait même, à quelques égards, décerner la préférence au Giessbach, et quelques personnes ont cru y observer un plus grand volume d'eau, une végétation plus riche dans ses alentours et plus de variété dans la forme et le mouvement des nombreuses gerbes de l'eau.

Je me livrerai d'autant moins à une comparaison, qu'elle pourrait m'entraîner à une prolixité fatiguante pour le lecteur, dont il m'aura, peut-être, déjà trouvé coupable dans mes descriptions du Staubbach et du Reichenbach. Peut-être aussi vaut-il mieux s'abandonner à la pure jouissance de l'admiration que de comparer et de discuter, et lorsqu'on

sera de retour chez soi, on suspendra avec plaisir l'excellente estampe du Giessbach, par Rieter, pour faire pendant à celle du Reichenbach. (*)

La célébrité plus tardive du Giessbach, auquel, pendant long-tems, on ne faisait point attention, a produit le même effet que la beauté de la cadette de deux jolies sœurs, qui efface, en se développant, au moins pendant quelque tems, les attraits de son aînée, que l'on avait seule admirée jusqu'alors. Si je devais exprimer l'impression que le Giessbach a fait sur moi, je le comparerais à un Ode de Klopstock, dont les sept ou huit strophes respirant un feu divin, remplissent et absorbent l'ame. Chaque strophe est superbe en elle-même; mais les dernières agissent avec encore plus de force sur notre imagination et pénètrent tout notre être de leur sublime chaleur.

Il me semble que la seconde chûte, depuis le bas, est la plus belle de toutes. Semblable à un gigantesque évantail liquide et déployé, on voit entre ses branches, blanches comme des lames d'ivoire, paraître le sombre rocher; il semble s'ouvrir constamment de nouveau, sans jamais se refermer. Son bruissement étouffe les accens de l'admiration du spectateur, et rentré dans lui-même, celui-ci se résigne à garder le silence, lorsque la nature parle avec tant de force et d'une voix si imposante.

(*) On trouve aussi dans le *Recueil de paysages suisses* un joli dessin du Giessbach et la première notice imprimée qui ait paru sur cette cascade.

Nous avons déjà fait mention de l'encadrement champêtre de cette cascade. Des arbres de toute espèce de feuillage alternent sur ses bords et les tiges blanches des cerisiers coupent agréablement la verdure, sans cesse humectée, des prairies voisines. Quelques bancs de rochers grisâtres percent au-dessus des forêts sombres et épaisses, dont la superficie ne présente que des échancrures un peu plus profondes au commencement de chaque chûte, et quand on regarde au travers, on voit un réseau transparent de branchages qui arrête les rayons du soleil, pour les laisser s'échapper de nouveau et produire un jeu de lumière admirable. Un pont léger, jeté sur la marge des rochers au-dessus de l'avant-dernière chûte en rend l'aspect infiniment plus pittoresque. Presque à chaque heure de la journée, on la voit différemment éclairée et développer de nouveaux effets; cependant, le soir et le grand matin sont les momens les plus favorables. On a placé depuis quelques années un banc couvert en face de la gerbe d'eau, au point où elle se présente le mieux, assez éloigné pour que l'on soit à l'abri des vapeurs en poussière qui s'en détachent et du vent qui l'accompagne toujours. On en jouit encore mieux lorsqu'en montant depuis le rivage, on se dirige à gauche pour arriver à ce banc, au lieu de côtoyer le ruisseau et de s'exposer à être mouillé par l'écume qu'il jette sur ses rives. Un maître d'école de Brienz a établi ce reposoir et plusieurs fois je l'ai trouvé dans une prairie voisine qui lui appartenait, attendant les voyageurs pour les conduire auprès du petit pont et à une chûte supérieure, où le torrent s'élance en dé-

crivant un arc majestueux et offre un aspect nouveau et d'une beauté particulière. Deux fois, je rencontrai ce bon vieillard, son cor des Alpes à la main. (*) Quoiqu'il n'en jouât pas avec beaucoup d'habileté, les sons qu'il en tirait nous donnèrent cependant une douce émotion, lorsque, placé sur le petit pont et comme suspendu dans les airs, il les faisait retentir au travers du fracas de la cascade; ces sons qu'un poëte allemand a traduit dans ces mots simples et touchans : „ Ton ame languit sans cesse „ de revoir ton pays où t'attend le salut de l'amitié, „ tes pâturages, ton chalet, ton vaste lac azuré, tes „ montagnes libres et sublimes. Oh! reviens noble „ rejeton de Tell, toi qui naquis sur le sol de la li- „ berté, reviens dans tes paisibles vallées, à ce repas „ simple et frugal que l'amour de la patrie assai- „ sonne. "

Le souvenir de ce passage et les sons du cor des Alpes qui s'évanouissaient dans les airs réveillèrent dans nos ames les douloureux sentimens qui déchirent le cœur des Suisses, lorsqu'ils sont éloignès de leur pays natal. Nous comprîmes parfaitement la nature et les souffrances de ce mal du pays (*Heimweh*) qui a fait périr tant de soldats de notre nation

(*) Ces cors ont ordinairement de 4 à 5 pieds de long; ils sont droits, en haut et recourbés à leur extrémité inférieure qui relève, et s'ouvre comme une trompette. Leur simple facture consiste en deux pièces de racines d'arbres, que l'on creuse au milieu, que l'on ajuste parfaitement l'une sur l'autre et que l'on entoure ensuite de bandes d'écorces très-serrées pour intercepter l'air.

au service de France, du Piémont et de la Hollande. C'est la même maladie qui attaque les Lappons et les habitans du Grönland, lorsque, arrachés à leur patrie, à leurs habitudes simples et libres, ils traînent leur triste vie sous un ciel étranger, dans des occupations tout-à-fait différentes, avec d'autres alimens, d'autres distractions, souvent même dans la gêne, dans une espèce d'esclavage et sans espoir de retourner dans leur pays. Plus les idées des hommes sont bornées, et moins ils ont d'aptitude à se soumettre à de nouvelles convenances, moins ils prennent d'intérêt à ce qui leur est étranger. S'ils y joignent quelque sensibilité, le mal du pays poussera des racines d'autant plus profondes dans l'ame de ceux qui sont éloignés de leur sol natal. C'est pourquoi les classes inférieures de la société, tels que les simples soldats, y sont plus sujets que les officiers, les savans, les négocians, les artisans; c'est encore pourquoi ce mal est plus dangereux pour les habitans des montagnes isolées, pour les peuples sauvages, chez qui la faculté de penser n'est pas fort étendue et en général pour les personnes méditatives et silencieuses. Le pâtre des Alpes, particulièrement, qui n'est pas astreint à des travaux aussi pénibles que le laboureur; qui respire, toujours calme et joyeux, l'air le plus pur; qui vit sans entraves au milieu des beautés d'une nature sublime, accoutumé à ne dépendre de personne, circonscrit dans le cercle de ses propres idées, le pâtre des Alpes, dis-je, ne peut qu'avec beaucoup de peine s'habituer à exister loin de sa patrie.

La mélodie d'une chanson, telle que le ranz des vaches, un troupeau de bétail, du laitage qu'il rencontrerait dans l'étranger, peuvent réveiller dans son ame tous les sentimens, toutes les images de son pays avec une telle force, qu'un désir inextinguible de le revoir s'empare de lui et peut le conduire à la maladie et même au tombeau. La seule énigme qui soit encore inexplicable ici, comme dans toutes les maladies de l'ame, c'est comment une idée immatérielle a le pouvoir d'affaiblir et même de détruire un corps qui, par lui-même et par les soins extérieurs qu'on lui applique, devrait jouir de la santé la plus forte et la plus complète. Mais c'est au métaphysicien à résoudre cette question; l'expérience parle, et l'on sait que dans les régimens suisses au service étranger, il était défendu de faire entendre l'air du ranz des vaches, de peur que le mal du pays ne s'emparât des soldats et ne les emportât, ou ne les engageât au moins à prendre leur congé.

C'est avec de pareilles réflexions que nous quittâmes le Giessbach pour rejoindre notre bateau. On pourrait encore visiter une autre chûte supérieure de ce même ruisseau, beaucoup plus élevée et distante de $2\frac{1}{2}$ lieues des bords du lac. Elle est située dans un petit vallon gracieux et solitaire, nommé *Im Bottchen* et dans un ravin du pâturage d'Axalp. Son abord est très-pénible, mais ses alentours sont éminemment romantiques. Le torrent coule en écumant entre des parois de rochers d'un gris noir et tombe d'abord sur une assiette du roc peu élevée, puis il s'élance avec une tumultueuse impétuosité de

la

la hauteur de 80 à 400 pieds dans un bassin d'où il fait jaillir dans les airs des tourbillons de vapeurs et de poussière liquide. Cette cascade mériterait qu'un peintre voulût en rendre les beaux effets d'autant plus que rarement on a assez de tems et de constance pour s'y rendre.

En descendant le lac, il est plus agréable de côtoyer sur sa rive droite, pour gagner le plus riant des villages de l'Oberland, celui d'Iseltwald, situé à une petite demi-lieue du Giessbach. Non loin de l'embouchure de celui-ci est une terrasse avancée sur la pente de la montagne, couverte d'un épais gazon et nommée le *Tanzplatz* (la place de danse). La tradition rapporte que dans une fête très-animée par la danse, deux amans, entraînés par le tourbillon d'une Walz, tombèrent dans le précipice et se noyèrent dans le lac. On crut qu'ils l'avaient fait de leur plein gré, pour mourir ensemble en se tenant embrassés.

Le site d'Iseltwald, au fond d'une baye, au milieu de laquelle une petite île couronnée de plantes et d'arbrisseaux s'élève au-dessus du miroir des ondes, est infiniment agréable et tranquille. On nomme cet îlot l'*île de Bönigen*, parce que le premier qui la défricha était un habitant de ce dernier village; mais son nom primitif, un peu moins poétique, était l'*île des limaçons*. Anciennement, elle était complétement inculte. Le rivage s'en rapproche par une langue de terre étroite bien cultivée et plantée de beaux noyers qui ombragent une cabane champêtre.

C'est le véritable original des tableaux que Gessner et d'autres poëtes bucoliques ont tracés d'un séjour gracieux de pêcheurs. Les maisons du village paraissent au milieu d'un grand verger que de magnifiques noyers rendent singulièrement pittoresque et toutes les fenêtres sont ouvertes sur le golfe.

Il existe ici comme dans plusieurs autres endroits de l'Oberland, la singulière habitude qu'à la mort d'un père de famille, ses enfans se partagent tous ses fonds de terre, jusqu'aux plus petits morceaux de terrain, et même jusqu'à un seul arbre, qu'ils possèdent ensuite en indivision. Il en résulte que dans la suite des tèms un seul arbre appartient quelquefois à 60 familles, et que l'on a vu dans des belles journées d'automne, jusqu'à 72 barques chargées de ces différens propriétaires accourir de tous côtés sur le lac pour partager les fruits de leurs arbres communs. S'il faut en croire la tradition, ce promontoire était jadis aussi une île et le siége d'un manoir, berceau et domicile des Seigneurs de Matten. Des anciens documens prouvent en effet qu'une *Minna de Matten* fit des donations considérables au couvent d'Interlacken, et l'on croit reconnaître encore dans un enfoncement quarré la place d'une grande tour sous laquelle les cachots souterrains du château étaient creusés dans le roc. (*)

(*) Dans la jolie estampe de Rieter qui représente Iseltwald, on voit aussi cette presqu'île, ainsi que Ringgenberg et le Niesen, dans le lointain.

Le reste du trajet d'Iseltwald à Bönigen peut se faire à pied, comme une très-agréable promenade, par un sentier étroit et assez rude, mais sans aucun danger. On laisse de côté à gauche une petite cascade du Mutschbach derrière Iseltwald; on passe à côté d'un grouppe de maisons nommées *Sengg*, puis par des prés, des vergers et des broussailles, tantôt en montant les pentes des projections de la montagne, tantôt en les redescendant, et l'on franchit quelques petits torrens qui charrient beaucoup d'éboulis. Cependant le chemin par eau est plus court et plus commode. On traverse le lac en droite ligne dans la direction de Ringgenberg et de la sortie de l'Aar. On remarque de loin sur la rive droite, près d'Oberried, un monticule alongé que la chûte d'une partie de la montagne derrière ce village a poussé dans le lac. Ce petit promontoire forme à présent 200 arpens d'excellentes prairies, parsemées d'un grand nombre de beaux arbres fruitiers. En général, la rive septentrionale jouit d'un climat doux et produit sur un terrain fertile des cerisiers, de grands noyers et de belles forêts de hêtres; mais la trop grande déclivité des flancs de la moutagne empêche de profiter de celles-ci, tellement qu'on ne pourrait les exploiter sans danger. L'on cultive principalement du lin, du chanvre et des pommes de terre sur les deux rives du lac, et à Niederried, on a su donner plus de largeur au rivage très-resserré entre le lac et la montagne, en construisant dans l'eau des jetées de pierres que l'on a recouvert de terreau.

En une heure et demie, on atteint, en partant

d'Iseltwald, la sortie de l'Aar, et de là, en un quart d'heure, Interlacken. Tout voyageur que le tems a favorisé, se voyant si près du terme de son voyage, se rappellera avec une douce mélancolie les nombreuses jouissances qu'il a goûtées en parcourant les belles contrées de l'Oberland. Je l'ai éprouvé moi-même, et je répétais involontairement avec serrement de cœur les adieux que Schiller fait prononcer à Jeanne d'Arc, lorsqu'elle quitte le séjour pastoral de sa paisible enfance :

Adieu montagnes, adieu plaines chéries !
Et toi tranquille et fraix vallon, Adieu !

Fin du Voyage.

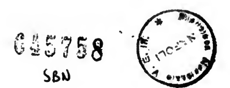


TABLE DES MATIÈRES.

Cette table, dressée d'après la méthode de celle de l'original, est plus riche d'un quart et n'offre cependant que les articles les plus intéressans. Les chiffres indiquent les pages; ceux qui ne sont pas précédés d'un II romain désignent les pages du premier volume; ceux qui suivent ce signe renvoient à celles du second. Pour ménager encore mieux l'espace, on a rapproché beaucoup d'objets sous les titres principaux, tels qu'*Alpes*, *Chûtes*, *Glaciers*, *Grimsel*, *Grindelwald*, *Hasli*, *Lavanges*, *Montagnes*, *Oberland*, *Sources*, *Traditions*, *Voyages*, *etc.* Le premier volume traite des voyages dans les Alpes en général, de ceux dans l'Oberland en particulier, ainsi que du matériel et des préparatifs nécessaires concernant la commodité, l'économie, la santé et l'instruction. Suivent : la route à Thun, cette ville et son lac, les courses d'Unterseen, d'Interlacken, du Bödelein. Le second volume contient les descriptions de Lauterbrunnen, du Grindelwald, des deux Scheideck, de Guttannen, du Grimsel, du Haut-Vallais jusqu'à Obergestelen, du Hasli, de Brienz et de son lac, du Giessbach.



A.

B.

C.

D.

G.

H.

I.

K.

L.

Lavanges

N.

O.

P.

R.

S.

T.

Troupeaux

U.

V.

W.

Z.

RECTIFICATIONS.

Page 2 ligne 1 : fait du lait, lisez fait avec le lait.
— 10 lig. 16 : d'une, lis. une.
— 12 lig. 11 et 12 : de beaucoup de données, lis. de données.
— 12 lig. 14 : feraient, lis. ferait.
— 18 lig. avant-dernière et dernière : et ceux, lis. et dans le nombre de ceux.
— 22 lig. 15 : dans les contrées, lis. dans ces contrées.
— 27 lig. 17 : expliquer leur origine, lis. éclaircir leur origine.
— 27 lig. 28 : si dirigent, lis. se dirigent.
— 29 lig. 22 : il ne croît, lis. il n'y croît.
— 32 lig. 16 : qu'il reste, lis. qui reste.
— 36 lig. 22 et 23 : et accompagné, lis. et conduit.
— 37 lig. dernière : des Jämtland, lis. du Jämtland.
— 38 lig. 2 : en partant de chez eux, lis. en partant.
— 44 lig. 11 : avec regret à, lis. avec regret de.
— 45 lig. 8 : de là et 2½ lieues, lis. de là, à 2½ lieues.
— 47 lig. 5 : tel qu'on, lis. tel qu'il.
— 49 lig. 17 : réunissait, lis. réunit.
— 55 lig. 22 : dont ils se, lis. dont ils le.
— 56 lig. 8 : leurs vaches, rester, lis. leurs vaches, de rester.
— 56 lig. 10 : et de rassurer.
— 56 lig. 19 : vers lequel, lis. vers laquelle.
— 64 lig. 12 : en plusieurs, lis. entre plusieurs.
— 74 lig. 24 : des rocs, lis. les rocs.
— 87 lig. 7 : contre la montagne, lis. contre le flanc de la montagne.
— 122 lig. 19 : moins inclinée, lis. plus inclinée.
— 124 lig. 22 : indigènes des, lis. indigènes dans les.
— 127 lig. 15 : à la prompte croissante, lis. au prompt développement.
— 132 lig. 12 : s'opposent, lis. s'oppose.
— 133 lig. 9 : croissent, lis. croissant.
— 136 lig. 11 : jusqu'à la gorge, lis. jusques dans la gorge.
— 141 lig. 20 : d'oranges, lis. d'orangers.
— 148 lig. 2 : de ces, lis. de ses.

Page 155 ligne 29 : surviennent, lisez survienne.
— 215 lig. 28 : eux-mêmes, lis. elles-mêmes.
— 227 lig. 20 : le seul article, lis. les seuls articles.
— 227 lig. 21 : et rapporte, lis. et le dernier rapporte.
— 234 lig. avant-dernière : que porte encore ce mont, lis. que porte ce monticule.
— 236 lig. 3 : à foule, lis. à foulon.
— 265 lig. 21 : bien connus, lis. bien connues.
— 268 lig. 2 : avec, lis. et.
— 269 lig. 18 : et des crevasses, lis. et de crevasses.
— 291 lig. 7 : Grand-Lauinen, lis. Grund-Lauinen.
— 293 lig. 7 : filtre, lis. filtrant.
— 333 lig. 22 : qui coupe, lis. qui coupent.
— 334 lig. 19 : de la belle helle Platte, lis. de la helle Platte.
— 344 lig. 2 : tous ces, lis. tous les.
— 374 lig. 4 : qu'on lâcha, lis. qu'on lâche.
— 381 lig. 16 : resserrées, lis. resserrés.
— 383 lig. 2 : de glace, combien, lis. de glace, depuis combien.
— 413 lig. 20 : des formes accomplies, lis. des formes aussi accomplies.
— 419 lig. 18 : de 18, lis. de 13.
— 429 lig. 18 : engraisse, lis. enlève.
— 429 lig. 19 : puis des bêtes à cornes, lis. puis on y engraisse des bêtes à cornes.
— 455 lig. 4 : de Nibelungen, lis. des Nibelungen.
— 458 lig. 7 : fonds ont, lis. fonds a.
— 485 à la note ligne 12 : venait de sauver, lisez venait sauver.
— 497 lig. 1 : de 80 à 400 pieds, lis. de 80 à 100.
— 497 lig. 8 : côtoyer sur sa rive, lis. côtoyer sa rive.
— 502 lig. 4 : Schlauche obscure, lis. gorge obscure.
— 503 lig. 3 : qu'ils, lis. qu'elles.
— 504 lig. 3 : jour II. 303, lis. jour 303.
— 510 lig. 2 : II. 234-312, lis. II. 284-312.
— 511 lig. 27 : vieux, lis. jeune.
— 512 lig. 24 : II. 318, lis. II. 415.



